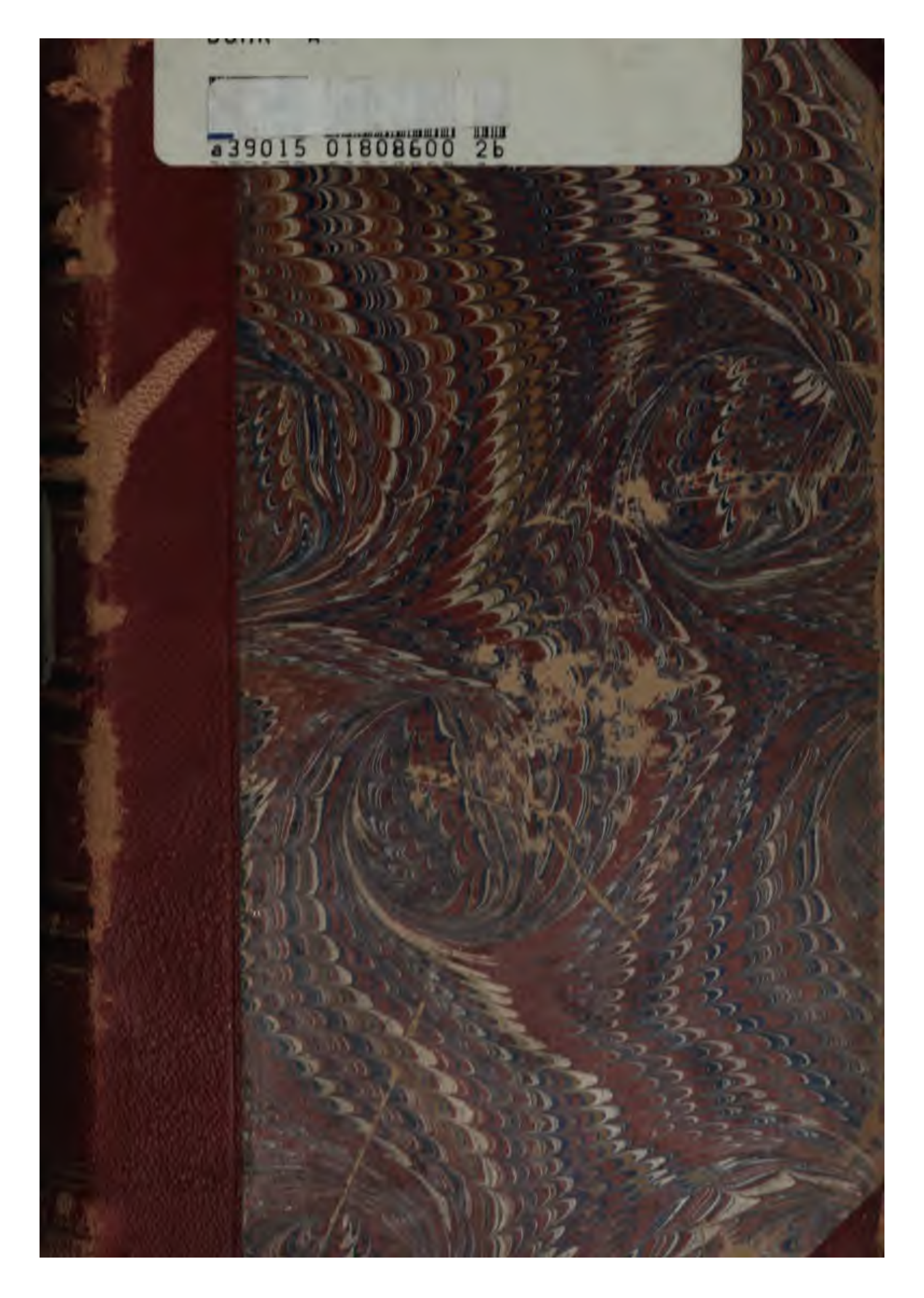
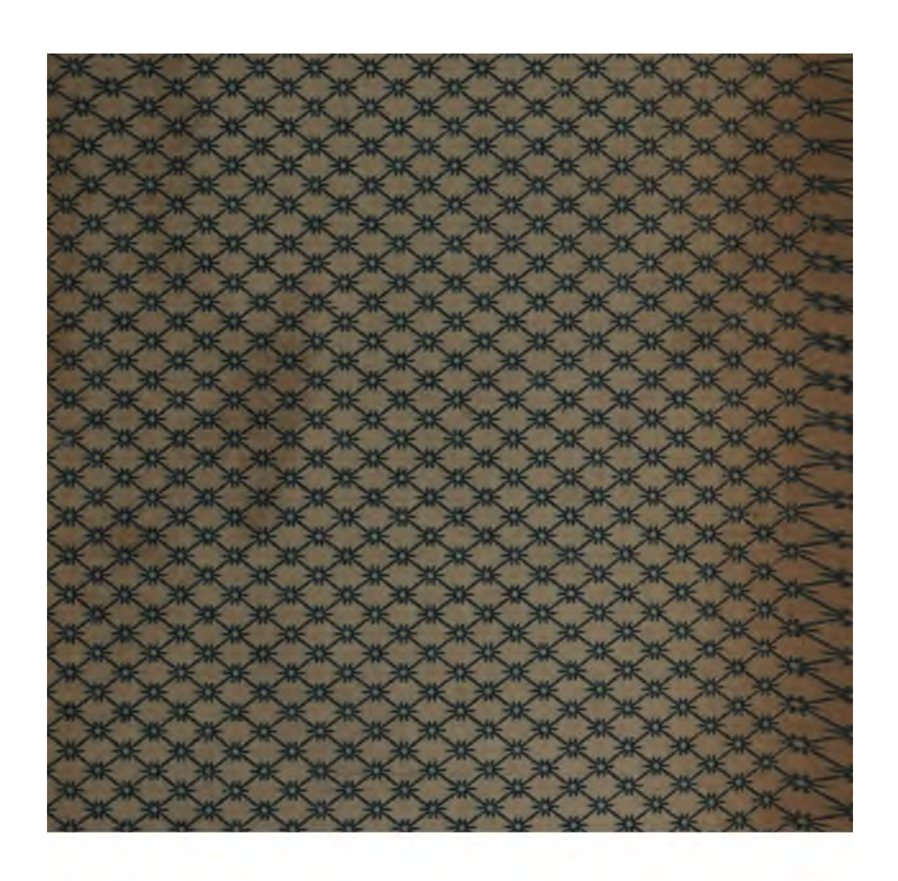
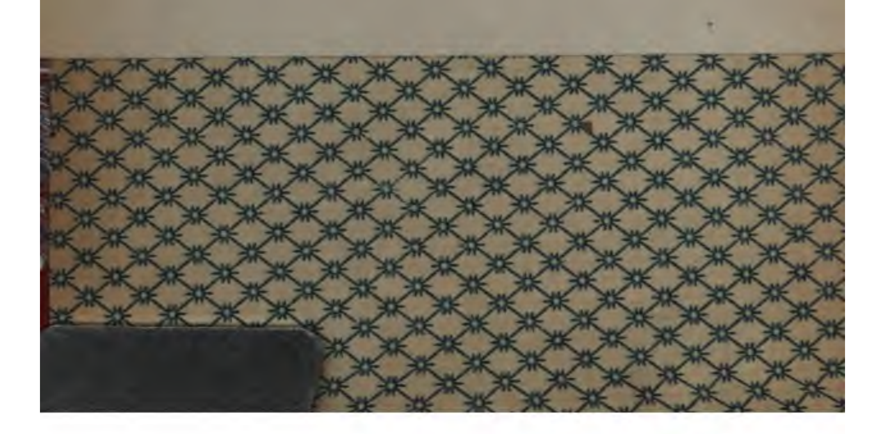

a39015 01808600 2b


E. DORSCH, M. D.
Monroe, Mich.




Monroe, Mich.





MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851—1864)



Imprimerie B.-F. Haller, Berne.

MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851 — 1864)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

I

1851

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1883

PRÉFACE.

La mode est aux Mémoires; on en publie beaucoup; mais pour curieux qu'ils soient, la plupart ayant pour objet le XVIIe et le XVIIIe siècles, n'offrent qu'un intérêt rétrospectif. Les Mémoires du Comte Horace de Vieil Castel nous touchent de plus près; ils embrassent l'importante période de 1851 à 1864, au développement de laquelle nous avons assisté et dont nous gardons toujours le vivant souvenir.

Jusqu'à présent, cette période a fourni matière à bien des récits; nous la connaissons dans son ensemble; mais quant à ses détails, même les plus propres à expliquer les faits, on ne saurait nier qu'elle ne reste encore enveloppée de nuages. Les Mémoires du Comte Horace de Vieil Castel serviront à les dissiper. Ils nous introduisent dans les coulisses les plus secrètes de ce théâtre où s'est joué, pendant tant d'années, le destin de la France; ils nous révèlent les mobiles intimes qui en ont inspiré les scènes et dirigé les

acteurs. Dans un drame où, au milieu d'émouvantes péripéties, de résultats grandioses, s'agitent tant de petites passions, de mesquines convoitises, de basses intrigues, l'élément comique a nécessairement une large part; les Mémoires du Comte Horace le font ressortir. Les personnages y sont pris sur le vif, et tous, jusqu'aux comparses les plus infimes, y défilent, chacun avec son rôle nettement défini, sa note caractéristique. C'est l'histoire par la chronique, la chronique dans sa plus saisissante actualité, car elle suit les événements jour par jour, souvent heure par heure. Ainsi, grâce aux Mémoires du Comte Horace de Vieil Castel, il nous sera donné enfin de lever tous les voiles et d'apprécier les hommes et les choses dans leur valeur vraie.

On trouvera peut-être cette publication prématurée; d'ordinaire, et par suite de prohibitions testamentaires, les Mémoires ne sont guère livrés à l'impression que longtemps après la mort des auteurs, et lorsque ceux de leurs contemporains qu'ils craindraient de compromettre les ont suivis dans la tombe. Scrupule respectable, mais qui, à beaucoup d'égards, est loin d'être inoffensif. Que d'erreurs, que de faux jugements encombrant l'histoire, eussent été prévenus, si certains témoignages autorisés se fussent produits plus tôt!

Actuellement que l'on est si avide de documents authentiques, que l'antique et timide axiome : « Toute vérité n'est pas bonne à dire » est absolument proscrit, un tel scrupule ne se comprendrait pas ; on fait, au contraire, un devoir à celui qui a en mains des vérités quelles qu'elles soient, de les mettre sans tarder en pleine lumière.

Devançant ce mouvement d'opinion, M. de Vieil Castel n'a fixé, pour la publication de ses Mémoires, aucune date déterminée ; il a laissé sur ce point toute liberté à ceux qui les auraient en dépôt. A la vérité, on doit supposer qu'il n'en eût point provoqué l'impression du vivant de l'Empire ; mais depuis longtemps l'Empire n'est plus ; et, bien qu'il ait creusé dans le pays des traces profondes, bien que ses partisans continuent de s'agiter, pleins de confiance et d'espoir, il n'en faut pas moins reconnaître que sa période est close, et qu'il est permis de le juger aujourd'hui avec la même franchise, la même indépendance que le jugera la postérité.

D'ailleurs, par sa position personnelle, M. de Vieil Castel n'avait point à se demander si ses révélations seraient ou non intempestives. Jamais il n'a tenu de ces hauts emplois qui font d'un homme le dépositaire officiel responsable de secrets d'État, et par suite l'obligent, même après sa mort, à une réserve sévère.

M. de Vieil Castel était un savant, un littérateur, un artiste, et dans toute sa carrière administrative, il s'est concentré exclusivement sur les sciences, les lettres et les arts.

La politique, toutefois, avait pour lui un vif attrait, et il était mieux placé que personne pour en surprendre et en pénétrer les secrets. Son esprit fin et délicat, son caractère indépendant et libre d'ambition, sa loyauté ferme et même ombrageuse en faisaient d'ailleurs un juge éclairé et honnête.

Le Comte Horace de Vieil Castel appartenait à une famille qu'une étroite intimité liait avec celle des Bonaparte. Né en 1797 et élevé à la Malmaison, il assista aux débuts du premier Empire dont il fêta avec enthousiasme la glorieuse épopée. De là son admiration pour l'Empereur et son système de gouvernement, son profond et inaltérable dévouement à la dynastie Napoléonienne; aussi, lorsqu'en 1851, il la vit renaître de ses cendres, salua-t-il son second avénement comme une manifestation de la Providence, comme une revanche nationale, et s'attachant à la personne de Napoléon III, il lui prodigua, sans se démentir jamais, un culte ardent, sincère et désintéressé.

Le désintéressement était chez le Comte Horace une vertu dominante. Plein d'obligeance pour les autres, qu'il faisait profiter de son crédit, il

ne demandait rien pour lui : non certes qu'il n'eût pas conscience de sa valeur ; il s'estimait, au contraire, très-supérieur à beaucoup de personnages comblés des faveurs du pouvoir; mais il n'admettait pas qu'un serviteur convaincu dût mettre sa fidélité à prix. Souvent délaissé, oublié, supplanté par d'audacieux intrigants, s'il en concevait du dépit, il ne le manifestait pas; il aimait mieux se laisser barrer la route que de se la frayer par des habiletés qu'il regardait comme des bassesses; le métier de courtisan et de flatteur lui répugnait. Nobles sentiments dont il ne se prévalait pas ; il nous dit simplement dans l'introduction à ses Mémoires que, s'il négligeait ses intérêts propres, c'est qu'il était *paresseux.*

Le Comte Horace de Vieil Castel, que sa naissance, son éducation, ses mérites personnels semblaient appeler aux postes les plus élevés de la politique ou de la diplomatie, dut se contenter d'une place de conservateur, puis de secrétaire général au Musée du Louvre. Le Prince Napoléon l'y nomma aussitôt son avénement à la Présidence. Il est vrai que cette place répondait le mieux aux aptitudes qu'il avait montrées jusqu'alors et aux études spéciales auxquelles il s'était livré.

Le Comte Horace, nous l'avons dit, était un savant, un littérateur et un artiste. Adolescent,

il chante ses amours dans des vers pleins de sentiment. Vivant dans l'intimité des poëtes, ses contemporains, il en est fort goûté. Alfred de Musset, entre autres, son ancien camarade de collège, lui porte une affection fraternelle, et il la lui rend bien. Comme il souffre de la décadence intellectuelle qui a frappé son pauvre ami et précipité sa fin! Avec quelle délicatesse il s'efforce de faire vibrer dans ce cerveau affaibli, presque atrophié, les joyeux souvenirs de la jeunesse! et quand, grâce à son insistance, un rayon de gaîté vient à percer ces ténèbres, comme il s'en montre heureux et attendri! [1])

---

[1]) Nous trouvons dans les *Poésies du Comte de Vieil Castel*, imprimées chez Claye, en 1854, une pièce de vers relative à Alfred de Musset, que nous croyons devoir citer :

Tu n'es plus ce chanteur intrépide et superbe
Qui foulait en passant comme on foule un brin d'herbe
De ses rivaux vaincus le troupeau frémissant.
Tes yeux ne brillent plus du feu de ton génie;
L'écho ne redit plus ta puissante harmonie;
Ton front découronné s'incline en pâlissant.

Pourquoi donc aujourd'hui ce silence farouche,
Ce rire amer et froid qui contracte ta bouche?
Quel regret a fixé son vautour dans ton sein?
As-tu vu loin de toi ta volage maîtresse
A de nouveaux amants prodiguant sa tendresse,
Rester sourde à ta voix qui l'appelait en vain?

Relève donc ton front, parle, dis ta misère,
Fais entendre ta voix, poëte à l'âme austère!
Reprends, reprends ton luth si longtemps négligé;
Chante les yeux en pleurs, prêtre de l'harmonie!
Chante, tu m'appartiens même à ton agonie,
Je suis ta muse, ami faible et découragé!

Après les vers, la prose : M. de Vieil Castel publie des romans,[1]) romans aristocratiques dont ses Mémoires donnent la clef et où la peinture des mœurs et des passions s'empreint de la haute distinction du gentilhomme. Pour le fond et la forme, ces œuvres d'imagination sont aujourd'hui démodées, mais à l'époque où elles parurent, elles eurent leur succès.

Enfin, à la suite de longs et studieux voyages à travers la France, l'Italie, l'Égypte et la Grèce, viennent les ouvrages sérieux : *Marie-Antoinette et la Révolution française* et quelques autres du même genre, tenant à la fois de l'histoire et du roman. Puis, *une Collection de costumes, armes et meubles pour servir à l'histoire de France*, œuvre capitale, qui a coûté à l'auteur dix-sept années de recherches et plus de cent mille francs d'argent. Citons encore le catalogue du *Musée du Louvre* et une foule d'études et de rapports rédigés et publiés par le Comte Horace à raison de ses fonctions officielles.

De son salon ou plutôt de son atelier du Louvre et des autres salons qu'il fréquentait, M. de Vieil Castel s'était fait un observatoire, du haut duquel

---

[1]) Voici les titres des principaux romans du Comte Horace de Vieil Castel : *Le faubourg St-Germain; le faubourg St-Honoré; la Noblesse de Province; Cécile de Vareil; Gérard de Stolberg*, etc.

il assistait, sans s'y mêler, aux évolutions du règne. Dévoué à Napoléon III jusqu'au fanatisme, considérant la nouvelle ère impériale avec son exaltation d'artiste et l'associant à ses souvenirs du premier Empire, il en avait conçu une idée gigantesque. A ses yeux, c'était le relèvement triomphal de la France, et il rêvait les gloires de Louis XIV, les grands généraux, les habiles diplomates, l'éblouissement de l'Europe devant le nouveau *Soleil*.

Il ne tarda pas à se heurter aux déceptions; elles l'affectèrent profondément. Napoléon III ne cessait point pour cela d'être son idole; mais le piédestal qui le portait, sapé ouvertement ou sournoisement par ceux-là même qui avaient contribué à l'élever, lui semblait chanceler de plus en plus. Bien des mesures avaient été prises qui devaient rassurer sa foi religieuse et ses sentiments conservateurs; néanmoins il les suspectait, car en approfondissant les motifs qui les avaient inspirées, il ne pouvait s'empêcher de constater qu'elles avaient beaucoup plus pour but de favoriser les visées égoïstes d'un entourage insatiable que les intérêts généraux de la France. Or, plus encore que l'Empire et que l'Empereur, M. de Vieil Castel aimait la France. C'est pourquoi il s'alarmait, convaincu que tout gouvernement quel qu'il soit, dont l'action ne tend pas directement et loyalement au bien du pays, marche fatalement

à sa perte. D'un autre côté, même dans la situation relativement modeste qu'il occupait, M. de Vieil Castel subissait le contre-coup des intrigues qui assiégeaient l'Empereur. De combien d'injustices, de mécomptes, de déboires n'a-t-il pas eu à souffrir! Courtisans et flatteurs, tous ceux qui avaient ou qui voulaient avoir part à la curée conspiraient contre lui; redoutant sa supériorité, offusqués de son attitude loyale et indépendante, ils travaillaient à ruiner son influence et à le reléguer dans l'ombre. M. de Vieil Castel sentait vivement la blessure, mais il n'en conservait pas moins sa sérénité fière.

Impuissant à réagir contre ceux qui le dénigrent, contre ceux qui avilissent et déshonorent la grande cause à laquelle il s'est sacrifié, le Comte Horace s'abandonne à des accès de misanthropie; il recherche la solitude de son cabinet, et là, chaque soir, évoquant ce qu'il a vu, entendu et éprouvé durant la journée, il écrit ses Mémoires. Connaissant particulièrement tous les personnages qu'il passe en revue, il les saisit dans leur réalité intime et les peint dans le détail. Pour beaucoup d'entre eux le portrait est loin d'être flatté; il ne saurait l'être qu'en cessant d'être vrai; or, tout en écrivant d'une plume familière et sans songer à se faire l'oracle de la postérité, le Comte Horace de Vieil Castel tient

absolument à rester vrai, et l'on sent qu'il l'est même lorsque, dans ses expressions, il donne le plus carrière à son humeur aigrie, à son esprit mordant et incisif.

Dira-t-on que ces Mémoires sont une œuvre de rancune? L'auteur avait le cœur trop haut placé pour mériter un pareil reproche; il les représente lui-même comme un hommage à la justice et à la vérité.

Pourquoi donc ménagerait-il ceux qui l'ont si peu ménagé? Pourquoi passerait-il sous silence ou atténuerait-il le rôle odieux ou ridicule de ces gens qui, par leurs perfides roueries, leurs convoitises malsaines, ont si impudemment abusé de ce souverain qu'il aimait?

En *enregistrant* (c'est son expression) les événements qui se déroulent sous ses yeux, le Comte Horace prétend en tracer un tableau aussi complet que fidèle; il lui importe par conséquent de n'y rien retrancher, pas plus les ombres que les côtés lumineux. Qu'au moment où ils paraîtront, ses Mémoires risquent d'éveiller certaines susceptibilités et même de provoquer quelques colères, ce n'est pas à lui à s'en inquiéter; son devoir est de raconter simplement et loyalement; son droit, de critiquer consciencieusement, et c'est ce qu'il fait.

—

Telle est, du reste, l'impression que produisent les récits et les jugements du Comte Horace lorsqu'on les rapproche de ce que l'on connaît du règne de Napoléon III. C'est bien là le tableau approprié à un pareil cadre, et l'on peut affirmer que les couleurs n'en sont point chargées. Réellement, l'auteur ne décrit que ce qu'il a vu, ne répète que ce qu'il a entendu, n'exprime que ce qu'il éprouve· pas de thèse préconçue, pas de parti pris : si quelque erreur lui échappe, dès qu'il s'en aperçoit, il la redresse. Accident fort rare, car avec sa clairvoyance naturelle, sa parfaite connaissance des hommes et des choses, il ne risque guère d'être dupe; puis, dans le milieu où il vit, le renseignement juste lui arrive de prime-saut; il n'a qu'à ouvrir les yeux et à prêter l'oreille.

L'anecdote abonde, toujours alerte et pimpante; un grain de sentiment s'y mêle parfois [1]; mais le plus souvent il s'agit d'histoires plaisantes et même

[1]) Par exemple cette émouvante conclusion du récit de la mort de Mlle de Sudre : « Je ne sais pourquoi cette mort si prompte et dans de telles circonstances, m'impressionne plus que toute autre mort. Pauvre enfant, si admirée, si adorée par tous ceux qui l'approchaient, couchée ce soir bien loin de sa famille, de ses amis, sous l'herbe d'un cimetière, abandonnée à la destruction. Et ces lèvres, ces mains qu'on osait à peine effleurer de ses lèvres par la pensée, tout cela livré aux vers. Dans six mois, elle sera oubliée! Pauvre enfant! Pauvre nous! »

burlesques, qui, à la façon dont elles sont racontées, dérideraient les plus moroses. Quant aux aventures galantes, elles ne se comptent pas ; la cour et la société du second Empire offrent dans ce genre, on le sait, une mine inépuisable. Sans hésiter, M. de Vieil Castel met en scène héros et héroïnes dans leurs attitudes les plus hardies ; et, comme pour démontrer que le français peut rivaliser de désinvolture avec le latin, il ne recule pas devant les peintures les plus vives, les expressions les plus crues. Certaines pages de ses Mémoires rappellent les boutades les plus scabreuses des conteurs du XVIIIe siècle.

Devant les grands événements politiques, le style des *Mémoires* se relève. M. de Vieil Castel s'attache surtout à ceux qui lui paraissent gros de danger, et il les suit avec une attention fébrile. Voyant à quel point l'Empereur est mal conseillé, mal servi, et comme la machine gouvernementale peu à peu se détraque, il use de tout ce qu'il peut avoir d'influence pour faire entendre de salutaires avertissements. Par malheur, il prêche dans le désert ; d'autres l'emportent, et il en est réduit à consigner tristement, dans ses tablettes, ses tentatives avortées, ses appréhensions sinistres. Avec quelle verve à la fois indignée et sarcastique ne flagelle-t-il pas cette camarilla affolée, ces hauts

et bas fonctionnaires incapables ou malhonnêtes, toutes ces avidités rapaces qui ne savent que flatter, exploiter et compromettre! Vient un temps, cependant, où sa voix trouve de l'écho : sortant de ses rêves, déchirant les voiles dont on l'enveloppe, l'Empereur comprend enfin que son gouvernement va à la dérive, et en se confessant le mal, il cherche le remède. Depuis quinze ans, il a muselé la presse; maintenant, il lui ôte le baillon, il recourt à elle; il crée et soudoie des journaux, il les dirige, il les inspire, il leur envoie des articles ou des brouillons d'articles. Voici un de ces brouillons, écrit de sa main et recueilli parmi les papiers des Tuileries; M. de Vieil Castel n'aurait jamais pu souhaiter une justification plus entière, une confirmation plus autorisée de ses doléances et de ses critiques.

« Il est un fait réel, c'est que l'Empereur est resté aussi populaire qu'il y a quinze ans, tandis que son gouvernement ne l'est pas.

« D'où vient cette anomalie?

« C'est que les agents du pouvoir, au lieu d'imiter la bienveillance extrême du chef de l'État, sa modestie et sa simplicité, ont été infatués des pouvoirs qui leur étaient délégués, et qu'ils ne se sont pas assez occupés de suivre les inspirations des populations et ne se sont pas assez occupés de leurs intérêts.

« Les administrations sont restées hautaines et routinières.

« Les préfets ont voulu faire les pachas et imposer leurs volontés aux populations.

« Le gouvernement de l'Empereur est le plus honnête qui ait jamais existé, mais il s'est laissé contaminer par des hommes qui, sans être au pouvoir, étaient en relation avec le gouvernement et qui le compromettaient par leurs spéculations.

« La presse, au lieu de contrôler les actes de tous les agents du pouvoir, ou a été servile ou rebelle. »

Un témoignage parti de si haut suffira, nous l'espérons, pour mettre le Comte de Vieil Castel à l'abri de tout reproche de partialité, d'exagération ou d'injustice. On ne prendra ses Mémoires que pour ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire pour un effort consciencieux destiné à jeter une lumière décisive sur les faits, les gestes, les personnalités, en un mot sur tout ce détail du second Empire que l'ignorance ou l'intérêt ont jusqu'ici laissé dans l'ombre. Et c'est ainsi que les *Mémoires du Comte Horace de Vieil Castel* nous apparaissent non-seulement comme une œuvre intéressante et utile, mais encore comme une œuvre patriotique, puisqu'ils permettront au pays de porter désormais un jugement complet et dégagé de tout ce qui tendait à l'obscurcir sur une période qui a tenu une si grande place dans son histoire, et de fixer définitivement les responsabilités.

L. LEOUZON LE DUC.

SOMMAIRE.

ANNÉE 1851.

JANVIER.

Pages

FÉVRIER.

Fin du premier volume.

INTRODUCTION.

En voyant les choses et les hommes de mon temps, j'ai pris enfin le parti d'écrire jour par jour ces souvenirs. L'amour-propre est peut-être pour beaucoup dans ma résolution et je le dis en toute franchise. Plus que les trois quarts des hommes d'aujourd'hui, j'ai étudié, j'ai travaillé et je crois avoir produit, sinon des choses tout à fait bonnes, du moins des choses utiles.

Je me suis occupé des arts et de la politique; en dernier lieu encore, lors de l'affaire des mariages espagnols, j'ai soutenu plus que personne, et avec le complet assentiment des hommes politiques, le droit de la France.

J'ai voyagé, étudié à mes frais; j'ai parcouru les plus belles bibliothèques de la France, de l'Angleterre et d'une partie de l'Allemagne. En 1829, j'ai fait un long rapport au ministre de l'Intérieur pour proposer la nomination d'un inspecteur des monuments historiques. Mon rapport a été fort approuvé et, en 1830, Vitet fut nommé inspecteur

J'ai publié à mes frais l'*Histoire du costume en France*; j'ai employé dix-sept ans de ma vie à cette publication, j'y ai employé 100,000 francs.

Aujourd'hui, on a bien voulu trouver que tant de travaux méritaient un emploi; je suis *secrétaire* de l'administration des musées, enregistrant les délibérations auxquelles je ne prends pas part.

Mais de Laborde est de l'Institut pour avoir toute sa vie copié des catalogues, et comme il est assez ignorant en histoire des arts, comme en histoire politique, on l'a nommé conservateur des musées du moyen âge et de la Renaissance du Louvre, dans l'espoir, sans doute qu'il y apprendait quelque chose.

Tout cela me laisse sans haine et sans colère; par le temps qui court, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de voir et de retenir; je vois donc et je me souviens. Je ris. à moi tout seul, de certaines importances qui me regardent à peine et ne discutent pas avec moi, parce qu'elles se jugent d'une sphère très-supérieure, et je laisse passer les ignorants en leur disant :

Beati pauperes spiritu, etc.

Cependant, si plus tard, quand je ne serai plus, mes enfants venaient às e demander : pourquoi notre père est-il resté dans les emplois ignorés, lorsque tant de sots *brillaient* au premier rang?..... était-il donc plus sot encore?.....

Je veux les détromper et leur faire connaître mon époque. Ne vous inquiétez pas de moi, mes chers amis, j'ai souffert à moi seul ce que j'avais à souffrir, j'ai passé dans le monde, voyant tout et avec si peu d'ambition

que je n'ai jamais trouvé qu'il valût la peine de se faire flatteur et courtisan pour être couvert de décorations, comme Véron ou Feuillet de Conche, ou pour être membre de l'Institut comme Léon de Laborde.

User sa vie, pour n'arriver qu'à valoir ces hommes-là!.....

Dans mon petit livre, je vous juge, mes prétendus grands hommes; dans le monde, je me moque de vous et c'est moi qui vous regarde du haut de *ma grandeur*. Je ne veux cependant pas être classé parmi les hommes incompris, non, Dieu m'en garde! Si je ne suis rien, c'est ma faute, j'éprouve de l'embarras à demander pour moi, puis vient la paresse, quand il s'agit de recommencer vingt fois les mêmes démarches, et l'ennui de solliciter. Je ne suis donc pas *incompris*, je suis paresseux.

Voyez cependant, à quoi mène cette paresse : des gens importants s'habituent à vous regarder comme des êtres inférieurs, à trouver que vous êtes bon tout au plus pour enregistrer leurs paroles et ils vous disent de la meilleure foi du monde : vous ne pouvez pas être élevé jusqu'à nous, avoir votre voix dans nos assemblées, vous êtes un peu trop ambitieux, mais vous devez vous trouver très-satisfait du lot qui vous est échu.

Très-bien, mes beaux messieurs, nous ne sommes qu'un enregistreur, nous enregistrons; nous ne haïssons personne, sinon les sots qui nous fatiguent, mais nous n'avons à ménager personne, parce que personne ne nous a ménagé; à la besogne.....

Et vous, mes chers enfants, lorsque vous lirez ceci, pensez à votre père qui, dans sa vie, a beaucoup souffert sans se plaindre jamais à *qui que* ce soit et qui a beaucoup

travaillé sans grande récompense de son labeur. J'ai beaucoup vu; aussi j'ai connu le monde comme peu de gens le connaissent.

Adieu, je vous ai toujours aimés, mes chers enfants, et, si je regrette de ne rien être et de n'avoir pas de fortune, c'est pour vous.

Au Louvre, 1851.

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL.

29 JANVIER 1851.

J'ai dîné, aujourd'hui, rue de Courcelles n° 10, faubourg St-Honoré, chez S. A. la Princesse Mathilde (Démidoff), fille de Jérôme Bonaparte, avec Mme Bresson, femme de notre ancien ambassadeur, M. de Guitaud son frère, second secrétaire à Madrid, Mme la marquise de Contades (fille du général de Castellane, qui commande à Lyon); M. Chaix d'Estange (l'avocat) et M. le comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées. La conversation a été très-animée et spirituelle; il a été fort question de Mme Piscatory (fille du général Foy), *bas-bleu* très-prononcé et qui se prononce avec une merveilleuse audace sur les dieux égyptiens; cette *femme savante* connaît la déesse *Potiche* et tous les *Ibis* des Pharaons, elle parle beaucoup des Assyriens, enfin, elle adore l'antiquité et les antiques. Sa main, qu'elle agite sans cesse à la hauteur de sa tête, a pour mission de montrer l'anneau royal de je ne sais plus quel roi égyptien, trouvé momifié dans j'ignore laquelle des pyramides.

Mme Piscatory fait admirer à ses *fanatiques* la beauté des muscles égyptiens de sa fille.

Après Mme Piscatory, Mme la marquise de Caraman (Césarine de Béarn) a eu l'honneur de passer devant notre aréopage. C'est encore un *bas-bleu* de première qualité, qui étudie les langues modernes et les guitares; jadis coquette très-maniérée; je l'ai connue fumant la cigarette chez la princesse Metschersky. Le pauvre Elim Metschersky en était très-épris, il eut d'elle un rendez-vous qui n'eut aucun résultat, parce qu'elle portait pour la circonstance des pantalons sans coutures, que mon timide ami n'osa pas déchirer, ce qu'elle ne lui a point pardonné.

A cette époque (1834), Elim lui envoyait des bouquets de camélias, et Tanneguy Duchâtel (ministre de l'Intérieur plus tard) des camélias en caisse.

Chaix d'Estange s'est beaucoup plaint d'être assiégé par le prince de Canino (ancien président de la république romaine) pour le faire convertir à plaider sa cause contre d'Arlincourt (le vicomte). Nous l'avons tous dissuadé de prêter son ministère à ce méchant, gros et malpropre républicain. La Princesse Mathilde seule, en le lui conseillant, n'a pu s'empêcher de convenir de trois faits, à savoir que Canino avait été *mauvais fils et qu'il est toujours mauvais père et mauvais époux.*

JEUDI 30 JANVIER.

Soirée en petit comité, chez ma femme, rue des Saussayes 8. Mme la baronne de Tussac, ses deux filles, ma mère et ma sœur Caroline.

Ma fille a fort bien joué du piano, elle est très-bonne musicienne.

Mlle de Tussac, la plus jeune, a chanté non sans prétention; sa sœur aînée, *Dame de St-Denis*, est une idolâtre de Lamartine; elle le voit souvent, ainsi que sa femme.

Toute cette famille de Tussac est amie de M. de Pastoret; c'est un petit troupeau, *très des Houillères*, sous la garde de ce vieux *Pâris* qui, en 1834, était l'amant de la charmante duchesse de Vallembroie (sœur de Césarine de Béarn), morte des suites de couches et de l'ennui causé par son vieux mari, qui portait perruque, faux râtelier, œil de verre; en lui tout ce qui se voyait était faux; le reste ne valait, dit-on, guère mieux. Le duc de Vallembroie est mort en 1850.

VENDREDI 21 JANVIER.

Soirée au Louvre.

Bonne musique (Seligmann, violoncelle; Dancla, violon; Ponchard et Géraldy, chanteurs).

J'ai causé avec le général Perrot, qui est chargé du commandement des gardes nationales de la Seine. Il se montra très-obligeant et très-amical envers moi; je l'aime beaucoup, c'est un brave militaire, très-ferme, charmé d'être débarrassé de Changarnier.

Une nouvelle cause d'irritation contre le président de la république vient de surgir. L'assemblée nationale a nommé une commission pour étudier la question du Haras de St-Cloud; comme la dite commission traversait le parc

de cette résidence, loué au président, un gardien s'opposa à ce que cette fraction de la souveruineté nationale déléguée pour visiter un haras, passât dans une allée réservée. Insistance de la commission, qui tonne enfin par dix voix plus ou moins harmonieuses :

Nons sommes des représentants.

A cette foudroyante accusation de qualités, le gardien répond sans se déconcerter :

Raison de plus.

Colère de quelques Jupiters que veut en vain modérer M. de Beaumont, Jupiter raisonnable.

Je ne sais comment se terminera cette affaire, nous sommes à l'époque des petites choses dont on tire de grands effets. *Pauvre pays!*

SAMEDI 1er FÉVRIER

Dîner rue de Courcelles 10, chez la Princesse Mathilde.

Au dîner, une princesse sicilienne dont j'ai oublié le nom et le vicomte de Saint-Mars, colonel du régiment de dragons, actuellement à Paris.

Ce vicomte de Saint-Mars est le mari de la vicomtesse de Saint-Mars, faiseuse de romans et de feuilletons de journaux, connue sous le nom de comtesse Dash, tour à tour ou tout ensemble maîtresse de Roger de Beauvoir, d'Elim Metschersky, d'Alex. Dumas, etc., etc., etc.... et qui enfin partit de France, il y a six ans, pour épouser le

fils de l'hospodar de Valachie, et qui y est revenue, il y a quatre ans, abandonnée par ses deux maris et par ses amants, pauvre, tirant mille diables par leurs queues, pour recommencer sa vie de feuilletonniste et de romancière. Elle touche 1500 fr. de pension du colonel et 2000 fr. de l'hospodar.

La comtesse Dash est une vraie *Bohême*, qui écrit pour manger, pour boire et pour courir les bals, dépensant en toilettes ridicules plus d'argent qu'il n'en faudrait pour faire vivre dix honnêtes femmes. Elle aime le plaisir pour la débauche et souvent elle s'est donnée au premier venu qui la conduisait souper après le bal de l'Opéra. Elle a de l'esprit, mais elle n'est plus jeune et elle regrette sa jeunesse et de ne pouvoir plus choisir dans le sérail des hommes qui marchaient sur ses pas. Elle a 45 ou 46 ans. Le comte de Rochefort qui vient d'être nommé colonel de cuirassiers a été un de ses premiers amants.

Après le dîner, il est venu quelques personnes; le comte de Flamarens, jeune premier, depuis 30 ans, du faubourg St-Germain; toujours élégant, toujours blond, toujours frisé, fort occupé en ce moment à compromettre une jeune femme qui n'est pas difficile à compromettre. J'aurai l'occasion de revenir sur le compte de ce couple amoureux. Je dois dire, d'ailleurs, que Flamarens est un bon et brave garçon.

Il a été, pendant plus de quinze ans, l'amant déclaré de Mme la marquise de la Chataigneraie (celle dont le mari se fait actuellement nommer le prince de Pons). Cette marquise était sotte comme une grenouille, mais ces caillettes-là gardent longtemps leurs amants.

Le général Exelmans, brave homme, très-vieux aujourd'hui, sourd, toujours amoureux des princesses impériales de la famille Bonaparte.

Son fils, officier de marine, aide de camp du ministre de la Marine, excellent, d'un commerce aimable.

Monsieur et madame Berger, préfets, mâle et femelle, de la ville de Paris.

Le mâle a fait son entrée comme les seigneurs du moyen âge, seulement au lieu de faucon, il portait sa femme sur son *poingt.* Ce Berger est le type physique et moral du mauvais bourgeois, haineux, fat, important, faisant des révolutions pour paraître.

Enfin, la Princesse Mathilde, Guitaud et moi, nous sommes restés les derniers; causerie intime d'une demi-heure, sur toutes choses et sur tous hommes. Nieuwerkerke était parti de bonne heure pour faire des visites.

Dans notre conversation intime, il a été question des diplomates français, et soit dit en passant, c'est peu de chose; il y a parmi eux un tiers de fats, un tiers de sots et le troisième tiers a quelques capacités et de faibles utilités.

Voici deux anecdotes sur deux de ces diplomates.

M. de Lagrenée (baron de). Les Arménois prétendent qu'il a nom *Torchon;* les politiques, avouent que c'est bien un Torchon, mais un Torchon de Lagrenée, comme on dirait Torchon de toile ou Torchon de papier.

Torchon de Lagrenée, élevé à St-Acheul, soutenu par la congrégation, était attaché à l'ambassade française en Russie en 1830. Les Evangiles s'étalaient sur sa table; le rosaire était suspendu à sa cheminée et le scapulaire sur sa poitrine; en 1831 il se disait esprit fort, maintenant

représentant du peuple, c'est un important du parti orléaniste. Je l'ai entendu lors du complot Ivan soutenir à M. Baroche dans le salon de la Princesse Mathilde que le prétendu assassin était soudoyé par le caissier du prince Louis-Napoléon.

Je n'oublierai jamais l'indignation de la Princesse, sa superbe et subite rougeur, les deux larmes qui sillonnèrent ses joues, ni ses paroles de mépris et de courroux à cet insolent, elle fut magnifique et vraiment royale.

Mais revenons à Torchon de Lagrenée, nommé am bassadeur extraordinaire (très-extraordinaire, en effet) en Chine; il partit à la tête de toute une expédition pour faire un traité de commerce avec le Céleste empire. Je n'ai point à m'occuper de ses travaux diplomatiques, nous savons ce qu'ils ne rapportent pas.

Le Torchon est grand amateur de décorations, cela n'est pas un crime, c'est la maladie régnante, tout le monde est décoré anjourd'hui. Lors donc qu'il eut terminé ses travaux, qu'il n'avait plus qu'à tourner ses vaisseaux vers la France, Torchon se dit qu'il serait glorieux pour sa patrie qu'il y rentrât un peu plus magot qu'il n'en était parti et cette idée fermentant dans sa tête, il alla trouver le commissaire impérial Lin, et lui fit la demande du *bouton de cristal*, qu'il serait heureux, ajoutait-il, de porter comme un souvenir de ses amis les Chinois.

Lin, un homme de bon sens, lui répondit que la chose était impossible, d'abord parce qu'elle blesserait les susceptibilités chinoises; que l'Empire du Milieu n'avait aucune institution qui répondit aux décorations européennes, que le *bouton de rcistal* était le signe distinctif des

mandarins et qu'il fallait pour l'obtenir passer un examen de lettré chinois, ce que ne pourrait pas faire l'ambassadeur.

Le Torchon s'obstina, déclara qu'il ne partirait pas sans le *bouton de cristal*, fallut-il le porter à la chinoise sur le nombril, et, en effet, la mission fut prolongée de six mois.

C'est-à-dire que 1,500,000 francs durent être inscrits en plus au budget de l'Etat pour cette obstination.

Lin, en chinois bien avisé, cherchait le moyen de débarrasser son pays d'un hôte aussi exigeant et voici comment il y parvint.

Les juges de paix de la race jaune portent, pour insigne de leur dignité, un collier de verroterie; ce collier fut accordé à Torchon de Lagrenée qui, satisfait alors, consentit à quitter *Canton* et démontra, six mois après, aux Parisiens ébahis comment la France devait se trouver fière de ne payer que 1,500,000 fr. l'honneur de posséder un juge de paix chinois parmi ses diplomates.

La femme de Torchon est une ex-demoiselle d'honneur de l'impératrice de Russie; on s'accorde à la regarder comme la pimbèche la plus désagréable et la plus méchante qu'il soit possible de rencontrer. Aussi insolente que son mari, et jouant la vertu.

J'aurai l'occasion de revenir sur son compte.

M. le baron de Bourgoing, notre ministre plénipotentiaire en Espagne, est un des plus mirifiques niais que je puisse offrir comme spécimen de l'espèce. Avec des manières et un langage d'abbé musqué, un faux air bonhomme, une affectation de franchise, on peut le ranger parmi les intrigants; il est marié à une grande Bavaroise

plus sotte que lui et qu'il a demandée en mariage par erreur. Comme ledit Bourgoing a la vue basse, il s'est trompé de beau-père, dans un escalier obscur, et il a fait sa demande à un Bavarois pour un autre; puis, il a accepté les conséquences de son erreur.

Bourgoing était alors ministre en Bavière.

Mais arrivons à l'histoire que je veux raconter sur lui.

Mnosieur, dit-il un jour à Guitaud dans le palais de l'ambassade à Madrid, il serait convenable de faire donner par l'Espagne une preuve d'estime à la République française et d'amener ainsi à la fraternisation deux peuples faits pour s'entendre. Allez donc demander au directeur du musée espagnol l'autorisation de faire mouler le *mastodonte* que possède cet établissement; allez et pour récompenser ce directeur nous le décorerons de l'ordre de la légion d'honneur C'est ainsi que j'entends continuer la politique de Louis XIV ou je ne m'y connais pas. Guitaud, qui ne savait ni ce qu'était un *mastodonte,* ni quoique ce soit des histoires antédiluviennes, s'acquitte de la commission; mais le directeur du musée espagnol lui répond avec une sorte de colère : « Nous n'avons pas de *mastodonte*, Monsieur, mais bien un *anoploterium*, un squelette d'*anoploterium* », et il le conduit devant la carcasse fossile d'une énorme bête vermoulue, rattachée par des fils de fer; puis il continue : « Dites à M. l'ambassadeur de France que les squelettes d'*anoploterium* ne se moulent pas, que ce serait une barbarie de l'essayer et que la monarchie de Charles V ne saurait y consentir. »

Guitaud se retira confus et ce fut ainsi que Bourgoing ne put continuer en Espagne la politique de Louis XIV.

Il faut avouer que la diplomatie française brille en ce moment d'un grand éclat.

Après 1848, nous aurons eu à Naples un joueur de violon; à Lisbonne un faiseur de mélodrames, à Francfort un maître de langues; à Berlin le fils d'un savant astronome, avocat assez mal famé, coureur d'actrices et grand joueur de dominos.

Risum teneatis.

DIMANCHE 2 FÉVRIER.

Je n'ai rien appris, ce soir, chez M. Baroche (place Vendôme); j'y ai vu beaucoup de gens prévoyants qui me semblaient venus pour se tenir en mesure, dans le cas d'une résurrection. Persigny et Flavigny y faisaient les aimables.

Chez le baron Gustave de Romans (rue Tronchet 11), d'Anjou, directeur d'un journal semi-légitimiste de Montpellier, prétendait que M. Guizot avait vu les princes de la maison d'Orléans la semaine dernière à *Claremont* et que ces princes l'avaient chargé de négocier la *fusion* des intérêts bourboniens avec le comte de Chambord; sur ce, M. Guizot leur aurait répondu que tarder plus longtemps serait donner la France *à l'empire*. Les fusions, les alliances et toutes les menées politiques sont jeux de salons; notre *Bas-empire* est mené par la fatalité; le plus sage est de ne rien prévoir au milieu de gens sans

croyances, sans vigueur et sans droiture. Les intérêts personnels sont rois. La république est une pauvre fille près d'accoucher; chacun veut être le parrain de son enfant; nous payerons les dragées du baptême.

LUNDI 3 FEVRIER.

Je viens d'apprendre la mort de M[lle] de Sudre, charmante jeune fille, spirituelle, pleine de talent, musicienne distinguée, qui, il y a six semaines, dans ce même cabinet du Louvre où j'écris, me demandait des dessins pour orner un album de romances de sa composition. Quinze jours après, elle me chantait ses romances chez son père et aujourd'hui la voilà morte, au moment d'épouser, après deux ans d'attente, Champagnac, un de mes amis, nommé récemment sous-préfet.

Elle avait l'air heureux, mais d'un bonheur fébrile et comme si elle eût eu un pressentiment de sa mort prochaine; tout en elle décelait une impatience d'user toutes les facultés de son intelligence. Pauvre fille, enterrée avec sa robe de fiancée!..... Peut-être vaut-il mieux pour elle qu'elle s'ensevelisse avec l'illusion de ses premiers jours, car Champagnac n'était pas le mari qu'il lui fallait; son amour pour elle était déjà passé; l'été dernier il flottait entre elle et Théodorine du Vallon, jeune coquette qui ouvre non son cœur, mais sa ruse féminine à toutes les comédies amoureuses. M[lle] de Sudre est morte à la préface de ses premiers succès d'artiste, à la préface de son bonheur de femme.

Je ne sais pourquoi cette mort, si prompte et dans de telles circonstances, m'impressionne plus que toute autre mort. Pauvre enfant, si admirée, si adorée par tous ceux qui l'approchaient, couchée ce soir, bien loin de sa famille, de ses amis, sous l'herbe d'un cimetière, abandonnée à la destruction. Et ces lèvres, ces mains qu'on osait à peine effleurer de ses lèvres par la pensée, tout cela livré aux vers. Dans six mois elle sera oubliée! Pauvre enfant! Pauvres nous! .....

MARDI 4 FÉVRIER.

Le supplément à la dotation présidentielle proposé hier, qu'en adviendra-t-il? Si la population était consultée, ce supplément serait voté par acclamation. Un républicain pur, le sculpteur Huguenin, sort de mon cabinet et me l'a dit comme l'expression d'un vœu populaire. Il a même ajouté : « au 10 décembre j'ai voté pour Cavaignac; mais, maintenant, moi et beaucoup de gens qui pensent comme moi, nous voterons pour Louis-Napoléon. » Jusqu'à présent je n'ai pu me former une opinion précise sur ce prince, est-ce un temporiseur calme et résolu, est-ce un homme qui ne sait prendre un parti. Il a refusé de prendre l'empire lorsque, après l'élection du 10 décembre, le général Changarnier le lui offrait, il veut la prorogation .... ce ne peut être qu'un marche-pied. Je lui reconnais une grande qualité : il est courageux; une grande vertu politique : il est peu communicatif. Nul de ses amis élyséens n'a sa confiance, il ne s'ouvre avec aucun. Il n'ignore

rien de ce qui se fait contre lui; il a des preuves des complots de son cousin, fils de Jérôme; il a des preuves des engagements du général Changarnier avec tous les partis, et des preuves de l'ordre donné par ce général aux troupes de la garnison de Paris de tirer sur lui, s'il tentait de sortir de l'Elysée pour se transporter aux Tuileries. Le comte Saint-Mars a fait connaître cet ordre qui lui avait été donné.

Morne et presque terne au milieu de son salon officiel, le président s'anime et prend un air ouvert dans l'intimité. Je l'ai vu l'été passé à St-Cloud et cet hiver chez sa cousine, la Princesse Mathilde; ce n'était pas le président, c'était un homme de bonne compagnie, aimable et agréable. Il y a de la finesse en lui et une droite ruse, quant à son désintéressement, je crois peu qu'il fasse si bon marché qu'il le dit, dans ses messages, de la continuation de son pouvoir; il est ambitieux, il croit à sa destinée et depuis son enfance il répète qu'un jour il gouvernera la France.

Malheureusement s'il connaît les premiers rôles de la troupe politique qui s'agite autour de lui, il ignore les comparses.

L'administration et surtout la diplomatie sont entre les mains de gens tout prêts à se transfigurer au premier échec qu'il subirait. L'armée est meilleure. La diplomatie est orléaniste et elle ne sort de l'orléanisme que pour tomber sous la direction d'autres incapacités que les Orléanistes y supportent, quoique bonapartistes, mais qui ne sont pas dangereuses. Le président a trop d'instruments qui ont été créés par d'autres et pour d'autres choses. Dans les temps où nous vivons, il faut à chaque situation nouvelle des

hommes. Qu'est-ce que toute cette fripaille de valets de pied diplomatiques du règne qui a fini en 1848, transformés en ministres, en chargés d'affaires du régime actuel. Tous ces gens-là assiégent les gouvernements près desquels ils sont envoyés, de supplications pour obtenir un grand cordon; puis, lorsqu'ils ont obtenu ce grand cordon, ils sollicitent leur changement pour aller pêcher ailleurs d'autres décorations. Ces diplomates me font parfaitemnnt l'effet de *reposoirs* élevés dans les villages pour la *Fête-Dieu*. C'est-à-dire un drap de toile sur lequel sont accrochés tous les oripeaux de la bourgade et de tous les temps.

J'ai dîné chez la marquise de *Guadalcazar* (M[lle] d'Entraigues) grande d'Espagne de I[re] classe, ancienne maîtresse de Ferdinand VII de *Bulgarie*, ministre de Russie en Espagne, de M. De La Garde, ambassadeur de France en Espagne, de M. Edouard de Lagrange, alors secrétaire d'ambassade, aujourd'hui député, et de je ne sais combien d'autres.

C'est une vieille coquette de soixante ans qui joue le rôle d'enfant, se croit encore vraiment belle, ce qu'elle n'a jamais été, danse le menuet, la *cachucha* et les boléros, et qui aurait de l'esprit si elle voulait consentir à avouer plus de vingt ans et à faire taire ses prétentions de femme à bonnes fortunes. C'est elle qui vint en France de la part de Ferdinand VIII pour réclamer auprès de Louis XVIII l'intervention de l'armée française en 1823.

Donc, je dînais chez cette marquise, avec mon frère Louis, directeur de la division politique aux Affaires étrangères, M. de Bois-le-Comte, ancien ministre en Suisse pendant les affaires du Sonderbund, et M. de Bretonne, conservateur à la bibliothèque S[te]-Geneviève. Mon frère et Bois-

le-Comte sont deux des anciens amants de la marquise. Tous deux niais invétérés en affaires d'amour; hommes tout juste ce qu'il faut pour n'être pas mollusques. Fort instruits tous deux, tellement instruits même que les badauds les trouvent gens d'esprit.

Bretonne, savant rêveur, moitié Voltairien, moitié *Béotien,* parlant passablement de ce qu'il ne comprend guère, auteur d'un livre sur les origines historiques et traducteur du Don Quichotte pour plaire à S. Ex. la marquise de Guadalcazar, dont il est encore l'amant en cette *bonne* année de disgrâce 1851.

J'étais ainsi seul désintéressé dans ce congrès des amants de la grande d'Espagne qui présidait à un dîner de miroton ayant pour vis-à-vis une autre marquise, vieille antiquité,sans âge supputable et sans forme humaine, très-utile à la Guadalcazar dont elle entretient les illusions, en la traitant de petite fille. Cette autre marquise, a nom marquise de Fontanar, etc., etc., etc., mais nousn lepap e-' lons que *la Fontanar.*

Pendant cet agréable dîner, il a été fort question de politique et les deux diplomates, peu partisans du régime actuel, ont fort approuvé la brochure de Thuriot de la Rozière (ex-diplomate de la même boutique, aujourd'hui député) qui met en présence la politique suivie par l'assemblée nationale et celle du président, pour donner tort à cette dernière. Je crains fort que mon frère ne compromette sa position ; il est orléaniste trop ouvertement, et tous les dimanches il va causer des affaires du moment en déjeunant chez le vicomte de Flavigny, ex-diplomate, aujourd'hui député, frère de la comtesse d'Agoult (Daniel Stern) tour à tour légitimiste et orléaniste pour arriver aujourd'hui

à être je ne sais quoi. Les membres déjeuneurs de ce petit sénat sont, outre mon frère et Flavigny : Gabriac, ancien diplomate congréganiste, Bois-le-Comte et quelques autres membres passagers de la même église. Ils se tiennent tous comme larrons en foire et ont toujours soin d'avoir un des leurs aux affaires, pour demeurer bien informés et pour avoir une porte entr'ouverte en cas de besoin. Tout cela a de l'influence et tout cela se loue à qui mieux mieux; c'est une assemblée de Pères de l'église, qui communique rarement par la parole avec les simples mortels.

Les ambassades sont pourvues d'aspirants à ce conseil suprême, aussi dès qu'un pauvre jeune homme est atteint par la maladie diplomatique, il devient à l'instant gourmé, empesé, rogue, important, et lorsqu'on le trouve digne d'être bardé de décorations, il n'est plus abordable.

Les déjeuneurs de chez Flavigny tiennent la boule du monde entre leurs mains; ce sont de petits *Charlemagne*. Ce qui me les fait admirer, c'est la façon tout habile dont ils se sont partagé les rôles. Mon frère occupe le poste diplomatique et répond des puissances étrangères. Flavigny conduit les affaires intérieures par l'assemblée nationale; Bois-le-Comte est une plaque d'assurance (compagnie du *Phénix*) en cas de succès du parti légitimiste, et Gabriac, à la tête des saints, apporte l'appui des congréganistes. Ces quatre personnages presque ignorés forment un conseil comme l'était celui des Dix à Venise. Ils sont fort répandus dans le monde et butinent partout; comme des abeilles, ils composent leur miel du dimanche avec des sucs récoltés pendant la semaine.

Tous quatre forment un égoïsme complet qui pourrait avoir pour devise :

Si fractus illabatur orbis...

Ils sont les fourmis blanches de l'Inde, auxquelles rien ne résiste.

Mon frère n'a jamais été jeune dans son enfance et n'a jamais connu le monde pratique; il aime, je crois, les femmes par ouï-dire, quoique de méchantes langues prétendent qu'il y a telle femme qui a été sa maîtresse.

MERCREDI 5 FÉVRIER.

La dotation du président sera refusée, la coalition l'a ainsi décidé; M. Molé voulait faire renvoyer la discussion jusqu'à l'avénement d'un ministère définitif, les autres chefs, plus impatients, ont préféré discuter sans ajournement et refuser sur-le-champ, quoiqu'ils sachent bien que l'opinion générale ne les approuve pas. Les Thiers, les Odilon Barrot, les Emile de Girardin, les Victor Hugo, les Larochejaquelein sont comme les grenouilles qui croassent dans les marais à l'approche du mauvais temps.

Le journal m'arrive, je ne m'étais pas trompé, la dotation sera refusée; quelle belle occasion de dire des choses peu agréables au pouvoir, les coalisés n'y manqueront pas. Légitimistes, orléanistes, comme ils vont s'en donner!

Plus j'y réfléchis, plus je trouve misérable ce que nous nommons le gouvernement parlementaire, et qui pourrait tout aussi bien être nommé gouvernement de *dissolution*, de *démoralisation*.

Ce soir, je suis pris par une grippe abominable, je vais relire l'histoire du Bas-empire, de la décadence et de la chute de Rome.

J'ai lu pendant trois heures et j'ai cru lire l'histoire de mon temps. Hélas! nous possédons tous les vices de Rome, et nous ne serons pas éclairés par l'expérience de sa chute: nous avons deux prétendants et les Barbares, non pas vers nos frontières, mais au milieu de nous; comme à Rome, chaque parti les appelle contre son adversaire.

Quels hommes que tous ces chefs! quels misérables, qui s'amusent à jouer le jeu des révolutions pour la satisfaction de leur amour-propre! Ils n'ont pas de conviction, ils ne croient qu'en eux.

M. de Chateaubriand et les royalistes ont fait 1830, Thiers et la bourgeoisie orléaniste ont fait 1848.

Ce qui est triste, c'est de voir comment tout ce monde de députés s'en va gaîment vers l'abîme. Les Barbares sont là, ils n'attendent qu'une occasion et il y aura plus de ruines que lorsque les Huns et les Vandales ravageaient l'empire.

Lamartine a pu écrire cependant que cette *populace française était remarquable par son respect pour les monuments des arts.*

Lamartine, flatteur de populace! Lamartine, courtisan du ruisseau, pour paraître indépendant! Jadis, les rois avaient leurs flatteurs, aujourd'hui, c'est la boue qui a ses gentilshommes de la chambre.

Quel respect pour les monuments des arts!... quand je suis arrivé au Louvre, j'ai vu les tableaux des galeries de Neuilly et du Palais-Royal coupés, hachés, déchiquetés; les statues mutilées, trouées, tordues; et les beaux vases de porcelaine et les coupes d'onyx et de cristal de roche, et les dessins, les livres, les manuscrits! M. de Lamartine, vous avez sciemment menti; ce peuple est voleur et toutes

les révoltes heureuses que vous glorifiez, après coup, ont été accomplies par des gens qui cherchent le désordre pour piller.

On ne pourra jamais assez répéter que tous les écrivains ont menti en louant les révolutionnaires de 1848, comme aussi ceux de 1830.

En 1830, ces honnêtes citoyens volaient pour 1,500,000 fr. de bijoux et de matières précieuses dans les galeries du Louvre, sans compter le pillage des Tuileries.

En 1848, nouveau sac des Tuileries, pillage du Palais-Royal, auquel le feu est mis, pillage de Neuilly, pillage de la maison de M. de Rothschild, contributions forcées dans plusieurs maisons, entre autres chez Lord Henri Seymour, où je me trouvais, les armes de luxe et 1000 fr. d'argent.

Aux Tuileries, tout est pillé, volé; les diamants, les pierres précieuses sont disputés à la pointe du couteau, et maintenant, dans les bas-fonds de cette populace, on demande les filles habillées de soie!

Les Huns et les Vandales valaient mieux que toute cette canaille.

JEUDI 6 FEVRIER.

On parle beaucoup ce matin d'un dîner donné par le grand Lamoricière à MM. Molé, Thiers, Baze et enfin aux membres de la coalition, centre gauche. La question de la révision de la constitution y a été traitée et discutée; on s'est arrêté à cette idée qu'il est opportun de supprimer la présidence de la république et de la remplacer par un Directoire de cinq membres.

Nous marcherions ainsi à une Convention.

Rien ne peut donc instruire, rien n'a donc le pouvoir d'éclairer les hommes, ni le passé, ni le présent!

Nous n'avons que des ambitieux aux appétits grossiers. Quel progrès!.. Un Directoire!... c'est-à-dire le renouvellement de ce qu'il y a eu de plus sale et de plus honteux après la révolution de 1789.

Cinq petits et mesquins Barras, qui se feraient la guerre, se disputeraient le pouvoir!... Bas-empire, Bas-empire, te voilà donc revenu. Nous verrons arriver le pouvoir mis à l'encan par les légions.

J'apprends que le général Changarnier était du dîner Lamoricière.

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde, tout à fait en petit comité, elle allait le soir chez le président, où l'on danse; mais moi, je n'irai pas, je suis trop enrhumé. La Princesse était charmante, elle avait une robe blanche brodée d'or; elle était coiffée d'épis d'or et de bleuets et ses beaux diamants en collier paraient ses épaules.

VENDREDI 17 FEVRIER.

Soirée au Louvre; celle du président hier a été la plus animée et la plus nombreuse de la saison; chacun tenait à honneur de protester, par sa présence, contre l'hostilité de l'assemblée. Pour la première fois, je crois, depuis l'avénement en France du régime représentatif, l'*opposition* n'a aucune popularité; de tous les côtés, les populations s'inscrivent pour offrir une dotation que veut refuser l'assemblée. Lyon offre, dit-on, 300,000 fr.; Limoges

120,000; le département de l'Eure 180,000; les différents corps de métiers s'inscrivent pour des sommes considérables à Paris.

Le président devra honorablement refuser; sa popularité y gagnerait beaucoup.

A la soirée d'aujourd'hui, chez Nieuwerkerke, la *bonne* compagnie bien représentée, les artistes aussi, très-excellente musique. L'*Aria di Chiesa de Stradella* (1667) a été chantée par Roger de l'Opéra avec succès; puis, une charmante ballade de Membrée : *Page, Ecuyer, Capitaine;* puis enfin *la Marquise d'Amaëgui* d'Alf. de Musset. Membrée accompagnait lui-même sa ballade de *Page, Ecuyer, Capitaine.* Kruger a joué plusieurs airs sur le piano, il a été fort applaudi (*La Harpe éolienne,* rêverie; *Gazelle,* impromptu). Après cette soirée officielle, il y a eu, comme à l'ordinaire, *arrière*-soirée dans mon atelier; nous étions très-nombreux. Giraud, cet excellent artiste et très-excellent camarade et ami, a continué la galerie de caricatures qu'il augmente chaque vendredi pour Nieuwerkerke; Soulié, le conservateur de la galerie de Versailles, a posé.

Mes convives étaient : Méry le poëte, Gudin le peintre de marines, Gigoux, Muller, Giraud, peintres; le comte de Baillon; Guitaud, le secrétaire d'ambassade; le marquis de Coislin; Roger, le chanteur; Membrée, le compositeur; de Montaiglon, attaché à la conservation des dessins du Louvre; Soulié, etc.

Jusqu'à une heure après minuit, bonne causerie en prenant du thé et fumant des cigares Les soirées de mon atelier sont très-appréciées et c'est comme une faveur d'y être admis.

SAMEDI 8 FÉVRIER.

Rien de nouveau; le rapport concluant au rejet de dotation du président a été présenté aujourd'hui par M. Piscatory, orléaniste, autrefois ministre en Grèce.

Lundi prochain la discussion. J'ai dîné avec Nieuwerkerke au café. Le soir, n'ayant rien à faire, je me suis rendu chez Susse, place de la Bourse, pour faire causer sur la politique Victor Susse, qui est fort enclin à parler des choses qu'il ne comprend guère. Il est curieux de saisir l'esprit de la bourgeoisie parisienne, de cette fraction de la société française d'où nous vient tout le mal dont nous souffrons.

Cet esprit reste toujours le même, rien ne peut corriger ces éternels enfants qui se veulent faire passer pour des hommes. Victor Susse est le type du bourgeois commerçant. Les révolutions détruisent son commerce, il les maudit, mais il les laissera toutes passer, s'il n'aide pas à leur avénement; il souhaite le repos, mais il est frondeur dans l'âme quand il n'a pas peur.

Victor Susse se croit très-fort en politique, il prend volontiers la parole et ne la quitte plus, quoique parlant avec difficulté. Il tranche les questions les plus épineuses, règle le destin des Etats, blâme les ministres et développe son plan administratif et politique, tout comme les plus gros seigneurs de l'assemblée.

La bourgeoisie se révolterait si on voulait la contraindre à croire à l'infaillibilité du Pape, mais elle se pose de bonne foi infaillible.

Pauvres *Jourdains !...* pour être notaire, médecin, avocat, il faut des années d'études, mais pour devenir homme d'Etat, il faut tout simplement naître bourgeois de Paris.

Il va, sans qu'il soit presque besoin de le dire, que Victor Susse rêve, comme apogée de sa gloire, la croix de la légion d'honneur.

DIMANCHE 9 FÉVRIER.

J'ai dîné chez Mme la marquise du Vallon, qui tient rue de Provence, n° 58, une espèce de table d'hôte.

Cette marquise, dont le mari était avant la révolution de février 1848, receveur particulier à Paris, est une sorte d'intrigante ruinée, faiseuse d'affaires et capable de tout entreprendre pour gagner de l'argent; son mari est parti un beau jour laissant un déficit dans sa caisse, il est maintenant retiré en provinco, vivant de coquilles de noix et de ce que sa femme peut ajouter à ces coquilles de noix. La marquise du Vallon a un frère, colonel en Afrique, brave militaire, nommé de Lourmel, qui s'empara du Conservatoire des Arts-et-Métiers lorsque Ledru-Rollin et ses amis s'y réfugièrent; son autre frère est retraité du service hollandais; il a longtemps et parfaitement servi à Java.

L'intrigante marquise a été fort jolie; maintenant c'est une grosse femme qui a encore des prétentions qu'elle fait valoir, Dieu sait comment. Je lui ai connu comme amant, Berthier de Sauvigny, celui qui fut accusé, non sans raison, d'avoir voulu écraser Louis-Philippe avec un cabriolet, le vaudevilliste de Saint-Georges et Victor Hugo; je ne compte pas le fretin.

Sa fille aînée gère l'établissement de la rue de Provence, qui est mis sous son nom. Théodorine du Vallon est au moins aussi coquette que sa mère; elle a toujours deux ou trois adorateurs, auxquels elle accorde quelques menues faveurs. Les méchantes langues prétendent qu'elle réserve les *dernières* et les plus grandes pour les occasions *fructueuses*. Je n'en sais rien, mais c'est possible. Je ne crois pas qu'elle se laisse arrêter par des scrupules le jour où sa fantaisie et son intérêt lui conseilleront de *faiblir*. J'ai même comme une sorte d'illumination qui me dit ce jour-là arrivé depuis longtemps; mais, encore un coup, je n'en sais positivement rien.

La fille et la mère peuvent donc faire ménage ensemble, l'une ne gâtera pas l'autre. Il y a aussi deux plus jeunes filles de Mme du Vallon, jolies toutes deux, ignorées jusqu'ici et qui ont été retirées du Mans, où elles vivaient chez un oncle, pour venir orner le salon de leur mère. La plus âgée des deux a dix-sept ans et l'autre seize ans. Je les plains de toute mon âme; elles sont des effets de commerce qu'on émettra un jour.

La plus jeune surtout mériterait une autre destinée: grande, d'une taille élancée et bien prise, d'une figure charmante, elle a le charme de la jeunesse qui ignore et qui s'ignore. Elle est très-bonne musicienne et compose même avec goût.

Encore une fois, c'est dommage et j'éprouve un véritable sentiment de tristesse en songeant à cette pauvre fille qui se flétrira tôt ou tard dans l'atmosphère de table d'hôte à laquelle on expose sa jeunesse.

L'organe de cette jeune fille est très-agréable, il possède un charme de mélodie très-grand.

Mais revenons au dîner et disons quels personnages s'y trouvaient réunis. M. le marquis de Jouffroy, qui s'est mêlé à vingt affaires d'industrie, bavard, sans capacités, important et vieux libertin.

M. de Moissac, légitimiste périgourdin, appartenant à une très-bonne famille, mais arriéré dans ses opinions, et exagéré comme tous ceux de sa province. M. Ardant, bourgeois de Limoges, opinion du bourgeois parisien. M. Cayé, jeune légiste légèrement rouge.

M. le baron de Papon, officier au service d'Autriche dans le corps des Croates qu'il regarde comme le premier corps de troupes du monde. Il vante beaucoup la pendaison dont il dit avoir usé très-souvent et il la conseille comme moyen de répression à tous les peuples qui ne veulent pas périr. M. Granier de Cassagnac, le journaliste que tout le monde connaît; six à sept autres comparses sans valeur, et moi.

La conversation ne s'est animée qu'au second service, lorsque la politique est arrivée comme supplément de nourriture pour dissimuler la pauvreté du dîner. Alors, il a été question de tout, et du passé et du présent, et des révolutions de 1789, 1830, 1848 et des révolutions à venir Le baron de Papon voulait ses Croates et le maréchal Haynau; le vicomte de Moissac, le comte de Chambord et l'écrasement de la bourgeoisie. Ardant croyait à l'efficacité du régime représentatif et à l'influence de la parole des *bavards.* Cayé écoutait d'un air effaré et, au milieu de tout ce *tohu-bohu,* on riait, on se livrait à des plaisanteries comme si la conversation avait roulé sur l'histoire égyptienne ou assyrienne.

Enfin, il a été fort parlé de l'Italie, de l'esprit des populations, des dernières campagnes de Charles-Albert. Le baron de Papon a mis derechef ses Croates en ligne et Granier de Cassagnac est intervenu.

« J'ai eu l'honneur de causer avec le Pape, a-t-il dit, lorsqu'il commençait à se lancer dans ce système de réformes qui a tourné contre lui. C'est un bon prêtre qui alors était fort ignorant en politique et qui a pensé qu'il parviendrait à museler les révolutions par quelques concessions. Il m'a même demandé si je ne pensais pas que la liberté de la presse fût un bon moyen de civilisation pour le peuple et il a paru surpris de ma réponse qui était qu'à notre époque la liberté de la presse couvait la licence et que la licence démoralisait. Le Pape a été entraîné, parce qu'en lui il n'y avait pas l'étoffe de l'homme qu'il aurait fallu pour les circonstances. »

Dix conversations particulières se sont établies, personne ne s'entendait, chacun avait son système à lui et le dîner a parfaitement présenté l'image de la société actuelle. Faites donc une nation avec de tels éléments

LUNDI 10 FEVRIER.

Une majorité de cent et quelques voix, comme je m'y attendais, a rejeté la dotation du président.

Que fera-t-il et que fera-t-on?

M. Piscatory, rapporteur de la commission, s'est montré aigre et presque insolent; ce Piscatory est un orléaniste de première classe, ancien amant de la duchesse de Dino

(aujourd'hui duchesse de Talleyrand) dont il a eu une fille; il est actuellement l'époux de cette Madame Piscatory bas-bleu, dont mon frère est épris. Comment des gens d'esprit peuvent-ils pousser l'absurde jusqu'au point de dire, comme Piscatory l'a fait: *Le président de la république n'est pas le chef de l'Etat.* Cette phrase, destinée à l'absurde populace, peut servir de pendant à celle éditée contre Louis-Philippe: *Le roi règne et ne gouverne pas.*

Hélas! mes ignobles petits Jourdains, que veut dire *régner,* d'où vient ce mot? vous l'ignorez; vous voulez régner, gouverner, tailler à votre guise dans ce beau royaume de France, mes chers petits bourgeois, vous avez le talent de laisser faire des révolutions, vous savez tout brouiller, tout ruiner, mais vous ne savez que cela. Votre émancipation a été le plus grand malheur du pays. Le plus mauvais de tous les rois c'est *Jourdain* de Paris.

MARDI 11 FEVRIER.

Le président, par une note insérée ce matin au *Moniteur*, remercie ceux qui voulaient souscrire en sa faveur à une dotation votée par le pays, mais il ne l'accepte pas. Cette note est courte et digne; elle aura un bon effet. On connaît ce matin la liste des votants contre la proposition de dotation. Légitimistes, orléanistes, montagnards sont réunis sur cette liste. C'est une coalition des plus étranges et des plus sales.

Jules et Ferdinand de Lasteyrie, mes deux cousins, sont sur cette liste. Jules, petit-fils de Lafayette par sa

mère, montagnard jusqu'au jour où il prit pour femme Mlle de Jarnac, c'est-à-dire de Rohan-Chabot, sœur de Jarnac, notre envoyé à Londres avant 1848. Orléaniste depuis cette époque; sa femme est, dit-on, dotée par la *branche cadette.*

Ferdinand, bon garçon d'esprit, mais d'esprit faux. C'est un de ces bons garçons qui font bonassement le mal! sa mère était sœur de la mienne; son père, le plus enragé Jacobin de la Jacobinerie moderne, avait été prêtre, et pour le marier, il avait fallu un bref de sécularisation. Il n'avait aucune croyance et il est mort il y a dix-huit mois à quatre-vingt et quelques années, comme un Voltairien de bas étage. C'était aussi un *bon homme.*

Ferdinand a été élevé par Labat, archiviste de la préfecture de police (actuellement), Jacobin niais, qui se croit du caractère parce qu'il est perpétuellement opposant, admirateur des Jacobins de 1793, sans portée d'esprit, voire même sans esprit, mais assez instruit.

Il y a deux natures dans Ferdinand; une nature aristocratique qu'il dissimule devant la Chambre et ses électeurs, mais qu'il laisse galoper dans le secret du cabinet Là, il fait sa généalogie, il colorie son blason, il chérit le souvenir de ses aïeux. Dans la rue, il n'est plus que le citoyen Lasteyrie, et à l'assemblée, il débite assez bien des discours spirituels, mais manquant de fond, qui ont d'abord été applaudis par le petit cénacle de femmes de sa parenté, rassemblé chez lui pour une première audition.

Ferdinand est arrivé d'Amérique il y a deux jours, dégoûté des républicains d'Amérique qu'il déclare être les plus grossiers de tous les habitants du globe, les coquins les plus effrontés et les plus sots qu'il soit possible de trouver.

Il a dû renoncer avec eux à la fraternité républicaine. Mme F. de Lasteyrie est une jeune et très-gentille petite Américaine, enfant gâtée et mal élevée, mais dont le cœur est excellent.

J'ai vu Ferdinand faire fabriquer deux sortes de cartes de visite. Pour les libéraux et pour ses électeurs :

Ferdinand Lasteyrie,

pour le faubourg St-Germain, pour les gens du monde :

Le Comte F. de Lasteyrie.

C'est la fable de la chauve-souris. Sous la monarchie de juillet, Ferdinand publiait l'*Histoire des Vitraux en France,* grand et bel ouvrage, que son cousin Rémusat a soutenu par un grand nombre de souscriptions pendant son ministère.

La marquise de Dolomieu et les d'Orléans ont choyé l'enfance et la jeunesse de Ferdinand, mais *Labat Chauvin* en a décidément fait un républicain, ou plutôt un opposant un de ces hommes qui se disent : notre rôle est de tout désapprouver, de tout blâmer, un de ces *Samsons mirmidons* qui ébranlent journellement les colonnes de tout temple et pour lesquels tout pouvoir est ce traditionnel Philistin, pour la destruction duquel la nature les a pourvus d'une *mâchoire d'âne.* Les deux Lasteyrie s'aiment peu. Jules traite Ferdinand de nigaud. Ferdinand traite Jules de roué et de faiseur d'embarras. Chacun d'eux voudrait être le seul Lasteyrie à l'assemblée.

Je voterais avec plaisir pour qu'on les renvoyât planter leurs choux. Les choux, me diraient peut-être : « que vous avons-nous fait?.... »

Le soir, il y a eu concert chez la Princesse Mathilde. J'y ai entendu Seligman, Mlle Masson et Dupont.

Comme à l'ordinaire, il est venu beaucoup de monde. La diplomatie encombrait les salons; j'ai causé avec Kisseleff, le ministre de Russie, et nous avons passé en revue le personnel féminin. Les volumineux appas de l'ambassadrice de Turquie ont fait notre admiration. Il paraît que dernièrement ils se sont échappés de leur prison au moment où un attentif empressé lui offrait la main pour descendre de voiture, et la malheureuse princesse a eu beaucoup de peine à leur faire réintégrer le domicile voulu.

Lorsque presque tout le monde a été parti, nous nous sommes réunis près de la table au thé et nous avons commencé à médire du prochain. Il ne restait que le marquis et la marquise de Chabrillant-Moreton, Exelmans fils, aide-de-camp du ministre de la Marine, le colonel Saint-Mars, la Princesse Mathilde, Mme de Salvages (l'Egérie napoléonnienne) et moi. Le ménage *Rocca Giovine* nous a occupés.

La jeune femme (fille du prince de Canino) est gentille, très-vive et très-coquette, c'est un jeune écuyer qui brûle de revêtir ses premières armes. Tous nos jeunes soupireurs l'entourent et la pressent. Son mari a l'air d'un écolier qui n'est pas bien certain d'être en vacances. Il est jaloux et niais, bon garçon, que sa femme commence à conduire et qu'elle conduira tout à fait avant peu. Je crois ce ménage destiné à faire parler de lui. La jeune femme a déjà toute la rouerie d'une bonne petite adresse féminine.

Mme la marquise de Contades et le marquis de Coislin sont entrés en scène à leur tour. La Princesse Mathilde a voulu faire de la marquise une pauvre victime de Coislin *Barbe-bleue*. Je n'ai pas laissé passer une attaque pareille, et j'ai pris la parole, comme on dit à l'assemblée.

« Pardonnez, Princesse, mais votre bon cœur vous « égare, la marquise de Contades, fort coquette et fort lé- « gère au beau temps de son beau temps, a, dans la soli- « tude des forêts bretonnes, été saisie par l'imposant, « qu'elle a fait romanesque, de cette grande figure à barbe « de Coislin. Au milieu de ses paysans, sur le théâtre « même où il a *chouanné* en 1832 et 1833, c'était comme « un volume retrouvé de Walter Scott. La marquise aime « les chevaux, les chasses, les courses effrénées à travers « les forêts; elle a voulu que son Nemrod la lançât dans « tous ces tourbillons.

« Le Nemrod s'y est ruiné. Puis, le Nemrod avait « pris sa passion au sérieux, la marquise a cherché à rompre « sa chaîne et y a réussi; mais jamais, Princesse, elle ne vous « dira comment. Je suis peut-être, avec les intéressés, la « seule personne qui le sache et, sur mon honneur, la « marquise a joué un rôle bien laid. Mais à tous péchés « miséricorde, seulement qu'elle n'accuse pas Coislin. Elle « n'est pas Clovis, le fier Sicambre, et elle n'a nul besoin « de brûler ce qu'elle a adoré, même pour adorer ce « qu'elle a brûlé. »

Après ce magnifique discours, la Princesse Mathilde, comme je m'y attendais, m'a répondu : « Vous êtes une méchante langue. »

Les Chabrillant partis, Mme de Salvage partie, le cercle s'est reformé plus réuni, et le discours de Montalembert sur la dotation a été fort loué et admiré par les assistants à l'exception de la Princesse Mathilde.

J'avoue que cette injustice m'a blessé; plus j'aime la Princesse, plus je la voudrais juste, plus je la voudrais impartiale, plus *je voudrais* ses idées grandes et nobles.

Tout ce qu'elle peut faire, c'est de supporter Montalembert. Elle le traite de jésuite et de cafard devant le comte Saint-Mars, qui est un bonhomme, c'est vrai, mais qui, sans mauvaise intention, pourrait répéter le propos. La Princesse Mathilde n'admet pas qu'il y ait à l'assemblée un orateur des intérêts catholiques; parler de ses croyances, c'est être jésuite. Hélas! ainsi tout aide à la destruction de tout. Le public démonétise les princes en s'attaquant à leur *camarilla*, à leur *cour*, à leur *Elysée*. Et voilà que les princes devenus Voltairiens, s'attaquent aux idées religieuses en les proscrivant comme *jésuitiques*.

Les peuples ont besoin d'idées religieuses, de prêtres qui les enseignent, de respect autour de ces prêtres, et vous n'en obtiendrez autour de vous, princes, que s'ils en ont autour d'eux. Partout où le prêtre a été en butte aux attaques de la foule ignorante, partout où les partis politiques ont cru faire merveille en tonnant contre les prétentions de la cour de Rome, en traitant de *jésuites* ceux qui soutiennent l'Eglise, le respect des princes et de l'autorité a bien vite disparu. Jésuite est un vieux mot du bagage Voltairien, qui n'a plus de signification. Les *jésuites* ne remuent pas de pavés, ne font pas chasser les dynasties.

Les Bonaparte ne connaissent qu'une croyance et qu'un pouvoir : celui qui leur a été légué par l'empereur Napoléon. Pour eux, il n'y a eu qu'un grand homme : Napoléon; Charlemagne et Louis XIV ne lui vont pas à la cheville. Il est permis de discuter les idées religieuses, la religion elle-même, mais il n'est pas permis de discuter Napoléon. Ils ne prétendent pas qu'il a été conçu sans *péché*, mais certainement il est demeuré sans péchés

Nulle tache à ce soleil; doutez de Dieu, mais ne doutez pas de lui.

Cette *Napoléonâtrie* est mauvaise, elle pourra faire faire des fautes.

Montalembert a parlé de ses idées religieuses, jésuite! Et ce jésuite, derrière lequel sont tous ces nombreux catholiques fervents de la plupart de nos provinces de France, a parlé de l'autorité du président avec courage, avec franchise, avec loyauté; n'importe, c'est un jésuite.

Les *jésuites,* savez-vous où ils sont, Princesse, puisqu'il faut bien prendre notre dictionnaire, les jésuites sont ces gens que vous appuyez journellement de votre crédit, que vous mettez aux premières places de la diplomatie et de l'administration. Gens qui ménagent la chèvre et le chou pour se nourrir de tous deux.

Ce gouvernement du président est servi par tous ses ennemis ou par des nullités. Cela me cause une peine profonde, parce que je voudrais du repos pour la France. Je ne saurais trop dire combien ces accusations contre Montalembert me semblent ingrates.

Je crois que sous ce régime-ci, comme sous le prochain, la haine du prêtre sera encouragée.

M. de Nieuwerkerke, le père, est venu au Louvre voir son fils qui a la fièvre; nous avons causé de toutes sortes de choses et de gens; voici ce qu'il m'a raconté sur le marquis de Custine, l'auteur du *Voyage en Russie*, ce *Ganimède* que la société n'a pas chassé, parce qu'il a 150,000 fr. de rentes.

Avant son mariage avec M[lle] de Courtomer, qui, par parenthèse, est morte toute jeune, fort chagrine et sans se

plaindre, le marquis de Custine *faisait la cour* à Mlle de Duras (dont la mère est l'auteur d'*Ourika*, etc.). Cette Mlle de Duras, que les aimables du faubourg St-Germain nommaient *Bourika,* comme ils baptisaient sa sœur, Mme la marquise de la Rochejaquelein (en premières noces princesse de Talmont), du nom de *Bourgeonika,* à cause de son teint couperosé; cette Mlle de Duras écoutait le marquis de Custine et le mariage devait bientôt être déclaré. Un matin, la duchesse de Duras avait dans son salon, outre le jeune couple amoureux, le comte de Nieuwerkerke, le baron de Humboldt et quelques habitués. Le baron de Humboldt prétendait connaître les caractères rien qu'à voir l'écriture des gens, et cette prétention assez bien établie par de nombreuses expériences, faisait ce matin-là le sujet de la conversation. « Voyons, dit tout-à-coup Mme de Duras, en prenant une lettre passée dans sa ceinture, voyons, M. de Humboldt, si vous allez pouvoir juger, sur l'écriture que je vous livre, le caractère de la personne qui a écrit cette lettre. » Le baron de Humboldt, comme un grand savant allemand qu'il est, se recueille, examine et commence une dissertation sur la forme des lettres, leur physionomie, leur étrangeté; puis, il arrive à démontrer que l'écrivain dont elles sont le produit est un être extraordinaire, aux goûts bizarres, à l'imagination corrompue, sans moralité.... Enfin, il trace un abominable portrait, malgré les efforts de la duchesse de Duras pour l'interrompre (mais on n'interrompt pas un savant allemand), car l'écrivain ainsi jugé n'était autre que le marquis de Custine.

Le mariage fut rompu. Custine épousa Mlle de Courtomer, puis, il devint l'être sans nom avouable que nous connaissons. M. de Humboldt ne s'était pas trompé. Quant

à Mlle *Bourika* de Duras, c'est aujourd'hui Mme la duchesse de Rauzan, femme de ce sacristain mal peigné, parfaitement nul et dont on n'a pas même, quoiqu'on l'ait essayé, pu faire un diplomate. La duchesse de Rauzan brillait de 1830 à 1835. Elle avait un salon semi-littéraire dont E. Sue, fort choyé alors, était le héros. Pendant un moment elle et Mme d'Agoult (Daniel Stern) ont été rivales comme Mécènes littéraires. L'une et l'autre se disputaient E. Sue, qui, je crois, a touché un peu à la Rauzan, et a beaucoup couché avec la d'Agoult. En ces bienheureuses années fleurissaient comme poëtes de salon : Emile Deschamps, le poëte des ruelles; Saint-Félix, neveu de Mme d'Agoult, dont il était amoureux, poëte ambitieux visant au Chénier; Labouillerie, fils de l'intendant général de la maison du roi Charles X, aujourd'hui grand-vicaire de l'archevêque de Paris, alors blond et fadasse viveur, accouchant de vers comme ceux-ci :

Je suis né pour l'amour, les femmes me le prouvent.....

Ce malheureux Apollon, élevé au séminaire, en sortit pendant quelques années pour goûter les plaisirs du monde; il commit une foule de méchants vers et séduisit une affreuse Anglaise, Mlle Kocburn, rousse comme une carotte de Flandre, louche et mal bâtie, enfin si laide que nous la désignions sous le sobriquet de *Coq borgne*. Le poëte séminariste avait été si entreprenant, et la jeune fille, malgré sa laideur, si entreprise, qu'il fallait songer à réparer son honneur. A ce moment, les yeux de Labouillerie s'ouvrirent, il préféra le séminaire au mariage, et à cet heureux choix nous devons le grand-vicaire actuel.

Parmi les poëtes des salons de cette époque, je trouve encore, en fouillant dans mes souvenirs, le jeune Rességuier.

le plus bouffi et peut-être le plus ridicule de tous; mais, chez lui, le ridicule venait de famille; le père, le marquis de Rességuier, poëte aussi, musqué comme un rat, prétentieux comme une vieille femme, élevait ses enfants dans l'horreur du naturel et le petit Rességuier a retenu merveilleusement les leçons paternelles: c'est à l'heure présente un député légitimiste.

JEUDI 13 FÉVRIER.

La Presse consacre aujourd'hui un long article à raconter le *banquet* offert à M. de Lamartine par ses éditeurs. Ce banquet est une annonce pour l'*Histoire de la Restauration* (sans calembour) que le célèbre historien (style de banquet) va faire paraître chez l'un d'eux. C'est une bien ignoble comédie que la plupart des actions de nos hommes du jour, lorsque, comme moi, on connaît les ficelles qui font mouvoir les pantins. Gosselin, que j'ai eu pour éditeur et qui volait au moins deux cents exemplaires par édition, est venu recevoir un brevet d'honnêteté de la bouche de Lamartine, auquel il donnait un brevet de grand historien. Auteur et éditeur se valent : tous deux, il y a quelques années, se plaignaient l'un de l'autre, le libraire, de l'âpreté à l'argent de l'auteur; l'auteur, des rapines du libraire. Depuis la révolution de 1848, je n'ai pu me décider à revoir Lamartine. Cet homme m'inspire un profond dégoût; ce n'est qu'un composé, non pas même d'ambitions, mais de vanités puériles, pour la satisfaction desquelles il sacrifiera tout.

Il faut qu'il parle de lui toujours, qu'il se donne des louanges à lui-même, qu'il ait une cour. Combien de fois, dans son salon, l'ai-je entendu se glorifier sans pudeur et sans retenue. La louange la plus grossière lui plait et il ne rougit pas de descendre aux plus basses flatteries, envers les plus méchants écrivains, pour qu'en retour ils l'encensent et le fassent un peu Dieu.

Lamartine a été misérable dans son banquet d'éditeurs, lorsqu'il a pris la parole; il s'est efforcé de montrer combien l'écrivain actuel est plus grand, plus noble, plus digne que ses devanciers. « Jadis, les Corneille, les Racine, les « Boileau, etc., se faisaient les courtisans de la royauté ou « des grands seigneurs pour obtenir quelque renommée. La « dignité morale de l'homme et la dignité des lettres en « souffraient. Aujourd'hui, l'écrivain est libre, il n'a plus « ni rois, ni grands seigneurs à flatter. »

Puis il a dit, *l'homme qui a été poëte, historien* et qui n'est plus que journaliste, que cette réhabilitation morale de l'écrivain, on la devait aux éditeurs, et alors magnifique glorification de l'éditeur. Il répondait aux *toasts* Gosselin, Didot et Paulin, il avait le droit d'être un peu bavard, il était de son devoir d'être harangueur et il n'a manqué ni à son droit, ni à son devoir.

Je conçois qu'un écrivain comme M. de Lamartine se trouverait humilié d'adresser quelques louanges au cardinal de Richelieu ou à Louis XIV; mais sa dignité d'homme n'a point à souffrir de cajoler les écus de MM. Gosselin, Didot et Paulin, de faire des coquetteries à ces messieurs, de leur délivrer des brevets de Mécènes. Grand, libre et fier, M. de Lamartine ne courtise pas les rois et les grands; qu'est-ce que cela rapporte par le temps qui court.

Les éditeurs, à la bonne heure!...; la populace, très-bien.

Ce peuple remarquable par son respect pour les monuments des arts, voilà qui relève l'espèce humaine; adorer la boue, louer le gamin de Paris, l'émeutier, mentir à la vérité, voilà qui est beau et noble.

Racine adulait Louis XIV, ce n'était qu'un plat courtisan. Lamartine se traîne aux pieds des éditeurs et des voyous, c'est un grand homme!

Et ce grand homme a vendu pour de l'argent ses impressions, ses amours de jeunesse, et ce grand homme dévore son héritage paternel, insulte aux croyances politiques de sa famille, de ses premières années, pour quelques écus; il a fait les *Girondins*, mauvais livre contre Louis XIV et Marie-Antoinette, dans lequel il garde toute sa pitié pour les bourreaux. Maintenant, il mendie encore de l'argent pour remplir le gouffre qu'il creuse sans dignité.

VENDREDI 14 FÉVRIER.

M. de la Riboissière, représentant du peuple (gendre de M. Roy, le financier), raconte à qui veut l'entendre que le dernier mot de Louis-Philippe mourant a été: « *A tout prix, point de prorogation de la présidence, ou nous sommes perdus.* »

Ceci explique les efforts de la coalition et le parti pris par elle de permettre la rentrée des princes. Les socialistes arriveront peut-être par la division du parti de l'ordre; n'importe, voilà où nous en sommes.

Morel-Fatio, le peintre de marines, est venu causer avec moi, pendant mon déjeûner; nous avons parlé de Victor Hugo, avec le beau-frère duquel il est très-lié.

Ce beau-frère, Victor Foucher, conseiller à la Cour de cassation, homme fort honorable, lui disait dernièrement: « Si mon beau-frère s'est fait montagnard, c'est par peur. « Je n'ai jamais connu personne de plus poltron que lui; tout « jeune, au collége, il avait déjà cette nature peureuse, qui « le rendait la risée de ses camarades. Victor Hugo est de « la race de tous ces anciens Jacobins qui s'étaient faits « scélérats, pour être épargnés par les rouges de l'époque. « Ses fils sont des petits matamores, poussés par la pol- « tronnerie de leur père dans une mauvaise voie. »

Le frère de Victor Foucher, Paul Foucher, dramaturge assez ridicule, s'est fait une position par sa persévérance; de commis au conseil de guerre, il est devenu auteur de mélodrames, d'opéras, de ballets, et gagne très-largement de quoi soutenir une existence agréable. C'est lui qui est le correspondant parisien du journal l'*Indépendance* de Belgique.

Il a été longtemps notre victime aux deux *Musset* et à moi; nous lui faisions manger de la colophane pour du sucre de pomme et nous affichions partout sa caricature. Un jour, dans le journal l'*Artiste,* en rendant compte d'une de ses productions, j'ai imprimé qu'il était au moins l'égal de *Molière*, et il l'a cru.

Je lui ai persuadé une autre fois qu'il était invité à un bal costumé chez les Ancelot, qui ne songeaient pas à lui et qui se chauffaient tranquillement au coin de leur feu; il est arrivé habillé en archer du XVI[e] siècle, costume collant, rayé jaune et noir, toque rouge, plumes blanches,

le poignard au côté, la hallebarde à la ma
superbe, la surprise des Ancelot magnifiq
est resté jusqu'à minuit, attendant toujour

Le soir, réception au Louvre, chez Nie
qu'à onze heures; beaucoup de monde et b
Le vice-président de la république, le prin
et M. Baroche y sont venus.

J'y ai causé de la nouvelle conspiration
contre le président; toujours l'affaire du D
trois généraux d'Afrique: Changarnier, Lan
vaignac, et deux hommes politiques: Thier
Pour en arriver là, il s'agit de mettre le
accusation; puis, *le Directoire est fait.*

Les mauvaises ambitions s'agitent Les t
sont peu scrupuleux sur le choix des moyen
Berryer fort peu aussi; mais Berryer me
niais de la troupe.

A onze heures, quatre ou cinq person
dans mon atelier et nous devisons de peintu
du thé et en fumant. Clément de Ris, Mul
de l'*Appel des condamnés* Montaiglon, Tarral
sur les tableaux, Saint-Didier. On a beauc
tableau de Courbet *(Un Enterrement)* et on l'a
il mérite de l'être. Ce tableau est une mau
terie, faite en mauvaise peinture.

SAMEDI 15 FÉVRIER.

Rien appris, rien vu aujourd'hui. No
Louvre pour trois mois, jusqu'à la réouver
de toutes les salles du musée.

:hilde, avec M. le
·uis, il est venu
rt tellement en-
i avons fait un

-bon homme,
' était officier
l'assassinat
· Mme E. de

le duc de
triomphe
s comme
au lieu
· qui y
e sera

lanti-
usé,
· les
lé-
ue
s
:-
t

(directeur

Le soir, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde, avec M. le comte et Mme la comtesse Wieloglowski; puis, il est venu beaucoup de gens de toute sorte, la plupart tellement ennuyeux que Nieuwerkerke, Ratomsky et moi avons fait un whist.

Löwenjelm, le ministre de Suède, très-bon homme, qui n'a que le tort d'être trop vieux, puisqu'il était officier de service auprès du roi de Suède lors de l'assassinat d'Ankarström, m'a raconté un très-joli mot de Mme E. de Girardin.

On parlait devant elle de l'impuissance de M. le duc de Bordeaux. « Dieu nous préserve, s'écria-t-elle, du triomphe « de la légitimité, car dans un pays de courtisans comme « le nôtre, tout le monde voudra être impuissant; au lieu « de dire au Roi miope : mon Dieu, Sire, qui est-ce qui y « voit?, on dira : mon Dieu, Sire, qui est-ce...? et ce sera « très à la mode. »

Lavalette est venu, il vise la mission de Constantinople; il finira par l'avoir; c'est un homme adroit, rusé, un vrai Figaro diplomatique. Il a été imposé jadis par les *Bertin* à M. Guizot et nommé, malgré le roi et Mme Adélaïde. Lavalette, pour arriver à un poste diplomatique important, a mené la vie de joueur, a vécu avec toutes les danseuses les plus célèbres, entre autres Fanny Elsler; puis, un beau jour, à bout de ressources, il se fait nommer consul à Alexandrie; puis encore, il épouse la vieille veuve d'un banquier américain, et le voilà grand seigneur. En 1830, il était commis chez Laffitte, ses sœurs tenaient un petit bureau de poste à Triel. Il est marquis comme mon portier, et *Lavalette* du coin de la rue. Ce diplomate est aujourd'hui le protégé de Véron (directeur

du *Constitutionnel.)* Véron, c'est le bourgeois gentilhomme du XIXe siècle, ancien petit médecin, directeur d'opéra; journaliste, il a détrôné, comme influence, la famille Bertin (des *Débats*); l'aristocratie journaliste qui se forme est la plus hideuse de toutes.

Les *créatures* de Véron appartiennent à la faction des *viveurs* les moins distingués. *Lautour Mézeray*, ancien propriétaire du *Journal des Enfants*, puis sous-préfet en Limousin, où il faillit être tué par un père à la fille duquel il avait donné la v..... et qui en était morte; puis enfin, préfet à Alger, où il continua ses orgies; homme de peu d'esprit et d'habileté, que la presse fait mousser; Didier, petit-fils du conspirateur de Grenoble, jeune, blond, sans esprit, sans talents, prodigue interdit, muni d'un conseil judiciaire, arguant de son interdiction devant les tribunaux pour ne pas payer ses dettes, et croyant inutile de payer à ses amis ses dettes de jeu. Sous-préfet de St-Denis près de Paris, par la grâce de Véron.

Il est impossible de se représenter Véron, quand on ne l'a pas vu; c'est un homme gros, sans cou, la tête bouffie, les joues tombantes, le nez de carlin, le ventre protubérant; affectant les manières des roués de la *Régence*, apprises au théâtre des Variétés. Cynique spirituel de mauvais goût, impertinent ou maniéré, malheureux d'être couturé d'humeurs froides. Luxueux et luxurieux, vaniteux comme ce nègre de Dumas, comme lui maintenant bardé de croix et de plaques, il ne lui manque que l'habit rouge pour ressembler à Fontanarose. Véron a été un des amants de Rachel, mais un des payants. C'est lui qui me disait qu'une nuit, après avoir témoigné, comme il l'avait pu, à la grande tragédienne son amour le moins

pur, cette Hermione *nec lassata, nec satiata,* le voyant près de se livrer au sommeil, avait hurlé dans sa fureur *messaline :* VA CHERCHER TON FRÈRE.

Le frère de Véron!!, il faut le connaître; c'est tout bonnement le *grand* Véron, enlaidi, sali, plus commun encore; il tient du laquais et du garçon papetier; ce qu'il était jadis dans la boutique de son père, en face le passage Ste-Marie, rue du Bac, et jamais il n'a pu s'élever qu'au talent de rogneur de papier.

Véron a la plaque de Charles III et il est comman deur d'Isabelle la Catholique; monarchie de Charles-Quint fais cet homme grand d'Espagne et il aura la bonté de déclarer ta reine la plus vertueuse princesse de la terre. Véron a l'ordre d'Isabelle la Catholique, le juif Rothschild a celui du Christ!! — Les souverains se complaisent à traîner les ornements de leur couronne dans la boue. Véron protège encore Roqueplan (frère du peintre de ce nom), directeur de l'Opéra, parvenu par les filles, un des plus immoraux parmi les impurs.

Nous avons aujourd'hui les vices de la Régence exercés sous le patronage du gouvernement par des laquais. Les Richelieu d'à présent sont dépravés, sans être élégants, sans bonnes façons, sans esprit; on a fait monter l'antichambre dans le salon.

MERCREDI 19 FÉVRIER.

Duel entre Bacciochi et un M. Lecomte, à propos d'un article injurieux pour Bacciochi, inséré dans l'*Indépendance* de Bruxelles. Hier, l'épée de Lecomte s'est cassée,

l'affaire devait reprendre aujourd'hui. Mocquard, secrétaire du président, attend, en causant avec moi, l'issue d'une conférence à ce sujet, qui a lieu dans le cabinet de Nieuwerkerke, qui est témoin de Bacciochi.

Le vicomte de l'Epine est venu me voir; il m'a raconté qu'avant 1848 et sous le ministère du maréchal Soult, un voyageur français, de ses amis, avait lié, après des années de séjour en Afrique, dans la régence de Tripoli, des relations avec des tribus du désert, qui se seraient chargées, moyennant une petite redevance, d'assurer la sécurité des caravanes de Tombouctou jusqu'à Constantine. Avantage énorme pour la France, qui entrerait ainsi en communication directe avec le centre de l'Afrique.

Le maréchal Soult avait pris cette affaire fort à cœur et avait déjà envoyé des présents aux chefs des tribus et au bey de Tripoli, mais M. Guizot veut rompre toute l'affaire en alléguant qu'elle déplairait à l'Angleterre!!!

Le gouvernement britannique sut les négociations, la bonne volonté du bey de Tripoli, il lui trouva un compétiteur à Constantinople qui partit, muni d'un firman d'investiture de la Porte, débarqua en Afrique et commença la guerre contre le bey. Ce dernier se défendit si vigoureusement et avec tant d'énergie que, désespérant de le vaincre, on le convia à une entrevue; il s'y rendit sans défiance et fut assassiné.

Voilà comment était conduite la politique de la France, voilà comment agissaient les agents de celle de l'Angleterre.

Nous rendons le cabinet britannique hautain et confiant par notre peur continuelle.

O! Louis XVI et Napoléon où êtes-vous?

L'affaire Bacciochi est arrangée, on s'est battu. Bacciochi a été très-légèrement atteint à la poitrine, le combat a continué, mais au moment où Lecomte allait être perforé, l'arme de Bacciochi a été brisée par une vive parade, et les témoins, en présence de ce manque d'armes, ont déclaré l'honneur satisfait; il paraîtra une sorte de rétractation de l'article de Lecomte dans l'*Indépendance Belge*.

Cet article tournait en dérision l'amour de Bacciochi pour les décorations; il est vrai que, depuis 1848, Bacciochi en a acquis quatorze, tant croix de commandeur que grandes croix; il est en quelque sorte l'introducteur des ambassadeurs à l'Elysée, mais quatorze croix, c'est une *nombreuse* récompense.

Les gens du régime actuel aiment les décorations, comme les nègres aiment les couleurs voyantes et les bijoux; le moindre secrétaire d'ambassade s'il n'a pas une plaque à son habit, crie à l'injustice; une jeune fille à marier veut un mari *plaqué;* enfin les malheureux qui sont assez abandonnés de toute intrigue pour ne pouvoir accrocher une décoration européenne, tournent leurs regards vers le bey de Tunis, qui se fait un plaisir de leur donner son *Nicham*, plus ou moins en diamants. M. Latour Dumoulin, journaliste inconnu, a, comme Véron, la plaque de Charles III. Saint-Georges, vaudevilliste, a aussi cette bienheureuse plaque, mais lorsqu'il donne une soirée, pour dissimuler sa grandeur, il ne l'accroche pas à son habit, il la pose au milieu de sa cheminée, dans son salon; c'est tout à la fois *gracieux* et de *bon goût.*

Un sage impôt serait celui qui exigerait 3000 fr. de droit de chancellerie pour obtenir toute permission de porter une croix étrangère.

Le soir, j'ai dîné chez Tarral, médecin anglais, qui n'exerce plus, parce qu'il a épousé une Italienne fort riche. Tarral s'occupe de tableaux et il écrit sur la peinture; nous étions nombreux à ce dîner; d'abord, des Anglais et des Anglaises que je ne connais pas; puis, le prince de Canino, son gendre, le marquis Rocca Giovine, petit jeune Romain, assez gentil de visage, avec une voix de châtré. Sa femme, qui est jolie, le mènera bien. J'ai même la conviction qu'elle a passé les premières aventures; Ricardo, le frère du banquier anglais, charmant garçon que j'aime beaucoup; Rizza Bey, secrétaire de l'ambassade ottomane, Nieuwerkerke, un Russe, un nombre limité de comparses.

Le dîner a été bon et bien servi; après dîner, quelques hommes sont restés à fumer dans un salon à part; j'étais du nombre, et ce qu'il y avait de bizarre, c'est que nous étions :

un Italien,
un Turc,
un Russe,
un Français,
un Anglais,

cinq fumeurs de cinq nations différentes. Rizza Bey a beaucoup causé avec moi de la Turquie; ce qui m'a surpris, c'est la confiance avec laquelle il m'a dit, en me montrant le Russe : « comment ne nous entendons-nous pas mieux avec un tel ennemi à côté »; les pauvres Turcs voudraient bien nous persuader que le Russe est un ennemi et que Constantinople occupée par lui serait un malheur européen. Je crois que l'Anglais seul redoute cette prise de possession. Ce que nous devons empêcher, c'est la main mise de l'Angleterre sur l'Égypte; exclure l'Angleterre de toute

possession, de tout littoral dans la Méditerranée, tel doit être notre but. Tarral m'a entretenu de la révolution de Rome et de toutes les infamies commises pendant la présidence de ce gros prince de Canino, qui écrit maintenant sur les serins et les moineaux, dans l'espoir d'être nommé directeur du Jardin des Plantes ou membre de l'Institut.

On fusillait très-bien nocturnement des prêtres au monastère de St-Calixte et on les enterrait dans les cloîtres. Toute la canaille de l'Europe était à Rome; le Romain seul se remuait le moins possible, se battait très-peu, mais criait assez bien:

Comme nous avons noblement combattu l'armée française, il lui a fallu un long siége pour nous vaincre.

Ayez donc des ménagements pour de pareils *pleutres.* respectez donc leurs monuments qu'eux ne respectaient pas. Les Romains de la ville éternelle ont su assassiner Rossi, mais ils ne savent plns ni la liberté, ni la gloire

JEUDI 20 FÉVRIER.

La coalition n'a plus l'espoir de faire passer la proposition Creton (sur la rentrée des princes), elle n'a pu réunir que deux cents voix. L'amnistie générale tombe en même temps. Nous ne verrons donc pas rentrer les rouges, les Louis Blanc, Ledru-Rollin et compagnie.

La nouvelle tactique est de provoquer des explications sur un mouvement de préfets qui se prépare, de prétendre que ce mouvement n'a lieu qu'en vue de la prorogation

et de chercher par tous les moyens à faire mettre le président en accusation.

Ce n'est plus la grande colère du père Duchesne, c'est la grande colére de la coalition.

Quo? Quo scalestis ruitis?

Le marquis d'Hartford et Richard Wallace sont venus au Louvre; nous avons visité toutes les salles de la sculpture moderne; le marquis veut faire mouler et fondre un petit groupe en marbre d'un Prométhée. J'ai éprouvé un vif plaisir à revoir Richard, j'ai pour lui une véritable affection. C'est un excellent garçon, spirituel amateur d'art, et nous avons fait ensemble bien des campagnes dans les ventes de curiosités.

Le soir, j'ai dîné chez Gudin, le peintre de marines dans sa jolie maison de Beaujon; le dîner était bon, bien servi, mais les hôtes ont toujours un accueil apprêté, un empressement intéressé, une bonhomie de convention qui me mettent mal à mon aise. Ces gens-là, au lieu de vous marcher sur le ventre, vous marcheraient volontiers sur la figure, si vous vous laissiez aller à leur servir de marchepied.

Mme Gudin est une grosse Ecossaise, nièce de Lord Wellington, ce dont son mari n'est pas peu fier; elle n'a pas d'esprit et mari et femme font une dépense *enragée.*

VENDREDI 21 FÉVRIER.

Soirée au Louvre et dans mon atelier; bonne musique. On s'entretenait d'une manifestation qui doit avoir lieu demain. Cette manifestation organisée contre l'Elysée se

présenterait, dit-on, réclamant de la Chambre la prolongation des pouvoirs du président, et donnerait lieu à une grave accusation contre le pouvoir exécutif. L'Elysée connaît d'où vient cette manœuvre, entreprise par ceux-mêmes qui avaient inventé la prétendue conspiration d'un épicier de la rue du faubourg St-Honoré : la manifestation sera vertement réprimée, si elle se présente.

Chaque jour, le président parcourt les rues de Paris, visite les ateliers et partout il est bien reçu; aujourd'hui, il était dans la cour du Louvre.

Caulaincourt et le comte de la Villetreux comptaient parmi les preneurs de thé dans mon atelier.

SAMEDI 22 FÉVRIER.

La journée a été calme; quelques groupes, mais les mesures étaient bien prises et les *prétendus Elyséens* n'ont pas fait mine de proclamer quoi que ce soit. Ainsi finit le deuxième acte dont l'affaire Yon est le premier.

DIMANCHE 23 FEVRIER.

Dîner chez la Princesse Mathilde, avec Nieuwerkerke et Ratomsky. Après dîner, il est venu quelques personnes; His de Butenval, ministre à Berlin; de Laborde, conservateur du musée du moyen âge; Mérimée, inspecteur générale des monuments historiques. Il a été fort question du

mouvement diplomatique qui sera inséré demain dans le *Moniteur*. Butenval a parlé avec une aigreur remarquable de plusieurs des élus, entre autres de Lavalette, nommé à Constantinople; j'ai voulu savoir ce qu'il avait à lui reprocher, il m'a répondu.

Ce n'est pas un homme sérieux!! c'est un Figaro.

Butenval se posant en Talleyrand m'a paru sublime; il se croit un génie, une nécessité, et c'est tout bonnement un ambitieux au langage apprêté, aux prétentions aristocratiques qui, pour avoir ajouté Butenval à son nom de *His*, se croit un Montmorency. Il est de la coterie Bois le Comte, Flavigny, et soutient qu'en dehors de ce cénacle, il n'y a rien de possible.

Ces *décemvirs* voudraient tout gouverner en famille, l'intérêt de leur dynastie passe avant tout autre intérêt, ils ne sont rien positivement que *décemvirs*. Butenval aurait voulu être envoyé à Constantinople.

Cet homme, reconnaissant il y a quatre mois de sa nomination au poste de Turin, est aigri aujourd'hui et blâme d'un ton aigre-doux, parce que Lavalette a été nommé pour Constantinople.

Fiez-vous donc aux *décemvirs*. Saligny perd son poste de la Haye malgré l'appui de la reine des Pays-Bas (qui, après l'avoir détesté, l'adorait presque) pour avoir été l'agent du général Changarnier.

Il est allé pour lui à Wiesbaden et à Claremont.

C'est ainsi que le gouvernement est servi par la diplomatie; c'est ainsi qu'il le sera encore. Je l'ai dit ce soir à la Princesse Mathilde à propos de Butenval, qui est le plus cajoleur des courtisans et qu'elle soutient avec vigueur, parce qu'elle se paye de sa courtisannerie, comme

d'une monnaie de bon aloi. La Princesse m'a fort mal reçu et elle a bien accepté qu'il lui fût loisible de défendre ses amis, mais elle n'a pas voulu me faire la même concession et elle n'a pas même voulu me permettre de dire : *J'ai des amis.*

Je laisse passer l'injustice de la Princesse, comme jadis en voyant un sac flotter sur la rivière, on disait : *Laissons passer la justice du roi.*

La Princesse Mathilde est vive, mais je la crois bonne ; elle a des boutades dans lesquelles elle vous lance à la face : *ce que vous dites n'est pas vrai.*

Mais sa colère ne dure pas ; puis, c'est un caractère franc et loyal. Malheureusement, elle n'a pas assez l'habitude du monde, tel qu'il est. Elle croit voir des moutons dans tous ceux qui viennent bêler, et des tigres dans tous ceux qui ne bêlent pas.

Pauvre femme, vous serez un jour trompée par ces prétendus moutons, quelquefois je veux vous avertir, mais toutes les cours, toutes les royautés sont aveugles, même celles d'un jour. Marchez donc, les Judas qui baisèrent Charles X et Louis-Philippe sont à votre porte.

Mérimée a été causeur et spirituel. Laborde, important comme à son habitude ; mais il baisse dans l'esprit de la Princesse ; elle commence à voir en lui un intriguant. Il s'en préoccupe peu ; on lui a fait faire par Nieuwerkerke une position au musée, et maintenant *Auguiot* et lui cherchent le moment où ils pourront renverser Nieuwerkerke. L'accord est fait entr'eux.

Auguiot, failli non réhabilité, est entré au Louvre, commis, il y a vingt-cinq ans. C'est une plate canaille qui sert de *maquereau* à Lord Normanby près de M[lle] Denain, de la Comédie Française, apès avoir léché les bottes de

Jeanron. Il a travaillé comme la mouche du coche à le renverser et il a persuadé à Nieuwerkerke qu'il lui devait le poste du directeur des musées.

Nieuwerkerke a fait Auguiot sous-chef des bureaux du musée, agent comptable, et Auguiot a su faire de sa position la première; il a mis de côté le chef de bureau et il le maintient, cependant, pour n'avoir pas un homme capable qui le mettrait en seconde ligne. Cette année, tout le monde se plaignait d'Auguiot; il avait fait une dénonciation calomnieuse contre le peintre Gudin. Les conservateurs ne veulent pas avoir de rapports avec lui. Nieuwerkerke a augmenté ses appointements de 500 francs

Nieuwerkerke, j'en suis désolé, croit faire de la haute politique en maintenant une canaille comme Auguiot. *Diviser* pour *régner*. Maintenir la mésintelligence entre les conservateurs et le bureau, il se trompe.

Il désintéresse seulement les gens qui, comme moi voulaient se vouer au musée; je ne veux être ni chef, ni sous-chef de bureau; mais je ne veux pas avoir à lutter contre un Auguiot comme un antagoniste avec lequel on se mesure d'égal à égal. Je ne veux être ni commis, ni chef de commis. Nieuwerkerke se méprend sur nous tous et il est mené, sans le croire, par Auguiot.

Nous verrons cela plus tard.

LUNDI 24 FÉVRIER.

Cet anniversaire a été froid et triste malgré un temps magnifique, et l'on sait l'influence du temps sur les joies et les rumeurs de Paris. Un *Te Deum* à Notre-Dame,

quelques chants de la *Marseillaise,* des immortelles à la boutonnière de quelques badauds. Lagrange, l'homme de la fusillade du boulevard des Capucines, a harangué le peuple sur la place Notre-Dame sans succès.

Enfin, *fiasco* complet pour cette glorification de la *république* proclamée depuis trois ans.

Le soir de la fusillade du boulevard, j'étais au café de Paris; je vis passer une manifestation, conduite par *Lagrange* et je la suivis, comme un niais, pour savoir ce qui adviendrait. Cette manifestation, cette troupe d'insurgés était composée de quelques centaines de faiseurs d'émeute, portant des torches et un drapeau rouge; il pouvait se trouver parmi eux, trente ou quarante hommes, porteurs d'armes apparentes, deux ou trois étaient revêtus du costume d'officier de la garde nationale.

A la hauteur du jardin du ministre des Affaires étrangères, boulevard des Capucines, un bataillon de la ligne les arrêta. Un coup de feu partit des rangs des insurgés, le bataillon de la ligne répondit par un feu de peloton; tout cela se passa dans l'espace d'une seconde; un moment, la vie fut comme suspendue en moi, et quand je repris mes facultés, le boulevard si bruyant était devenu désert le bataillon, en ordre de bataille, demeurait immobile sous les armes, les torches étaient éteintes, les blessés se traînaient, pour mourir, dans la rue basse, quelques hommes étaient étendus sans vie sur le pavé et les chefs allaient chercher des charettes pour promener les corps des victimes dans Paris.

La veille, Em. Arago, en apprenant la reculade de Barrot, à propos des banquets, avait dit devant moi :

Pourquoi alors m'a-t-il demandé de me servir de mon influence sur le peuple des faubourgs, pour le faire descendre dans la rue!!

Le peuple était descendu, le lendemain; jétais aux Tuileries avec mon bataillon de garde nationale, nous avions des cartouches, la ligne paraissait bien disposée, l'artillerie était nombreuse; le Roi nous passa en revue et partit, les troupes furent renvoyées, et, au milieu de la stupéfaction de la ville, la république fut proclamée! J'ai vu brûler Neuilly et le piller, j'ai vu piller la maison de Rothschild à Boulogne, j'ai vu le sac des Tuileries et du Palais-Royal par la plus ignoble populace des plus mauvais quartiers; la Chambre des députés dispersée, la Chambre des Pairs mise à la porte de son palais, la constitution supprimée, l'hôtel de ville envahi par l'écume de la ville, un gouvernement provisoire, nommé par deux cents inconnus, et la nation courbant la tête devant tant de honte.

La France gouvernée par Arago, un astronome orgueilleux, Lamartine, un poëte ambitieux, sans convictions; Ledru-Rollin, neveu de Comus, le joueur de gobelets de Louis XV; Louis Blanc, écrivailleur, révolutionnaire, plein de sa propre importance; Crémieux, mauvais avocat juif, ambitieux de quatrième ordre, se faisant une aristocratie du titre d'ouvrier; etc., etc.

La république incomprise par tous, la misère partout, le commerce anéanti, la confiance détruite, la guerre civile en perspective, et quelques mois après, la journée de mai et les journées de juin!!!!

Tels sont les bienfaits dont on a rendu, aujourd'hui, grâce à la Providence.

Pauvre nation française, où vas-tu?

MARDI 25 FÉVRIER.

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde, avec Lebrun (membre de l'Académie), l'auteur de Marie Stuart. Le soir, il est venu beaucoup de monde. Il a été fort question d'un incident relatif aux travaux du Louvre.

Le président, excité par le général Baraguay d'Hilliers, après avoir visité les travaux commencés dans la grande cour, les a déclarés exécrables et a ajouté qu'il ne voulait pas que son gouvernement fût accusé d'avoir toléré cet affront à la magnificence du palais. Le général, un vrai gascon, avait affirmé que les jardins inventés par Duban, lui rappelaient le jardin d'un de ses oncles, curé je ne sais plus où.

Enfin, le président veut voir, demain à 10 heures, Duban et ses plans.

Nieuwerkerke doit assister à l'entrevue.

Duban a reçu, par Nieuwerkerke, communication de ce désir du président; j'étais présent. Il a compris sur-le-champ de quoi il s'agissait, et, sans sortir des convenances, en homme de bonne compagnie qu'il est, sans abandonner le respect qu'on doit au chef de l'Etat, dont il a parlé en fort bons termes, il a déclaré que le président se mêlait d'une chose qui lui est parfaitement étrangère. D'abord le travail a été soumis à la commission des travaux, qui l'a approuvé, puis au ministre compétent, qui l'a aussi approuvé, à l'assemblée, qui a voté les fonds nécessaires à son exécution. Ainsi, toutes les règles tracées hiérarchiquement ont été suivies; les travaux, aujourd'hui à

moitié faits, ne pourront être interrompus sans porter un grave préjudice à sa réputation, sans le blesser profondément dans son amour-propre, et il ne saurait accepter un tel soufflet moral; il ne lui resterait donc qu'une chose à faire, ce serait de donner sa démission.

Nieuwerkerke est très-affligé, il comprend la susceptibilité de Duban, et tout en désirant adoucir sa juste fierté, il l'approuve; du reste, il a foi en lui et demande qu'on ne le juge pas avant d'avoir vu la cour du Louvre achevée. Le soir, nous avons écrit au président une lettre que Nieuwerkerke a dû lui remettre, pour préparer l'entrevue de demain; mais le président tient à ses idées. Dieu veuille qu'au moment où l'achèvement des travaux entrepris est si important, Duban en conserve la direction.

Duban gagnera ou perdra demain sa grande bataille. Pour le président, pour le Louvre, pour Duban, je souhaite qu'il la gagne. Je souffre en voyant un artiste éminent remis en question d'une façon je dirais presque aussi brutale. Enfin, à demain. J'ai parlé dans ce sens à la Princesse, avec quelque vivacité; elle me dit bien que je suis taquin, méchant et contrariant, mais elle est si bonne qn'elle ne m'en conserve aucune rancune.

MERCREDI 26 FÉVRIER.

Le président a reçu Duban, ce matin, il a été parfait pour lui, et la lettre d'hier lui ayant fait comprendre la gravité de la mesure qu'il voulait prendre, l'injure qui en résulterait pour un homme de talent, il a dit: *M. Duban*,

je crois qu'avant de juger votre travail, il faut le voir achevé, continuez donc et complétez l'ensembte de vos beaux travaux.

Cela a été très-bien dit et a produit un bon effet.

JEUDI 27 FÉVRIER.

Nieuwerkerke avait écrit à Jules Lecomte, celui qui s'est battu contre Bacciochi, une lettre terriblement rude, dans laquelle il disait que, vu ses antécédents et comme ne pouvant plus compter parmi les gens d'honneur, il se voyait forcé de lui fermer désormais sa porte.

Jules Lecomte a, en effet, signé du nom d'un de ses amis un billet à ordre, et il a été condamné, par contumace, comme faussaire; quelques années après, il a purgé sa contumace et il est rentré dans un certain monde littéraire.

Lecomte a envoyé, aujourd'hui, un de ses amis à Nieuwerkerke, M. Delille, lequel a dit que Lecomte ne pouvait nier la malheureuse affaire dont il était question; seulement, il voulait expliquer qu'il n'avait pas contrefait de signature, qu'il avait écrit avec son écriture, sans la déguiser, le nom de son ami, et qu'il aurait payé, mais qu'un ennemi, M. Grehan, aujourd'hui officier d'état-major de la garde nationale, avait vu le billet, avait reconnu le faux et l'avait porté au receveur du roi.

D'ailleurs, Lecomte sentait l'impossibilité de se présenter chez Nieuwerkerke, mais il lui demandait de ne pas frapper un homme qui ne pouvait plus rien, et de retirer

la lettre si dure qu'il a écrite. Nieuwerkerke, qui est bon, a été touché de la malheureuse situation de cet homme; il retire sa lettre et en écrit une autre à la fois digne et ferme, mais triste et témoignant le regret de savoir Lecomte dans cette position; enfin, une lettre qui ne ferme pas une plaie, mais qui ne l'envenime pas.

VENDREDI 28 FÉVRIER.

La soirée au Louvre, peu nombreuse, mais très-bonne musique. J'ai entendu un nouvel instrument, le *Saxophone*.. Il a tous les sons agréables de la clarinette, sans avoir ses tons nasillards; l'artiste, qui en jouait, le nommait le ténor des instruments.

A la soirée de mon atelier, peu de monde également, le comte de la Villetreux, le comte de la Laurencie, Soulié et deux ou trois autres personnes. Nous avons causé et pris du thé, jusqu'à 1 heure.

SAMEDI 1er MARS.

Aujourd'hui est morte Mme la baronne de Reding, d'une bonne et ancienne famille de la Suisse allemande. Elle était très-vieille, mais je ne croyais pas sa mort si prochaine. Elle avait élevé la Princesse Mathilde et lui servait de dame de compagnie. C'était une bonne femme, décorée du grand cordon de je ne sais quel chapitre

allemand; elle aimait la princesse comme une fille. Sa mort empêche le bal costumé qui devait avoir lieu après-demain. Cette pauvre baronne sera difficilement remplacée auprès de la princesse, c'est une perte véritable et embarrassante.

La discussion de la Chambre a été violente sur la proposition Creton, qui est renvoyée à six mois.

La Montagne est toujours la même, elle a fait l'apologie des *assassins* de Louis XVI; alors, il y a eu un tumulte effroyable. Tout le parti des *Miot* et des *Nadaud* voterait encore la mort de Louis XVI; si le crime était à refaire, il voterait toutes les lois de sang de 1793.

DIMANCHE 2 MARS.

Le dimanche gras a été froid et triste, la promenade sur les boulevards comme un enterrement.

LUNDI 3 MARS.

Aujourd'hui a eu lieu l'enterrement de la baronne de Reding; le service a été célébré dans l'église St-Philippe-du-Roule, et l'enterrement s'est fait dans le cimetière Montmartre. Il y avait beaucoup de monde à la cérémonie religieuse. Le vice-président de la république, le prince Murat, le général Exelmans, l'abbé Coquereau, plusieurs députés, etc., etc. Le froid était intense, le jour triste. Le soir, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde, avec Nieuwerkerke,

Mme Desprès, ses enfants et Ratomsky; le dîner et la soirée ont été tristes, nous n'avons parlé que de cette pauvre baronne et des regrets qu'elle laisse après elle. La princesse est profondément affectée; lorsqu'elle est arrivée vers moi, tout en noir, je ne saurais dire quelle désolation profonde se faisait lire dans toute sa personne. Elle m'a tendu la main, que j'ai baisée en la serrant, pour lui faire comprendre la part réelle que je prenais à sa douleur. L'émotion s'est emparée d'elle : elle s'est retirée quelques instants dans le premier salon pour pleurer en liberté; puis elle est revenue.

J'aime son caractère et sa personne, elle ne peut rien dissimuler; la franchise chez elle est une vertu poussée dans ses dernières limites. Il ne faut pas la connaître pour être son ennemi. La mort de la baronne de Reding la laisse bien seule, je ne vois personne auprès d'elle pour remplacer cette vieille amie.

Avec quelle affection elle aimait son élève, combien de fois m'en a-t-elle parlé, pour me la faire connaître! Par elle, j'ai su toute l'histoire de son mariage avec Démidoff, toutes les platitudes de cet homme, ses mauvais procédés, ses infâmes traitements; comment, à Florence, il entretenait, sous les yeux de sa femme, la duchesse de Dino; comment il maltraîtait la princesse. Et ses supplications à genoux, lorsque l'empereur vint à Florence, de ne pas lui révéler les turpitudes qui salissaient le domicile conjugal.

Le premier mot de l'empereur Nicolas fut : *Vous ne savez pas à quelle canaille vous vous êtes mariée?* Quoique la princesse le sut depuis quelques mois, elle répondit:

Votre Majesté n'est pas généreuse en me parlant de l'homme qui est mon époux.

L'empereur reprit plus doucement :

Pauvre enfant, vous le saurez un jour et alors vous viendrez vers moi, comme vers votre appui ; comptez toujours sur mon intérêt bien vrai.

L'empereur connaissait l'homme, comme je le connais moi-même. Rien de plus vil et de plus bas ne peut être imaginé. Insolent avec les valets, rampant avec ceux qui lui résistent, faux, lâche, enfin tous les vices sans une seule qualité.

Il bat les femmes et il a été battu par un domestique qu'il menaçait, mais il ne se bat pas avec les hommes d'honneur. L'empereur le fait surveiller, parce qu'il le sait capable de toutes les méchancetés cachées. Ici, à Paris, il soudoie un libelliste pour attaquer l'empereur; si la preuve matérielle pouvait en être acquise aussi bien que la preuve morale l'est déjà, il irait pour longtemps habiter la Sibérie.

Démidoff est encore un faux savant qui s'est fait nommer membre correspondant de l'Institut de France, au moyen d'un grand et bel ouvrage dont il a été le bailleur de fonds; cet ouvrage est le voyage en Russie exécuté par une société d'artistes et de savants *sous sa direction.*

Sous la direction de Démidoff!!!

C'est vraiment admirable! Il est ignorant comme une carpe; il fallait imprimer sous le *patronage de ses écus.* J'ai connu son père, aussi lâche, aussi plat, aussi immoral que lui. Il avait loué à Sceaux-Penthièvre la maison de campagne de Mme la comtesse Duchâtel; c'était, autant qu'il m'en souvient, en 1819, et il avait près de lui une

jeune personne, Caucasienne ou Tartare, nommée *Nédirdgka Letacheff,* qui était, je crois, son esclave *cubiculaire ;* cette Nédirdgka fut la première passion de Tanneguy Duchâtel (ministre de l'Intérieur au moment de la révolution de 1848).

Tanneguy et moi étions fort liés et, vers 1818, j'étais en pension à Paris, rue de Clichy, chez Bintot, il venait m'y voir dans la semaine; le dimanche, je le voyais à la campagne, chez sa mère, à Sceaux, où mon frère aîné Théodore était sous-préfet.

Un jeudi, comme il pleuvait et que nous ne savions comment occuper nos loisirs, nous nous mîmes à parler des femmes qui nous paraissaient jolies. Nous avions seize ans; puis enfin, nous nous avouâmes que nous voudrions fort être aimés d'une de ces jolies femmes. Mais pour être aimé, il faut d'abord dire à une femme : *je vous aime!* Cela nous semblait difficile; nous ne l'avions jamais dit à aucune. Tout à coup une idée sublime vint illuminer nos jeunes imaginations et nous la mîmes à exécution. Faire une déclaration de vive voix!... impossible... nous étions trop novices; en faire une par écrit, était plus simple; nous écrivîmes chacun une ligne de cette fameuse lettre; nous tirâmes ensuite à la plus belle lettre, pour savoir qui la signerait. De par le sort, je fus élevé au rang de séducteur; je signai, non sans une sorte de terreur secrète, et nous cherchâmes, d'un commun accord, à quelle femme serait envoyée la déclaration faite en société.

Il nous parut convenable de placer, dans un chapeau, vingt bulletins, portant chacun le nom d'une jeune femme ou d'une jeune fille de notre connaissance. Duchâtel plongea

sa main dans le chapeau, il en retira un bulletin que j'ouvris et je lus :

Suzanne de Carondelet.

Suzanne ou Suzette était une jeune personne, alors non mariée (depuis elle a épousé le général de Tarlet), qui vivait à Sceaux avec son père, dans la maison qu'avait occupée Florian.

Suzanne était de trois ou quatre ans plus âgée que moi, on la trouvait jolie, elle était fort recherchée et très-entourée d'amis dévoués Sa mère n'existait plus et son père, d'une très-noble et très-ancienne famille de l'Artois, avait été prêtre avant la révolution de 1789. Il voyait quelques connaissances intimes et n'allait à Paris que très-rarement.

Suzette!... lorsque ce nom fut proclamé, Tanneguy se mit à rire en me disant : *prends la lune avec les dents!*

J'aurais voulu, je crois, ne pas envoyer notre déclaration, mais Tanneguy l'avait saisie et il la mit à la poste. Je commençais alors une vie d'angoisses dont je ne saurais donner l'idée; je ne dormais plus, je ne mangeais plus, j'avais peur de rencontrer Suzette, je la fuyais. Enfin, il fallut bien me trouver en sa présence; un jour, nous restâmes seuls, il me semble que je m'excusai d'avoir osé lui dire que je l'aimais. Néanmoins, cet amour fut accepté et notre liaison dura cinq ans.

Tout le monde avait fini par la connaître, et comme Suzette était aimée et recherchée, je fus aimé et recherché aussi; on ne croyait pas pouvoir la prier à un dîner ou à un bal, sans me prier. Nous nous voyions plusieurs fois par semaine, surtout le dimanche, que je passais entièrement dans la maison, nous nous écrivions tous les jours

et quelles lettres! Des romans qui ne nous paraissaient jamais assez longs, pour nous dire tout notre amour. Depuis notre rupture, je n'ai pas revu Suzette, elle est restée dans mon souvenir comme au temps de nos jeunes amours.

MARDI 4 MARS.

Des voitures de masques, une foule de badauds pour les regarder; le soir, des bals costumés, véritables lieux de débauche, où l'on parle une langue étrange, où chacun se croit le droit d'être grossier, tel est actuellement le mardi-gras.

J'ai dîné au café; j'ai passé ma soirée jusqu'à minuit à causer et à entendre jouer du piano chez Mme Susse; puis, je suis allé chez la marquise de Guadalcazar, où l'on dansait; il y avait quelques costumes. Mirabeau (Edouard) portait celui d'officier de la légion de son grand père; il était fort bien.

Je suis rentré au Louvre à une heure, et il y avait encore par la ville des masques avinés qui hurlaient, en se rendant aux bals des cabarets ou des casinos. Les costumes les plus ignobles sont les plus applaudis dans les bals publics. Le masque qui sait rendre toute sa personne difforme et hideuse, qui ne fait pas un pas sans commettre dix indécences, et ne dit pas une parole sans soulever le dégoût, celui-là est le roi de la jeunesse, un héros, un grand homme; les femmes lui adressent leurs agaceries les plus piquantes. Et Dieu sait pourtant de quels noms il divinise, il poétise les femmes:

volaille,
chameau.

Pour lui, un homme est un *mufle;* une figure, une *binette*. Enfin, tout l'argot des voleurs et des malandrins s'introduit peu à peu dans le langage. Les femmes de la meilleure compagnie savent le *cancan*, cette danse des filles et des débardeurs, elles connaissent les femmes entretenues, par leur nom; elles leur disputent leurs amants; enfin, la boue monte; où s'arrêtera-t-elle?

Je donnerai peut-être de curieuses relations sur ces choses-là.

MERCREDI 5 MARS

Rien d'important, les journaux ne savent comment remplir leurs colonnes; la grande question du jour, l'assemblée n'ayant pas de séance publique, est de savoir: si Cavaignac a répudié, oui ou non, les doctrines émises par la Montagne dans l'avant-dernière séance, et s'il a eu une altercation à ce sujet avec *Charras*. Toujours des questions de personnes.

Cavaignac, Lamoricière, Bedeau, Changarnier, ce qu'on nomme enfin les quatre Africains, sont quatre ambitieux qui, quelque forme qu'ils revêtent, ne songent qu'à eux.

Lamoricière est perpétuellement incertain; Changarnier flottant; Cavaignac en haine particulière au côté gauche à cause des journées de juin, que les émeutiers ne lui pardonneront jamais; d'ailleurs, il appartient à la petite église

du *National,* qui de longtemps ne regagnera pas sa popularité perdue.

Quant à Bedeau, il a livré, le 24 février, le pont Louis XV qu'il devait défendre, et il a laissé massacrer les gardes municipaux à l'entrée des Champs Elysées, tandis qu'il était présent avec des forces suffisantes pour empêcher ce massacre. Pastoret l'a vu comme moi, et il m'en parlait, il y a huit mois, à un dîner chez la Princesse Mathilde.

Bedeau sera toujours suspect aux honnêtes gens.

JEUDI 6 MARS.

M[lle] Delaharpe est venue ce matin pour me prier de solliciter, avec plus d'activité, son engagement au *Théâtre Français.* Elle m'a conté le roman de sa vie et a joué une petite comédie très-bien conduite. Elle a de l'esprit et de l'intrigue, c'est tout autant qu'il en faut pour réussir.

VENDREDI 7 MARS

La soirée du Louvre a été très-nombreuse, Salvandy y est venu; la soirée à mon atelier très-animée, Le consul général de Russie a beaucoup causé avec moi; il m'a promis une lettre de la *grande Catherine.*

SAMEDI 8 MARS.

Aujourd'hui a paru le changement de préfets, une partie du grand mouvement annoncé depuis quelque temps. J'ignore qui conseille le président, mais les choix sont singuliers; sous tous les régimes se reproduisent les mêmes fautes, les mêmes intrigues, et les nullités sont toujours mises en avant.

Parmi les préfets, M. de Calvimont, sous-préfet de Nontron, est nommé préfet de la Dordogne, département important, où les classes élevées sont légitimistes et les basses classes fort *rouges*.

Calvimont ne convient ni à ce département difficile à conduire, ni à un autre. C'est un esprit étroit, sans vigueur, sans fixité; autrefois, c'est-à-dire jusqu'en 1835 très-légitimiste, rédacteur infime du journal *Le Bridoison*, des plus exagérés parmi les exagérés, il vint se retirer dans le Périgord, son pays, à bout de ressources et ne sachant où trouver le couvert et le repos. Il épousa, à Périgueux, la fille de M. de Taillefer, jeune personne qui avait quelque fortune, mais difficile à marier, parce que sa mère, épousée *in extremis*, par M. de Taillefer, était tout simplement cuisinière, et ainsi, réargenté par ce mariage, le petit Calvimont, oncle du jeune de Trémisot, maire de Périgueux, obtint, par l'entremise de Romieu, préfet de la Dordogne, la sous-préfecture de Nontron. Il est sans influence et sans grande considération dans le département.

Romieu me racontait en 1840, pendant un voyage qu'il fit à Paris, qu'il avait fortement insisté pour faire arriver à l'évêché de Périgueux un certain chanoine de cette ville, homme spirituel du reste, instruit et très-occupé d'archéologie, et que pendant vingt-quatre heures sa nomination avait été signée. Cependant des réclamations vinrent du département de la Dordogne, des *puristes* fournirent la preuve que le dit chanoine était l'amant de la comtesse de Lostanges; le ministère ne jugea pas cette conduite fort régulière et la nomination fut annulée. C'est après cette annulation que Romieu vint à Paris.

A sa première audience auprès du roi Louis-Philippe, ce prince lui dit. *Eh bien! M. Romieu, croyez-vous toujours l'abbé *** digne de la mitre épiscopale?*

Toujours, Sire, répondit Romieu.

Moi aussi, reprit le roi; mais malheureusement, *nous sommes les seuls qui pensions ainsi.*

Le second des préfets qui me donne l'occasion d'écrire quelques lignes, est Gustave de Romans, gentil garçon, qui a écrit et fait imprimer beaucoup de plus que médiocres brochures politiques; sans opinions arrêtées, sans grandes convictions, écrivant assez mal, et parlant longuement, mais encore moins bien qu'il n'écrit. Gustave de Romans a mené, avec point de fortune, la vie de jeune homme; puis enfin, il a épousé la nièce du prince Elim Metschersky, jeune personne spirituelle, estropiée des jambes par les humeurs froides et qui ne peut marcher qu'avec des béquilles. Ce mariage a été tout un drame; après l'avoir favorisé, les parents ne voulaient plus le laisser conclure; il y a eu un enlèvement, et enfin mariage consenti par les parents et un tableau final très-touchant,

comme dans les mélodrames. Gustave de Romans vit en commun avec sa belle-mère, qui a 100,000 fr. de rentes. et il en a déjà 50,000 par sa femme; c'est donc un gros monsieur auquel il faut une situation convenable.

Romans écrivait, dans les journaux et les brochures, des conseils au président sur la situation; il était bonapartiste comme il avait été orléaniste ou légitimiste, et jusqu'à cet hiver, il recevait dans son salon les Léon de Laborde, La Rochejaquelein et *tutti-quanti*, avec lesquels il dissertait sur la fusion des branches de la maison de Bourbon et autres mièvreries du parti. Cependant, on voyait à son attitude, on jugeait d'après sa conversation qu'il ne voulait se compromettre avec personne pour se rendre possible pour tous.

Le ministre de l'Intérieur actuel a jugé que, pour passer l'année si difficile dans laquelle nous entrons, nul homme mieux que Romans ne pouvait, dans le département du Var, préparer les élections de l'année prochaine.

Le président et la France seront bien servis!!!

Romans est arrivé à cette préfecture par Mme de Danrémont, blonde, filandreuse et sentimentale personne, déjà sur le retour, mais conservant les minauderies, les airs penchés et les rêveries du jeune âge. Mme de Danrémont est veuve du général tué devant Constantine, elle est de plus sœur du général Baraguay d'Hilliers, commandant l'armée de Paris, et enfin, brochant sur le tout, elle a convolé en secondes noces, avec M. Vaisse, ministre actuel de l'Intérieur; mais elle ne porte pas son nom, parce que, si son mariage était connu, elle perdrait sa pension, votée par la Chambre et qui lui a été accordée pour la mort glorieuse de son premier époux.

Ainsi, un ministre actuel laisse sa femme ne pas prendre son nom, pour lui conserver 6000 fr. de rentes Toujours les mêmes saletés sous tous les régimes!!!

Mme de Danrémont est liée avec Mme de Romans, de là, Romans préfet du Var, département très-important!!! cela est naturel.

Quelquefois, il me semble que je rêve en voyant quels administrateurs on choisit; c'est un carnaval sans gaîté, tout ce que j'ai connu de niais est en place et passe pour habile!

Je commence à croire que nous assistons aux funérailles de l'empire. Chacun se taille un habit dans le *manteau de la France. Allez ferme, poussez, mes bons amis de cour!!!*

DIMANCHE 9 MARS.

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde en petit comité, avec Ratomsky et sa femme, Nieuwerkerke, Mme Desprès et sa fille, et le médecin de la princesse.

La conversation du soir a été exclusivement consacrée à des observations et à des narrations sur la société. Pauvre société, on lui demande de la moralité et elle se trouve constituée de manière à ne pouvoir être morale.

Qu'est-ce que le *monde?* une grande arène de coquetteries et d'intrigues, où chacun, hommes et femmes, joue son rôle.

Un homme est estimé pour ses *succès* ou pour son *savoir-faire.* Couronnes de *femmes* ou couronnes d'intrigues

savamment ourdies, diplomatiquement résolues. L'empire des femmes est immense par la coquetterie, et depuis le ministre jusqu'au dernier échelon de l'échelle hiérarchique, tous sont sous la pression de la femme qui, comme Brennus plaçait son épée dans la balance romaine, met ses charmes dans la balance des affaires.

Fould, l'ex-ministre des Finances, était très-accessible aux femmes et il ne s'en cachait pas trop.

Chaque homme a dans son histoire privée, s'il a vécu dans la société, cinq ou six séductions, autrement dit, cinq ou six maîtresses; mais le jour où il se marie, il oublie, avec les lettres d'amour qu'il brûle, et les bouquets fanés, dont il jette la cendre au vent, toute son histoire amoureuse; puis, il se persuade de bonne foi que sa femme sera pour lui seul!!

Cependant, le *monde* est là qui attend cette femme, qui la presse, qui l'entraîne; le mariage lui a ôté sa robe virginale, la première fleur de son innocence; elle *sait* maintenant, et le mot d'amour qui bruit à son oreille l'accoutume peu à peu à entendre l'étrange langage de prétendues passions toutes matérielles.

Dire à une femme: *je vous aime*, quatre-vingt-dix fois sur cent, signifie en langage vrai:

Vous me plaisez, vous parlez à mes sens, venez partager mon lit, ou me faites partager le vôtre jusqu'à ce que ma fantaisie soit éteinte!

Pauvres femmes! pauvres hommes! pauvre société! pauvresnous!

LUNDI 10 MARS.

Depuis quatre heures jusqu'à six heures, j'ai fait voir notre Louvre à Sa Grâce la duchesse de Sutherland, et à sa fille. Ces deux dames étaient venues à mon cabinet me réclamer comme *cicerone* en l'absence de Nieuwerkerke. La duchesse est fort gracieuse, très-aimable, avec le désir de le paraître; sa fille non encore mariée est belle, a l'air fort noble, en un mot, un beau type de l'aristocratie anglaise.

Notre Louvre est toujours un objet d'admiration pour les étrangers. Les magniques restaurations qui s'y exécutent les étonnent et les émerveillent. La galerie d'Apollon leur semble ce qu'elle est en effet, le plus bel appartement royal du monde. La salle des sept cheminées et le grand salon carré, décoré par Duban, lui feront le plus grand honneur.

Les sculptures de la salle des sept cheminées sont de Duret, celles du salon carré de Simart.

La duchesse de Sutherland a beaucoup admiré les salles de la sculpture de la Renaissance, les Michel Ange, les Germain Pilon, les Benvenuto Cellini; elle parle des arts en femme qui les aime et qui s'y connaît.

Sa fille, avec laquelle j'ai causé pendant quelques moments de notre grande promenade, m'a dit qu'elle venait pour la première fois en France; elle a regardé très-attentivement nos tableaux de Raphaël; mais la sculpture égyptienne lui déplait positivement. Elle se gendarme, ainsi que sa mère, contre l'immobilité et la raideur de toutes ces figures contemporaines de Pharaon.

En fait d'art, ces deux dames ne sont pas *archéologues;* elles aiment l'art arrivé, l'art qui séduit par son exécution complète. Je dois cependant signaler une exception.

Deux tombeaux de la fin du XV[e] siècle les ont vraiment impressionnées par la naïveté et la finesse accentuée de leur exécution. La duchesse m'a dit que, pour elle, le moyen âge avait mieux senti que toute autre époque l'art tumulaire. Ces grandes figures couchées, immobiles et si bien revêtues de la majesté calme de la mort, sont tout à la fois pieuses et souriantes.

Je lui ai fait remarquer cette admirable combinaison de la vie et de la mort dans ces figures couchées. Tout le personnage dort du sommeil éternel, son enveloppe mortelle est pour toujours étendue sur la pierre du tombeau, mais l'âme vit et prie, l'âme immortelle s'élance hors de l'humanité et les deux mains du mort conservent leur action, leur vitalité, pour exprimer, par l'attitude de la prière, l'immortalité même de l'âme.

La sérénité et la quiétude sont empreintes sur toutes ces figures. La duchesse a repris: *la quiétude!* elle a répété ce mot, étonnée de le trouver dans la langue française, et elle m'a dit: j'aime ce mot, que je croyais seulement italien, sa prononciation seule est comme une douce musique qui exprime et répand ce qu'elle veut dire.

MARDI 11 MARS.

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde; il est venu quelques personnes le soir. Nieuwerkerke avait été à Vincennes avec le général Perrot, qui lui a raconté qu'en 1848, il

LUNDI 10 MARS.

Depuis quatre heures jusqu'à six heures, j'ai fait voir notre Louvre à Sa Grâce la duchesse de Sutherland, et à sa fille. Ces deux dames étaient venues à mon cabinet me réclamer comme *cicerone* en l'absence de Nieuwerkerke. La duchesse est fort gracieuse, très-aimable, avec le désir de le paraître; sa fille non encore mariée est belle, a l'air fort noble, en un mot, un beau type de l'aristocratie anglaise.

Notre Louvre est toujours un objet d'admiration pour les étrangers. Les magniques restaurations qui s'y exécutent les étonnent et les émerveillent. La galerie d'Apollon leur semble ce qu'elle est en effet, le plus bel appartement royal du monde. La salle des sept cheminées et le grand salon carré, décoré par Duban, lui feront le plus grand honneur.

Les sculptures de la salle des sept cheminées sont de Duret, celles du salon carré de Simart.

La duchesse de Sutherland a beaucoup admiré les salles de la sculpture de la Renaissance, les Michel Ange, les Germain Pilon, les Benvenuto Cellini; elle parle des arts en femme qui les aime et qui s'y connaît.

Sa fille, avec laquelle j'ai causé pendant quelques moments de notre grande promenade, m'a dit qu'elle venait pour la première fois en France; elle a regardé très-attentivement nos tableaux de Raphaël; mais la sculpture égyptienne lui déplait positivement. Elle se gendarme, ainsi que sa mère, contre l'immobilité et la raideur de toutes ces figures contemporaines de Pharaon.

En fait d'art, ces deux dames ne sont pas *archéologues;* elles aiment l'art arrivé, l'art qui séduit par son exécution complète. Je dois cependant signaler une exception.

Deux tombeaux de la fin du XVe siècle les ont vraiment impressionnées par la naïveté et la finesse accentuée de leur exécution. La duchesse m'a dit que, pour elle, le moyen âge avait mieux senti que toute autre époque l'art tumulaire. Ces grandes figures couchées, immobiles et si bien revêtues de la majesté calme de la mort, sont tout à la fois pieuses et souriantes.

Je lui ai fait remarquer cette admirable combinaison de la vie et de la mort dans ces figures couchées. Tout le personnage dort du sommeil éternel, son enveloppe mortelle est pour toujours étendue sur la pierre du tombeau, mais l'âme vit et prie, l'âme immortelle s'élance hors de l'humanité et les deux mains du mort conservent leur action, leur vitalité, pour exprimer, par l'attitude de la prière, l'immortalité même de l'âme.

La sérénité et la quiétude sont empreintes sur toutes ces figures. La duchesse a repris : *la quiétude!* elle a répété ce mot, étonnée de le trouver dans la langue française, et elle m'a dit : j'aime ce mot, que je croyais seulement italien, sa prononciation seule est comme une douce musique qui exprime et répand ce qu'elle veut dire.

MARDI 11 MARS.

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde; il est venu quelques personnes le soir. Nieuwerkerke avait été à Vincennes avec le général Perrot, qui lui a raconté qu'en 1848, il

commandait cette forteresse sous le gouvernement provisoire. La populace de Paris avait résolu de s'emparer des armes, de la poudre, ainsi que du château, et pour y parvenir, elle avait imaginé un de ces banquets *monstres* au veau froid et au vin *bleu* qui, suivant le programme, devait être donné autour des fortifications; puis, à un signal convenu, les femmes et les enfants placés en tête de la manifestation, on s'emparerait, sans coup férir, de la citadelle.

Les troupes se seraient trouvées paralysées par cette masse de femmes et d'enfants, sur laquelle la populace comptait qu'on n'oserait pas tirer.

Le général Perrot sut le projet; il fit armer toutes les batteries du fort, laissa les portes ouvertes, mais munies d'artillerie et fit savoir au *bon peuple* que la première personne qui franchirait les glacis donnerait par cela même aux troupes et aux canons l'occasion de commencer le feu. Le général Perrot ajouta ce qui suit: *Comme le peuple connaissait ma résolution, Vincennes fut parfaitement respecté.*

En 1850, le général Courtigis commandait à Vincennes, les ordres portaient qu'en cas d'insurrection du faubourg St-Antoine, il mît à l'instant sa grosse artillerie en batterie et qu'il ouvrît le feu sur le faubourg, tandis que trois régiments de cavalerie disposés dans la plaine auraient été chargés de sabrer toute troupe insurgée qui eût tenté ce moyen de sortir de son repaire.

S'il eût fallu brûler le faubourg, on l'aurait brûlé jusqu'à la dernière maison.

Dieu veuille qu'aucune guerre civile ne vienne épouvanter notre triste siècle; elle serait affreuse. Nos

monuments, nos bibliothèques, nos musées seraient livrés au pillage et à l'incendie, comme jadis, dans les Gaules, lorsque les *barbares* s'emparaient de Trèves ou de Cologne.

Au mois de février 1848, le feu a été mis deux fois au Palais-Royal et il fut sérieusement question, pendant quelques instants, d'incendier les Tuileries.

D'ailleurs, le respect des monuments n'est pas dans l'esprit de la génération actuelle; je me souviens des gardes nationaux qui mutilaient avec leurs bayonnettes, les sculptures du Palais de la Bourse, pendant leur faction de nuit, et des enfants qui, en plein jour, à St-Denis, au milieu d'une population indifférente, brisaient avec des pierres les vitraux de la basilique.

Nous vivons au milieu de nouveaux Iconoclastes, qui comme leurs pères de 93, abattent volontiers et avec des cris de joie, les statues, les monuments, les églises; la populace n'a ni la religion du cœur, ni celle des souvenirs. L'hérédité abolie dans sa forte constitution du moyen âge a entraîné la famille, l'amour des souvenirs du passé. La vie actuelle est un *omnibus* où, pour 6 sous, l'homme doit avoir une place, tant que la voiture roule. Il ne connaît pas ses voisins et il leur est inconnu; le hasard les a rassemblés; ils sont sans lien, sans affection, sans passé et sans avenir. Il y a en France 35,000,000 d'individus, il n'y a pas de société.

MERCREDI 12 MARS.

Le gouvernement a enfin fermé la porte du cours de Michelet. Ce cours, où le plus pur communisme était ouvertement enseigné, était un vrai scandale. Le professeur

y tonnait contre l'Evangile, dont il déchirait les feuillets. Le *Collége de France* a besoin d'être reconstitué. Barthélemy Saint-Hilaire, Edgard Quinet, enseignent la jeunesse; comment veut-on alors qu'elle soit amie de l'ordre et des lois? Ces trois hommes sont montagnards dans le fond du cœur et dans leurs discours.

JEUDI 13 MARS.

Le prince de Canino et le marquis de Rocca Giovine, son gendre, ont ouvert leur maison. Ils ont acheté un joli petit hôtel, rue de Lille 107 et ils l'ont fait très-joliment meubler. Ils en sont les propriétaires et les tapissiers, mais rien de plus, car ce ne sera pas pour eux qu'on ira aux jeudis de cet hôtel. Le prince de Canino est un gros et sale révolutionnaire, instruit, ennuyeux, adonné aux oiseaux, qui a tenu à Rome la plus révoltante conduite contre le Pape, que tout lui commandait de respecter.

Il était un des premiers à faire le coup de feu contre le palais où ce chef des chrétiens, entouré de la diplomatie européenne, était défendu par quelques Suisses fidèles. A la mort de Rossi, il présidait l'assemblée et il ne s'est pas ému de cet assassinat et n'en a pas fait poursuivre les auteurs; il a consenti à accepter un pouvoir que déshonoraient les ovations faites aux assassins; plus tard, il a laissé faire les massacres des prêtres au couvent St-Calixte; puis enfin, ce neveu de l'empereur est demeuré jusqu'à la fin chef d'un gouvernement en guerre avec la

France! C'est un mauvais ambitieux, capable de toutes les lâchetés et de tous les crimes.

Quoi qu'en ait dit, dans son procès contre d'Arlincourt, le citoyen romain, il se pare très-bien du titre de prince.

Le marquis de Rocca Giovine n'est pas méchant, n'est pas sale, n'a pactisé je crois avec aucun massacreur, mais ce n'est rien. Le fils du maréchal Exelmans me disait ce soir: « c'est un *merlan*, car ce n'est pas même un coiffeur ».

Quant à la marquise de Rocca Giovine, elle ressemble à un enfant; elle en a la gentillesse et la grâce, et elle plaît généralement. Le fils du maréchal Exelmans est un de ses adorateurs.

J'ai fait mon compliment au maréchal sur sa nomination et il m'a répondu qu'il le recevait de moi avec plaisir, qu'il aurait seulement voulu le recevoir plus tôt, mais qu'il avait le chagrin de ne pas me voir aussi souvent qu'il le désirait.

Cette première soirée était peu nombreuse; le prince de Canino aura de la peine à se faire adopter par la société. Il n'y avait même, chez lui, aucun savant.

Edouard Thayer, directeur des postes; son beau-père le duc de Padoue; le vice-président de la république, qui est venu me dire :

« Vous m'avez soufflé, il y a deux mois, le rôle du « Misanthrophe, à dire avec Brohan; mais avant-hier, j'ai » pris ma revanche, j'ai rempli le rôle de Britannicus avec « Mlle.......

J'avoue que Boulay de la Meurthe en Britannicus devait être bon à voir et je regrette de n'avoir pas joui du coup d'œil que devait offrir le président du conseil d'Etat dans toute la majesté de sa rondeur, donnant la réplique

à une jeune comédienne. Boulay de la Meurthe est une caille engraissée et plumée; on le croirait mis au monde pour servir d'enseigne au Passage de la *Boule-Rouge*.

La Princesse Mathilde est restée jusqu'à onze heures et demie; toujours bonne et gracieuse, il est impossible de ne pas éprouver d'amitié pour elle.

VENDREDI 14 MARS.

Auguiot est venu ce matin dans mon cabinet, où il m'a entretenu longuement des affaires du musée et de celles des princes de la famille d'Orléans. Suivant lui, on aurait dû payer au roi Louis-Philippe le million qui devait être versé à la liste civile à la fin de février 1848, et alors le roi aurait fait l'abandon à la galerie espagnole de deux tableaux de Géricault, etc. Auguiot est au musée l'homme de Montalivet et fouille les cartons pour établir le chiffre des réclamations de la famille d'Orléans. Cet été dernier, il a brûlé, sans ordre et sans contrôle, des papiers provenant des cartons de l'administration. Il cherche, il fouille partout; il se refait philippiste et ne parviendra jamais qu'à se maintenir plate canaille.

Mais, par ces temps d'intrigues, il peut aller loin dans les *honneurs* administratifs.

Il m'a dit que les exécuteurs testamentaires du feu roi devaient présenter une réclamation, demandant 5 millions d'indemnité pour les dégâts, pillages et incendies de 1848; c'est une *petite* affaire, arrangée avec les philippistes de l'assemblée.... Le moment est bien choisi!!

Lavalette a été nommé au poste diplomatique de Constantinople comme il avait été nommé consul à Alexandrie : par l'influence des *Débats* appuyée du crédit de Véron.

Lavalette a pour 200,000 fr. d'actions du *Journal des Débats;* il en exigeait le remboursement et il sollicitait le poste de Constantinople; des officieux se sont entremis, il n'a pas retiré ses fonds, le *Journal des Débats* a admis sa politique contre le président et il a obtenu la mission de Constantinople.

Un grand dîner chez Véron a scellé l'arrangement. Toujours mêmes turpitudes, toujours mêmes contrats immoraux, même trafic de places, de dignités et de ce qu'on nomme des honneurs. Travaillez, usez-vous, suivez les chemins ouverts, marchez loyalement sur les routes indiquées, ou jouez le jeu de votre existence honnêtement, vous trouverez à un moment quelconque un *brelandier* muni de cartes biseautées qui vous trichera votre avenir. Figaro l'a dit : « *Le savoir-faire vaut mieux que le savoir.* »

Les 200,000 fr. que Lavalette a sur le *Journal des Débats,* ont été gagnés par lui au piquet.

Eh bien, parce que cet homme, qui ne sortait des coulisses de l'Opéra que pour aller au jeu, a gagné 200,000 fr. au piquet, lui qui ne possédait pas un sou vaillant en 1830; parce qu'il a épousé la veuve d'un banquier américain, vieille coquette, maîtresse du vieux M. Roy (ancien ministre des Finances), qui avait sauvé M. Wells, son mari, par un prêt considérable, cet homme a été tour à tour consul général à Alexandrie, chargé d'affaires en Allemagne, député, puis enfin le voici, à l'heure présente, ministre plénipotentiaire près la Sublime-Porte. Il est

décoré, plaqué de croix et de *Nichams* de toute espèce. Enfin, c'est un *grand seigneur* actuel.

Faites toute la morale que vous voudrez, enseignez l'honnêteté, la probité, la vertu; les apprentis du monde vous répondront : les jupons d'une danseuse et le lit encore chaud d'un banquier américain valent mieux comme protecteur que tous les prix Monthyon. Mme la princesse de Barry, Mme Tallien, Fany Elsler et Mme Wells, cotillon, cotillon, toujours cotillon. Il en sera toujours ainsi.

La soirée du Louvre a été très-brillante, la musique fort bonne. Hermann a été fort applaudi en jouant du violon, Lefort en chantant un très-bel air de Noël, et enfin Levassor s'est montré très-excellent comique avec une chansonnette d'ivrogne. La soirée à mon atelier peut passer pour la plus agréable de celles qui y ont eu lieu; nous nous y sommes trouvés vingt, entre autres M. le comte de Béthune, M. de Bonnechose, le vicomte de la Villetreux et son fils, etc. Giraud a dessiné la caricature de Morel Fatio, Levassor a raconté une très-jolie histoire d'un homme qui trouve ce qu'il va dire si drôle qu'il ne peut terminer sa narration, et après deux heures passées à causer et à rire de toutes sortes de choses, la soirée s'est terminée à une heure du matin.

SAMEDI 15 MARS.

Rien de saillant aujourd'hui. Le président a visité la bibliothèque du Louvre.

DIMANCHE 16 MARS.

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde; après le dîner, nous sommes allés au théâtre de l'Opéra comique, dans la loge du président; il y avait, avec la Princesse, le prince de Canino, le marquis et la marquise Rocca Giovine, la comtesse Ledochonska (M[lle] de Menneval), le fils du général Exelmans, Nieuwerkerke et moi.

J'oubliais Ratomsky. Le spectacle se composait de *Fra Diavolo*, de *Bonsoir M. Pantalon* et de la *Dame voilée.* Joli spectacle, fort bien chanté.

Exelmans fait une cour déclarée à la marquise Rocca Giovine et cela est très-amusant. Le mari est un bon petit lycéen, qui a l'air de ne pas oser être en vacances.

La marquise est coquette comme dix diables ensemble, et Dieu sait comme elle joue de la prunelle.

Exelmans croit parfaitement être sur le chemin de la meilleure de toutes les fortunes. Son grade d'officier de marine ne lui a pas appris à voir de loin; il n'est qu'un *paratonnerre* destiné à détourner l'attention; je vois jouer tout ce jeu et je m'en amuserais si je ne craignais une vilaine fin de comédie.

Je note ceci pour plus tard; la petite marquise a grande confiance dans sa finesse, mais je sais toute sa petite intrigue.

Le soir, en sortant du spectacle, Ratomsky et moi, nous nous sommes fait conduire chez la marquise de Las-Marismas. La musique du 9[me] de dragons faisait les frais de la soirée; on jouait à l'écarté dans un autre salon.

Autour de la table à jeu, la princesse Murat et Bacciochi étaient les plus acharnés.

M[lle] Masson aime assez le jeu, voire même, je crois, celui de la coquetterie; cette vertu nouvellement rentrée à l'Opéra ne dédaignerait pas un petit amant, et je pense qu'il y a beaucoup d'exagération dans les rigidités prétendues de la demoiselle, à laquelle, ce soir, le prince Poniatowski paraissait faire une cour assidue, et les mœurs austères de la mère, qui me semble vouloir remplir l'emploi de mère noble de comédie.

LUNDI 17 MARS.

J'ai vu Schœlcher, le farouche républicain, qui est venu à mon cabinet. Je connais ce tribun depuis vingt ans. Il a, sur tous ses collègues de la Montagne, l'avantage d'être un *honnête homme privé*, niais, car le parti tire à boulets rouges sur sa bourse. Schœlcher a été amené peu à peu, par *ma diplomatie* pendant notre conversation d'aujourd'hui, à donner au musée pour huit ou dix mille francs de costumes, statuettes ou antiquités mexicaines ou américaines. Il m'a demandé, d'un air chagrin, s'il était vrai que Charles Blanc et Jeanron se fussent fait donner, pendant qu'ils étaient, l'un directeur des beaux-arts, l'autre directeur du musée, les grands ouvrages en quatre-vingt-dix-neuf volumes, des planches de la calchographie du Louvre.

J'ai répondu affirmativement, et l'honnêteté de Schœlcher s'en est révoltée. Il souffrait d'avoir à s'avouer que

deux coreligionnaires eussent commis un acte indélicat, mais cependant il a exprimé tout haut sa pensée et très-énergiquement.

Hélas! le pauvre Schœlcher doit souvent avoir à rougir depuis 1848. Ses amis ont été mêlés à de bien sales tripotages.

Le luxe du citoyen Marrast! le luxe du citoyen Ledru-Rollin! Je sais bien qu'on répond aux niais que ces deux grands hommes ont épousé de riches Anglaises; mais comme je sais beaucoup de choses, je sais entre autres que M[me] Marrast, morte aujourd'hui, était avant son mariage une de ces gouvernantes anglaises qui font des éducations de famille, et je sais même qu'elle avait fait des *éducations de jeunes gens.* Quant à M[me] Ledru-Rollin, fille naturelle d'un Irlandais, belle-sœur d'un déporté irlandais Mitchielg, elle a eu 48,000 fr. de dot, et aujourd'hui sa reprise sur les biens de son époux se monte à 700,000 fr., hypothéqués sur des maisons dans Paris; tout cela n'est pas mal.

M[me] de Lamartine est Anglaise aussi, elle tient fort à passer pour une *très-grande dame;* elle est fille d'un pâtissier du Strand à Londres.

MARDI 18 MARS.

Dîner chez la marquise de Guadalcazar, mais sans diplomates. Le général d'Audenarde en faisait partie; il a beaucoup vieilli et il porte lunettes; ce n'est plus le brillant officier de cavalerie de l'empire que je voyais à la Malmaison, voire même le sévère lieutenant des gardes

du corps qui, en 1816, réprimait, par sa fermeté, une émeute de sa compagnie; mais c'est encore un beau vieux militaire, grand, à la figure très-martiale, à la moustache grise; il est aimable et de fort bonne compagnie.

A l'Elysée, on se préoccupe de la composition des administrations départementales; cependant les dernières nominations ne sembleraient pas l'indiquer. La plus grande partie des choix est plus que médiocre et surtout ceux faits pour des départements importants, comme le Var et la Dordogne. Nous nous acheminons à pas de géant vers 1852. Le socialisme relève la tête, il s'agite dans les départements, et le parti de l'ordre s'amuse à des discussions oiseuses et se subdivise en coteries ambitieuses qui veulent faire triompher avant tout certains amours-propres. Le pouvoir est mal servi, les gens qu'il emploie sont tous prêts à capituler avec les pouvoirs à venir, avec l'opinion, quelle qu'elle soit, qui dominera demain. Louis-Napoléon dîne chez chaque ministre tour à tour; on a l'air de vouloir s'étourdir sur l'issue de la crise que l'année prochaine nous réserve. La venue du danger ne met pas d'obstacle au *favoritisme*, qui donne des places importantes à des nullités bien recommandées.

Hier encore, pour une place non politique cependant, la faveur du prince a fait du *stupide Viellard*, membre de l'assemblée, un administrateur de la bibliothèque de l'arsenal. *Viellard* est l'ancien précepteur du président.

La révolution de 1848 avait fait d'Haureau un conservateur de la Bibliothèque Nationale, en remplacement de Champollion, destitué. Haureau était connu pour avoir publié, en 1832 ou 1833, une histoire des Montagnards de 1793, où Robespierre, Danton, Marat et consorts étaient

portés aux nues. Cet ouvrage est illustré de portraits dessinés par Jeanron, ex-directeur des musées.

Haureau est encore conservateur, et il est un de ceux qui, depuis 1848, ont le plus efficacement contribué à rendre l'accès de la bibliothèque difficile aux travailleurs. La Bibliothèque Nationale aurait besoin d'une réorganisation complète; les livres, gravures, dessins, antiquités et manuscrits qu'elle possède semblent n'avoir été amassés que pour servir à messieurs les bibliothécaires.

Les travailleurs sont des voleurs qui leur dérobent leur bien.

Je sais des manuscrits qu'on ne montre guère et d'autres qu'on ne montre pas du tout. Et on appelle la Bibliothèque Nationale une bibliothèque *publique*.

MERCREDI 19 MARS.

Dîner chez Villot, conservateur des tableaux du musée, avec la comtesse de Spare (autrefois Mlle Naldi des Italiens) et Mme la baronne Barbier, belle-sœur de M. Villot, et femme d'un intendant militaire. Après dîner, petite soirée chez la princesse Mathilde, où je n'avais pas accepté à dîner. La duchesse de Crès, grosse femme, au parler quelque peu prétentieux; puis, deux préfets, dont un est son protégé. Les deux préfets assez bouffis de leur importance départementale, deux bonnes médiocrités. Un des deux se nomme Lapeyrouse et a épousé Mlle de Montholon. Giraud dessinait une scène de bal masqué, avec toute la verve et l'esprit qu'il a et qu'il dépense sans épuiser le

fond. A dix heures est arrivé l'éternel Canino avec sa *fille* et son gendre. Canino se fait remarquer par sa fille, mais il ne parviendra qu'à la démonétiser, sans se faire accepter. Cet homme est faux, méchant et par-dessus le marché sale à faire horreur. C'est une de ces mauvaises natures qui n'attendent qu'un jour d'orage pour se montrer dans toute leur hideur. Ainsi, les pluies chaudes fond éclore les crapauds.

Je suis retourné vers onze heures chez Villot; il était venu beaucoup de monde pendant mon absence.

M[me] de Spare chantait, et elle chante merveilleusement. M[me] de Nieuwerkerke s'y trouvait aussi; elle est belle encore et charmante, pleine de douceur et d'amabilité.

M[me] Villot et M[me] Barbier veulent que je leur fasse un proverbe qu'elles joueraient après Pâques!..... Si je le fais, je vous mettrai en scène avec votre pruderie et votre coquetterie, M[me] Barbier!!!

C'est une de ces femmes qui élèvent des crétins à la brochette pour les dominer en reine de carnaval. C'est la bourgeoisie portée à sa quatrième puissance, diraient les mathématiciens.

JEUDI 20 MARS.

Dîner chez la Princesse Mathilde, avec Ledochonsky, sa femme, M[me] Desprès et Nieuwerkerke.

Le soir, nous sommes allés voir ***Manon Lescaut,*** au Gymnase. A table, il a été longuement parlé de Canino,

qui devient de plus en plus insupportable. Le lâche coquin, qui abdique et reprend tour à tour son titre, flagorne le président, qui le méprise, et tient un silence sévère en présence de tant de platitude.

Voici un échantillon des propos de Canino :

« J'aime mieux vivre avec des animaux qu'avec les lé-« gitimistes. »

« Je voudrais voir la mort du dernier prêtre ! » Ce propos est bien digne de l'homme qui a pactisé avec les assassins de Rossi et qui a tiré sur la demeure du Pape !

Sa fille cherche un amant ; Exelmans est là, il peut arriver. C'est une petite personne qui en sait long, très-ardente je crois, et très-disposée à passer de la théorie à la pratique. Peut-être Exelmans n'est-il qu'un paratonnerre, qu'une raison sociale ? Enfin, nous verrons, mais je crois que cela tournera mal ; la fille et le père ne prennent pas le chemin qui doit leur ouvrir la porte de la société.

VENDREDI 21 MARS.

Soirée au Louvre et dans mon atelier.

Giraud a fait la caricature de l'économe du musée, M. Jousselin. Il y avait à prendre du thé, Ferdinand de Lasteyrie, de Brèves, Nieuwerkerke le père, Dauzats, les deux Giraud, la Villetreux, Riccardo, Briffaut le député, Anastasi le peintre de paysage, Marzocki, etc. Briffaut m'a dit qu'il avait conduit Mme la vicomtesse de Luppé à l'exposition et qu'elle n'avait pas reconnu mon portrait.

Elle me trouve changé. Depuis 1832, cela n'est pas étonnant.

Mme la vicomtesse de Luppé (Marie de Menou) est l'héroïne de mon roman de *Gérard de Stolberg*. C'est une des femmes qui m'ont le mieux appris le monde. Dans le roman tout est vrai; complètement vrais les moindres épisodes; j'ai eu longtemps une vive et profonde affection pour cette femme, qui était tout simplement une coquette bas-bleu. Un moment, j'ai cru que notre rupture allait se rejoindre; c'était en 1833, au moment où elle quittait Paris, je lui écrivis en lui remettant une de ses lettres, dans un petit coffret.

« Si vous voulez me revoir, près de vous, Marie, « rendez-moi ce coffret et toutes vos lettres, alors je vais « dans six semaines vous rejoindre. »

Elle ne me répondit pas, mais elle me fit dire de lui apporter un roman de Mme Sand qui devait paraître. Alors tout fut définitivement rompu, et cependant le souvenir me trouble encore.

SAMEDI 22 MARS.

L'acquisition des tableaux achetés à la vente du feu roi des Pays-Bas, par la direction générale des musées, a été après un court débat approuvée aujourd'hui par l'assemblée nationale.

J'avais écrit, il y a quelques jours, une lettre qui fut insérée dans le journal *La Patrie* et qui traitait de l'insuffisance de la dotation des musées; j'avais aussi vu

Schœlcher et je l'avais endoctriné en faveur de la proposition; il a parlé et bien parlé; l'assemblée s'est prononcée à une majorité considérable.

Schœlcher était flatté d'être pris comme appui en cette circonstance; c'est du reste un honnête homme *prive* que l'amour-propre et la flagornerie des rouges ont égaré et que leur rapacité ruine.

Maintenant, nous avons à emporter une augmentation de crédit de 50,000 fr. pour les fonds d'acquisition des musées, qui seraient ainsi portés annuellement à 100,000 fr. Je dois écrire ces jours-ci une nouvelle lettre aux journaux pour en démontrer la nécessité.

Ferdinand de Lasteyrie, bien endoctriné par nous, a été l'un des soutiens de la mesure adoptée.

Lasteyrie est un de ces démocrates tout parfumé d'aristocratie, qui sont presque honteux, dans la société, de leurs alliances politiques.

Lasteyrie est jeune, bien de sa personne, bon garçon, par naturel spirituel, sans légèreté et parfois sans finesse, instruit, et il a été homme à bonnes fortunes, avant son mariage.

Sa généalogie et son blason l'occupent assidûment; il réunit, avec un grand soin, toutes les pièces historiques qui concernent sa famille. Il ne lui est pas indifférent d'avoir eu des aïeux aux croisades, ni de pouvoir se rattacher à un certain Guy de Lasteyrie du Saillant, qui sous Charles V de France, fut tué, dans une sédition, à Montpellier, où il avait été dépêché par le duc d'Anjou pour remettre le bon ordre et rétablir l'autorité du roi.

A cette occasion, la ville fut condamnée à perdre ses priviléges, à voir ses portes enlevées, six cents de ses

bourgeois furent pendus et elle eut à payer 6000 livres à la famille Lasteyrie du Saillant. Lasteyrie n'est pas de la branche aînée, qui seule a le droit de porter le nom de du *Saillant*. Mon neveu seul a titre pour prendre les armes, le nom et la couronne de marquis de cette illustre famille limousine héritière des *Comborn* et allié à toutes les grandes races de la Province, aux anciens vicomtes de Limoges comme aux Noailles actuels. Les marquis du Saillant étaient héréditairement avant 1789 grands sénéchaux du Haut- et Bas-Limousin. Ils avaient succédé dans cette charge aux Ventadour. Mon neveu est, par sa grand'mère la princesse de *Berghes* St-Vinois, grand d'Espagne de 1re classe.

Jules et Ferdinand de Lasteyrie, tous deux représentants, tous deux très-affectés dans leur libéralisme, ont pris dans leur contrat de mariage le nom de du *Saillant*, qui est le nom du fief de la branche aînée des Lasteyrie, et ils n'y ont aucun droit.

Ma femme n'a pas voulu réclamer; il paraît que cette petite usurpation plaisait à leur nouvelle famille et puis les libéraux sont très-usurpateurs.

Jules a épousé une demoiselle de Chabot; Ferdinand, une bonne et gentille Américaine, un peu sauvage et qui a du sang mêlé dans les ongles.

Ferdinand enregistra, au nombre de ses conquêtes passées, Mme de Rémusat, sœur de Jules, qui a eu plus tard une longue liaison avec Tanneguy Duchâtel et qui, en ce moment, en termine une avec M. de Molènes, écrivain de la *Revue des Deux Mondes*.

Après Mme de Rémusat, Mme Yermoloff, fille du général Lassalles. Après Mme Yermoloff, Mme de Magnoncourt, fille de M. de Tracy, etc. etc.

Le père de Ferdinand avait été prêtre et il espérait le cacher sous une haine profonde pour tous ceux qui portaient soutane. Il fut marié au sortir de la Révolution avec une sœur de ma mère, tandis qu'une autre sœur épousait un autre prêtre, M. Sirey, qui nous a tous ruinés. Le même nonce du Pape, en vertu d'un bref du Pape, a sécularisé ces deux messieurs et les a mariés. M. Sirey est mort à 80 et quelques années, poursuivi en interdiction par sa fille, Mme Jeanron, de l'émotion que lui faisait éprouver ce procédé; il était parfaitement en plein usage de sa raison et de son esprit. Il est mort dans le cabinet du juge qui l'interrogeait.

M. le comte Jules de Lasteyrie ou le citoyen Lasteyrie est mort aussi à plus de quatre-vingts ans, il y a quinze mois, après une très-courte maladie; il a joui de toutes ses facultés jusqu'à l'heure de sa mort, qu'il annonçait devoir arriver à quatre heures après midi; ce qui eut lieu en effet.

Il est mort debout, sans une prière, sans un mot de religion sur les lèvres. Il avait apporté en France la lithographie.

Il me disait, pendant la révolution de 1830 et en se frottant les mains : « *Cela marche, cela va bien, la ligne ne veut pas tirer sur le peuple, un peu de guillotine et cela ne fera pas mal.* »

C'était un bon homme dans son intérieur, un philanthrope qui n'aurait pas voulu écraser un hanneton. M. de Robespierre était ainsi.

DIMANCHE 23 MARS.

J'ai consacré ma journée à visiter l'établissement du docteur Belhomme, où sont soignés les fous dont les familles peuvent payer assez largement le traitement particulier.

Cet établissement fort beau est situé rue de Charonnes, Faubourg St-Antoine n° 161. Les jardins et bâtiments occupent à peu près six arpents de terrain, et le service, comme les soins donnés aux malades, m'ont paru bien compris et bien ordonnés.

J'ai vu des fous de toute espèce, depuis des monomanes jusqu'à des gâteux. Et tout ce troupeau est effroyablement triste à contempler. Ces intelligences détruites ou égarées, ces êtres pensants ravalés au-dessous de la bête, ces machines où l'âme sommeille sont pénibles à voir.

L'ambition fait beaucoup de fous. J'ai été reçu dans l'appartement d'un marquis italien qui se dit cousin du président et se fait appeler *Bourbon Bonaparte.* Il est fort irrité contre son cousin qui ne répond pas à ses nombreuses lettres. L'orgueil et la vanité se montrent à découvert dans les moindres paroles de cet homme; il ne pardonne pas un manque d'égards; ses manières sont distinguées, son langage choisi, entremêlé de français et d'italien. Sa figure est très-mobile, mais la partie occupée par le cerveau, dans la circonférence de son crâne, est très-restreinte; cet homme a succombé sous les atteintes d'une vanité excessive.

Un autre fou m'a longuement entretenu de la découverte qu'il prétend avoir faite de la quadrature du cercle, dont il a bien voulu me donner l'explication, entremêlée de demandes de renseignements sur une Mme *Casier,* être imaginaire auquel il porte une vive affection et qui doit toujours venir le tirer de la maison dans laquelle il se trouve. « Enfin, Monsieur, m'a-t-il dit, je ne fais aucun secret à personne de ma découverte et je vais vous l'expliquer en deux mots : Le carré est au cercle comme 40 est à 49. »

Ce fou, âgé d'une cinquantaine d'années, a l'air d'un bon bourgeois, tout semblable à ceux qui vont aux Champs Elysées voir jouer aux boules. Il se croit en prison, mais il espère toujours en être tiré par Mme Casier.

Un autre, sombre, triste et mélancolique, enclin au mysticisme, m'a parlé sans ordre, d'une voix si basse que j'avais d'abord peine à l'entendre; puis, il m'a supplié de lui venir en aide contre la tyrannie de son beau-père (le marquis de Bonneval) qui, par l'intermédiaire d'un cornet à piston, le tyrannise et le retient en charte privée. Ce fou, enveloppé dans un manteau, s'est irrité par degrés et il me serrait le bras avec force en faisant d'affreuses grimaces. Le gardien m'a dit : « Monsieur, hâtez-vous de sortir, car il va entrer dans une de ses crises de fureur. » Je me suis alors dégagé, non sans peine, de son étreinte; il m'a poursuivi jusqu'à la porte qui sépare le jardin où il se promenait de celui des *gâteux*, et la porte nous a séparés.

Les gâteux ne sont plus des hommes et ils n'ont pas l'honneur d'être des animaux; les uns ne parlent plus, les autres marchent à peine. Quelques-uns parlent encore

par monosyllabes; enfin, on peut suivre en eux la destruction par étapes de l'intelligence et de la condition humaine. Ce sont des organisations déformées, les unes par la débauche, les autres par une paralysie du cerveau causée par quelque émotion dont leur faible nature n'a pu supporter le choc; mais tous arrivent à la mort assez promptement, par le même chemin, la paralysie du cerveau réagissant sur l'organisme.

Un de ces malheureux tournait sans cesse autour d'un arbre en riant, sans bruit; il a vingt ans à peine et une débauche contractée dès l'enfance l'a amené à l'idiotisme le plus dégradant. Un autre, par la fenêtre de sa chambre, répondait à nos questions sur sa santé, par les mots les plus sales.

Ceux qui ne parlent pas vous regardent d'un gros regard hébêté et restent immobiles; ils obéissent à leurs gardiens comme des pourceaux aux porchers. Cette partie de l'établissement est la plus navrante à voir; il y règne, même en plein air, une senteur de bête fauve, qui ajoute au dégoût. Il n'y a plus, ches ces *gâteux*, aucun vestige d'intelligence, ni même de l'instinct de l'animal. C'est l'homme en décomposition. Le quartier des femmes folles est assez peuplé; les unes rient, les autres travaillent, une criait, et une vieille, d'un ton tant soit peu égrillard, dit au docteur, en lui montrant sa femme, qui nous accompagnait dans ce quartier :

« Docteur, vous êtes un *mâle heureux* (malheureux):
« que pensez-vous de mon calembour, il n'est pas mal,
« mon petit docteur. »

Dans une chambre, où elle travaillait à quelque ouvrage de femme, avec sa gardienne, j'ai visité une jeune femme

blonde, à l'air défiant et tout à la fois doux et triste, qui a répondu à peine à nos questions. La folie de cette jeune femme s'est manifestée pour la première fois par une tentative d'assassinat sur son mari. Le soir, sa folie n'existe pas; aussi la mène-t-on par la ville et quelquefois au spectacle. Mais dans la matinée, ou elle est sombre, ou elle est folle, on dirait que la présence du soleil sur notre horizon exerce de l'influence sur sa maladie. Une vieille comtesse, Mme de Quelen (belle-sœur de l'ancien archevêque de Paris), occupe un appartement séparé; elle est archifolle, et elle a perdu dernièrement un fils idiot enfermé avec elle; elle ne s'aperçoit pas qu'il n'est plus dans son appartement.

Cette comtesse très-fière et pleine de vanité, tricotait fort bien une couverture d'un dessin compliqué. Elle m'a reçu comme un homme qui voudrait louer son logement, et elle m'a dit: « Je ne crois pas qu'il vous convienne, je le quitte parce que je le trouve incommode, et lorsque j'aurai retiré mes meubles, cet appartement ne vous semblera pas beau. » Elle me montrait ses meubles et ses portraits de famille qui garnissent les murailles. Il y a là des grands-pères et des grand'mères bien poudrés et enfin son défunt mari en uniforme de colonel de la garde nationale.

La visite s'est écoulée en politesses de langage excessives et j'ai visité un idiot de naissance, âgé de 20 ans, qui ne parle pas et qui toute la journée, sous la surveillance de sa bonne, joue à ployer des cartes.

Ces visites achevées, je suis revenu au salon de l'établissement. Un fou nous y a rejoint, apportant sa

musique, et pendant une heure, il a joué du piano et il a chanté d'une manière merveilleuse. J'ai causé avec lui, il a parlé de musique en très-bons termes et en véritable connaisseur, mais quand je lui ai demandé qui était la femme du docteur, il m'a répondu : « c'est Mme Pradher, qui vient m'entendre chanter. »

Après une heure de musique, il s'est retiré en nous disant qu'il serait toujours à nos ordres, lorsque son jeu ou son chant pourrait nous faire plaisir. Puis, j'ai terminé ma visite par la lecture de quelques-unes des lettres de ces malheureux fous; les unes sont des tissus de divagations, les autres sont des aberrations raisonnées et suivies; les dernières enfin sont bien écrites, parfaitement raisonnables, et proviennent de fous qui reçoivent de la directrice, qui possède sur eux un certain empire, l'ordre d'écrire sagement à leurs parents.

En sortant de cette triste maison, je ne sais quelle disposition d'esprit m'a conduit chez la marquise du Vallon pour dîner à sa table d'hôte. Je voulais savoir ce que la gangrène de cette maison avait déjà rongé de la virginale pensée de ses deux dernières filles; j'ai demandé à la plus jeune, qui est très-bonne musicienne, spirituelle, intéressante, agréable, et qui a le langage et l'accent le plus doux du monde : « *Que devenez-vous, depuis que je ne vous ai vue?* » Elle m'a répondu avec sa voix musicale et son accent de jeune fille timide :

« *Je deviens coquette.* »

Cela m'a profondément affecté; la gangrène la gagne, l'entourage plus ou moins vicié agit sur elle; elle boit le poison; elle s'enivrera bientôt! Pauvre et chère enfant, elle aurait pu être si bien; c'est une nature fine, délicate,

impressionnable, livrée aux habitués d'une table d'hôte, comme jadis, à Rome, on livrait les chrétiens aux bêtes du cirque.

Alors, pour finir dignement ma journée, ainsi que je l'avais commencée, je me suis rendu, à huit heures, chez le dompteur d'animaux féroces, boulevard Beaumarchais.

L'homme est courageux et merveilleux à voir, jouant avec les tigres, les lions et les hyènes, se roulant avec eux, prenant part à leurs ébats, leur disputant les lambeaux de chair saignante qu'il leur distribue; mais les animaux, malgré leur vigueur, leur beauté, font peine à voir par la dégradation dans laquelle ils sont vis-à-vis de l'homme qui les traite, comme des malheureux chiens, à coups de cravache. Ma journée était complète: dégradation partout!

Pauvres fous! Pauvre fille! Pauvres animaux!

LUNDI 24, MARDI 25 ET MERCREDI 26 MARS.

Je n'ai rien eu d'intéressant à enregistrer pendant ces trois jours. La politique est stagnante, tous les partis sont dans l'attente de ce que leur égoïsme individuel prépare à la France. Personne ne fait et ne veut faire de concession à la paix publique. Je connais même des légitimistes qui disent: « *Laissons venir les barbares, la ruine et les échafauds, la réaction n'en sera que plus forte!!* » Cet hiver. la société s'étourdissait avec des violons; jadis, on montait ainsi à l'assaut des places de guerre; il semblerait

aujourd'hui que ce soient les assiégés qui veuillent se laisser forcer au milieu de leurs violons.

En France, on trouvera toujours des hommes pour marcher sur une batterie de canons tirant à mitraille, et il n'y a personne qui risque sa responsabilité pour sauver la société.

La société a peur de condamner ses ennemis, elle les ménage pour le jour où elle sera vaincue, pour pouvoir alors venir implorer le souvenir de la clémence. Lâches et fous, ils vous donneront la potence par atténuation de la guillotine.

Le pouvoir lui-même est composé d'hommes qui cherchent à se rendre possible sous tous les régimes. Diplomatie, administration, tout est aux mains d'hommes qui n'ont que la conviction de leur propre importance. Le président est ou aveugle ou aveuglé; tous les turcs qui forment son cortège sont des turcs de mardi-gras.

JEUDI 27 MARS.

Les bals costumés ont été plus nombreux cette année qu'à aucune autre époque. Le carnaval en a vu un bon nombre et toute la folle joie parisienne n'étant pas épuisée pendant le carnaval, la *mi-carême* a eu sa part de saturnales. Le commerce va mal, les esprits sont inquiets et divisés; n'importe, il faut s'amuser. La démagogie triomphera peut-être demain, par votre faute; la populace aura peut-être un hideux triomphe; en attendant, réjouissons-

nous. Le prince de Wagram et Roger, le ténor de l'Opéra, donnaient chacun un bal costumé.

Je connais les bals costumés de la bonne compagnie, où personne n'ose ou ne sait avoir de l'esprit, de peur de passer pour un artiste; aussi suis-je allé chez Roger.

La fête était turque, espagnole et italienne; ces trois sortes de costumes étaient seuls admis. Les appartements, outre un grand nombre de bougies, recevaient leur lumière d'une infinité de petites lampes de couleur, qui faisaient assez bon effet. Il y avait, loin du bal, une fumerie turque, tapissée de nattes orientales et meublée de divans très-bas et très-chargés de coussins; une salle de spectacle joignait la salle du bal et une troupe de singes savants y a déployé ses grâces sur un petit théâtre très-joli. Roger et Levassor (du théâtre du Palais National) ont débité une charade fort spirituelle avant le lever du rideau. C'était un déluge, une averse, une grêle de calembours, de jeux de mots, frappant les choses et quelquefois les gens très-gaîment et très-justement. Un mot contre Thiers a été applaudi.

Les costumes étaient beaux, presque tous exacts et de toutes les parties de l'empire ottoman, voire même de toutes les contrées de l'Orient. Il y avait des femmes de Smyrne, d'Alger, de Bénarès et de Bagdad, enfin de quoi reconstituer les *Mille et une Nuits.* Quelques-unes avaient porté le scrupule de l'exactitude tellement loin que leurs vêtements étaient plus nus que la nudité absolue. Les femmes sentaient le sérail, non qu'elles eussent l'air de vouloir y entrer, mais certainement elles en sortaient.

Parmi les hommes, Roger en costume d'Orosmane du temps de Lekain; Levassor en Turc de carnaval de 1812,

Sainte-Marie, officier d'état-major, en véritable costume de *Touarek;* un splendide Chinois, des *majo* de Séville, attiraient surtout l'attention. Les rafraîchissements, les glaces les fruits confits étaient servis sur de grands plateaux d'argent, par des négrillons vêtus à la turque, conduits par un Turc à longue robe, portant comme signe de commandement une baguette d'argent à la main.

Le souper a été bon et abondant, et vers 3 heures du matin, il a été tiré un charmant feu d'artifice dans le jardin de l'hôtel (situé rue Rochechouart). On s'est amusé, on a été gai, entrain, léger parfois, mais sans licence; c'était une coquetterie des sens, mais non une orgie.

Chez le prince de Wagram, le bal a été des plus tristes, les gens guindés dans leurs costumes. Somme toute, on s'est ennuyé.

La bonne compagnie n'a plus pour elle que la solennité de ses ennuis, l'esprit y est rare, très-peu de bon aloi; enfin, ils sont réduits, les pauvres gens, à recueillir les plus lourds d'entre les savants pour transformer leur science en esprit.

VENDREDI 28 MARS.

Soirée au Louvre. Bonne musique. Lefort a très-bien chanté, Goya a joué ses études sur le piano.

Exelmans, le fils, a été très-bon pour un protégé de ma façon : Rousseau, ancien officier de la garde impériale; il va le faire placer dans une administration de chemins de fer.

Les termes dont s'est servi Exelmans en me donnant cette nouvelle sont très-aimables et très-amicaux pour moi; le maréchal, son père, et lui sont remplis de bienveillance à mon égard et je leur en sais bon gré.

A la soirée dans mon atelier, il y avait beaucoup de monde. Giraud a fait la caricature d'Emmanuel de Rougé. Villot, Reiset, Longperrier, mon frère Victor, Laurent Jan, Bonnechose, Jules André, Muller, Montaiglon, etc. etc. ont pris le thé avec nous.

SAMEDI 29 MARS.

J'ai su aujourd'hui un très-grand scandale qu'on se raconte sous le manteau; c'est de la plus mauvaise Régence. Cela nous reporte en pleine Parabère, moins l'élégance et le parfum rocaille.

Mme de Nesselrode était venue de Russie à Paris vers le commencement de l'hiver; elle y fut bientôt rejointe par un jeune Russe qui, dit-on, a été son amant avant qu'elle eût épousé Nesselrode, à qui elle a apporté trois ou quatre cent mille livres de rentes. Jusque-là, rien d'extraordinaire, c'est le train habituel de ce monde. Une catin riche est une quasi-honnête femme, et trois cent mille roubles de rentes valent mieux à trouver qu'un pucelage souvent problématique. Donc, la Nesselrode et son amant recommençaient je ne sais laquelle de leurs lunes de miel, lorsqu'une liaison s'établit entre la susdite grande dame et deux autres femmes de l'aristocratie russe, Mme Zéba et la princesse Kalerdjy.

Ces trois bonnes commères, joyeuses, peu chargées de scrupules, mais très-désireuses de festoyer largement leurs dernières années de jeunesse, conçurent le projet d'une société de débauche en participation. Elles divisèrent chaque semaine en deux parts : l'une sacrifiée aux exigences de la société, l'autre employée en représentations à leur bénéfice, et pour le bénéfice de ces représentations, elles choisirent une troupes de jeunes premiers pris parmi les littérateurs décolletés. La Nesselrode se mit sous la tutelle de Dumas fils, la Kalerdjy sous le patronage d'Alfred de Musset, la Zéba me semble taillée d'une étoffe à avoir besoin de tout un conseil de famille. Entre ces trois femelles et leurs conseillers, la débauche prit de grandes proportions, ce fut à qui de ces roués rendrait sa pupille plus savante en l'art *lupanarique*. On interrogea les auteurs, on approfondit leurs différents systèmes et enfin le très-ignoble marquis de Sade dut tressaillir d'aise dans sa fange au bruit des turpitudes dont il était l'inspirateur. Alex. Dumas fils, ce nègre mal blanchi par trois générations de descendance adultérine, cet arrière-petit-fils d'un marquis de la Pailleterie et d'une négresse de St-Domingue, trouva dans la Nesselrode l'écolière la plus complètement docile; de Sade à la main, il lui prouva tout le charme de la prostitution, les grandeurs de Messaline quittant la couche de Claude, pour aller raccrocher au forum ou satisfaire les appétits sensuels des habitués des cabarets. La leçon porta ses fruits; la Nesselrode vint sur les boulevards s'offrir aux passants. Heeckeren (le député) l'y rencontra deux fois et la ramena en lui faisant honte de ses débordements; mais rien ne put la corriger, et la fin de tout cela, c'est qu'un ordre de Pétersbourg fit rentrer la

comtesse en Russie; à l'heure actuelle, le mari est en route pour Pétersbourg et la femme pour Moscou?!!

On ne sait pas assez tout le mal produit par les œuvres monstrueuses du marquis de Sade *(Justine et Juliette).* Je ne parle pas seulement des tristes résultats produits par la lecture de ces ignobles romans, mais de l'influence qu'ils ont eue sur toute la littérature du XIXe siècle. Hugo dans *Notre Dame de Paris,* Jules Janin dans l'*Ane mort,* Théophile Gauthier dans *Mlle de Maupin,* Mme Sand, E. Sue, de Musset, etc., etc., Dumas daus son *Théâtre,* tous sont parents de Sade, tous jettent un morceau de sa débauche dans leurs productions.

Ils n'invoquent pas l'amour gracieux, jeune, entraînant, voluptueux comme une brise du printemps; mais l'amour ivre et débauché, l'amour blasé, et se retrempant, comme Tibère sur son rocher de Caprée, dans des caprices désordonnés. Tous ces auteurs veulent faire violer la pudeur de leurs héroïnes par le lecteur lui-même, qu'ils grisent, qu'ils étourdissent, qu'ils enflamment et qu'ils font pour ainsi dire entrer dans son lit, gorgé de luxure et prêt à toutes les turpitudes des anciens mystères des fêtes de Bacchus; que dis-je, prêt!..... désireux de se vautrer dans les profanations de l'amour!!!

Evohé!.....

DIMANCHE 30 MARS.

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde; j'y avais déjà dîné vendredi dernier. La porte était close pour tout le monde. Les convives étaient Nieuwerkerke, Ratomsky et

sa femme, Mme Desprès, sa fille et son fils, les deux Giraud et moi.

Après dîner, la petite Marguerite Desprès a été habillée en costume de femme algérienne; elle était charmante ainsi et offrait un spectacle assez voluptueux: on a dessiné, causé, pris du thé et fumé; enfin, la soirée s'est écoulée gaîment et doucement. J'ai lu deux ou trois des poésies de ce pauvre Labatut, le Limousin aveugle; elles ont fait grand plaisir.

L'histoire de Mme de Nesselrode a une suite: Alex. Dumas suit en poste les époux voyageurs; ils ne sont encore qu'en Allemagne, et le Nesselrode tremble que le romancier n'enlève sa femme, ainsi que les trois cent mille roubles de rentes dont elle est pourvue. S'il parvient à gagner la Russie sans encombre, la Nesselrode et son amant n'ont plus de chances; c'est une course désespérée à la *dot*. Qui sera vainqueur? Les paris sont ouverts.

Autre scandale!!

Le consul général de la Nouvelle-Grenade a été surpris trichant au lansquenet chez M. Rouzet, qui reçoit beaucoup et laisse jouer chez lui un jeu d'enfer. Le dit consul a avoué sa turpitude et a restitué quelques milliers de francs gagnés illicitement, et il s'est embarqué le lendemain pour l'Angleterre.

Les journaux d'hier racontaient cette sale affaire, mais seulement avec des initiales.

Il y avait également hier, dans les journaux, une lettre adressée par Félix Piat au duc de Bordeaux; cette épître est un tissu de sales injures, de grossièretés et d'insolences dont rien ne saurait donner l'idée:

« *Fils posthume et postiche du duc de Berry, souviens-toi de Louvet.* »

Allons, ferme, poussez, messieurs les rouges, éclairez de plus en plus l'opinion sur votre compte, montrez-vous nus, laissez-nous lire dans vos plus secrètes pensées!!!

Malgré tout cela, des aveugles ou des sourds nombreux ne verront rien, n'entendront rien, et un jour, nous nous trouverons sous la coupe de tous ces tigres qui rugissent aujourd'hui en attendant la chair fraîche. Félix Piat, mauvais écrivain, qui n'a jamais su qu'insulter aux noms glorieux de la France; c'est lui qui, il y a quelques années, publiait des feuilletons dans lesquels il osait dire que: « Bûcheron laborieux, il tenait à accomplir sa tâche en abattant quelques baliveaux restés seuls debout dans la forêt des préjugés. » Les baliveaux avaient pour noms:

Saint-Louis
François Ier
Henri IV
Louis XIV!!!

L'un, Saint-Louis, était un jésuite!!!

L'autre, François Ier, ainsi que Henri IV, des poltrons et Henri IV un voleur.

Louis XIV, lâche et couard!!!!!

Et les Félix Piat prétendent honorer la France; c'est de la boue faite homme: fidèle à sa mission première, elle ne sait que salir!!

LUNDI 31 MARS.

J'ai su aujourd'hui par *Didier* (le frère du sous-préfet de St-Denis), avec lequel je m'entretenais de l'affaire de Mme de Nesselrode, une autre histoire de cette dernière,

fort édifiante pour elle et pour Alex. Dumas, le fils, son amant.

Voici le fait. Cet hiver, Didier assistait au bal de l'Opéra, comme c'est assez son habitude; il y rencontra Alex. Dumas, donnant le bras à un *domino* féminin.

« Toi, qui aimes les *duchesses*, dit ce jenne littérateur, « en s'adressant à Didier, prends celle-ci pour une demi-« heure et uses-en à ta fantaisie. »

Puis, il lui abandonna le bras de ce domino et lui souhaita bonne chance; ce domino n'était autre que Mme de Nesselrode.

Didier n'a jamais eu affaire qu'à des filles et est très-versé dans les rendez-vous de théâtre et de femmes entretenues, fort libertin, très-blasé, quoique jeune, et professe cette croyance que les femmes sont une espèce d'animaux intermédiaires entre l'homme et la bête, et destinée seulement aux plaisirs de l'humanité.

Il conduisit Mme de Nesselrode dans une loge d'avant-scène, et là, comme la maîtresse de Dumas s'y prêtait de bonne grâce, il la traîta comme une fille à laquelle on n'oserait se fier. La Nesselrode, sans plaisir pour elle-même, fut employée à procurer à son amant d'une demi-heure les excitations les plus lubriques.

La demi-heure écoulée, Alex. Dumas fils reparaît, réclame la *chose* prêtée, tout le monde se salue et les deux amants regagnent leur logis.

Aujourd'hui, Alex. Dumas poursuit la Nesselrode, *objet de son amour!!!* Je crois plutôt qu'il poursuit la cassette!!

Les journaux prétendent ce matin que le tricheur surpris chez M. Rouzet, prenait faussement le titre de

consul général de la Nouvelle-Grenade, et qu'il n'a jamais appartenu à la diplomatie d'aucun pays.

Je le veux bien... pour l'honneur de la diplomatie... elle ne compte donc pas un *Bourbelle* de plus.

MARDI 1er AVRIL.

Edmond Adam, qui a été secrétaire général de la préfecture de la Seine sous le gouvernement provisoire, cause volontiers, entre amis, des faits qui sont venus à sa connaissance pendant son temps de pouvoir. Je suis bien aise de rapporter ici une anecdote qui m'a été redite aujourd'hui, par de Vaine, qui la tient directement de cet ancien *fonctionnaire rouge.*

Lorsque déjà le parti bonapartiste s'agitait pour amener la présidence du prince Louis-Napoléon, des rapports journaliers de la police particulière de l'Hôtel de ville annonçaient que, dans un club cramoisi du faubourg St-Antoine, un jeune orateur entretenait tous les soirs les frères et amis des projets de la famille impériale, et les agents, par les propos qu'ils rapportaient, prouvaient suffisamment que ce jeune orateur était bien informé.

L'Hôtel de ville voulut savoir quel était cet homme; il fut suivi, espionné et voici ce qui fut découvert:

L'orateur occupait l'emploi de commis dans la maison *Gallois Gignoux*, marchand de nouveautés, rue Duphot, au coin du boulevard; de plus, il était un des amants de Mme Kalerdji, qui d'autre part ouvrait ses bras aux tendresses d'un des princes Bonaparte.

Le prince, moins apprécié sans doute que le commis, livrait, dans ses causeries, les secrets politiques de son parti et la Kalerdji les recueillait pour les abandonner au commis, dont ils relevaient singulièrement l'éloquence. La Kalerdji, comme on le voit, a poussé très-loin ses études sur les différentes classes de la société.

Autre anecdote.

Edmond Adam et les rouges sont convaincus qu'au 13 juin Ledru Rollin a été entraîné, malgré lui, au Conservatoire, d'où il est sorti par une fenêtre, pour aller vivre en exil.

Ils expliquent ainsi cet entraînement.

Ledru Rollin était alors l'amant de Judith (l'actrice) et se prononçait encore le 12 juin contre toute manifestation; le soir de ce jour, il voit sa maîtresse; elle l'enflamme, elle le pousse et enfin le précipite vers la rue St-Martin. Il va sans dire que cette Judith, à la solde de la police, s'était engagée à holopherniser ainsi le grand révolutionnaire.

Tout cela est assez joli.

MERCREDI 2 AVRIL.

Véron racontait à un de ses amis son voyage en Allemagne et sa visite à M. le duc de Bordeaux; il se louait beaucoup du prince, qui l'avait parfaitement accueilli et il terminait son discours en disant:

« *J'ai été touché.* »

« Alors, tu es guéri », répondit son interlocuteur.

Tout le monde sait que Véron est couturé d'écrouelles et que le privilège des rois de France est de guérir les écrouelles en les touchant.

M......, nommé, il y a quelques jours, consul général à Cagliari, s'était introduit dans le Louvre en 1830, pendant les journées de juillet, pour sauver, à son profit, quelques-uns des bijoux qui y sont conservés; il était accompagné d'un serrurier, sans doute pour ouvrir les armoires; mais le futur consul général rencontra des gardiens qui le jetèrent par la fenêtre. Cet homme, très-souple, très-adroit, se *pelotonna* comme Figaro et ne se fit aucun mal. Cette histoire occupe en ce moment les salons.

Quelques-uns prétendent que cette histoire est une invention légitimiste; je n'en ai pas trouvé de souvenir au Louvre.

JEUDI 3 AVRIL.

Soirée chez le Prince de Canino. Toujours même étrange société. Le Prince se montre de mieux en mieux révolutionnaire. C'est un hideux personnage.

Sa fille est très-coquette; Exelmans paraît en bonnes relations avec elle.

J'ai fait deux robbers de whist avec la marquise de Contades, le maréchal Exelmans et le Prince Achille Murat; puis, nous sommes restés à causer jusqu'à une heure, la Princesse Mathilde, Canino, sa fille, son gendre, M. et Mme Tarral, Exelmans le fils et moi.

VENDREDI 4 AVRIL.

Dîner chez la Princesse Mathilde avec le vieux général Armandi, qui est âgé aujourd'hui de soixante-douze ans; ce brave militaire servait en 1799 et 1800 sous les ordres de Masséna, au siége de Gênes; à cinquante ans de distance, il a tiré son dernier coup de canon, contre les Autrichiens, au siége de Venise. Il commandait l'artillerie de cette ville insurgée pour recouvrer la liberté. Ce n'est point un démagogue, car la révolution de Venise n'était point démagogique et ne ressemblait en rien à celle du reste de l'Italie. Venise ne s'est rendu qu'après dix-sept mois de lutte et après avoir épuisé ses vivres et ses munitions. Le général Armandi, avec la loyauté d'un brave militaire, a rendu justice aux Autrichiens, il a loué leur humanité et les égards qu'ils ont montrés aux vaincus, et il a déploré la funeste influence exercée sur les affaires de Venise par les révolutions du reste de l'Italie, conduites par Mazzini, Garibaldi et autres. La tentative de révolte de Naples a fait rappeler, par le roi de Naples, sa flotte qui, avec celle de Charles-Albert, nous rendait maîtres, a-t-il dit, des arrivages par mer. La bataille de Novare a forcé le roi à retirer également la sienne, et Venise alors a été bloquée. D'ailleurs, l'aristocratie vénitienne a sacrifié la moitié de sa fortune pour soutenir la cause nationale.

Le soir, musique au Louvre; puis, soirée dans mon atelier. Giraud a fait la caricature de Chennevières, employé au musée des dessins. Le marquis d'Hertford, le comte de la Villetreux, le comte de Baillon, Baudin,

premier secrétaire à Naples, Tarral, Sandeau le romancier, M. de Nieuwerkerke le père, et plusieurs artistes ont pris le thé avec nous. Ces soirées seront closes au mois de mai; elles sont charmantes et très-recherchées; on y cause intimement et jamais de politique.

VENDREDI 11 AVRIL

Voilà toute une semaine que je n'ai écrit et cependant j'ai vu et j'ai su bien des choses différentes. Mais nous avons été si agités, si préoccupés des affaires socialistes, de la formation d'un ministère, enfin éclos depuis hier soir, et du travail que nous avons eu au Louvre, que je n'ai pas ouvert mon livre noir.

J'ai, pendant cette absence de mon répertoire, vu entre autres M. Martinet, inspecteur des beaux-arts, qui, en 1848, officier de la garde nationale, sauva la duchesse d'Orléans, en la conduisant de la Chambre aux Invalides, où, m'a-t-il dit, « le maréchal Molitor hésitait à la recevoir; ce fut le général Petit qui lui ouvrit les portes de l'hôtel!! » Martinet m'a dit encore qu'au moment où la duchesse avait quitté le Palais Bourbon, Crémieux s'était approché d'elle et lui avait énergiquement protesté de son dévouement. « Je vais travailler pour la Régence, avait-il ajouté, *soyez sans inquiétudes, Madame, et comptez sur moi.* »

Judas! Judas!!; il y a toujours des juifs, pour ne pas laisser perdre la race des Judas.

Le matin même, sur le boulevard, Longperrier voyait Odilon Barrot à cheval, Fiorentino tenait le cheval par

la bride et conduisait son triste cavalier qui, haranguant la foule, lui criait: « *La Régence est chose convenue, nous avons la Régence!* »; puis, comme un homme en blouse fait entendre le cri de: *Vive la république*, Odilon Barrot, se retournant vers lui avec une légère variante dans la phrase:

« *Oui! mon ami. Vive la république! Nous aurons la république!* »

Villot, le conservateur des tableaux du Louvre, était à la même heure dans les bureaux du *National*, où tous les chefs se réjouissaient de la Régence!!

L'intrigue Orléans-Montpensier, qui arrachait au roi son abdication, allait à merveille à tous les *Marrast*, ils n'osaient pas concevoir une plus grande perturbation.

Dans cette affreuse journée du 24 février, Martinet a été confondu de la lâcheté de beaucoup de gens et de l'inertie de presque tous. Il a vu, sur la place Louis XV, le général Bedeau, que rien ne pourra laver dans son esprit d'avoir laissé massacrer les gardes municipaux.

Le colonel de la garde républicaine, avec lequel j'ai dîné mercredi, et qui se trouvait également sur la place Louis XV, accuse aussi Bedeau.

Mardi dernier, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec le général Rébillot, le colonel Saint-Mars et cet intrigant de Ladvocat, ancien directeur des Gobelins, que Ferdinand de Lasteyrie accuse d'être un voleur. Il prétend que, chargé par le pouvoir législatif d'une enquête sur la gestion de Ladvocat, il a eu la preuve des filouteries commises par cet homme sur les prix des laines.

La princesse et Nieuwerkerke n'en veulent rien croire, car le Ladvocat joue son rôle de dévouement au président avec une grande ardeur.

Les intrigants ont toujours beau jeu; leur comédie fait son effet.

James, de Lyon, auteur de la souscription pour la statue de Lyon, Ladvocat et quelques autres trouvent le moyen de persuader qu'il n'y a emploi si bien rétribué et si honorable qui soit trop bon pour eux.

Comme je hais le métier de solliciteur, on trouve tout simple de me laisser, même sans titre officiel, secrétaire des musées, avec des appointements très-minimes; une seule fois, j'ai voulu être membre d'une commission artiste à instituer auprès du ministère de l'Intérieur. Nieuwerkerke voulait bien m'y faire admettre, mais comme scribe, *secrétaire-rédacteur,* sans voix délibérative; enfin, comme un commis.

Quand je suis seul, je ris de ces prétentions et de ces supériorités dont on veut m'accabler.

Laborde entre autres, membre de l'Institut, qui s'occupe des inscriptions grecques, sans savoir le grec, et qui fait des fautes grossières dans un mot qu'il imprime en grec; Laborde, qui tente de voler le ministère de l'Intérieur, en divisant en six, trois livraisons d'un ouvrage publié par lui; Laborde, que M. de Montalivet nommait *par ordre* conservateur-adjoint, mais qu'il ne voulait pas admettre au Louvre; Laborde, ingnorant en toutes choses, mais très-charlatan, frère de Mme Odier, maîtresse de Thiers, frère de Mme Delessert, maîtresse de Mérimée, se faufile partout, est de toutes les commissions et boit dans tous les verres:

Membre de l'Institut;

Conservateur du Louvre;

Membre de la Commission des monuments historiques;

Membre du Jury pour l'exposition du Louvre,
Délégué à cette même exposition;
etc., etc., etc.

Ces gens-là accaparent tout!!

Et sous tous les régimes, c'est la même chose.

Laborde veut arriver à la direction des musées et il y arrivera, non-seulement par ses amis qui le soutiennent, mais par ses ennemis et les gens qui devraient le briser et qui le ménagent.

Laborde me demandait un jour de quel siècle pouvait être un manuscrit grec écrit par ordre d'Alexis Comnène, pour l'abbaye de St-Denis!!!!

Je ne me regarderai jamais comme inférieur à cet homme. Depuis quinze mois, je puis bien être employé à écrire de stupides lettres et de stupides rapports administratifs; depuis quinze mois, je ne puis m'occuper ni de mes travaux historiques, ni de mes travaux sur l'histoire des arts, mais je méprise la *science* et la personne de tous les *Laborde.*

Ces gens-là se partagent toutes les places, tous les emplois; il n'y a qu'eux, aussi les affaires marchent. Travaillez toute votre vie et sachez bien ce dont vous vous êtes occupé, si vous n'êtes pas un Laborde, on vous fera cirer des souliers.

Nieuwerkerke a fini par trouver cela tout simple, à force de le voir trouver simple aux autres.

Chez le Prince de Canino, hier, il y avait un peu plus de monde qu'à l'ordinaire. Morny y est venu pour la première fois; les Napoléoniens de bon aloi et de faux aloi commencent à s'y montrer, le vice-président s'y trouvait. J'aime la bonne foi avec laquelle ils veulent bien discuter

vos hommes et vos actes: mais ils se gendarment si vous avez la prétention d'user de représailles. Leur opinion est élevée à l'état de *fétichisme*. M. de Crouseilhes est nommé ministre de l'Instruction; il y a encore, comme appendice moral de son intérieur, à en détailler la composition et à parler un peu de cet homme qui appartient à la classe des intrigants. Je l'ai connu chef du cabinet de M. de Peyronnet; il avait épousé M[me] de Belmont (M[lle] de Choiseul), plus âgée que lui, mais merveilleusement apparentée; aussi le duc de Fitz James, son beau-frère, le poussait-il fort. Adopté par la société légitimiste, et cependant bien avec tous les pouvoirs, il est devenu conseiller à la cour de cassation, puis député, puis ministre! Après son ministère, il aura quelque présidence dans la cour.

E sempre bene.

Sa maison est tenue, sa femme étant morte, par son beau-fils et sa belle-fille, le marquis et la marquise de Belmont (le père de ce Belmont, jeune et joli garçon, s'est fait tuer, à Reims, en 1814, à la tête d'un régiment de gardes d'honneur que l'empereur lui avait donné après une maladie de désespoir, causée par un pet qu'il avait lâché à la Malmaison, devant toutes les jeunes femmes qui s'y trouvaient).

Alfred de Belmont, le marquis actuel, a été fort bien de sa personne; il est très-gros aujourd'hui; il a perdu son frère aîné Florestan en 1832.

Florestan était une copie de Lauzun, Richelieu, etc., etc. Quant à Alfred, joueur effréné, coureur de filles, il a passé sa jeunesse dans le tripot de Frascati, ou chez lui à guérir sa v....., et il se guérissait bien souvent.

Ignorant comme une carpe, le monde n'avait pour lui aucun attrait; une seule fois, je l'ai vu à un bal chez sa tante, la comtesse Moreton de Chabrillant, et comme je lui disais : « Les femmes que vous voyez ici ne vous plaisent-elles pas mieux que les filles du b..... », il me montra une femme de trente-cinq ans, assez rebondie, et me répondit: « Ma foi, je coucherais bien avec celle-là, qui ressemble à une putain de ma connaissance ». Quand Alfred s'est un peu réformé, il s'est fait entretenir par la grosse marquise de Lauriston; on prétendait dans le monde que cela lui faisait tort.

Cependant, il a voulu se marier; il a demandé Mlle de Vernaut. J'étais à la campagne, chez Mme la baronne d'Ivry, sœur de Mlle de Vernaut; elle me demanda si je conseillerais à une jeune personne d'épouser Belmont, et elle ne me nommait pas la jeune personne.

Je répondis que «si j'avais quelque pouvoir, je m'y opposerais de toutes mes forces. »

Le mariage était arrêté; je suis, dès lors, brouillé avec Mme d'Ivry. Mlle de Vernaut (Mlle Bignon) est fille de cette jolie baronne de Vernaut que Hope entretenait depuis de longues années. Les Vernaut ont vingt mille livres de rentes et ils dotent chacune de leurs filles de quatre cent mille francs. Tout cela passe, Hope a donné de belles fêtes et peut en donner encore. Vernaut est bien reçu et bien accueilli partout.

M. de Crouseilhes, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, a son intérieur ainsi composé :

Un beau-fils, ancien débauché honteux, une belle-fille, aimable, dit-on, mais dont la famille ne peut être donnée en exemple par un *ministre de l'Instruction et des Cultes.* Lui-même est un heureux intrigant

Plaudite cives!

SAMEDI 12 AVRIL.

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde; puis, il y a eu soirée au Louvre; deux cents personnes y assistaient. Bonne musique. Lecieux a fait grand plaisir avec son violon; Lefort, baryton, en chantant la romance de *La Favorite*. La soirée dans mon atelier a été très-gaie; Levassor a chanté deux chansonnettes un peu légères, mais charmantes. Giraud n'est pas venu. Beaucoup de gens du *monde* et une bonne conversation.

Nieuwerkerke m'a promis encore une fois la secrétairerie générale des musées.

Il s'agit, cette année, si Guizard est nommé conseiller d'Etat, d'adjoindre à la direction des musées la commande des objets d'art et les monuments historiques. Si Nieuwerkerke peut tenir sa parole, ma position deviendra plus convenable; mais cet intrigant d'Auguiot la rendra difficile; il sait que je le connais, et puis il voudra toujours s'affranchir de la secrétairerie générale. C'est un mauvais homme; il est ennuyeux de lutter contre cette canaille.

Aujourd'hui, je suis allé à l'Opéra comique entendre *le Caïd;* c'est pour moi de la petite musique, enfin, un pauvre spectacle.

DIMANCHE 13 AVRIL.

J'ai dîné à la table d'hôte de Mme la marquise du Vallon. Il y avait là M. de Tourdonnet, l'écrivain de la race bovine; le marquis de Papon, l'officier croate; puis une

foule de Limousins. J'ai causé avec la marquise du Vallon de l'avenir de sa fille Théodorine, coquette sans cœur et très-manégée, qui n'en est pas, je crois, à ses débuts dans la carrière amoureuse. Fould, ministre des Finances, a passé par là.

La marquise m'a dit qu'elle laissait sa fille libre de faire un choix, qui lui fallait un homme bien placé, sérieux et alors, s'il lui convient, elle pourra le prendre pour amant; à elle ensuite de faire durer la liaison et d'en tirer le meilleur parti.

Le favori de la demoiselle Théodorine est en ce moment A. de La Guéronnière, rédacteur en chef du journal *Le Pays*. Cet homme a de l'esprit beaucoup, de bonnes manières, il est aimable et très-épris. A quel point en est-il arrivé avec Théodorine? Je ne le sais pas trop, mais je pense les affaires très-avancées. Il vient tous les soirs et pendant le lansquenet à dix sous, il se tient derrière sa chaise et lui parle bas en faisant le moins de bruit possible. Tourdonnet, petit, maigre et laid, est jaloux, il épie La Guéronnière et rapporte à madame de La Guéronnière les faits et gestes de son mari. La marquise du Vallon prétend que cette dame se soucie fort peu des infidélités du publiciste et qu'elle se dédommage dans l'amour du frère, des mécomptes matrimoniaux. Toute cette maison du Vallon est un imbroglio unique. Les deux plus jeunes filles ne sont encore que des amorces. Le jour où leur sœur aînée aura placé son *cœur*, elles commenceront leur rôle sérieux.

La dernière m'inspire toujours une profonde pitié; je suis avec intérêt les progrès que le mal peut faire en son cœur; hélas! elle arrivera, comme sa sœur aînée, malgré

les talents et les qualités dont elle est douée, à n'être qu'une femme *légère*. On a trop la volonté de tirer parti d'elle pour qu'elle puisse échapper. Ces pauvres filles perdent leur virginité morale avant d'avoir perdu l'autre, et lorsqu'elles se livrent, elles n'ont plus rien qu'elles puissent apprendre, plus rien dont elles puissent rougir.

Mieux vaudrait faire franchement un harem des trois sœurs et les vendre au plus offrant!

LUNDI 14 AVRIL.

Rien de bien particulier; on ne parle que de 1852 et chacun cherche à se faire peur. Les *rouges* sont les ogres dont les grands niais du jour se font de magnifiques terreurs. A l'Elysée, on affecte un grand calme...... Enfin, qui vivra verra.

MARDI 15 AVRIL.

J'étais ce soir au Théâtre Français, où Rachel jouait Valéria; il est inconcevable qu'un théâtre soit subventionné par l'Etat pour représenter de pareilles ordures : la réhabilitation de Messaline. Les conservateurs se plaignent de la démoralisation de la société et ils instituent des théâtres à la tête desquels ils placent des A. Houssaye ou des Roqueplan, des théâtres où l'on joue des Valéria. A. Houssaye est, comme Roqueplan, un produit de Véron : cet homme implante partout ses pustules.

MERCREDI 16 AVRIL.

Dîner chez la Princesse Mathilde, avec lord Hertford, Mérimée, Nieuwerkerke, son oncle William, Ratomsky et sa femme, et Giraud, qui a fait après dîner la caricature du marquis, de Mme et de Mlle Després.

Le dîner a été gai, animé, plein de causeries.

Lord Hertford a été très-apprécié. La Princesse a raconté qu'Augustine Brohant avait écrit au président pour se plaindre du frère de la comtesse Jules de Castellane, qui a juré de l'empêcher d'avoir un amant et qui la force à fuir en Belgique pour éviter ses emportements. La susdite Augustine Brohant, dont le jeune Villoutray interrompt ainsi le service au Théâtre Français, demande à ce que sa fuite soit considérée comme nécessitée par force majeure et ne lui porte aucun préjudice pécuniaire. Le plus joli de l'affaire, c'est que la comtesse Jules de Castellane, plus ole qu'il n'est permis de l'être, se mêle à toute cette intrigue, et demande une audience au président pour la régler. Villoutray est le fils de ce déserteur de Waterloo qu'on rebaptisait *Vil ou traître.*

Le mot est joli et sanglant!

Mérimée est comme Nieuwerkerke, il faut qu'il soit de tout. Il me disait : « Je suis membre de neuf commissions!! » Il y a des accapareurs de places non rétribuées qui ne laissent rien à quelques travailleurs qui ont moins de savoir-faire. Être d'un grand nombre de commissions, c'est une perpétuelle réclame. Les *Laborde* arrivent ainsi

et ils sont de l'Institut! et pas une commission dont ils ne doivent être membres.

Dans ce siècle, il manque un *satirique* avec un fouet.... Allons, à la besogne, fouettez, fouettez!!!

JEUDI 17 AVRIL.

Mirabeau m'a écrit ce matin que, *malgré mes prédictions,* Mme de Persan avait gagné son procès contre son mari; je lui ai répondu que mes prédictions étaient des craintes, justifiées par la perte d'un premier procès.

Mirabeau oubliait les confidences qu'il m'a faites, il y a quelques années; j'ai su par lui la liaison de Mme de Persan avec Dudon, qui passe pour son père, avec le prince de Bauffremont, le dernier amant de sa mère, etc. Mme de Persan est une petite catin fieffée, dont le plus grand plaisir est de débaucher les amants de sa mère. La duchesse d'Esclignac racontait comme quoi Mirabeau couchait avec cette petite commère; enfin c'est une femme sans cœur, rompue à la débauche et qui ne recule pas devant un ou deux amants de plus. La correspondance de la duchesse avec sa fille, publiée par la *Gazette des Tribunaux,* est une chose honteuse. Cependant, Mme de Persan gagne son procès; mais son mari est une canaille et toute la famille Talleyrand a fait des visites aux juges.

Mirabeau et elle vont désormais vivre ensemble; tout cela est joli.

VENDREDI 18 AVRIL.

Dîner chez la Princesse Mathilde avec Nieuwerkerke, M. et Mme Ratomsky, Mme et Mlle Desprès.

Mme Desprès devient de plus en plus aigre et prend la parole en toute occasion avec une assurance imperturbable. Elle fronde la société et se loue elle-même sans mesure. Suivant elle, il faut moins se défier des pauvres que des gens du monde, qui sont des voleurs, etc. etc. Paris est peuplé de niais ou d'aigrefins, mais Château-Thierry, où elle a été élevée, est un *Eldorado,* un paradis terrestre, qu'habite la meilleure et la plus spirituelle compagnie de France. Elle soutenait, il y a trois jours, que c'était Limoges et que, dans cette capitale du Limousin, les femmes étaient charmantes, spirituelles et savaient tenir des salons de causerie. Mme Desprès fait sans doute son tour de France. Je ne désespère pas de voir arriver la réhabilitation de Carpentras.

Je crains beaucoup pour la Princesse l'installation chez elle de cette dame de compagnie, si différente sous tous les rapports de la pauvre baronne de Reding. Personne ne connaît la vie de Mme Desprès, veuve d'un vieillard, mort depuis dix-sept ans, et qui élève près d'elle deux enfants qu'elle dit orphelins et légués à sa charité par une amie inconnue; l'un a treize ans et l'autre quatorze, je crois, et c'est une fille. Mme Desprès a été fort liée avec le duc de Praslin (l'assassin). Ce soir, elle a trouvé le moyen de dire du mal de la famille de Mme de Praslin. Mme de Coigny, sa grand-mère, était une méchante pécore; sa

mère (la jeune fille d'André Chenier) était laide et un de leurs cousins était aux galères.

Ou je me trompe fort, ou Mme Desprès et sa fille Margot sont deux mauvaises créatures. La fille est aussi apprêtée et aussi maniérée que la mère. Je remarque, depuis son introduction dans la maison de la Princesse, combien elle a su refroidir pour Mme Ratomsky.

Je n'aime pas cette nature de femme fausse comme un jeton; Margot a toute la fausseté de sa mère, et elle est encore plus dissimulée; elle affecte des indifférences ou des dédains, des accès de vertu ou des naïvetés, qui sont de la plus haute comédie.

Mme Desprès se soulève d'indignation lorsqu'il est question d'une femme légère. Elle exècre le faubourg St-Germain, n'aime pas les prêtres, mais elle est très-croyante, dit-elle. Enfin, cette femme s'impatronise chez la Princesse et c'est un malheur, l'avenir le montrera. Ce n'est pas une amie, c'est une californienne qui cherche à laver des sables aurifères.

Le maréchal Narvaëz est venu le soir, nous avons causé du mouvement insurrectionnel qui s'est déclaré en Portugal, sous la direction de Saldanha. Narvaëz croit le ministre des Affaires étrangères espagnol complice de ce mouvement. Lorsqu'il était envoyé d'Espagne en Portugal, Narvaëz, alors premier ministre à Madrid, lui écrivit d'appuyer Thomas, le ministre portugais, cause actuelle de l'insurrection; mais l'envoyé espagnol répondit que cela lui était impossible, car il avait des engagements avec ses ennemis; l'envoyé fut rappelé et exilé; aujourd'hui, il est ministre des Affaires étrangères du ministère qui a succédé à Narvaëz!!

La reine du Portugal, a dit le maréchal Narvaëz, est une femme d'énergie et d'intelligence; elle soutient, *au moins,* le ministre qui a sa confiance et c'est elle qui a ordonné au roi, son époux, de se mettre à la tête des troupes.

Dans la manière dont Narvaëz a prononcé cet *au moins,* il y avait tout un long reproche pour la reine d'Espagne, et il était mérité. Ce tripotage de reines avec leur mari de la main gauche ou leurs amants de toutes mains, est la cause de la chute de Narvaëz; il tenait l'Espagne et cette cour honteuse d'une main ferme.

Qu'arrivera-t-il de son absence? Déjà la révolte en Portugal, le parti anglais peut en profiter pour ressaisir son influence; l'Espagne et la France s'en mordront les doigts.

SAMEDI 19 AVRIL.

L'assemblée est en vacances, les esprits sont un peu moins agités dans la ville, et cependant le commerce souffre de l'incertitude où chacun est de l'avenir. Avec notre belle constitution, il faudrait tous les quatre ans retomber dans la même situation, souffrir les mêmes maux, risquer les mêmes révolutions.

J'ai publié dans le journal «*La Patrie*» une longue lettre sur l'insuffisance du budget des musées. Cette lettre est destinée surtout aux représentants, qui généralement connaissent peu les beaux-arts et les traitent fort mal.

DIMANCHE 20 AVRIL.

Les églises sont pleines, Pâques attire à ses cérémonies un grand nombre de chrétiens; il y a un retour marqué vers l'église; à Notre-Dame, les communiants de toutes les classes de la société ont reçu l'hostie consacrée des mains de l'archevêque.

L'incertitude des jours à venir remplit les esprits d'un trouble profond. Chacun scrute sa conscience, chacun cherche une force contre les maux à venir dans la croyance qu'il avait négligée. On veut bien *recroire* un peu en Dieu, parce qu'on ne sait plus croire à rien des choses d'ici-bas.

LUNDI 21 AVRIL.

Le National et *la République* sont les deux seuls journaux qui aient paru. Ils rendent compte des troubles de St-Gaudens d'une manière *charmante.* Le préfet, le sous-préfet, la gendarmerie en un mot, a fait tout le mal au milieu d'une population paisible; elle a jeté le trouble parmi de placides émeutiers qui chantaient d'innocentes chansons.

Voilà comment il est permis de nos jours et de par notre belle forme de gouvernement de vilipender le pouvoir, de mentir, de *colérer* les patriotes comme au bon temps de 1793 en dénaturant les faits. Pour les journaux de la nuance du *National,* tout fonctionnaire est un ennemi, tout émeutier est un ami qui ne peut avoir tort.

MARDI 22 AVRIL.

Dîner insignifiant chez la marquise de Guadalcazar. Soirée chez la Princesse Mathilde, où il y avait beaucoup de monde. Le président devait y venir, mais il a eu un accès de goutte et il est resté à l'Elysée.

Le nombre des femmes russes était considérable, il s'en trouvait beaucoup de très-laides, difformes, rachitiques; j'ai causé avec un bas-bleu de Pétersbourg, dont j'oublie le nom et qui m'engage régulièrement tous les huit jours à venir la voir; je n'y ai pas mis le pied encore. Elle demeure actuellement aux Champs Elysées, avenue Lord Byron 14.

Mme Zéba était plus *buffle* que jamais; j'ai causé avec la jolie Mme Manara et la princesse Samoïloff, qui depuis un an est séparée de son troisième mari, le comte de Mornay, le diplomate. J'ai causé aussi avec Denpey, le député, et je l'ai fort engagé à s'opposer à l'achat des 27 tableaux Gudin, qui doit être proposé à l'assemblée. C'est tout simplement une preuve de savoir-faire de Gudin, qui ne désire pas que ces tableaux, faits par ses élèves et retouchés par lui, soient exposés à la chance des enchères. J'ai remué ciel et terre pour empêcher cet achat et pour engager au contraire à l'acquisition des deux tableaux de Géricault et du portrait de Cinq-Mars, par Lenaire, provenant de la galerie du Palais-Royal; mais l'assemblée ne comprendra pas.

MERCREDI 23 AVRIL.

Dîner chez la Princesse Mathilde, avec le maréchal Exelmans. Après dîner aux Italiens avec la Princesse, le maréchal et son fils, Mme Desprès et sa fille, et E. de Nieuwerkerke. On donnait Hernani, opéra de Verdi; nous avions la loge du président.

Persigny est venu faire l'aimable et affecter ce qu'il croit être des façons de grand seigneur; je trouve qu'il ressemble à un homme de bonne compagnie, comme la chicorée ressemble au café.

Dans une loge du milieu, il y avait le maréchal Jérôme, en compagnie de ses deux *du Cayla,* Mme de Plancy et Mme de Monyon; cette vieille débauchée, qui s'affiche, est hideuse. Le maréchal Jérôme passait pour un polisson sous l'empire; maintenant c'est un vieux drôle. Toute cette famille du président, à peu d'exceptions près, est ignoble et lui fait le plus grand tort.

Gilbert de Voisins était dans une loge d'avant-scène, avec une affreuse grosse femme qui sans doute est sa maîtresse.

De Voisins est encore une créature de Véron et il en est digne. Il a été successivement entretenu par Mme de Nicolaï, Mme Manuel, femme de l'agent de change tué en duel par Beaumont, prédécesseur de de Voisins, Mme la duchesse de Raguse, puis époux de Taglioni, la danseuse, qu'il ruinait et qui s'est séparée de lui. Conspué, honni, ruiné, il a eu recours à Véron, qui l'a trouvé digne de sa protection.

De Voisins est commissaire du gouvernement auprès du Théâtre Italien. Il est remplumé, il a sa loge et habite un très-joli appartement, rue Caumartin. Dans ce monde, la vertu a toujours sa récompense.

LUNDI 28 AVRIL.

Depuis plusieurs jours, j'ai eu tant de choses à écrire pour le musée, soit dans les journaux, soit administrativement, qu'il m'a été impossible de songer à mon livre et pourtant j'avais bien des choses à enregistrer: je les écrirai sans ordre et comme elles se présentent à mon souvenir.

Gudin (Théod.), peintre de marine, l'homme le plus vaniteux et le plus personnel du monde, a épousé la nièce de Lord Wellington. Gudin est bardé de croix, comme tous les *croisés* de notre époque; il dépense en luxe et en fêtes tout l'argent qu'il gagne, il joue au grand seigneur et reçoit les deux nobles faubourgs de Paris. C'est un ladre lorsqu'il ose l'être et l'histoire de ses ladreries est vivante dans la mémoire de ses élèves. Il était parvenu, sous le règne de Louis-Philippe, à se faire adopter par la cour; c'était le peintre bien-aimé, chéri, choyé, enfin on en fit un peintre de la marine française, avec uniforme; on lui donna 200,000 fr. de commandes et un atelier au Louvre.

Après la révolution de février, le gaillard qui se plaçait au niveau des Van Dick, des Rubens, crut qu'il

arriverait sans peine à être nommé ambassadeur de France à Londres; on s'est moqué de lui, et la velléité lui en a passé.

Ce n'est plus qu'un grand peintre *grand seigneur.* Il est fils d'un M. Béraud et d'une petite ouvrière; mais comme M. Béraud n'a jamais épousé l'ouvrière, Gudin est tout simplement un *bâtard.* Sa mère, bonne femme, très-commune, vit encore et, pour se distraire, elle aide la cuisinière!....

Ce sont là des chagrins domestiques qui font pousser des cheveux blancs au peintre grand seigneur.

Gudin a eu beaucoup de femmes; les deux dernières, Mme la baronne de Montaran, peintre, poëte et musicienne, qui a été fort jolie, il a rompu avec elle, pour se marier; l'autre est l'affreuse Mme Koreff, femme du médecin, vraie fille qui s'est donnée à tout le monde et même aux gardes mobiles, qui n'en voulaient plus.

Mme Koreff arrangeait, en cachette de la famille Hay, le mariage de Gudin, et Gudin la payait en *monnaie de singe.*

Gudin avait 27 tableaux parmi ceux que la succession du feu roi fait vendre aujourd'hui; il avait peur que ces tableaux *bâclés* par ses élèves ne fussent mal vendus et il a cherché à monter toute une affaire pour les faire acheter par l'Etat; mais comme il a échoué dans cette entreprise, j'apprends qu'il les rachète lui-même. Hier, en dînant chez la Princesse Mathilde, nous avons causé de cette vente et de Gudin; puis, on a parlé des affaires politiques, de la prorogation des fonctionnaires, etc., etc. D'après ce qui m'a été dit, on commence à être moins sûr de Carlier, on le sait trop attaché à Changarnier.

Quant au président, toujours le même sang-froid et la même impassibilité; il a dit à la Princesse, qui change de logement :

« Vous faites bien, ma chère, de prendre un hôtel plus « grand, car, en 1852, celui que vous occupez aujourd'hui « serait trop petit; la prorogation accomplie, il faut que « vous soyez établie convenablement. »

Cet homme ne doute pas de sa fortune et c'est déjà une raison de succès. L'année dernière, il disait à la Princesse : « Soyez sans crainte, ma chère cousine, je ne sortirai pas vivant de la France. »

Il paraît certain du succès; l'avenir seul peut prouver s'il se trompe, car personne ne peut en ce moment prédire ce qui adviendra.

JEUDI 1er MAI.

Je suis malade depuis quelques jours, et je sors peu; par conséquent, je sais peu de chose. Les affaires vont en intrigues, chacun veut jouer au plus fin et presque tous sont bêtes comme des oies.

On me remet à l'instant une chanson, saisie à Belleville, dans un cabaret, sur des démocrates socialistes qui la chantaient avec effusion; je la transcris : elle donnera une idée des sales instincts, des abominables passions qu'on ·t parvenu à surexciter.

Mangeons, mes chers amis, les nez de ces *Réacs*.
Qui, depuis très-longtemps, nous traitent en *Fellahs*.
Mettons le *riffle*[1])!! amis, dans toutes leurs maisons,
Et faisons-les griller comme un cent de marrons.
Sur l'air du tra la la, etc. etc.

Robespierre et St-Just étaient de bons enfants,
Ils ont coupé le cou aux riches, aux *faignants*,
Il faut en faire autant à tous les *Aristos*
Et nous leur *grincherons*[2]) après leurs *monacos*.[3])
Sur l'air du tra la la, etc.

On n'aura plus besoin d'acheter des chevaux,
Les *Réacs* traîneront fiacres et chariots,
Et lorsque l'un d'eux tombera de douleur,
Avec un gros gourdin on relèvera le farceur.
Sur l'air du tra la la, etc.

Tous les *Démocs* et *Socs* auront à l'avenir
Des poulets, des chapons, du mouton à plaisir,
Le *Picton*[4]) le meilleur sera pour nos boyaux,
La *Lance*[5]) restera pour les vils *Aristos*.
Sur l'air du tra la la, etc. etc.

Voilà quels sont aujourd'hui les chants de nos cabarets du faubourg. Les faiseurs s'adressent aux plus mauvaises passions; ils promettent à la populace la satisfaction de ses appétits sensuels: dans d'autres chansons, la canaille se réjouit en se félicitant de l'espoir de violer les femmes et les filles des *Aristos!!*

C'est hideux!

---

1) *Riffle* (en argot) — feu.
2) *Grincher* — prendre.
3) *Monacos* — dans de la Principauté de Monaco, argent.
5) *Picton* — vin.
4) *Lance* — mauvais vin.

DIMANCHE 4 MAI.

Aujourd'hui, grand anniversaire de la proclamation de la république; il fait un temps affreux, les fêtes s'en ressentiront; d'ailleurs, personne n'est disposé à la joie. Le commerce va mal, les esprits sont inquiets et, en présence de la gravité des circonstances, les amis de l'ordre et de la paix sont plus divisés que jamais. Nous vivons dans une époque et dans un pays de fous!

On a saisi avant-hier l'imprimerie du fameux 10e bulletin du *comité de résistance*. Deux montagnards députés, MM. Miot et Greppo, se sont, dit-on, sauvés à l'arrivée de la police.

Hier, Joly et Schœlcher ont interpellé le ministère à l'occasion de cette nouvelle, donnée par le *Moniteur*. Ils l'ont traitée de calomnie. Ils ont fait à froid de l'indignation, qui n'a convaincu personne. La justice informe.

Des gens qui acceptent l'héritage de Robespierre et de Marat et qui louent et déifient les Montagnards de 93 ne peuvent être calomniés.

Hier, distribution des récompenses aux artistes. J'y assistais, à une place réservée, parmi les membres de l'Institut, sur l'estrade où se trouvait le ministre.

On a été un peu prodigue de croix. M. Decamps a été nommé officier de la légion d'honneur; cet artiste n'a pas jugé convenable de se rendre à la séance. Ceci est un manque de respect et une sorte de grossièreté dont je voudrais que l'inconvenance fût vivement et sévèrement relevée.

MM. les artistes désirent et sollicitent ardemment la décoration; puis, ils se donnent des airs de mépris pour cette distinction, qui ne sauraient être tolérés.

M. Diaz a été nommé chevalier, c'est une faute. M. Diaz, peintre à la mode, posticheur assez habile du coloris du Corrège et de Prud'hon, n'a jamais produit que des ébauches; il ne sait pas dessiner et aucune de ses toiles ne peut être considérée comme un tableau. L'encouragement donné à ce genre facile égarera beaucoup de jeunes gens et créera une école qui érigera l'imperfection en génie.

Notre mission n'est pas de rendre l'art accessible à tous, il n'y a que trop d'artistes défrayés par le budget; supprimez la science du dessin, l'étude de la forme, vous aurez l'école des *barbouilleurs*.

Autre faute : le président de la république recevait, il y a quelques jours, à sa table, M. et Mme Cavé. M. Cavé, ancien directeur des beaux-arts sous Louis-Philippe, est un intrigant assez véreux, qui n'a emporté, dans sa retraite, l'estime de personne. Sa femme, mariée d'abord au peintre Clément Boulanger, a fabriqué pendant longtemps d'assez piètres aquarelles, sous les auspices de Camille Roqueplan, qui était son amant; puis, elle s'est liée avec Cavé, qui a donné à Boulanger je ne sais plus quelle mission artistique en Grèce; Boulanger est mort en voyage; Cavé a épousé la veuve.

Mme Cavé est le type de la femme entretenue; intrigante, bavarde sans retenue, elle a passé par bien des mains avant d'enrichir la couche de Cavé; Léopold le voleur, marchand de tableaux, condamné pour escroqueries

a été un de ses amants, et puis bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Mme Cavé a publié cette année une nouvelle méthode de dessin et d'aquarelle, *sans maître,* dont le calque est le principe : c'est l'art réduit à la matière; c'est le charlatanisme le plus évident.

Le dîner à l'Elysée est une prime accordée à ce charlatanisme en jupons, et voilà pourquoi je suis honteux pour le président de la faute qu'on lui a fait commettre.

Le prince de Canino est venu pour me voir; je n'y étais pas, et ce révolutionnaire qui déclare devant un tribunal que depuis longtemps il a renoncé au titre de prince, me laisse une carte ainsi conçue : « le prince Charles Bonaparte. »

Toujours mêmes comédies !!

Nieuwerkerke m'a encore promis le poste de secrétaire des musées. Quand cette promesse se réalisera-t-elle?

Le conservatoire des musées est bien composé; l'administration est stupide et demande une large réforme. Le chef des bureaux, M. Dumont, est un crétin sans instruction; le sous-chef est un failli non réhabilité, M. Auguiot, de plus agent comptable, sans instruction, mais rusé, intrigant, prêt à tout, capable des plus mauvaises actions, souple, plat, conspirant toujours contre son chef, du moment où il en a obtenu ce qu'il en pouvait attendre.

Nieuwerkerke le garde, croyant faire un habile jeu de bascule, en l'opposant au reste du musée, qui le méprise. Nieuwerkerke a tort, on n'oppose pas une canaille à des honnêtes gens. On ne laisse pas un ver dans la racine

d'un arbre pour engager l'arbre à fleurir plus abondamment.

Auguiot joue le directeur et marche à son but; il est l'allié de *de Laborde*, avec lequel il a fait une alliance étroite.

Intrigue et ignorance des deux côtés!!!

VENDREDI 9 MAI.

Les jours se traînent avec une monotonie affreuse. Chacun attend; le premier qui voudra faire a de grandes chances de réussir. On n'est occupé qu'à récriminer sur le passé; le 24 février revient sans cesse sur le tapis. Les légitimistes et les orléanistes jouent avec une fatuité superbe les destinées de la France. Quelques-uns des leurs pactisent avec les rouges, pour créer de nouveaux embarras et se rendre nécessaires.

Si par malheur la société vient à être bouleversée, il n'y aura pas assez d'un *Dante* pour stigmatiser aux yeux de la postérité tous ces traîtres, qui seront engloutis dans une fange sanglante.

Mardi, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec Kisseleff, le ministre de Russie, la Princesse Troubetskoï, Mme Manara et deux Russes visant à la légèreté et à l'esprit français. Le dîner a été gai avec une conversation sur des pointes d'aiguilles.

Romieu (le spectre rouge) était l'amant de Mme Liadière; il a été supplanté par Molènes (l'écrivain de la

Revue des Deux-Mondes); mais, — comme ces dames du faubourg St-Honoré et du faubourg St-Germain, — en congédiant le Romieu, la Liadière lui a écrit : « en quittant vos bras, je me réfugie dans ceux de Dieu » et le pauvre Romieu, par naïveté ou par amour-propre, dit à qui veut l'entendre : « *Mme Liadière s'est jetée dans la haute dévotion.* »

Laborde a fait imprimer in-quarto les articles de journaux favorables à ses publications; cet homme rivalise avec la pâte Regnault et Boyveau L'affecteur.

LUNDI 12 MAI.

Encore Auguiot, encore toutes ces saletés d'intérieur qui froissent profondément ceux qui aiment l'honnêteté, ceux qui ont quelque affection pour Nieuwerkerke et pour le musée. Nieuwerkerke n'est pas fait à ces roueries de bas étage; il est trahi par Auguiot, l'agent, l'ami, l'associé de Laborde; qui se ressemble s'assemble, a dit avec raison le vieux proverbe.

Depuis qu'Auguiot a obtenu ce qu'il voulait de Nieuwerkerke, c'est-à-dire le titre de sous-chef et 3500 fr. d'appointements, sachant ou craignant de ne pouvoir franchir cette limite, il est devenu son ennemi et l'allié de Laborde.

Il s'est faufilé chez Montalivet, pour se poser dans le cas d'une restauration de la branche cadette.

Montalivet l'a accepté, trompé sur son compte, et voici comment les rôles sont distribués, le cas échéant :

De Laborde, directeur général des musées.

Auguiot, secrétaire général.

Pour arriver où il est parvenu, cet homme a déployé

l'astuce d'un Mazarin d'antichambre. Il a fait renvoyer l'ancien chef de bureau, a fait nommer une bête, M. Dumont, à sa place, et lui sous-chef. Puis, pour se débarrasser de Dumont, il l'occupe depuis un an, comme simple employé, à faire un inventaire qui sera un modèle de stupidité, tandis que lui, Auguiot, l'ancien marchand de vin failli non réhabilité, remplit les fonctions de chef, et d'un autre côté, comme agent comptable, fait adopter de prétendues mesures économiques, nuisibles au musée.

Pour se mettre bien avec Montalivet, il a fouillé pour lui les archives de la direction; il lui a communiqué, sans ordres, toutes les pièces dont il avait besoin pour sa brochure sur l'emploi de l'ancienne liste civile. Il a fait plus encore: pendant trois jours, sans autorisation, à lui seul, il a brûlé des papiers de l'administration; il a fait plus, il est venu en chercher dans les armoires qui sont dans l'antichambre de Nieuwerkerke et il les a brûlés!

Il a fait vendre des miniatures inscrites sur les inventaires, et il a conseillé et il protège la mesure adoptée par les héritiers de Louis-Philippe de réclamer tout ce qui a été acquis par l'ancienne liste civile, le musée de Versailles entre autres choses. Nieuwerkerke croit que les d'Orléans lui sauront gré de tout ce qu'il fait de bonne grâce pour eux; il ignore que tout cela profite à Auguiot.

Je suis bien aise d'enregistrer cela aujourd'hui pour le retrouver en temps et lieu.

VENDREDI 16 MAI.

J'ai dîné mardi dernier chez la Princesse Mathilde, avec le maréchal Exelmans, le comte de Flahaut,

Morny, Guitaud, Mme Bresson, Nieuwerkerke, Mme et Mlle Desprès.

Le maréchal commence à radoter, et Flahaut se momifie.

J'ai voulu savoir de Guitaud des détails sur les amours de la reine d'Espagne, et voici ceux que j'ai recueillis.

A peine au sortir des mains et de la tutelle de sa mère la reine Christine, l'*innocente* Isabelle a eu le désir de s'instruire des choses amoureuses; un libraire français, établi à Madrid, lui a procuré les ouvrages de M. de Sade, *le Portier des Chartreux*, *l'Education de Laure* et autres livres de même farine.

Isabelle avait 14 ans et demi.

Comme elle avait acquis toute l'instruction théorique désirable, un matin, le gendre de Miraflores, officier du palais, a l'occasion de passer par ses appartements, il la rencontre seule, en déshabillé, lui trouve le regard provocant et, malgré le respect dû à sa souveraine, il la pousse, la culbute sur un lit de repos et prend ainsi le rang de son premier amant.

L'instruction d'Isabelle fut alors mise en pratique; elle voulut éprouver toutes les jouissances dont elle avait lu les descriptions.

Le secret de cette aventure fut gardé jusqu'à son mariage; six mois se passèrent et la reine, trouvant son époux ennuyeux, se sentit quelque fantaisie pour le beau et jeune général Serrano. Il fallait le prévenir; elle écrivit au prince-infant, François de Paul, son beau-père, et lorsqu'il fut arrivé, elle lui avoua que, lasse de son royal époux, elle voulait coucher avec Serrano. Don François

ne fut point étourdi, ni abasourdi que sa belle-fille lui fît une telle confidence et il comprit que nul autre que lui ne devait amener dans la couche royale le remplaçant de son fils, mais il demanda de l'argent.

Isabelle lui donna 60,000 francs et Serrano coucha le soir au Palais; le roi fut exilé 8 jours plus tard et les nouveaux amants furent heureux.

Cependant, la France inquiète de la façon dont les affaires étaient conduites en Espagne, se servit de Serrano pour faire rappeler le général Narvaëz, qui à peine de retour exila Serrano et fit rentrer le roi dans Madrid.

Depuis cette époque, la reine a eu bon nombre d'amants, dont quelques-uns, enlevés nuitamment, au sortir du Palais, par ordre de Narvaëz, se sont réveillés aux Philippines de l'ivresse des faveurs royales. Isabelle est très-lubrique avec raffinement; elle n'ignore aucune des voluptés et les met toutes en pratique. De Sade et Mirabeau ont été ses maîtres.

Narvaëz est maintenant en France avec 300,000 fr. de rentes gagnés en demandant une fortune à la reine qui, n'ayant rien dans sa bourse, lui a donné une créance sur l'Espagne, que les divers ministères refusaient toujours de payer. Narvaëz s'est payé la créance, est il est devenu très-riche. C'est un homme sans instruction, mais très-spirituel, orateur facile et improvisateur, d'un caractère rude et maussade, d'une bravoure éprouvée. Tout le monde le redoute et lui obéit en Espagne. Lorsque les affaires de ce pays deviendront mauvaises, la reine le suppliera de reprendre le pouvoir.

Le roi d'Espagne a des maîtresses, quoi qu'en disent

les faiseurs de cancans. La marquise de Campo Alanqué a eu l'honneur de partager son lit.

J'ai connu cette marquise, j'assistais à son mariage, c'est la plus franche et la plus hardie p... que l'on puisse rencontrer.

Ferrière, le diplomate, a été son amant, lorsqu'il était secrétaire d'ambassade à Madrid, et elle recevait une de ses amies, avec le beau Théophile couché à ses côtés.

J'ai appris le sujet de la brouille de Véron avec Léon Faucher; voici ce dont il s'agit :

Véron arrive chez Faucher; nos deux cuistres en présence, le gros cuistre, le cuistre journaliste, dit au cuistre ministre :

« Rachel ne peut exécuter à la lettre l'engagement « qu'elle a avec le Théâtre Français; elle se fatigue à jouer « trois fois par semaine, je viens vous dire qu'il faut qu'elle « ne joue plus que deux fois. »

Le cuistre ministre blémit de fureur dans son enveloppe de chafouin, il se retourne et répond : « Je sais ce « que j'ai à faire, je maintiendrai les droits du Théâtre; « d'ailleurs, je n'ai pas besoin de conseils. »

Véron, le grand Véron, ainsi congédié, partit en lançant comme un Parthe, cette dernière flèche : « Monsieur le « ministre, vous entendrez parler de moi. » Il a tenu parole, le drôle; son journal s'évertue à tout brouiller depuis quinze jours; il demande le retour au suffrage universel: il se fait louer par les rouges!

C'est ainsi que se jouent les destinées de la France; parce que le ministre n'a pas voulu laisser à une actrice plus de loisirs que n'en accorde son engagement, Véron

se fâche, le *Constitutionnel* fait opposition et, si quelque *matassin* de Véron a envie d'une préfectere et qu'on la lui refuse, peut-être aurons-nous une révolution.

La France est pleine de badauds qui croient aux journaux. On fait sonner bien haut la liberté de la presse, qu'est-ce après tout? L'Etat abandonné à des marchands d'orviétan, des faiseurs de parades, qui colèrent ou réjouissent la foule suivant leurs caprices.

SAMEDI 17 MAI.

Le médecin Koreff est mort. C'était un homme très-spirituel, très-causeur, un peu espion, sans foi, ni loi, débauché prêt à tout, qui faisait des avortements lorsqu'il s'en présentait. Toujours à court d'argent et qui a tenu la plus infâme des conduites envers Lady Lincoln qu'il soignait en compagnie du médecin Wolonsky. Ces deux gredins se sont livrés sur elle à toutes sortes d'ordures.

Enfin, Koreff est mort, Dieu fasse paix à son âme.

Pendant un temps, il était membre d'une réunion qui dînait tous les mois, pour se trouver en causerie, dans quelque cabaret de Paris. La réunion était ainsi composée:

Mérimée
Musset, Alfred
Lacroix, Eug.
Koreff
Stendhall
Mareste
Viel Castel (Horace).

On s'amusait fort, on causait bien et beaucoup, et l'on ne se grisait pas.

MARDI 20 MAI.

La Princesse Mathilde me racontait aujourd'hui qu'elle assistait dimanche dernier avec Lady Douglas, sa cousine (fille de la grande-duchesse Stéphanie de Bade), aux courses de Chantilly.

Le président avait mis à la disposition de ces dames la tribune qu'il devait occuper. Cette tribune est celle de M. le duc d'Aumale.

La Princesse y fut donc introduite; mais, au bout d'un quart d'heure, les agents du duc d'Aumale vinrent signifier aux deux cousines qu'elles eussent à déguerpir, parce que M. le duc avait offert sa loge au chef *quelconque* de l'Etat et non au prince Louis Bonaparte.

Il est impossible d'être plus grossier.

DIMANCHE 1er JUIN.

Les travaux nécessités pour la réouverture du Louvre, qui aura lieu jeudi prochain 5 juin, m'ont fait négliger mon livre noir; j'y reviens aujourd'hui avec plaisir; il est ma causerie intime, mon compagnon de solitude.

Dimanche dernier, chez la Princesse Mathilde, les danseuses espagnoles et toutes leurs charmantes sauteries si gracieuses et si voluptueuses à la fois; nous n'étions que cinquante invités; aussi tout le monde a pu jouir du spectacle fort à son aise.

Le jardin était illuminé en lanternes de couleur, l'effet en était délicieux; la musique des dragons, cachée dans un bosquet, jouait de quart d'heure en quart d'heure.

Le président de la république assistait à cette fête; il a été gai et fort causeur. Baroche et ce criquet de Léon Faucher s'y trouvaient également. Le marquis d'Hertfort prenait un vrai plaisir à contempler la souplesse de la *Petra Camara,* la première danseuse, et la gentillesse des deux autres danseuses. âgées de dix ans. Le marquis adore les femmes de cet âge. Kisseleff, le ministre de Russie, n'était ni moins adorateur, ni moins admirateur.

La Princesse Mathilde, avec laquelle Nieuwerkerke, Mme Desprès, sa fille et moi, avions dîné au café de la Madeleine, a fait avec beaucoup de grâce les honneurs de son salon. Flamarens, que je nommerai le *Dauphin* de feu le vieux marquis de Laigle (Espérance), était étourdissant de jeunesse surannée et de douce fatuité; il parlait beaucoup de femmes et à des femmes.

Honoré de Sussy représentait le bourgeois gentilhomme au XIXe siècle, qui attend encore son Molière.

Parmi les femmes, la jolie Mme Manara, l'ex-pupille de Mme Samoïloff (ex-Mme Péry, comtesse de Mornay), avait toute l'allure délicieuse d'une odalisque imparfaitement réveillée de ses songes voluptueux. C'est quelque Léda qui tient toujours son divin cygne pressé sur son cœur.

Jeudi dernier, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec le prince Paul de Wurtemberg, le maréchal Excelmans, le marquis et la marquise Rocca Giovini, Nieuwerkerke, etc.; la soirée a été fort intime et très-gaie.

La veille, j'avais dîné chez la comtesse d'Audigné,

dont le mari âgé de 87 ans, beau vieillard à longue chevelure argentée, fut un des derniers généraux de la Vendée. Il est fort et honorablement question de lui dans les mémoires de Crétineau Joly sur la Vendée militaire. Il a eu l'honneur d'être député à Paris pour traiter au nom des Vendéens avec le premier consul Bonaparte, lors de la pacification de la Vendée et il est demeuré un bon et franc royaliste, loyal depuis la pointe des cheveux jusqu'à la pointe des pieds. En 1830, il abandonna la pairie pour ne pas prêter serment.

Mardi dernier, Genraldine Pacha, général de division, membre du conseil de l'amirauté turque, beau-frère du Sultan, est venu me demander de lui faire visiter le Louvre; il était accompagné de Riza Bey, premier secrétaire de la légation de la Sublime-Porte et du docteur Jancovriez Bey; ces trois Turcs ont fort bonne façon et ces deux derniers, qui seuls parlent français, le parlent très-bien. Ils ont fort admiré le Louvre et tout ce qu'il contient. Le lendemain, ils sont venus me mettre des cartes.

Nous sommes en pleine agitation révisionniste; les pétitions arrivent de tous côtés et les partis se préparent, invoquant tous la constitution, dont aucun ne veut cependant.

Le président est plus calme que jamais, personne ne sait au juste ce qu'il pense et il paraît très-résolu..... mais à quoi?

Nous saurons seulement quelle est son étoffe en 1852. La Guéronnière, directeur du journal *Le Pays*, m'a fait mardi dernier beaucoup d'avances et de politesses; enfin il m'a demandé si je consentirais à me charger dans son journal de la partie des beaux-arts. J'ai accueilli ses

de dire son nom, demande à lui parler; le prince répond alors qu'il ne se dérange pas pour les gens qui refusent de se nommer.

Le dîner fini, le prince sort avec Boulay de la Meurthe, le même jeune homme les aborde et, s'adressant à Canino, il lui dit : « Vous êtes le prince de Canino » ; sur la réponse affirmative de ce dernier, le jeune homme ajoute : « Vous êtes un assassin et une canaille (puis il lui crache au nez); moi, je suis le fils du comte Rossi. » Ce matin ils doivent se battre. Nieuwerkerke est, je crois, témoin du prince, avec Excelmans le fils. Je suis fâché pour Nieuwerkerke de cette mission. Canino présidait la constituante romaine lors de l'assassinat du comte Rossi; c'est un lâche drôle, mais Nieuwerkerke peut difficilement refuser.

Le président vient d'envoyer Lepic, son officier d'ordonnance, pour lui demander d'accepter. Nieuwerkerke était parti à 9 heures pour Versailles avec Excelmans, sans doute pour ce duel.

Je dîne ce soir chez la Princesse Mathilde, je saurai quelque chose.

JEUDI 12 JUIN.

Nieuwerkerke a eu un duel, lundi dernier, avec Pierre Bonaparte et il a reçu un léger coup d'épée à la cuisse. Pierre avait cherché ce duel, parce que Nieuwerkerke avait refusé de servir de témoin au prince de Canino, dans son duel avec le comte Rossi, fils de celui qui fut assassiné à Rome en 1848.

Tous ces fils de Lucien sont de vrais brigands, sur le compte desquels on peut tout croire. Pierre et Antoine, son frère, ont assassiné, en Italie, un garde qui dressait contre eux un procès-verbal pour délit de chasse, et ils furent contraints de fuir l'Italie.

Canino passe, en Italie, pour le promoteur de l'assassinat du comte Rossi. Leur mère, qui était la plus mauvaise femme du monde, leur disait, lorsqu'ils avaient besoin d'argent : « *Vous êtes déterminés et vigoureux, les grandes routes vous sont ouvertes, procurez-vous de l'argent.* »

A l'exception du président et de sa cousine, la Princesse Mathilde, toute cette famille est tombée et misérable. Le prince de Canino est un mauvais et sale personnage qui, reçu en France par la grâce du président, s'occupe maintenant de conspirer. Il parle de se mettre à la tête de manifestations contre son cousin ; enfin, c'est la plus plate canaille qu'il soit possible de rencontrer.

Un de ces jours, il se fera chasser. Son gendre, le marquis Rocca Giovini et sa fille, ont été forcés, après toutes ces belles affaires de duels, de quitter la maison qu'ils habitaient avec lui, car il voulait les brouiller avec tous les gens honnêtes. Canino va à l'Elysée, quoiqu'il conspire contre le Prince Louis ; mais il ne salue plus la Princesse Mathilde.

Lundi soir, il avait prié la duchesse de Crès de l'y conduire ; en chemin, il se mit à déblatérer contre le gouvernement présidentiel et il se dévoila à ce point qu'il annonça des manifestations contre la prorogation et finit par dire qu'il se placerait à la tête de ces manifestations qui descendront dans la rue. La duchesse de Crès fit

arrêter sa voiture et lui répondit qu'elle ne pouvait entendre un pareil langage et qu'elle aimait mieux se priver de l'*honneur* de le voir que d'être la confidente de pareils projets. Canino descendit, serra la main de la duchesse avec colère et, d'une voix enragée, le gros et dégoûtant gredin annonça que c'était pour la dernière fois qu'il lui adressait la parole.

La duchesse a demandé une audience au président pour lui faire part des projets de l'ex-constituant romain.

Dernièrement, dans le salon de la Princesse Mathilde, Canino causait des affaires de l'Italie, toujours injuriant le Pape, les Français, toujours avec la même aménité de langage mazzinien.

Le général Baraguay d'Hilliers, impatienté, l'interrompit et lui dit : « *Si je vous avais trouvé à Rome, Prince, je vous aurais fait fusiller comme un chien.* »

Je crois Canino parfaitement capable d'avoir prêté la main au meurtre du comte Rossi; cet homme me fait beaucoup l'effet de Marat; il a toutes les sales et lâches passions, celle de l'envie par-dessus toutes.

Ses frères sont des sauvages, des brigands des Marais-Pontins. Qui nous délivrera de ces chiens enragés.

Depuis lundi, plus de cinq cents personnes se sont fait inscrire chez Nieuwerkerke, qui n'est point alité et qui est sorti à pied, à cheval, en voiture, tous les jours, et ceux qui causent du duel disent : « Quel malheur qu'il n'ait point tué cette bête puante, féroce, de Pierre Bonaparte. »

Tout le monde est persuadé que la prorogation aura lieu malgré les menées des partis; aussi les niais continuent de marcher, chacun de son côté; le parti de l'*ordre*

devient celui du désordre, et puisque la prorogation arrivera malgré tout, on veut se donner le plaisir de faire de l'agitation.

Nos prétendus hommes politiques jouent la tranquillité de la France sur le tapis de leur ambition.

Thiers, Guizot, etc., etc. se croient nécessaires.

Plût à Dieu qu'une bonne maladie les enlève, et alors on pourra crier :

Dieu protège la France!

Ces messieurs voudraient recommencer ce beau jeu avec lequel ils ont mis vingt ans à perdre la royauté de juillet; ce sont des aveugles qui ne cesseront de crier aux passants, jusqu'à leur dernière heure :

« Confiez-nous la France, s'il vous plaît!... une petite France à perdre, mes bonnes âmes charitables!.... »

Le siècle des cuistres, le règne des professeurs aura été fatal à l'humanité..... Qu'ils retournent fesser leurs collégiens.

LUNDI 23 JUIN.

La Princesse Mathilde a loué, près Enghien, à S[t]-Gratien, le château du marquis de Custine et elle a bien voulu m'y donner une chambre; aussi y vais-je deux fois par semaine. La propriété est charmante : la proximité du lac, les jolies maisons qui le bordent, les promeneurs qui l'entourent, en font un séjour très-agréable.

Cette année, on jouit du plaisir de la campagne avec acharnement; chacun se dit : « Qui sait où nous serons l'année prochaine. » D'un bout de la France à l'autre, les po-

pulations attendent 1852, comme à l'approche du XIe siècle les peuples attendaient l'an 1000, qui devait amener la fin du monde. Alors, on se confessait, on se réconciliait avec ses ennemis, on produiguait son bien aux pauvres et aux établissements pieux; aujourd'hui, on ne se réconcilie avec personne et on attend le moment fatal, sans rien faire pour détourner les maux que l'on craint. On ne sait plus à qui se fier, et dans le gouvernement je connais peu de gens qui m'inspirent de la confiance. Tous les hommes parvenus sont plus ou moins des Figaro, sans foi, sans retenue, adorateurs de tout soleil levant, qui n'élèvent d'autel qu'au succès. Cela fait mal au cœur.

Tous les ministres ont dîné, il y a trois jours, chez Véron!! Ce cuistre dit à ses *matassins* (on nomme ainsi ses familiers) : « C'est une obligation pour moi de les recevoir, mais ils sont ennuyeux. » Véron, c'est le siècle présent : cynique, scrofuleux et sans vergogne, bouffi et important. Véron communique ses écrouelles à tout le monde.

On m'a montré une lettre de la mère de Canino; elle est écrite après le meurtre du comte Rossi. « *Il ne me manquait plus que d'avoir un fils assassin!!* »

Cela ne manquait pas à la bonne dame, qui a des fils comme Pierre et Antoine, mais l'aveu est bon à enregistrer.

Canino n'a pas tenu le couteau, non; mais il savait le complot!!

La lettre de la mère de Canino est écrite d'Italie à Mme de Drisen, son amie.

MERCREDI 25 JUIN.

Il existe ici, à Paris, entre des mains sûres, une lettre adressée par Mazzini à M. de Lesseps, qui était chargé des intérêts de la France à Rome pendant la guerre, et dont voici la teneur :

Mon cher Monsieur,

Les Français ont occupé les positions de ...., ils ont ainsi intercepté toutes nos communications et nous sommes bloqués; c'est à vous maintenant de remédier à cet état de choses en arrêtant les opérations du général en chef, etc., etc.

Lesseps trahissait son pays au profit de Mazzini!!

LUNDI 30 JUIN.

Le président doit refaire, pour l'inauguration du chemin de fer de Poitiers, son discours de Dijon et dire :

« *Je suis bien aise de cette occasion qui me permet de répéter les paroles prononcées à Dijon et qui ne seront plus, cette fois, je l'espère, supprimées au Moniteur.* »

Quel effet cela produira-t-il, je l'ignore, mais la position de la Chambre et celle du président se dessineront un peu plus. Le ministère devra tomber.

La Princesse Mathilde habite le château de St-Gratien. J'y vais très-souvent, car on m'y a donné un petit appartement; c'est un charmant séjour, dont la Princesse fait les honneurs avec une grâce parfaite et beaucoup de bienveillance.

Véron!!, le grand Véron, occupe à Auteuil le château de la Tuilerie; il y tient table ouverte, il y joue au grand seigneur comme les enfants jouent à la petite chapelle le jour de la *Fête-Dieu*. C'est une morgue, une bouffissure, une exagération d'importance qui font soulever le cœur. Les ministres ne croient pas pouvoir se dispenser d'aller dîner chez le *Constitutionnel* incarné. Guisard mange aussi à sa table; c'est le bourgeois gentilhomme devenu homme politique. Véron a quatre gentilshommes chargés de faire les honneurs de sa résidence, car le grand homme ne va point au-devant de ses hôtes et ne les reconduit point à leur départ.

Ces quatre gentilshommes sont : Romieu l'ancien préfet, Malitourne le journaliste, Gilbert des Voisins le mari de Taglioni, et Millot le chef de bureau aux Finances. Véron daigne de temps en temps promener ses hôtes, deux à la fois, dans un *Poney-chaise*, conduit à la Daumont; on fait le tour du parc et alors on s'enorgueillit, car c'est un signe de faveur.

Après dîner, on joue au creps, la société s'augmente, Roqueplan de l'Opéra arrive avec sa maîtresse, Mlle Marquet du Français, Valdès avec le souvenir de ses anciennes bonnes fortunes, et tous prennent part ou assistent au jeu de ce *Véron Louis XIV*, qui règne de par le *Constitutionnel*.

Véron s'impose aux ministres! ; il pousse ses créatures, il les place très-bien, aussi a-t-il une cour.

Rachel écrit souvent, car elle est en voyage, et la lecture de ses lettres est une des distractions de la soirée.

JEUDI 10 JUILLET

Hier, une indemnité a été accordée aux employés des musées pour les travaux extraordinaires faits à l'occasion de la réouverture des galeries. Dumont, chef de bureau; Auguiot, sous-chef; Morand, commis d'ordre et son fils, expéditionnaire, ont été portés sur la liste pour avoir, dit l'ordonnance :

« Consacré leur temps, en dehors de celui qu'ils doivent à l'administration, aux travaux urgents de réorganisation. »

J'avoue que, malgré ma connaissance assez profonde des choses de ce monde, cette ordonnance m'a surpris; ces quatre employés n'ont rien fait, jamais ils n'ont donné une heure de leur temps au delà des heures voulues par le service; ils travaillent à peine, tandis que toute la besogne administrative est faite par moi et par Moissenet, mon secrétaire. Nieuwerkerke les récompense de mon travail, mais il est vrai de dire que je suis oublié. Auguiot a l'impudence de faire ordonnancer à son profit et à celui de ses créatures, une indemnité acquise par le travail de Moissenet et moi. Ce qui m'étonne, c'est que Nieuwerkerke trouve cela simple et laisse ainsi commettre un faux!

D'un autre côté, Tubœuf, le chef des gardiens, qui a fait exécuter le travail matériel, ne touche pas plus que

Ottin, autre chef des gardiens, qui n'a rien fait. Ottin est l'homme d'Auguiot!!! —

Tout ceci fait mauvais effet dans l'administration, montre l'influence d'Auguiot, sous-chef et agent comptable, malgré mille raisons qui devraient le faire renvoyer.

C'est d'abord un failli non réhabilité, c'est encore un ennemi déclaré, un homme grapillant sur tout, exploitant artistes, fournisseurs, etc. et qui, dix fois dénoncé, voit disparaître pour lui les pénalités qui frapperaient tout autre coupable.

C'est le train ordinaire des choses d'ici-bas; le royaume du monde est aux intrigants.

Auguiot a fait prendre à Nieuwerkerke une mesure détestable pour la calchographie du musée, qui est déjà en dettes, depuis six mois, de 6000 fr., envers Chardon, l'imprimeur.

Nieuwerkerke n'a voulu écouter personne qu'Auguiot. La propriété de l'Etat s'engage et, avant peu d'années, on devra 60,000 fr. à Chardon. Alors commenceront les difficultés : ou il faudra le payer en épreuves, ce qui amoindrira la calchographie, ou le payer sur le produit des ventes, ce qui, pour un grand nombre d'années, annulera la propriété des 4000 planches de la calchographie entre les mains du gouvernement; ceci est grave; malheureusement, Nieuwerkerke n'en juge point ainsi.

J'avoue que tout cela m'attriste et m'ôte le goût qui me prenait de travailler pour le musée, et puis, je me lasse de voir que, de plus en plus, on s'habitue à me vouloir considérer comme impropre à prendre part aux

affaires; tant de gens tiennent le haut du pavé, que je regarde comme mes inférieurs. Un jour, je serai tout à fait las et je leur demanderai:

« Pourquoi donc êtes-vous quelque chose, mes braves nullités? »

Après tout, cela en vaut-il la peine? —

MARDI 15 JUILLET.

Nieuwerkerke m'a encore dit samedi dernier: « Je compte supprimer le chef de bureau et vous nommer secrétaire général des musées. » Mais, depuis plus d'un an, cette promesse est toujours placée au futur!!

Je vais toujours, le mercredi et le samedi, chez la Princesse Mathilde à St-Gratien. J'y vois des personnes de toutes sortes; j'y entends des conversations souvent non pas étranges, car quelles choses sont étranges aujourd'hui?, mais curieuses.

La Princesse nie l'aristocratie, nie l'influence de la naissance, l'importance des souvenirs de famille, excepté pour les Bonaparte; tout doit être oublié, excepté ce grand homme, cette grande gloire, dont il n'est pas permis de discuter les actes, chez lequel nul n'a le droit de découvrir une tache. C'est le fétichisme le plus complet qui se puisse imaginer. La France est peu de chose sans les Bonaparte; la royauté passée mérite à peine un souvenir et c'est presque un crime de comparer Bonaparte à Charlemagne!

Cependant Napoléon, qui se connaissait un peu mieux en grands hommes que ses successeurs, recherchait l'assimilation, il imitait le grand homme du VIIIe siècle, il aimait à être nommé le second Charlemagne de notre histoire. C'est décoré de ses insignes royaux et son épée à la main qu'il voulut être sacré !!

Mais aujourd'hui, Charlemagne monte à peine au genou de Napoléon. Dans vingt ans, Jésus-Christ devra s'effacer devant le vainqueur d'Austerlitz.

Hélas! chaque parti s'incarne en un homme ou en une famille, à la condition cependant que cet homme ou cette famille sacrifiera tout au parti qui le porte au pouvoir.

La *révision* se discute depuis hier et M. de Mornay est venu plaider pour les d'Orléans, le général Cavaignac pour ses amis du *National;* demain un autre député plaidera pour Louis-Napoléon, après-demain ce sera le tour d'Henri V; des intérêts réels de la France, personne ne s'en occupera.

Le président était vendredi dernier à St-Gratien; il y a été gai et s'y est beaucoup amusé, il a joué comme un enfant; il ne paraissait pas préoccupé. Que veut-il? Que rêve-t-il? Nul ne le sait précisément.

La position actuelle est plus critique qu'elle ne l'a encore été depuis 1848, tout est remis en question par des gens qui ne peuvent ni s'entendre sur ce qu'ils veulent, ni s'allier entre eux contre des ennemis. Partout hypocrisie, faux respect pour une constitution que nul ne veut, et pas un homme d'action.

Le président n'aime ni son ministère, ni la Chambre; il dirait volontiers comme Louis XIV: « L'État, c'est moi! »

et il ne connaît pas le pays. Les hommes qui sont près de lui sont sans valeur personnelle. Persigny est un ancien *criquet* qui ne manque pas d'esprit, mais qui n'a rien de ce qui constitue un homme politique. Mocquard, ancien avocat, ancien beau de 1822, est instruit, mais voilà tout. Morny, le plus influent de ses *amis* et son demi-frère, est un très-bon garçon, mais ce n'est pas une valeur politique. Le président est un de ces *Numa Pompilius* qui ont une *Egérie* ; seulement, son Egérie, c'est son étoile; il a toujours été fataliste. *Che sara, sara.*

Ce que le président ignore le plus et ce qu'on lui laisse le plus ignorer, c'est le personnel des hommes qu'il emploie. La moitié au moins lui est hostile, et sur l'autre moitié, un quart laisse faire et cherche à sauvegarder sa position contre toutes les éventualités possibles. Beaucoup d'*espèces* sont employées, elles font du dévouement et on y croit. Les grands d'un jour, comme les grands de dix siècles, aiment à être trompés et aveuglés, c'est pour cela que la couronne est nommée *bandeau royal.*

Je reçois à l'instant une lettre de Léon de Laborde, conservateur du Musée de la Renaissance, datée de Londres. Il veut faire de l'esprit léger et se poser en Lovelace; cela lui va bien!

MERCREDI 16 JUILLET.

Hier, il y avait un grand dîner chez Baroche, ministre des Affaires étrangères. Baraguay d'Hilliers, Oudinot, Mouchy, le Prince de Hohenzollern, etc., etc., s'y trouvaient,

puis *Véron!!* Oudinot ne pouvait s'empêcher de laisser percer son regret de n'avoir pas été nommé au commandement de l'armée de Paris, qui est donné au général Magnan.

J'ignore pourquoi on a choisi un général gascon, qui jouit de peu de considération; c'est un faiseur de dettes; mais il est vrai que c'est un homme énergique.

Véron ne sera plus caricaturé par le *Charivari*. Il donne à ce journal une direction de théâtre et on le laisse dormir en paix.

Les journaux peuvent attaquer le président, l'assemblée nationale, les ministres, le clergé; mais toucher à cette arche sainte de Véron, quel crime! aussi l'État paye son repos.

Un homme de ma connaissance, le baron de Chamerolle, gendre de la duchesse d'Esclignac, possède une terre près de Montargis; il y faisait creuser un puits; il y a huit jours, deux ouvriers ne prennent pas les précautions convenables pour assurer la sécurité de leur travail, un éboulement a lieu, ils sont engloutis. Après de longues recherches, un de ces ouvriers est retrouvé mort, l'autre grièvement blessé. Aussitôt Chamerolle fait transporter chez lui l'ouvrier blessé, lui donne un logement, ainsi qu'à sa famille, et des secours de toutes sortes; il donne également un logement et des secours à la famille du mort, et veut conduire lui-même son corps au cimetière. Mais entre la mort et l'enterrement, une feuille *rouge* (la feuille du village) avait imprimé que l'*Aristo* faisait tuer à plaisirs de malheureux ouvriers en les forçant à des travaux dangereux; puis, qu'il leur refusait tout secours quand un malheur était arrivé. La populace, bête et féroce comme

toutes les populaces, se précipite sur Chamerolle avant d'arriver au cimetière, décide qu'il faut le noyer, et en conséquence, elle le traîne vers la rivière ; heureusement, un gendarme se trouve sur le chemin et parvient à re tarder cette condamnation, dictée par des brutes; l'enterrement a lieu, Chamerolle s'échappe. Mais, le lendemain. il est assiégé dans son château, sous le prétexte qu'il doit prendre soin des familles des deux ouvriers. Ces deux familles elles-mêmes s'interposent et disent à cette foule stupide :

« Mais il prend soin de nous, il nous loge, il nous nourrit. »

Le danger est de nouveau détourné. — Combien de temps durera cet état de paix ?

Chamerolle est allé prévenir le sous-préfet; mais cet administrateur est mou et craint de se compromettre. Il s'est contenté de répondre: « Prenez garde, votre pays est mauvais !! »

Alors, Chamerolle est venu à Paris. Il poursuit la feuille du village. Léon Duval portera la parole pour lui.

Toutes ces choses arrangées, Chamerolle est parti hier soir pour chez lui, en disant: « *J'ignore maintenant quel va être mon sort !!* »

Voilà le temps dans lequel nous vivons; tels sont ces hommes de populace qu'on voudrait seuls qualifier du titre de peuple. Lâchez les tigres et les lions du Jardin des Plantes ! j'aime mieux cela que de voir la populace en joie ou en fureur ! L'une et l'autre sont ignobles.

Ce qu'il faudrait pouvoir refaire, c'est le respect de l'autorité, que chacun de nous a contribué à détruire. Je prévois toujours le moment où, comme les Arabes, nous

irons vivre sous la tente. Le rêve des citoyens communistes est de raser tout le passé : histoire, monuments, arts, etc.

La belle chose que la philosophie, et comme le XVIII[e] siècle a bien travaillé! Si tous les Voltaire, Diderot et d'Holbach, etc., qui sont les pères des gredins d'aujourd'hui, revenaient à la vie, comme ils devraient se réjouir.

Les rouges sont des scélérats.

Les blancs, à quelque parti qu'ils appartiennent, sont des imbéciles. Il y a aussi des niais profonds.

Faites donc une grande nation avec tout cela.

VENDREDI 18 JUILLET.

Mercredi dernier, le président est venu visiter le Louvre; il est arrivé à pied, avec Menneval, un de ses officiers d'ordonnance. Je l'ai reçu en l'absence de Nieuwerkerke et promené dans toutes nos galeries.

Il a été très-affable et fort gai, calme comme à son habitude; on ne se serait pas douté, en l'entendant parler des travaux à entreprendre pour l'achèvement du Louvre et de ses projets d'avenir, que l'assemblée discutait au moment même la révision de la constitution et la prolongation de ses pouvoirs; il croit fermement à sa fortune et ne doute pas de sa réélection.

L'arrangement de la grande cour du Louvre, tel que Duban l'exécute, ne lui plaît pas.

« Je n'aime pas, m'a-t-il dit, ces sinuosités, ces tor-
« tillements et ces découpures; une cour est faite pour « contenir le plus de monde possible; celle-ci, au contraire, « semble être organisée pour exclure la foule.

« Les gazons me crèvent les yeux, papillotent à mes « regards et m'empêchent de bien voir la magnifique archi- « tecture, dont ils ne devraient être cependant que l'ac- « cessoire. »

Il m'a entretenu du projet discuté par le conseil des ministres pour achever l'aile du Louvre qui doit rejoindre les Tuileries.

« Je suis impatient d'y voir enfin loger convenable- « ment les expositions annuelles, abritées jusqu'à présent « comme par hasard, et pour lesquelles on gâche trop de « plâtre, sans rien édifier de raisonnable; je désire sur- « tout qu'on ne soit plus dans l'obligation de masquer « et de salir des palais par des baraques provisoires. » (Faisant ainsi allusion aux constructions élevées dans la cour du Palais National.)

Le président est resté une heure et demie; il a regardé quelques-uns de nos beaux dessins, l'armure de Henri II, et il a voulu que je lui montre l'emplacement de l'ancienne chambre dans laquelle Henri IV a été rapporté mourant.

A quatre heures et demie, il est reparti à pied, la canne sous le bras, avec Menneval.

L'assemblée commence à se colérer dans la discussion de la révision. Victor Hugo a prononcé hier le plus lâche et le plus abominable discours qu'il fût possible d'entendre. Les interpellations les plus vives lui ont été adressées. Cet homme est le plus misérable des drôles, l'orgueil de

Satan et le cœur d'un chiffonnier. Poltron et colère, il en veut surtout à la magistrature, qu'il foulera un jour sous ses pieds, a-t-il dit à son beau-frère, V. Foucher. Victor Hugo a longtemps mendié la pairie et il l'a obtenue par l'entremise de la duchesse d'Orléans, à laquelle il avait eu le talent de persuader que c'était la pensée de son mari qu'elle accomplissait en lui couvrant les épaules du manteau d'hermine. Victor Hugo était alors, non l'insulteur des princes, mais leur courtisan. Il est actuellement le chef d'une troupe de jeunes démagogues, rédacteurs de l'*Evénement,* parmi lesquels nous citerons ses fils et Vacquerie, l'auteur d'un drame informe, qui a nom *Tragaldabas.* Ces jeunes séides traitent Victor Hugo en dieu, et le malheureux hume l'encens à plein nez.

Ces gens-là prêchent l'égalité!! mais leur égalité n'est que l'abaissement des supériorités qui dominent leur fétiche, car ils ne voudraient pas l'élévation de ce qui est au-dessous d'eux.

V. Hugo a été surpris en flagrant délit avec Mme Biard et s'il n'y a pas eu de procès, c'est grâce aux prières de Mme V. Hugo et à l'influence de Mme la duchesse d'Orléans. Mme Biard seule a été condamnée à un an de prison en expiation de l'amour du poëte. Lorsque Mme Biard est sortie de prison, elle a été recueillie dans l'hôtel même de M. V. Hugo!!

Voilà pour la partie morale du poëte réformateur. V. Hugo, si quatre-vingt treize revenait, serait quelque Joseph Lebon, féroce par la lâcheté et qui, entraîné sur la pente du crime, joignit par tempérament la luxure à la férocité.

Joseph Lebon était, avant la révolution, un très-bon prêtre dans une des terres appartenant, en Artois, à la princesse de Berghes, la grand'mère de ma femme; il partit même pour l'émigration, mais il tomba malade avant d'avoir franchi la frontière, et son compagnon d'exil, un prêtre comme lui, écrivit alors à la princesse de Berghes:

« Notre pauvre Lebon n'a pu franchir la frontière, je « suis effrayé pour lui de ce qui peut arriver de ce re- « tard, vous savez comme il est d'un caractère faible? Si « les révolutionnaires s'en emparent, Lebon, par peur, de- « viendra un scélérat. »

Lebon est devenu un monstre.

J'ai répondu à Laborde sous ce titre: le vicomte de Valmont au chevalier de Faublas; il se souviendra d'avoir voulu faire le jeune étourdi de la Régence, en m'écrivant. Je garde sa lettre et ma réponse.

Le général Magnan, nommé commandant de l'armée de Paris, a eu ses meubles saisis et vendus, mardi dernier, à Paris et à Strasbourg. Il demeurait à Paris, 6 rue de Matignon, il a beaucoup de dettes et il est coutumier du fait.

On me raconte à l'instant même une terrible histoire. Mme la marquise de Caraman, jeune et jolie femme, habite avec son mari le château d'Anet; elle s'y trouvait seule ces jours derniers avec sa femme de chambre, qui loge loin d'elle. La marquise a l'habitude de laisser sa clé sur la serrure de sa porte; dans la nuit, son cocher s'est introduit chez elle, et elle a été bien dûment violée de plus d'une manière; le matin elle a été trouvée sans

connaissance. Il faudra étouffer cette affaire; donc l'impunité est acquise au cocher, mais il n'y a pas moyen de faire autrement. Mme de Caraman est en son nom Mlle de Panize; son père était pair de France.

Mme de Ganay, jeune, mariée depuis peu de mois, se sépare de son mari, qui est impuissant; on dit qu'il l'ignorait....

Voyez où l'ignorance va se nicher!!

Dans les environs d'Amiens et dans un village pourtant fort calme et dont les habitants ne sont pas *rouges*, la princesse Aldobrandini possède un château qu'elle a laissé, pour aller veiller à ses affaires en Italie, sous la garde de son frère, M. de La Rochefoucauld. Le dit frère est bête comme une oie; il a voulu interdire aux paysans la jouissance d'une place où la princesse leur permet de danser, ou du moins il voulait que chaque dimanche le maire vînt lui demander cette permission. Les paysans le tiennent bloqué dans le château et ils ont écrit à la princesse:

« Princesse,

« Nous vous aimons et nous vous vénérons beaucoup,
« nous vous défendrions contre vos ennemis, mais si vous
« ne retirez pas les pouvoirs donnés à M. votre frère, nous
« raserons votre château sans que ni troupes, ni magistrats
« puissent l'empêcher, car nous sommes plus de vingt
« communes coalisées. »

L'affaire en est là, comment se terminera-t-elle? La Rochefoucauld a bien choisi son moment pour faire son important. Que de maladroits!!

SAMEDI 19 JUILLET.

Jevais partir pour la campagne, où je dois passer deux jours chez la princesse Mathilde. La discussion continue sur la révision. Baroche a, hier, écrasé pendant une heure, aux applaudissements de la majorité, V. Hugo. Ce renégat de poëte, après avoir longtemps mendié la pairie sous Louis-Philippe, fut enfin nommé, en s'engageant vis-à-vis de la reine à ne plus laisser jouer ses drames immoraux, à ne plus laisser faire de nouvelles éditions de Notre-Dame de Paris et à ne plus écrire de romans ! ! Trois mois après, il était pris, avec Mme Biard, en flagrant délit d'adultère, passait deux jours à la préfecture de police, et n'en sortait que sur les instances et les démarches de la cour, qui commandait à Biard de nouveaux tableaux.

V. Hugo est au plus bas, au plus sale du ruisseau, à l'heure présente, et c'est justice. Il a vécu avec les femmes de théâtre, escorté par un cortége de poëtes crottés qui l'encensaient comme un dieu; la tête lui a tourné.

MARDI 29 JUILLET.

Boulay (de la Meurthe), autrement dit le vice-président de la république, se marie avec une jeune personne. Boulay ressemble parfaitement à un boulet de chair humaine; c'est un gros et court important. Laid comme

une bouche de fontaine, bourgeonné comme une mûre, prétentieux, amoureux de toutes les femmes et se mettant volontiers en évidence.

Ce gros homme fait depuis quelque temps l'ultra-libéral et, ces jours derniers, il est venu trouver le président pour lui démontrer qu'il y allait de son honneur de gracier le jeune Ch. Hugo, condamné récemment à six mois de prison pour délit de presse. Il faut savoir que le jeune Ch. Hugo est à la tête de *l'Evénement*, journal infâme, qui s'attaque à tout ce qui est respectable pour louer tout ce qui est misérable.

V. Hugo, disait le vice-président, est un des premiers qui, à la Chambre des pairs, ait demandé le rappel des Bonaparte. Mais, répondit le président, je ne puis pas faire exception pour un monsieur qui, tout Hugo qu'il soit, a insulté la justice en cherchant à lui faire un crime d'avoir condamné et fait exécuter un infâme assassin comme Montcharmon !

Tout ce qu'il m'est possible de faire, je le tenterai; je proposerai au conseil une amnistie pour tous les délits de la presse.

L'amnistie a en effet été proposée, mais Léon Faucher a déclaré qu'il donnerait sa démission si elle était acceptée, et l'affaire, Dieu merci, en est restée là.

Toute cette couvée des Hugo est une famille de serpents boueux qui ne cherchent qu'à mordre; pourvu qu'on parle des Hugo, il leur est indifférent de jouer leur rôle de scélérats de la première révolution; ces malandrins-là crèvent d'orgueil dans leur peau; la peau de leur père est depuis longtemps crevée et son orgueil sort et déborde par toutes les fissures. Ce poëte ampoulé, dont l'avenir

fera justice, croit l'univers attentif à sa seule personnalité. C'est un homme qui commettrait une méchante action, comme il commet de méchants vers, pour attirer l'attention publique. Le désir de paraître est le plus mauvais de tous les désirs, disait *d'Aubigné.*

Les fêtes dont j'avais donné le programme au président, s'exécutent et mon programme est suivi à la lettre; mais le préfet de Paris, le gros Berger, en aura les honneurs, ainsi que le pouvoir exécutif.

J'ignore si l'on songera même à m'inviter. Ainsi va le train de ce monde.

Chez Véron, à Auteuil, toujours même joie, mêmes fêtes, même affluence de visiteurs, Véron règne et gouverne. Dimanche dernier, il y a eu comédie jouée par les intimes, Romieu, Gilbert des Voisins, Roqueplan, Achille Boucher Là se trouvaient réunies les principales *Laïs* du moment Après la comédie, jeu de trente-et-quarante!

Carlier, le préfet de police, était du nombre des joueurs! Si un jeu pareil s'établissait dans un coin quelconque de la capitale, Carlier le ferait saisir par ses agents, les journaux flétriraient les banquiers et les pontes, et les tribunaux condamneraient sévèrement les misérables spéculateurs qui auraient ouvert la maison de jeu.

Ainsi va la justice de ce monde!

J'ai dîné dimanche dernier à St-Gratien chez la Princesse Mathilde avec M. et Mme Drouin de l'Huys; la femme est aimable et le mari spirituel; la causerie a été bonne et intime. La veille, l'abbé Coquereau était venu dîner; il est furieux contre le président, qui n'a pas voulu faire de lui un évêque.

LUNDI 11 AOUT.

J'arrive de St-Gratien, où j'ai passé, comme chaque semaine je le fais, deux jours chez la Princesse Mathilde

Il y est venu quelques personnes, entr'autres Drouin de l'Huys et sa femme, le maréchal Excelmans, etc. etc

J'ai appris que dimanche, 27 juillet dernier, M. Giraud de Langlade se trouvant chez M. de la Riboissière, avait raconté qu'il sortait de chez Odilon Barrot, où se trouvait également l'archevêque de Paris.

Mme O. Barrot (Agathe) s'est approchée du prélat et lui a demandé d'adresser des prières à Dieu pour obtenir l'éloignement du pouvoir de ce *crétin* de président! Elle ajouta: « *Il est d'ailleurs gardé à vue par une escouade de généraux.* » (Les généraux d'Afrique sans doute.)

La candidature de Carnot à la présidence sera présentée par une partie des gens de la gauche.

C'est le gâchis le plus complet qui se puisse imaginer. La bourgeoisie, toujours envieuse et frondeuse, n'est pas guérie par trois révolutions.

J'ai encore appris une autre histoire qui se rattache à la chute de l'empire en 1814. La voici, telle que la raconte M. de Sémalé, lui-même.

M. de Sémalé était alors commissaire des Bourbons et il se trouvait à Fontainebleau, où l'empereur venait de signer son abdication. Deux officiers des mameluks de la garde impériale, véritables turcs, proposèrent au commissaire royaliste de lui apporter la tête de Napoléon; M. de Sémalé refusa et, après les Cent-Jours, un de ces

deux officiers lui dit : « *Vous auriez bien fait d'accepter notre proposition ; en êtes-vous convaincu ?* »

Le prince Napoléon, fils du maréchal Jérôme, a été expulsé de l'hôtel des Invalides, par ordre du ministre de la Guerre. Sa conduite y causait beaucoup de scandale ; il attirait chez lui toutes les filles de Paris, et lorsqu'il ne songeait pas à la débauche, il ouvrait les portes de l'hôtel à un club de *montagnards*.

Ce prince est une affreuse canaille, qui joue auprès du président le rôle que Philippe-Egalité jouait près de Louis XVI. Il est vantard et poltron, ambitieux, important, brouillon, libertin ; enfin, il a toutes les mauvaises qualités ; son père n'est qu'un polisson ; lui, est un drôle.

MARDI 12 AOUT.

Vraiment, les légitimistes *purs* entrent dans la période de la folie stupide. Voici ce qui s'est passé dans un des bureaux de l'assemblée, où s'étaient réunis les sept députés qui sont les organes du parti : MM. de La Rochejaquelein, Léon de Laborde, Chauvin, etc. etc.

Ces profonds politiques prièrent un de leurs confrères qu'ils supposaient aussi fou qu'eux-mêmes, de les présider. Ce député, nommé de Bernardi, accepta pour se donner la joie d'une bonne bouffonnerie et se désopiler la rate ; l'histoire que je raconte, a été racontée par lui, comme étant le procès-verbal de la séance, et il riait en la racontant à s'en tenir les côtes.

Réunis au nombre de sept, les purs légitimistes ont établi qu'il était urgent pour eux et pour la France de procéder au sauvetage du pays, et qu'eux seuls en étaient capables.

En conséquence, il fallut choisir pour les fonctions de président en 1852, une illustration populaire à opposer à Louis-Napoléon. Alors il a été question du général Changarnier, mais La Rochejaquelein a objecté que personne ne pouvait compter sur lui; enfin, le S[t]-Esprit a daigné descendre sur les sept apôtres du sauvetage et la candidature de Henri de La Rochejaquelein!! a été proclamée. La chose ainsi convenue, les sept sont rentrés dans la salle des séances, bouffis d'importance, mystérieux, radieux et convaincus, chacun, de s'être élevé sur un piedestal, répétant comme le poëte latin:

Exegi monumentum, œre perennius.

Satisfaction qui durerait même encore, si *Bernardi*, leur président, n'eût tout révélé pour gaudir ses collègues. Depuis lors, nul ne peut regarder un des sept sans rire.

Pauvre France, comment es-tu à ce point déchue qu'on ose proposer de te livrer aux baisers de La Rochejaquelein, de cet homme qui, sous les fausses apparences de la loyauté, cache l'ambition la plus effrénée, qui s'est offert à tous, et dont personne n'a voulu, qui le premier s'est vautré dans les antichambres de l'Hôtel de ville, qui lui, fils de Vendéen, s'est fait courtisan de Lamartine, Ledru Rollin, Crémieux et consorts!.... Ces parades-là sont tristes, profondément tristes et le dégoût vient au cœur en voyant comment se passent certaines choses dans un certain monde.

Véron.

Cet homme mérite plus d'une page, cette physionomie restera comme une des plus caractérisées de notre époque, comme un des monuments les plus extraordinaires qui puissent être élevés avec de la boue (j'entends cette boue fétide de l'intrigue et du journalisme).

Véron joue un rôle et il le joue bien; c'est l'insolence élevée à la plus haute puissance et qui a su tirer parti des éléments impurs qui composent le fond de notre marais social. Il a le génie et l'audace de sa position; beaucoup de nos tripotailleurs envient son influence, sa fortune; beaucoup le blâment qui voudraient l'imiter; mais ils demeurent impuissants. Ne profite pas qui veut du fumier des écuries d'Augias.

On compte avec Véron, on l'adule, on lui passe ses insolences, on le laisse s'épanouir au soleil, se vautrer dans sa fange dorée, et on prend au sérieux la comédie qu'il joue. Il a l'audace de ces vieux libertins qui, devant un groupe de jeunes débauchés, troussent sans vergogne une jeune et pudique femme. Les débauchés le jalousent, sans se trouver munis de ce génie de l'impudeur qui leur serait nécessaire pour l'imiter.

Véron ne croit à rien, pas même à lui, et c'est peut-être le secret de sa force; il affecte la vulgarité de l'homme supérieur qui érige en lois ses fantaisies.

Dans son palais d'Auteuil, il règne en satrape sous le nom de *docteur* ou sous celui de *capitaine*, que lui donnent ses intimes. Molière avait sa servante qui se nommait Laforet, Véron a inventé la sienne qui se nomme *Sophie.* Vieille femme de charge, cuisinière ou factotum, coiffée d'un bonnet de linon, semblable au bonnet des gardes

malades du *Marais*, tyran domestique, grognon et important, sorte d'avant-propos de Véron.

Sophie se tient au salon, parle de tout, elle est la sonde de l'impertinence de son maître, dont elle annonce les boutades politiques, les mécontentements et souvent elle le venge de la bassesse de ses matassins, en la leur faisant sentir. Les prévenances de Sophie indiquent le degré d'importance que Véron attache à telles ou telles liaisons, la considération dans laquelle il tient certaines personnes; on étudie Sophie comme un thermomètre.

Sophie dit : *Nous ne sommes pas contents du gouvernement, et dans quelques jours, nous le lui prouverons bel et bien dans un fameux article.*

Enfin, Sophie est la bonhomie bourgeoise de Véron, sans enseigne de *sans façon*, son originalité à domicile.

Véron connaît à merveille le personnel de sa *cour*, de ses instruments; il les méprise par Sophie qu'il leur accouple, par Sophie, sa domestique, qui est sa délégation intime auprès d'eux.

Un empereur romain avait élevé son cheval à la dignité de consul, par mépris des Romains; Véron a fait de Sophie une Maintenon moins le mariage secret, par mépris pour ses *matassins*. Cet homme est habile, cet homme connaît son époque, il l'a pesée et il la traite comme il faut la traiter pour la conduire. Son métier est sale, mais à qui la faute?

Vous avez voulu, gens d'aujourd'hui, bourgeois de nos bonnes villes, qu'il fût puissant, sachant qu'il ne pouvait être honoré; il est puissant et vous méprise. Vraiment, vous ne méritez pas mieux.

Vous avez détruit toutes les royautés, renversé toutes les divinités, pour édifier enfin celle de Véron; subissez-la sans vous plaindre, vous pourriez tomber plus mal.

Une nation qui compte parmi ses souverains Charlemagne, François Ier, Louis XIV et Napoléon, porte aujourd'hui sur le pavois ... qui? ... Véron! ...

J'ai vu ce *grand homme* dans sa villa d'Auteuil, il y remplace les Montmorency qui la lui louent. J'ai vu Sophie, maigre, commune, hardie et finaude. J'ai vu les matassins et les intimes attablés autour d'un *trente-et-quarante*, passer la soirée à s'y disputer quelques louis.

Carlier, le préfet de police, les regardait faire.

Le gros Véron présidait avec un sans-façon ravissant, cet habile politique daignait se mêler aux jeux de sa cour. Romieu, Saint-Ange, Gilbert des Voisins, Millot étaient de service. Véron a certainement de l'esprit et de l'intelligence, il est vaniteux et connaît les hommes, il sait comment les employer et trouve qu'il y a plus à faire d'un gredin qui peut tout oser que d'un honnête homme qui a des scrupules; cela n'est pas moral, mais il y a du vrai. Enfin, si Véron est parvenu; c'est, il faut le dire, qu'il est doué d'une certaine dose de capacité. C'est un doge de bourgeoisie, mais un doge *turcaret*. Il est tour à tour brouillé ou en coquetteries avec Rachel, et il la loue ou la déchire suivant l'occasion. Un jour de brouille, la tragédienne se présenta à sa porte au moment où il se mettait à table. Sophie courut prévenir Véron de la venue de Phèdre. Véron revêt sa superbe et, accompagnant ses paroles d'un geste à la Louis XIV, il répond : « *Congédiez-là! je ne reçois que les honnêtes gens!* »

Roqueplan, l'un des convives, se penche vers son voisin et murmure à son oreille :

» *C'est donc un dîner d'adieu qu'il nous donne.* »

Voilà l'homme et voilà les hommes qui l'entourent. D'ailleurs, ministres, ambassadeurs, amis du président, généraux, tous lui font la cour, et quoiqu'il soit bien fat, il faut lui savoir gré de ne pas l'être davantage.

Après la séance dans laquelle Léon Faucher, répétant le mot de M. Guizot, avait dit aux Montagnards qui l'injuriaient : « *Vos insultes n'arrivent pas à la hauteur de mon mépris* », le ministre, gonflé de sa belle phrase, vint voir Véron et se plaignit du rendu-compte de cette séance dans le *Constitutionnel.*

« Je croyais, Monsieur le ministre, répondit Véron, avoir été narrateur très-bienveillant. »

C'est possible .., c'est possible, reprit Léon Faucher, mais votre rédacteur n'a pas compris le héros de la séance. »

Alphonse Karr prétend qu'il est fort heureux qu'on ait interrompu le ministre, car il allait se livrer à la reproduction de tous les mots illustres. Déjà il se drapait dans les basques de son habit pour s'écrier :

« *La garde meurt et ne se rend pas.* »

« *La cour rend des arrêts et ne rend pas de services.* »

« *Plus de hallebardes !* »

« *Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un homme de plus.* »

etc., etc., etc.

Si Véron était né grand seigneur, ce serait un homme remarquable, mais la comédie qu'il joue pour être un grand seigneur en fait une caricature impertinente. Dans ses

dîners, il s'adresse à Gilbert des Voisins, et avec le ton qu'aurait pu prendre le *Régent* parlant à *Nocé* ou à quelqu'autre de ses *roués*, c'est-à-dire en parlant du haut de sa tête et de sa cravate :

« *Monsieur le comte*, faites-moi le plaisir de me dire quel est le menu ! »

Ce *Monsieur le comte* sonne bien, dit par Véron !... Véron dit toujours *Monsieur le comte* en s'adressant à des Voisins. C'est beau pour le fils d'un papetier de compter un comte parmi ses officiers !...

Véron donnerait des Voisins, Romieu, Valdès, Millot, Saint-Ange et même Sophie pour être un vrai duc de la vieille noblesse, pour avoir les alérions des Montmorency sur sa voiture, pour compter parmi les notabilités légitimistes, et c'est dommage pour ce parti-là que M. de Montmorency ne soit pas Véron et que Véron ne soit pas M. de Montmorency.

Le *Constitutionnel* qu'il dirige, est bien fait, les articles qu'il signe sont remarquables ; mais je les crois faits par Malitourne ou Granier de Cassagnac ; ce qui est bien à lui, c'est la direction imprimée au *Constitutionnel* et qui est habile.

En dernière analyse, Véron est un homme utile, malgré ses ridicules ; c'est un homme d'esprit, malgré ses amis ; un rusé compère, malgré Sophie, et un radeau que les révolutions auront de la peine à submerger, malgré son apparente audace.

qui avait été déboursée, ou plutôt qui était due pour frais de mobilier et d'équipement, et lorsque, par une habile diplomatie, ces demoiselles se trouvaient pourvues d'un entreteneur riche (bien entendu), directeur et fournisseurs se partageaient le *produit du lit de l'élève placée.*

Ces saletés-là soulèvent le cœur; mais les hommes qui les commettent parviennent et vont par nos rues tête levée.

Le siècle présent est un véritable lupanar, dont les maquereaux seuls font fortune.

Passons à une autre infamie. Léon Faucher a demandé et l'assemblée nationale a accordé une somme pour une exploration scientifique et archéologique dans l'ancienne *Médie,* sur le rapport de M. Mohl, de l'académie des inscriptions.

Léon Faucher a mandé au ministère Saulcy, également de l'académie des inscriptions et conservateur du musée d'artillerie.

Après une heure et demie d'attente dans l'antichambre, et comme Saulcy, impatienté, se retirait, le ministre a donné ordre qu'on l'introduisit.

Le ministre était seul; la longue attente qu'il avait fait subir à Saulcy, n'avait d'autre but que celui de faire de l'importance!!

« Monsieur, dit L. Faucher, un crédit m'est accordé pour une mission dans l'ancienne *Médie* et j'ai pensé à vous pour vous en charger. »

Saulcy, honnête et loyal garçon, très-savant et très-brave officier, répondit aussitôt en ces termes :

« Je refuse, Monsieur le ministre; l'année dernière, j'ai été chargé d'une mission en Syrie, elle m'a coûté

22,000 fr. de mon argent, plus la privation de mon traitement qu'on a jugé à propos de me supprimer pendant mon absence. Je ne suis pas assez riche pour passer au gouvernement et à moi de telles fantaisies.

« Je refuse encore, parce que le bienveillant académicien qui vous a conseillé de songer à moi pour une mission en *Médie*, ne vous a probablement pas dit le nom moderne de cette contrée. Eh bien! Monsieur le ministre cette *Médie* se nomme aujourd'hui le *Turkestan*, pays de voleurs et d'*assassins*, où les Turcs eux-mêmes ne se hasardent jamais, car s'ils y entraient, ils n'en sortiraient pas. Je ne pense pas d'ailleurs que les traces laissées par l'antiquité y soient abondantes. Je vous remercie donc, Monsieur le ministre, de votre bonne volonté, et je remercie le collègue académicien qui vous a fait songer à moi pour cette mission. »

M. Mohl est un savant *frélon*, qui vit des découvertes faites par les autres; il s'en emparc, butine leurs rapports, les signe dans les journaux, les rassemble en corps d'ouvrage, qu'il signe encore, et se substitue ainsi au véritable travailleur.

Saulcy le gênait, parce qu'il n'est pas homme à se laisser butiner, *inde iræ* et *inde* le besoin de l'envoyer dans la *Médie*.

J'aime mieux *Bocanné* et sa nicotine. L'affaire Mohl est l'assassinat avec préméditation, mais sans répression légale. *Mohl* restera un savant honoré, influent; à sa mort, les académiciens couvriront sa mémoire de fleurs de rhétorique.

Le monde, chère Agnès, est une etrange chose!

LUNDI 18 AOUT.

Nieuwerkerke est parti ce matin pour visiter l'exposition; son voyage sera de trois semaines; Giraud l'accompagne.

Avant-hier, je dînais chez Véron à Auteuil; les convives étaient les deux Didier, mon frère Victor, Gilbert des Voisins, Saint-Ange, Romieu et deux ou trois personnes, Millot entre autres.

Le dîner a été gai et fort animé de causerie; au dessert, on a traité de la littérature ancienne et nouvelle, mais surtout de l'ancienne et des poëtes du XVIe et XVIIe siècles. Chacun a débité quelques vers de son poëte favori; Didier, de Marot; Romieu, de Corneille; je ne sais plus qui, de Mathurin Regnier, et enfin Véron, près de qui je me trouvais placé, est convenu avec moi que, de tous nos poëtes actuels, le plus poëte par les idées, par la façon dont il les exprime, et par la fantaisie, est Alfred de Musset.

Ce dîner était curieux, il a été fort peu question de politique en conversation générale; seulement, on s'amusait beaucoup de l'outrecuidant Fould, ministre des Finances, qu'on avait fort blagué, lorsqu'il était venu prendre congé de Véron, il y a quelques jours. Les ministres ne dédaignent pas, après avoir visité Véron, de porter leurs hommages à Sophie, tout à la fois intendante et seul valet de chambre de l'hospodar du *Constitutionnel*. Ils descendent à sa cuisine pour lui dire quelques mots.

Véron est toujours un peu irrité contre le président, qui n'a pas assez d'égards et de politesse dans ses relations avec lui. Il m'a raconté sa visite au comte de Chambord, en 1849. Il se loue beaucoup de ce prétendant, qui l'a accueilli avec une grande distinction et a tenu à parler de la politique de l'avenir.

« J'apporte cependant, a dit le prince, de grandes garanties avec moi, car mon avénement serait la paix générale, le rétablissement des bonnes relations européennes et la liberté d'action rendue à la France dans les questions générales et particulières. »

Véron n'a pas nié ces avantages, mais il a ajouté à ce que disait le prince :

« Croyez-moi, Monseigneur; mettez dans votre programme le gouvernement à bon marché, la diminution des impôts indirects, si ce n'est leur effacement complet, la réduction des emplois, et vous n'en serez que mieux goûté. »

Le comte de Chambord, dit Véron, est sympathique, il a la figure ouverte, et il s'exprime bien; peut-être cependant se sert-il trop souvent, dans la conversation, de thèmes tout faits.

Gilbert des Voisins et Lautour Mézeray accompagnaient Véron dans ce voyage, comme aides de camp. Lautour, qui n'était pas encore alors préfet d'Alger, a cru convenable d'encenser Henri V de quelques grosses phrases bien légitimistes sur les regrets qu'éprouvait la France de ne pas jouir de sa présence. Et le descendant de Louis XIV choyait ces hommes, cherchait à capter leurs suffrages! Il faisait de la coquetterie pour Véron, de

l'amabilité pour Gilbert et pour Lautour; il croyait sans doute que tout cela représentait la France.

Au retour de ce voyage, le président fit de doux reproches à Véron à propos de sa visite au prétendant, et l'accusa d'inconstance, etc., etc.

Véron répliqua en parlant de ses services passés qui ne pouvaient laisser aucun doute sur son dévouement, et finit en déclarant qu'il croyait mériter un peu de reconnaissance.

« Sans doute, répondit le président, ma reconnaissance vous est acquise, et vous me verrez toujours charmé de pouvoir vous en donner des preuves. »

Véron saisit la balle au bond; il se souvint du désir manifesté par son ami Lautour de trôner comme préfet à Alger; la place était vacante, il la demanda comme témoignage de la reconnaissance dont le Prince Napoléon venait de l'assurer, et il l'obtint.

C'est ainsi que Lautour Mézeray, au retour de son voyage à Ems, et la bouche non refroidie de ses grosses phrases légitimistes, fut nommé préfet d'Alger.

Le dîner de samedi avait cela de curieux que presque tous les convives pouvaient passer pour des sacripans ou des mauvais sujets, sauf trois ou quatre exceptions. Ainsi personne ne se gêne pour vous confier que Saint-Ange a aidé sa mère à sortir de ce monde, et que maintenant il triche au jeu.

Gilbert des Voisins a passé toute sa vie à être entretenu par des femmes; il a mené, comme on dit, une *vie de bâton de chaise,* etc., etc. Véron sait tout cela, et il s'entoure de ces hommes qui, sans scrupules d'aucun genre, sont plus aptes à mille choses que les honnêtes gens.

Clot-Bey, qui meurt d'envie d'être nommé commandeur de la légion d'honneur, est venu faire sa cour le soir.

Hier, dimanche, la Princesse Mathilde m'a conduit chez Mme de Courbonne, qui occupe, à St-Gratien, une habitation très-rapprochée du pavillon. Mme de Courbonne lit mes romans et elle a demandé que je lui fusse présenté.

En arrivant, elle m'a tendu la main de fort bonne grâce et elle m'a dit :

« Monsieur, je ne vous ai jamais vu jusqu'à ce jour, mais j'ai lu deux de vos romans, et je vous aime. »

Enfin, cette vieille dame a été charmante d'attention aimable, et son salon de Paris m'est ouvert.

L'hiver prochain, je visiterai souvent ce salon, et mon petit livre y gagnera quelques bonnes pages. Ce salon est le dernier refuge des causeurs, des hommes et des femmes d'esprit ou de ceux et de celles qui prétendent en avoir ou qui passent pour en avoir. Nous verrons. Mme de Courbonne avait lu Gérard de Stolberg et Cécile de Vareil; ces deux romans lui ont beaucoup plu. Elle ne les connaissait pas, parce que la vieille Mme de Nansouty lui avait dit : « Ne lisez pas cela, ma chère, c'est mauvais. »

Je suis réhabilité aujourd'hui.

J'ai été bien attaqué pour mes romans, hélas! Ils étaient, ils sont vrais, et ils m'ont fait souffrir avant de es écrire.

Allez, mes *bonnes gens* du monde, je vous ai ménagé et je n'ai jamais eu de fiel contre vous; si j'en avais eu!...

MERCREDI 20 AOUT.

Trois des chefs montagnards à l'assemblée nationale sont payés par la police ; je sais que Colfavru est un des trois. Ses entrevues avec Carlier n'ont lieu que le soir par les temps les plus obscurs ou les plus mauvais. Carlier a un petit coupé à lanternes bleues qui, dans ces occasions, se promène sur le quai des Orfèvres et de la Vallée. Colfavru se trouve sur le chemin, la voiture s'arrête et il y monte. Alors, Carlier reçoit son rapport.

JEUDI 21 AOUT.

Le président est venu hier, j'étais seul au Louvre; il m'a demandé à voir le rez-de-chaussée qui s'étend sous la grande galerie; il cherche à loger les soldats dont la grande caserne (anciennes écuries de la cour) va être démolie. Il a hâte, m'a-t-il dit, de voir marcher avec plus de promptitude les travaux de déblaiement du Carrousel et la construction de l'aile du Louvre qui doit rejoindre les Tuileries. Mais pour ce qui regarde Berger, rien ne marche, le préfet de la Seine est un lambin.

Toujours même calme, même certitude de son avenir, le Prince Napoléon ne doute pas de sa fortune. Il m'a encore parlé de choses qui ne pourront être faites que dans deux ans, comme devant y présider.

Tout ce qui peut faire connaître la presse est bon à enregistrer. Il est curieux de savoir de quels éléments

impurs se compose ce pouvoir impur qui nous régit pour notre malheur.

Lorsque Perrelet, ayant perdu une partie de sa fortune, rentra au théâtre pour subvenir aux besoins de sa famille, J. Janin fit, dans les *Débats*, un article très-vif contre lui. Un ami commun, Henriquel Dupont, s'entremit et représenta à Janin quel tort il causait à un honnête garçon, bon acteur et qui avait besoin de gagner sa vie.

J. Janin répondit : « Je sais tout cela, mais qu'est-ce que cela me fait; je le *démolis* parce que j'y trouve mon compte, c'est-à-dire un thème à feuilletons. Cela m'amuse d'ailleurs de démolir cette vieille réputation et je me moque de ce qui peut en advenir pour Perrelet. »

H. Dupont insistait; alors J. Janin reprit : « Perrelet a un neveu, artiste de beaucoup de talent, qui a fait un tableau qui me plaît..... dis à Perrelet de l'acheter !..... »

Henriquel Dupont démontra que Perrelet n'était pas assez riche pour entrer dans cette voie. J. Janin tint bon; le tableau ne vint pas chez Janin; mais Perrelet, *démoli*, dut renoncer au théâtre.

Stupide peuple qui croit aux journalistes!....

J. Janin avait un secrétaire qui traitait pour lui et recevait les redevances de ceux qui craignaient les articles du journaliste.

Lorsque Dupaty entra à l'académie, Janin fit contre lui un article plus violent que ne le permet le droit du critique. Le lendemain matin, le nouvel académicien introduit dans le cabinet du journaliste, le trouva déjeûnant avec la marquise de Lacarte (fille de Bosio), sa maîtresse.

« M. Janin, lui dit-il, hier, vous avez abusé contre moi de vos fonctions de critique et vous l'avez fait non-seulement sans ménagements, mais sans justice. Ainsi, non content de flageller les mauvais vers dont volontiers j'accepte la paternité, vous me prêtez des vers qui ne sont pas de moi et vous me tournez en ridicule. Vous employez votre esprit, et vous en avez beaucoup, à vouloir faire douter du peu que l'on veut bien m'en accorder; libre à vous et, pour moi, je n'aurais jamais songé à me préoccuper la cervelle de cette fantaisie.

« Malheureusement, dans cette circonstance, je dois vous dire, puisque je viens pour vous rendre un service, que je ne suis pas seul; j'ai un fils, capitaine de cuirassiers, très-bon et très-brave garçon, mais aussi très-peu endurant, surtout pour tout ce qui touche à son père, qu'il a le bon esprit d'aimer.

« Donc, M. Janin, mon capitaine, qui est à Chartres, lira votre article, car tout le monde vous lit, il se fâchera et viendra à Paris vous en demander raison, ce que je voudrais empêcher, je vous le jure; tenez-vous donc sur vos gardes, je vous ai prévenu et c'est un bon service que je vous rends. »

Janin, fort mal à son aise, cherchait mille excuses et finit par dire : « *Mais, enfin, cet article n'est pas de moi, quoiqu'il porte ma signature.* »

« J'en suis désolé, reprit Dupaty, mais mon capitaine ne voudra avoir affaire qu'au signataire de l'article. »

Alors, Mme la marquise de Lacarte, désolée de voir la tournure que prenaient les choses et craignant pour les jours de son amant, s'écria : « Je te le disais bien, que tu ne devais pas signer cet article qu'avait fait Victor Hugo! »

J. Janin, pour parer le capitaine, fit insérer le lendemain dans les *Débats* un article rectificatif du premier.

Il avait été trompé par de fausses indications sur le mérite du nouvel académicien, auquel, mieux informé, il rendait pleine et éclatante justice.

Le capitaine était en effet venu à Paris. Il ne parlait que de couper les oreilles au feuilletonniste; il lut l'article rectificatif et ne coupa point les susdites oreilles; tout au contraire, il alla le remercier d'avoir rendu justice à son père.

Voilà le prince du feuilleton qui lève des impôts sur les auteurs et les acteurs. Telle première représentation lui rapporte 6000 à 8000 fr., arrachés par la peur à des auteurs craintifs, à de pauvres diables d'acteurs, qui subissent la loi du forban.

De jeunes et jolies actrices, pour éviter les critiques trop amères, sont obligées de venir prodiguer leurs charmes et leurs baisers à ce drôle.

Voilà le journalisme qui nous mène..... hélas!!

MERCREDI 27 AOUT.

Léon de Laborde est nommé chevalier de IIe classe de l'ordre du mérite civil en Prusse!!

On se demande pourquoi et à quel propos. Est-ce pour avoir publié des ouvrages sans texte ou pour n'avoir jamais imprimé que des pièces justificatives de son histoire des ducs de Bourgogne, etc., etc.? Léon de Laborde

est un intrigant, et c'est pour cela qu'il parvient, voilà tout.

Un autre intrigant qu'il faut nommer et stigmatiser, c'est Raoul Rochette, fort véreux à l'endroit de la probité.

Lorsque le gaillard eut terminé son ouvrage sur les peintures des vases grecs, il le porta au roi de Prusse, qui accueillit assez froidement l'académicien, ainsi que son présent, qu'il accepta toutefois.

Raoul Rochette n'entendant parler ni de tabatière avec chiffre en diamants, ni de décoration, court chez M. de Humboldt et lui explique sa déconvenue.

L'illustre Prussien rendait compte le soir même au roi de la visite du savant français.

Le roi réfléchit un moment; puis, il dit à M. de Humboldt : « Je prends quatre exemplaires de son ouvrage. On donne de l'argent à cet homme; mais on ne lui donne pas de décoration ».

JEUDI 28 AOUT.

Pour terminer mon premier carnet par une de ces folles joyeusetés qui font naître un rire homérique chez tous ceux qui les entendent, je vais transcrire la lettre de faire-part de la mort de M. le comte du Cayla. Cette lettre est envoyée par le prince de Craon (Beauvau), son gendre.

M[me] du Cayla (qu'on ne l'oublie pas) amusa Louis XVIII jusqu'à sa mort et Louis XVIII était le plus libertin des hommes.

La lettre dont il s'agit porte en tête les armes de Beauvau, frappées au moyen d'un timbre sec.

Madame la Princesse de Craon,
Monsieur le Prince de Craon,
Monsieur le Prince Louis de Beauvau,
Mademoiselle la Princesse Isabeau de Beauvau,
ont l'honneur de vous faire part de la perte bien douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de

ACHILLE-PIERRE-ANTOINE DE BASCHI

Comte du Cayla, officier supérieur, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, pair de France, leur père, beau-père et grand-père.

Il était né à Paris, au Palais-Bourbon, le 17 février 1775. Il est mort le jeudi 14 août 1851, veille de l'Assomption, après avoir reçu les sacrements de la sainte Eglise. Issu de l'antique maison des Comtes de Baschi-Farnèse, qui habitaient l'Italie au XIe siècle, il en était resté le seul et dernier descendant.

Vous êtes instamment prié de ne pas l'oublier dans vos prières.

Paris, le 19 août 1851.

Il est impossible de composer une lettre plus niaise et plus vaniteuse; elle est sotte comme Craon et orgueilleuse comme tous les Beauvau. La teinte religieuse lui a été donnée par Mme de Craon, bas-bleu sale et prétentieux, qui a la manie de vouloir convertir les protestants au catholicisme.

Craon a épousé Mlle du Cayla, non parce qu'elle est née des comtes de Baschi-Farnèse, qui habitaient l'Italie au XIe siècle, mais parce que sa mère, après avoir été quelque peu la maîtresse de Fouché, sous l'empire, trouva le moyen d'exciter les dernières lubricités de Louis XVIII, et qu'elle joua, pendant quelques années, un rôle de Maintenon.

Sosthènes de La Rochefoucauld la dédommageait des faiblesses du roi.

JEUDI 9 OCTOBRE.

Je recommence aujourd'hui le travail de mes notes interrompu par la nonchalance du relieur, qui ne me livrait pas ce nouveau petit carnet.

Nous approchons de ce que tout le monde nomme la crise de 1852; aussi n'ai-je jamais tant entendu parler de conspirations. Chaque jour, les journaux enregistrent des complots découverts, inscrivent dans leurs colonnes des manifestes révolutionnaires publiés clandestinement.

La lie de la population cherche à rassembler les éléments d'une autre Jacquerie, et malheureusement les hommes qu'elle menacerait ne peuvent s'entendre et se réunir contre l'ennemi commun. Chacun marche individuellement dans le sentier où le conduisent ses petites passions, chacun cherche à faire triompher son opinion politique, qui n'est en réalité que l'intérêt de son égoïsme très-étroit et très-mal compris. De gens qui aiment leur pays d'un amour sincère, j'en connais peu; l'amour-propre est aussi un grand moteur, et dans le siècle où nous vivons, il n'y a que trop de *génies* disposés à dire comme Louis XIV: « *L'Etat, c'est moi.* »

Je crains, en avançant dans ma rude besogne, d'avoir de bien tristes pages à transcrire sur ce livre. Hommes et choses, tout peut manquer à la fois et les cendres et les laves de notre volcan ne préserveront pas nos débris pour les siècles futurs, comme jadis les cendres et les laves du Vésuve ont préservé Pompéi et Herculanum.

Les hommes d'à présent qui servent l'Etat sont chancelants et incertains; s'ils ne participent pas aux conspirations des partis, ils les connaissent et ils gardent le silence. Ainsi, au mois de juin 1850, M. de Billaudel, légitimiste Dauphinois, fit le voyage de Bruxelles pour offrir à Serurrier, notre premier secrétaire de légation, la candidature aux élections de 1852. Serurrier refusa; mais il aboucha son frère, préfet destitué, avec les comités légitimistes. M. de Billaudel est le chef d'une vaste association qui emhrasse dix-huit départements du Midi. MM. Mollé, Berryer et Changarnier lui avaient recommandé les frères Serurrier.

Le diplomate est aujourd'hui premier secrétaire à Londres; le second sollicite toujours une préfecture et se fait patronner par la princesse Mathilde et par Mme de Salvage, vieille Egérie de l'Elysée.

Les conspirations et les coups d'état n'ont pu aboutir jusqu'à ce jour par les mêmes raisons : lorsqu'il s'agit d'attacher le grelot, beaucoup reculent.

Le 21 septembre dernier, le coup d'état était prêt; le 23, il était incertain; mais à l'instant suprême, on n'osait plus compter sur quelques généraux, entre autres sur le général Carrelet, et le coup d'état a été remis.

Nous ne devons compter que sur l'imprévu.

VENDREDI 10 OCTOBRE.

Rue des Petits-Champs, n° 33, en face de la rue Chabannais, il y a un rôtisseur-traiteur nommé Durand; là se réunissent les chapeliers communistes. Dernièrement,

un de leurs chefs mourut; plus de 3000 frères ont suivi son enterrement. Les propos les plus ordinaires de ce lieu de réunion roulent sur la guillotine qui attend les *aristos* en 1852. Les marchands de la rue des Petits-Champs qui ne sont pas allés à l'enterrement du chapelier communiste sont notés; ceux qui y sont allés sont également notés; les frères leur répètent chaque jour: « Vous êtes des poltrons si vous n'osez pas faire autrement; prenez garde à vous en 1852. »

Léon Faucher, le ministre de l'Intérieur, nommé officier de la légion d'honneur en huit jours, chevalier d'abord, puis officier, voudrait être commandeur avant le jour de l'an; je tiens du maréchal Excelmans qu'il vient le solliciter pour obtenir cette faveur, avec un enfantillage ridicule. Cet homme, vaniteux à l'excès, s'est fait dernièrement recevoir à Reims au bruit et à la fumée de treize coups de canon.

Il est fort question de le remplacer; il y a peu de jours, Romieu, l'auteur du *Spectre rouge*, avait des chances pour recueillir sa succession.

SAMEDI 11 OCTOBRE.

Hier, il y a eu *grave* conseil des ministres chez le président; il s'agissait de se prononcer sur la loi du 31 mai. Le ministère sautera sur cette question. Les amis du président croient qu'il serait bon de revenir à l'ancienne loi du suffrage universel, Dieu veuille qu'ils ne se trompent pas!

4 heures. Tous les ministres s'en vont, à l'exception de Fould. Le président proposera le retrait de la loi du 31 mai.

LUNDI 13 OCTOBRE.

Continuation de la crise ministérielle. On nomme Baroche à l'Intérieur, Flahaut aux Affaires étrangères Saint-Arnaud à la Guerre.

MARDI 14 OCTOBRE.

Il paraît décidé que le cabinet tout entier se retirera devant le retrait de la loi du 31 mai. Emile de Girardin fait depuis quelques jours des coquetteries au président, dans l'espoir d'un *petit* ministère. Aujourd'hui, dit-on, tout doit être décidé. La presse dit ce matin : *C'est aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Iéna.*

Hier soir, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde, rue de Courcelles. Elle semblait approuver le rapprochement des rouges et de l'Elysée, si les rouges veulent appuyer la révision, et elle louait le retrait de la loi du 31 mai par respect pour la constitution, qui proclame le suffrage universel.

Je me suis alors permis de lui dire devant le vieux général Armandi : « Tous ces respects sont de l'hypocrisie; le Prince ne peut continuer à gouverner la France qu'en violant la constitution; qu'il le fasse donc hardiment,

noblement, le pays sera avec l'homme qui aura de l'audace, mais il sera contre l'homme qui prendra pour alliés les ennemis de la société et de la civilisation. »

JEUDI 16 OCTOBRE.

Les ministres ne sont pas encore nommés. La commission de permanence s'est assemblée hier et doit avoir aujourd'hui une nouvelle réunion. Quelques personnes pensent que la Chambre sera convoquée. La Guéronnière m'a envoyé ce matin son article du *Pays* sur la question à l'ordre du jour. Je lui ai répondu sur-le-champ.

Les troubles du *Cher* continuent; mais cette levée de boucliers de messieurs les rouges ne semble pas bien redoutable jusqu'à présent.

Les débats seront vifs à l'assemblée sur les deux questions de *révision* et d'*abrogation*. Je crains fort, connaissant le patriotisme de nos hommes politiques, qu'aucun d'eux ne veuille sacrifier à la chose publique ses rancunes ou son amour-propre. Les plus remuants sont, en ce moment, Thiers et les orléanistes qui le suivent, et les légitimistes sans portée, tels que : Poujoulat, le phraseur lourd; Nettement, l'ancien harangueur de la *Quotidienne;* Dufougerais, qui a été longtemps directeur de la *Mode;* puis La Rochejaquelein, gros important sans importance, qui s'agite par nature.

On ne s'aborde plus qu'en se demandant : « Avons-nous un ministère? ». Et quand nous en aurons un, nous ne serons pas plus près d'une solution.

Nous commençons à nous habituer aux révolutions et on les regarde venir. Ma sœur Anne ne voit encore que la poussière qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

La femme de Barbe-bleue est bien malade.

JEUDI 23 OCTOBRE.

Nous sommes toujours dans l'enfantement d'un ministère, les combinaisons se font et se défont avec une grande facilité. Hier soir chez la Princesse Mathilde on donnait comme certain la nomination de M. de Turgot au Commerce et du général Saint-Arnaud à la Guerre.

Turgot était, en 1830, officier dans la garde royale. Au moment de marcher contre l'émeute il donna sa démission! Trois jours plus tard, il portait et il porte encore la croix de juillet, donnée à ceux qui tirèrent sur la garde.

Jadis, on aurait nommé un tel homme un *Jeanfoutre*, aujourd'hui on le nomme ministre.

MERCREDI 29 OCTOBRE.

Depuis hier, le ministère est formé. Les noms des élus sont au *Moniteur*. La rente a fait 12 centimes de hausse. Aussitôt le ministère a été nommé : le ministère de *deux sous et demi*.

Turgot fait lever les épaules, il est ministre des Affaires étrangères.

Le général Saint-Arnaud, ministre de la Guerre, est un mangeur criblé de dettes comme le général Magnan, commandant en chef de l'armée de Paris et dont les meubles sont souvent saisis et vendus. Fleury, lieutenant-colonel, officier d'ordonnance du président, lui est, dit-on, donné comme secrétaire général; c'est aussi un mangeur, dont le président paye assez souvent les dettes. Fleury est l'amant de la marquise de Contades (M[lle] de Castellane), qui a ruiné mon ami Coislin et qui a roulé un peu dans le duvet de tous les lits.

Mais, pour en revenir au ministère, je n'en augure rien de bien merveilleux. C'est un plâtrage pour masquer une situation. Nous approchons des actions décisives. Le président a voulu tenter une sorte de coup d'état, mais, ses adhérents n'ont pu s'entendre et le préfet de police, Carlier, allait trop vite.

Le préfet de police, nommé hier, est un M. de Maupas, préfet de la Haute-Garonne, que je connais comme chanteur de romances dans les salons.

VENDREDI 31 OCTOBRE.

Encore du Véron! Depuis trois jours la polémique du *Constitutionnel* est perfidement hostile et frappe sans ménagements sur les amis du président.

Persigny est le plus abîmé par les boutades du docteur. En voici la raison :

Didier, sous-préfet de S[t]-Denis, protégé de Véron, a été déplacé et nommé à la préfecture d'Oran (Algérie).

Didier ne veut pas quitter la France, de là toute la colère du *Constitutionnel.* Didier déplacé, qu'importe la France! Didier déplacé, qu'importe le Président et le parti de l'ordre? Véron abuse de sa position semi-officielle pour annoncer chaque matin des nouvelles alarmantes, pour prêter au président des intentions qu'il n'a pas, pour donner le texte ou du moins le sens d'un faux message. On parlemente avec Véron, on lui dépêche Mocquard, le chef du cabinet de la présidence; il le met à la porte; enfin, on capitule et Didier sera préfet en France! Tout cela est honteux!

Le marquis de Belmont, Briançon, beau-fils de M. de Crouseilhes, ministre démissionnaire de la Justice, est nommé par une ordonnance *in extremis* chevalier de la légion d'honneur. L'ordonnance établit par deux mensonges les motifs de cette nomination : *ancien officier de cavalerie ayant rempli des missions à l'étranger.*

Belmont n'a jamais eu que le grade honorifique d'officier au service de Bavière pour pouvoir porter un uniforme quelconque, et jamais il n'a été chargé de missions.

Pauvre croix de la légion d'honneur, où vas-tu t'égarer?

Belmont n'est connu que comme un joueur de tripots, un ex-coureur de filles, entretenu par Mme de Lauriston, jusqu'à son mariage. C'était un homme taré, c'est un homme décoré aujourd'hui. On peut l'accoupler à Guy de la Tour du Pin, sali par l'histoire fangeuse qui fit que Mme Ch. de Fitz James s'est exilée du monde.

Hier, à la première représentation de Bettine, charmante petite pièce de Musset, jouée au théâtre du Gymnase, Théophile Gautier et les autres feuilletonnistes trônaient

au balcon, décorés de rubans rouges; les airs de fatuité, l'importance de ces écrivailleurs ne sauraient se décrire. Ces laquais de la littérature décorés de la légion d'honneur, cela soulève le cœur!

Théophile Gautier, auteur d'un mauvais roman, aussi immoral, aussi indécent que Thérèse philosophe; Théophile Gautier, tout nourri des œuvres du marquis de Sade... décoré!

Janin décoré!

On donnera sous peu des croix aux héros des tapis francs et de la *haute pègre*.

Dans la diplomatie, on est surpris par une pluie de croix, on en est trempé et cela ne sèche jamais, je le conçois. Les diplomates sont à l'heure présente des commis voyageurs, chargés de faire connaître au monde les rubans, les croix et les plaques des nations civilisées ou non; mais un feuilletonniste, le rat rongeur et puant de l'égout social, pourquoi le décorer? Marquez-le plutôt.

Le président inaugure aujourd'hui une église qu'il a fait élever à St-Leu Taverny pour servir de St-Denis à sa race. L'église d'un style roman est d'un goût parfait, simple, bien construite et fait honneur au Prince qui l'a ordonnée et à l'architecte, M. Delacroix, qui l'a édifiée.

On vient de me raconter, sur l'ignorance des feuilletonnistes, une bonne anecdote; je la tiens d'Eudoxe Soulié, fils de Soulié, ancien rédacteur de la *Quotidienne*.

Lorsque J. Janin travaillait à son roman de Barnave, il rencontra Soulié au café et il lui dit : « Répondez-moi *un peu*, Soulié, vous qui savez tant de choses : Mirabeau vivait-t-il encore le 21 janvier 1793?... »

J. Janin est un des *princes* de la presse : *ab uno disce omnes!*

J'ai dîné avec La Guéronnière, rédacteur en chef du journal *Le Pays*, c'était, je crois, avant-hier. Il m'a pressenti sur son ralliement à la politique du président. J'ai fait savoir la chose au Prince et j'ai conseillé *de voir* La Guéronnière, qui est homme d'esprit, d'intelligence et qui pourra être utile; il serait bien d'inquiéter Véron par la crainte de l'influence de ce nouveau venu.

SAMEDI 1er NOVEMBRE.

La Princesse Mathilde, chez laquelle j'ai dîné hier, m'a dit que la croix pour Belmont avait été demandée directement au président par Mme de Belmont.

Cette croix ne pourrait être gagnée que par le motif qu'il n'y a jamais eu d'homme plus souvent blessé par la v.... que Belmont, et c'est sa femme légitime qui la demande.

Pourquoi ne pas la donner à son beau-frère Léopold d'Ivry, l'homme qui a tué le plus de lapins en France, je le concevrais!

Laurent Jan, le plus spirituel des *bohèmes* de la presse, a fait en quelques mots les portraits de Lamartine et de Musset; les voici :

Lamartine : c'est la Marseillaise dans une église; Musset : c'est une pêche sur des orties.

Je ne puis, pendant que je suis en train de citer les spiritualités de notre époque, résister au désir de transcrire

l'épigramme contre Fiévée, faite par Michaud, le bonhomme auteur de l'histoire des Croisades.

Fiévée vivait maritalement avec Théod. Leclerc, l'auteur des proverbes, et cette liaison était fort connue :

Des soins divers, mais assidus
De Fiévée occupent la vie;
Comme B.... il salit les cus,
Comme écrivain il les essuie.

MARDI 4 NOVEMBRE.

Aujourd'hui, après un repos de plus de deux mois, nos représentants se remettent à la besogne. Dieu veuille faire descendre sur eux et en eux l'esprit de sagesse. Jamais la France n'a eu besoin de medécins plus habiles. Malheureusement aucun parti n'abandonnera ni ses prétentions ni ses intrigues. La France est à l'agonie, n'importe, elle ne doit guérir que d'une certaine façon. Il y avait, ces jours derniers, une belle petite intrigue pour profiter de la première occasion de conflit ou de dissidence entre la Chambre et le président, et mettre ce dernier en accusation. Changarnier devait être nommé dictateur par la Chambre.

Lorsque les premières nouvelles du changement de ministère furent officielles, le général Changarnier, croyant voir approcher le moment de sa dictature, accourut de sa campagne à Paris. *Les gobe-mouches racontent* que le préfet de police, Carlier, se transporta aussitôt à l'Elysée et dit au président : « Prince, je crois devoir vous

prévenir de l'arrivée subite à Paris de M. le général Changarnier. »

Louis-Napoléon répondit avec le plus grand calme: « Cela ne doit pas vous étonner, monsieur Carlier, car « c'est vous qui l'y avez appelé par une lettre écrite il y « a quatre jours. »

Le préfet de police atterré ne savait que dire, toute l'intrigue se trouvait éventée, il se retira, puis écrivit, demanda une autre audience et voyant enfin qu'il ne pouvait rendre de la confiance au prince, il donna sa démission.*)

Hier soir, Louis-Napoléon ouvrit ses salons. Léon Faucher et Carlier s'y trouvaient. L'accueil fait à Carlier a été plus que froid; cet homme se présente comme candidat au poste de colonel de la 2me légion de la garde nationale de Paris. Le président voit cette candidature si peu favorablement qu'il favorisera celle du général Bougenel, qui accepte de se porter contre l'ancien préfet de police.

A qui se fier par le temps où nous vivons? Les bons serviteurs d'hier sont nommés traîtres par quelques intrigants à qui l'ambition de jouer un rôle bien ou mal tourne la tête. Changarnier veut être le Monk de son époque, en prévision d'un titre de connétable; Carlier rêvait, disent les sots, un duché et les honneurs de la cour?

Véron, quoique Didier ait été nommé préfet de l'Ariége, boude toujours; cet Achille s'enferme sous sa tente et

---

*) Toute cette histoire sur Carlier, répandue à dessein, était fausse; Carlier voulait, au contraire, hâter le 2 décembre.

laisse sa fureur s'exhaler en propos plus que vifs contre Persigny :

« De quoi se plaint cet homme, s'écrie l'Achille du » *Constitutionnel;* je l'ai traité de mauvais petit officier, « j'aurais dû dire mauvais petit sous-officier. » *Le Constitutionnel* a failli tourner à l'opposition, parce que Didier était envoyé à Oran!

Depuis l'invasion de l'élément bourgeois dans les affaires de l'Etat, la France en est arrivée à ce point que quelques mauvais journalistes mènent le pays. La pairie de Louis XIV est remplacée par la pairie de la presse, dont les trois grands ducs sont à l'heure présente : Bertin des *Débats*, Véron du *Constitutionnel* et Girardin de la *Presse*.

Juvénal, où es-tu?

MERCREDI 5 NOVEMBRE.

J'ai dit hier comment Carlier avait perdu la préfecture de police; je dois dire aujourd'hui comment Maupas y est arrivé. C'est lui qui, ayant découvert toute l'intrigue Changarnier, est venu dire au président : « Monseigneur, on vous trahit et la preuve de ce que j'avance, la voici. » En même temps, il présentait au prince la copie de la lettre écrite pour presser le général de se rendre à Paris.*)

---

*) Nouvelle histoire répandue par les amis de Maupas. Carlier marchait d'un pas ferme; on a cru quelques jours à cette bourde.

Le message a été lu hier; ce document fort étendu, est net, sage, bien raisonné et fort calme. Il a été mal accueilli par la droite, Berryer en tête. Le vent des orages a déjà fait entendre sa voix dans l'enceinte législative.

J'attends aujourd'hui La Guéronnière, rédacteur en chef du *Pays*, pour ménager son avancement dans la politique gouvernementale. Le président à dit hier qu'il le recevrait et causerait avec lui. Dieu veuille que je persuade tout à fait cet homme distingué de s'unir à la politique du pouvoir; nous allons avoir besoin de toutes les forces honnêtes, de tous les gens de cœur et d'intelligence; nous sommes à la veille de 1852.

JEUDI 6 NOVEMBRE.

La Guéronnière est venu hier me raconter son entrevue avec le président; il en est enchanté et me sait bon gré de ce rapprochement. Lamartine perdra son influence sur le *Pays* et 50,000 fr. qu'il y touche par an; ce qui lui sera au moins aussi sensible, c'est de perdre un organe dans la presse au moment où l'on se prépare à une compétition aussi grave que celle du poste de président contre Louis-Napoléon. Lamartine est un vieux fou. La Guéronnière peut rendre et rendra de grands services à la cause de l'ordre; c'est un homme qu'il a fallu dégager de ses patrons, Girardin et Lamartine; il les estime à leur juste valeur.

« Lamartine, me disait-il hier, est un homme qu'aveugle sa personnalité et qui ne croit qu'à lui. Girardin est impossible à suivre dans ses évolutions si brusques, il n'a ni consistance, ni valeur politique; l'arme de son journal est usée.

« Quant à nous, gens du *Pays*, ajoutait La Guéronnière, nous ne voulons pas jouer le rôle de Girondins; certes nous n'avons pas leur talent, mais nous espérons n'avoir pas besoin de l'échafaud pour retrouver notre courage. Nous soutiendrons le gouvernement dans la nouvelle voie où il s'est engagé, et je maintiendrai la ligne de notre politique, malgré Lamartine; rapportez-vous-en à moi. »

« Le président m'a plu beaucoup, il est calme, réfléchi, et comprend sa situation et la situation. »

J'ai répondu à La Guéronnière que cette entrevue me charmait, parce qu'il la fallait, pour faire se connaître et s'unir dans l'intérêt de tous, des hommes d'ordre sincèrement animés de l'amour du bien. Le président, ai-je ajouté, n'a eu affaire jusqu'àprésent qu'aux larrons de la presse; il était temps, pour la dignité de la presse elle-même et dans l'intérêt public, qu'il connût les hommes honorables qu'elle compte parmi ses directeurs. Vous êtes un homme de bonne compagnie, cela a dû le surprendre, il n'a pas été gâté.

Nous ne nous imposons pas et nous ne demandons rien surtout, a répliqué La Guéronnière.

Je dois le revoir ces jours-ci.

Le soir, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec Fould, l'ex-ministre des Finances, le chargé d'affaires de Russie, Kisseleff, et le Comte A. de Caumont. J'ai causé avec la Princesse de l'entrevue de La Guéronnière et du

président, elle en a été très-satisfaite; puis nous avons causé de la situation des affaires:

« Les *intrépides* de l'assemblée cherchent toujours le moyen d'envoyer Louis à Vincennes », m'a-t-elle dit. Et comme je témoignais quelque étonnement: « ce renseignement est positif », a-t-elle affirmé d'un ton sérieux.

J'ai fait part à la Princesse de mon projet de faire signer par le commerce de Paris une adresse d'adhésion à la politique du président. Ce projet, qui aurait s'il se réalisait pour effet immense d'enlever la bourgeoisie à l'opposition, a beaucoup souri à la Princesse, elle l'a jugé digne de toute attention.

Je pense activement à sa réalisation.

Le soir, un peu tard, je suis allé à l'Opéra, la salle était pleine d'inconnus. Cependant, aux premières loges, j'ai remarqué Thiers et *ses femmes* en deuil de la Duchesse d'Angoulême! Puis, aux avant-scènes des baignoires, Mme Lehon et Morny. Dans les loges des premières, beaucoup de femmes entretenues, couvertes de diamants.

VENDREDI 7 NOVEMBRE.

Les événements se pressent, la situation se dessine, l'assemblée nationale déclare ouvertement son hostilité contre le président. Les questeurs ont déposé une proposition pour revêtir leur président, Dupin, du droit de requérir l'armée qu'il croira utile à la sûreté de nos représentants, et de la faculté de nommer un général en chef à cette armée. L'urgence est demandée.

Si cette proposition est accueillie, nous entrons en pleine guerre civile. Si cette proposition est accueillie, le Prince Napoléon sera placé en face de résolutions extrêmes. C'est une lutte à mort entre l'assemblée et lui.

Nos députés sont des fous que l'expérience n'éclaire pas et n'éclairera jamais. Périsse la France, mais que leur amour-propre, leur vanité soient sauvés. Changarnier, furieux de n'être plus rien, cherche à mettre le feu aux quatre coins du pays, pour ressaisir un peu de pouvoir; il est aujourd'hui le héros de cette croisade, contre le président, des prétendus amis de l'ordre. Il espère reprendre un commandement en chef par la grâce de Dupin, qui deviendrait toujours de par *notre bienheureuse constitution*, tout à la fois pouvoir législatif et pouvoir exécutif. Quel gâchis!

L'assemblée, avec une armée à ses ordres et un général en chef pour la commander, c'est la Convention, et quelle Convention!

Toute l'intrigue arrive peu à peu à ma connaissance. Changarnier est l'homme de la fusion. Le comte de Chambord a écrit à Berryer de faire porter les voix légitimistes sur lui. Les princes de la maison d'Orléans ont écrit la même chose à l'amiral Baudin pour les orléanistes. Thiers souffle toute la machination; Changarnier, dictateur militaire; Thiers président; un Directoire civil; Louis-Napoléon à Vincennes, après l'avoir dépouillé une à une de ses prérogatives. Voilà le but que se proposent *ces messieurs*.

G. de Lasteyrie, Mornay, Montebello, Dupin, Molé, les légitimistes sont tous au complet, on en cause ouvertement. Thiers ne dissimule plus ses espérances; on croit

être sûr du succès. Aura-t-on vendu la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre? Quelques jours encore et nous le saurons.

Je viens d'écrire à La Guéronnière pour qu'il fasse un grand article sur tout cela.

D'Albuféra, avec sa bêtise, va pleurnicher chez ses amis en disant : l'Elysée est perdu!

La faction Thiers prétend que le président ne peut compter que sur trois régiments. Enfin, comme toujours, il court mille bruits, il se répand mille rumeurs qu'inventent les malveillants et que répètent ou propagent les niais ou les sots.

Lorsque le président a été informé de la proposition de MM. les questeurs, il n'a dit que :

« Tant mieux; ces messieurs se dessinent enfin! »

Lamoricière doit parler contre la proposition comme subversive de toute discipline dans l'armée.

Le président me demande communication de mon projet d'adresse du commerce parisien. La Guéronnière me répond à l'instant même qu'il partage mes idées sur la façon d'envisager les menées des partis dans l'assemblée, et qu'il va les frapper aux yeux de la France par la publicité.

SAMEDI 8 NOVEMBRE.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde; Clary, le représentant, s'y trouvait. Il m'a dit que l'assemblée reculait devant la belliqueuse incartade de ses questeurs. Dupin l'a fait appeler et l'a chargé d'assurer le président

qu'il repousserait de toutes ses forces le pouvoir dont on voulait l'investir. Baze en sera encore pour ses frais de vaillance. Qu'inventera la coalition ?

DIMANCHE 9 NOVEMBRE.

J'ai dîné hier avec La Guéronnière, qui avait témoigné le désir de me parler. Il m'a dit d'abord combien ma lettre d'avant-hier lui a paru intéressante et qu'il l'a mise en article (premier Paris) dans le *Pays*. Il m'a révélé ensuite une nouvelle trahison commise par un des dépositaires du pouvoir. M. Leroy, ancien préfet, secrétaire général actuel du ministère de l'Intérieur, avant tout créature de M. Thiers, a des entrevues avec ce personnage et lui fait porter le travail du ministère. On le voit le matin de bonne heure sortir avec un portefeuille de l'hôtel de la rue St-Georges.

La trahison est encore puissante, elle a encore bien des positions dont il serait plus que nécessaire de l'expulser.

Je fais savoir ce que m'a appris La Guéronnière au président, il avisera.

Si l'abrogation de la loi du 31 mai est consentie par l'assemblée, aussitôt après le vote, le ministre de la Guerre doit monter à la tribune et déclarer à MM. les représentants qu'ils sont tous prisonniers. Le triage se fera après, pour séparer l'*ivraie* du *bon grain*, et l'*ivraie* sera mise dans l'impossibilité de nuire. Pour appuyer la déclaration du ministre, cinq régiments cerneront l'assemblée.

Ce projet hardi ne doit pas être regardé comme chimérique, j'en tiens le secret de *bonne source,* et si je l'inscris sur mon livre, c'est que je ne doute pas et que je ne peux pas douter de la réalité de sa conception. Le ministre de la Guerre est tout prêt à jouer son rôle; l'armée est bien disposée et ne demande que l'ordre d'agir. Depuis qu'il est question de la proposition des questeurs, les protestations militaires pleuvent à l'Elysée et au ministère contre cette monstruosité.

Les temps qui approchent sont gros d'événements; je préfère la crise la plus vive au laisser-aller, à l'atonie qui nous ronge.

Marrast a eu une attaque de paralysie, il est mourant. Le prince Paul de Wurtemberg est mourant aussi.

LUNDI 10 NOVEMBRE.

Voici l'allocution adressée hier, dimanche, par M. le président de la république aux officiers des régiments nouvellement arrivés à Paris et qui lui ont été présentés par M. Magnan, général en chef de l'armée de Paris.

Comme ce discours dessine vivement la situation, je le rapporte ici :

« Messieurs,

« En recevant les officiers des divers régiments de « l'armée qui se succèdent dans la garnison de Paris, je « me félicite de les voir animés de cet esprit militaire qui « fit notre gloire et qui fait aujourd'hui notre sécurité. « Je ne vous parlerai donc ni de vos devoirs, ni de la

« discipline. Vos devoirs, vous les avez toujours remplis « avec honneur, soit sur la terre d'Afrique, soit sur le sol « de la France, et la discipline, vous l'avez toujours main- « tenue intacte à travers les épreuves les plus difficiles. « J'espère que les épreuves ne reviendront pas, mais si « la gravité des circonstances les ramenait et m'obligeait « de faire appel à votre dévouement, il ne me faillirait « pas, j'en suis sûr, parce que, vous le savez, je ne vous « demanderai rien qui ne soit d'accord avec mon droit « reconnu par la constitution, avec l'honneur militaire, « avec les intérêts de la patrie; parce que j'ai mis à votre « tête des hommes qui ont toute ma confiance et qui mé- « ritent la vôtre; parce que, si jamais le jour du danger « arrivait, je ne ferais pas comme les gouvernements qui « m'ont précédé, et je ne vous dirais pas: Marchez! je « vous suis; mais je vous dirais: Je marche; suivez-moi! »

MARDI 11 NOVEMBRE.

La proposition des questeurs revient sur l'eau. L'assemblée se donne le plaisir de conspirer contre Louis-Napoléon. Les impatients, les ardents parlent maintenant de l'envoyer à Vincennes. C'est, disent-ils, l'affaire d'un coup de main et personne ne s'en apercevra.

Le général Thierry remue ciel et terre pour les princes d'Orléans.

Changarnier et Lamoricière espèrent s'installer au pouvoir en se liant avec tous les partis.

M. Molé se rajeunit dans les conciliabules des conspirateurs. Thiers envenime la situation. Rémusat et Jules de Lasteyrie l'aident dans cette patriotique besogne. Les orléanistes se croient sûrs du succès; les légimistes aussi, et les socialistes se réjouissent.

Le président paraît décidé à la plus grande énergie.

4 heures du soir. Le bruit se répand que la Chambre doit demain mettre le président en accusation et le faire conduire immédiatement à Vincennes. D'un autre côté, on annonce un coup d'état du président pour répondre à celui de l'assemblée, qui a déjà, dit-on toujours, son dictateur nommé dans la personne de Changarnier et son directoire tout prêt.

Les fous l'emporteront-ils?

JEUDI 13 NOVEMBRE.

Aujourd'hui, grande discussion à l'assemblée sur le retrait de la loi du 31 mai.

La situation est grave et je crois le président décidé à soutenir hardiment sa haute lutte contre l'assemblée.

Hier, le ministre de la Guerre a fait déchirer, dans les casernes, l'ordre affiché sous la Constituante, d'obéir aux réquisitions du président de l'assemblée. Cette mesure présage la façon dont le pouvoir exécutif entend s'opposer à la proposition des questeurs déclarée inconstitutionnelle, car le pouvoir qu'elle voudrait remettre au président de l'assemblée, n'est pas inscrit dans la constitution et n'a appartenu, avant la promulgation de la constitution

qu'au président d'une *Constituante*. Telle est l'opinion du gouvernement et il paraît décidé à la soutenir très-vertement.

DIMANCHE 16 NOVEMBRE.

L'abrogation de la loi du 31 mai a été repoussée par l'assemblée à six voix de majorité. Clary est honteux d'avoir voté contre le président; Lamartine, malade, n'a pu prendre part au vote. Enfin, cette victoire de l'assemblée est, s'il est permis de se servir de cette expression, tirée par les cheveux.

Baze, ses adhérents et le général Changarnier ont été pris de peur après ce vote; ils ont passé une nuit très-agitée à la questure avec des pistolets devant eux.

Thiers, dans son hôtel de la rue ou place St-Georges, n'était pas sans inquiétude. Tous ces messieurs et bien d'autres croyaient d'être arrêtés.

Leurs craintes avaient quelque fondement; à la réouverture de l'assemblée et en présence de son hostilité déclarée, Carlier avait proposé de faire arrêter tous les chefs et les plus remuants, de les diriger par un convoi spécial sur le Havre, et de les faire embarquer immédiatement pour l'Amérique du sud. Il demandait la mise en état de siége de Paris, et répondait de tout. L'affaire se serait exécutée en une nuit, sans le concours des troupes, et le lendemain, lorsque Paris se serait occupé de ce coup d'état, les gens arrêtés auraient déjà été embarqués.

Le président a refusé, soit qu'il n'ait pas trouvé de vigueur dans son ministère, soit qu'il ait encore voulu attendre.

Demain, la discussion commencera sur la proposition des questeurs; si l'assemblée l'adopte, comme tout le fait présager, je crois le président décidé à un coup d'état. Magnan, le général en chef de l'armée de Paris, n'est pas très-vigoureux; mais Saint-Arnaud, le ministre de la Guerre, l'est, dit-on, beaucoup.

Nous sommes à la veille de graves événements, chacun a voulu sauver la France à soi seul et nul n'a voulu la sauver avec son voisin. Nous sommes tous des fous.

Avant-hier, le ministre de l'Intérieur m'a nommé secrétaire des musées, c'est-à-dire secrétaire général.

Aujourd'hui a lieu le tirage de la loterie des lingots d'or. J'ai pris, hier soir, trois billets; mais la fortune n'a jamais frappé à ma porte.

MARDI 18 NOVEMBRE.

La proposition des questeurs a été repoussée par 408 voix contre 300.

Ce vote éloigne la solution. Le président était énergiquement décidé à ne pas être vaincu, les moyens extrêmes étaient prêts, et l'armée aurait marché à la voix de son chef.

Hier soir, à la réception de l'Elysée, les officiers s'y trouvaient en masse et ne dissimulaient pas leur antipathie contre l'assemblée.

La bombe éclatera un de ces jours. Les chefs des vieux partis sont furieux parce qu'ils se sentent usés. Je crois le dénouement prochain.

JEUDI 20 NOVEMBRE.

Hier, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde, et le soir, j'ai fait la tournée des ministères de l'Intérieur, des Travaux publics et de l'Instruction. J'ai été bien reçu partout. Le secrétaire général, M. Leroy, à l'Intérieur, m'a témoigné sa satisfaction de ma nomination au poste de secrétaire de la direction générale des musées. M. Giraut, ministre de l'Instruction, m'a accueilli d'une façon très-amicale.

Je suis revenu, ma tournée faite, chez la Princesse, où j'ai trouvé le général Baraguay d'Hilliers et le maréchal Excelmans. On a beaucoup causé de la dernière crise à propos de la proposition des questeurs.

Après la déclaration du ministre de la Guerre sur l'enlèvement de l'arrêté relatif à la réquisition directe dans les casernes, Baze, le général Changarnier aidant, avait eu la velléité de faire arrêter le ministre par le commissaire de police de l'assemblée; mais la réunion des Pyramides a fait défection aux questeurs et les ordres déjà donnés ont été retirés.

Le ministre, informé du projet, sortit de l'assemblée; des instructions envoyées aux troupes les avaient consignées. Aujourd'hui, la majorité ancienne est *abasourdie*, elle pleure son impuissance, qu'elle craint cependant de s'avouer à elle-même.

Auguiot, chassé du musée, menace et croit effrayer; son cousin Chanay, le député rouge, de Lyon, a voulu hier intimider le ministre de l'Intérieur en dénonçant la

possibilité d'interpellations à la tribune au sujet du renvoi du drôle. Le ministre a refusé d'entendre Chanay.

En rentrant le soir au Louvre, Nieuwerkerke m'a dit: « Je suis d'autant plus aise de vous voir dans votre nouvelle position, jadis occupée par le vicomte de Sennone, puis par M. de Cayeux, qu'elle vous porterait tout naturellement à me succéder comme directeur général des musées, si, par une cause quelconque, je me retirais. »

Le président et le ministre répondent du dévouement de Léroy; ils ne peuvent croire à ses visites chez Thiers. Je reparlerai de cette affaire à La Guéronnière.

MERCREDI 26 NOVEMBRE.

La situation politique est toujours la même; jusqu'à présent, tout se passe, du côté de l'assemblée, comme du côté du président, en discours menaçants, mais sans résolutions. Les deux pouvoirs sont ennemis irréconciliables. Chacun d'eux attend une occasion pour frapper son adversaire, il faut seulement trouver le défaut de la cuirasse.

Le discours du président pour la distribution des récompenses aux exposants de Londres est incisif, il a été à plusieurs reprises vivement applaudi, la phrase contre M. Thiers surtout.

Que dira l'assemblée aujourd'hui?

Dans les couloirs de l'assemblée et chez les secrétaires de la présidence, on se vante de pouvoir, avant peu, mettre le président de la république à Vincennes; ces

gens qui se révoltent lorsqu'on les traite de conspirateurs tiennent cependant ce langage.

Paris va nommer un député. La bourgeoisie de Paris est toujours la même race vaniteuse et incapable, qui laisse passer toutes les révolutions; ils jouent comme les enfants avec les allumettes chimiques et sont très-étonnés d'incendier leurs maisons.

Le candidat qui réunit les suffrages est un ancien chocolatier nommé Devinck, vaniteux bourgeois, un de ces hommes enfin qui aiment à donner, comme en 1848, des leçons au pouvoir.

Depuis soixante ans, la bourgeoisie est aux affaires et le pays est déchu de la moitié de son importance. Bourgeois!..... bourgeois, grondez vos cuisinières, vous n'êtes que des omelettes soufflées de vanité et d'ignorance.

MARDI 2 DÉCEMBRE.

Le coup d'état est accompli!..... L'assemblée est dissoute, le Conseil d'Etat est dissout; un grand nombre d'arrestations ont eu lieu cette nuit.

Lamoricière, Changarnier, Bedeau sont arrêtés avec beaucoup d'autres. Le président Dupin *) et quelques membres de l'assemblée, réunis au Palais législatif, ont voulu protester; mais ils ont été forcés d'évacuer la salle. On dit que quelques députés et des hommes du peuple ont été blessés en cherchant à forcer les consignes.

*) Faux bruit (pour Dupin) comme on le verra dans la suite de mes récits.

Il est midi et demi. Je prépare la dernière travée de la grande galerie du Louvre, pour placer des troupes. Les bruits les plus contradictoires circulent; suivant les uns, les *rouges* veulent tenter quelque algarade; suivant les autres, tout va bien. Il faut attendre à ce soir.

La troupe criait: Vive l'empereur.

Le suffrage universel est rétabli. Louis-Napoléon demande le pouvoir décennal; les élections sont annoncées pour le 14.

Enfin, la crise est commencée, il s'agit de bien jouer la partie.

Morny est ministre de l'Intérieur.

Le général Lovoëstine commande la garde nationale.

Toute cette affaire a été conduite dans le plus grand secret; aucune des personnes arrêtées n'avait de soupçons.

C'est aujourd'hui plus que jamais qu'il faut dire:

Dieu sauve la France!

1 heure $^3/_4$. La Rochejaquelein, qui pérorait au milieu d'un groupe devant un poste, vient de se faire maltraiter par la populace.

Mon cabinet ne désemplit pas de gens qui s'offrent à soutenir le mouvement.

2 heures $^1/_4$. Cavaignac est arrêté, dit-on.

Sur le boulevard, à la hauteur de la rue Taitbout, les groupes sont nombreux; quelques agitateurs pérorent, mais il n'y a pas de mot d'ordre, les rues sont militairement gardées. Le faubourg St-Denis est calme, le faubourg Poissonnière aussi.

Les gens du journal *Le National* cherchent à causer de l'émotion, je doute qu'ils y parviennent.

3 heures $^1/_4$. *La Patrie* vient de paraître; elle contient les noms de quelques-uns des représentants arrêtés. Cette nuit, le préfet de police avait rassemblé les commissaires et leur délivrait des mandats d'arrestation en leur disant: « *Si vous hésitez, j'ai d'autres commissaires tout prêts.* »

Thorigny n'a su sa destitution que par l'arrivée au ministère de Morny, suivi de quatre mille soldats.

L'assemblée, au nombre de deux cents, a voulu se réunir à la mairie du Xe arrondissement. Elle signait la déchéance du président; il y a eu des arrestations.

Encore rien de grave dans Paris.

MERCREDI 3 DÉCEMBRE.

La nuit a été calme, toutes les troupes étaient rentrées.

Fleury, l'officier d'ordonnance du président, a été blessé à la tête d'un coup de fusil; sa blessure ne l'empêche pas de continuer son service.

Carlier, l'ancien préfet de police, a présidé à la destruction de la salle des séances de l'assemblée. Les bruits qui avaient couru sur sa liaison avec Changarnier et que j'ai rapportés plus haut étaient dénués de fondement. C'est lui, au contraire, qui avait proposé au président le coup d'état d'hier. On ne crut pas devoir accepter sa proposition et il donna sa démission.

Thiers est à Ham, il y occupe la chambre occupée jadis par le Prince Napoléon (bruit faux).

Il est question d'envoyer, dans un fort d'Afrique, les principaux députés arrêtés.

Piscatory, mené après son arrestation à la caserne où commande le général Forey, a voulu le malmener de paroles; poussé à bout, le général lui a dit : « *Si vous ajoutez un mot, je vous fous mon sabre dans le ventre.* »

Aujourd'hui, les généraux sont compromis. Il faut pour eux que le président triomphe; je ne pense pas non plus qu'ils soient mécontents d'être débarrassés du *maréchalat in partibus des grands* généraux d'Afrique.

Le général Lauriston a voulu réunir sa légion de gardes nationales. Vingt-cinq hommes se sont présentés, et c'est à la suite de cette tentative que le général a été arrêté.

Je dîne ce soir chez la Princesse Mathilde, j'y apprendrai sans doute bien des choses.

11 heures. Morel Fatio arrive; il a traversé le faubourg St-Antoine; on s'y armait. Un groupe de deux cents insurgés, commandés par un jeune homme à cheval et ceint d'une écharpe rouge, parcourait les rues. Ce groupe avait pour armes des fusils et des piques.

Les troupes garnissaient avec l'artillerie la frontière du faubourg.

3 heures 1/2. L'affaire du faubourg St-Antoine est finie. Une barricade a été formée et emportée; il y a eu seulement trois soldats blessés. Un nombre assez considérable d'insurgés a été arrêté.

Delpech, le député, qui voulait, revêtu de ses insignes, haranguer le peuple, a été fait prisonnier par six sergents de ville au coin de la rue de Richelieu et du boulevard.

Les faubourgs du Temple et St-Marceaux sont calmes, les ouvriers travaillent.

Les députés non arrêtés de la faction Cavaignac se réunissent en cachette: ils cherchent un moyen de raviver le peuple, cela paraît difficile.

L'armée de Paris a déjà voté pour la présidence décennale, les votes sont bons. Je crois les agitateurs bien abandonnés.

JEUDI 4 DÉCEMBRE.

Hier ont été tués, derrière les barricades, M. Baudin et M. Madier de Monjau, représentants*); M. Schœlcher est grièvement blessé.

Les bourgeois de Paris tremblent à la pensée de signer leur vote sur la présidence décennale. Toujours poltrons, ils voudraient pouvoir faire un semblant d'opposition pour en réclamer le bénéfice si le président échouait.

Le premier Conseil consultatif a refusé, mû par les mêmes idées.

La haute Cour de justice, qui essayait une réunion, a été dissoute par la force armée.

Des gamins ont voulu piller la boutique de Lepage, armurier, rue de Richelieu; quelques soldats les ont mis en déroute. Il n'a fallu que vingt sergents de ville pour arrêter une autre troupe, promenant à 9 heures $^1/_2$, hier soir, un drapeau rouge sur la place de la Bourse.

La Guéronnière se trompant, comme toute sa rédaction du *Pays*, sur l'importance de leur individualité, donne

*) Ce dernier n'a été que blessé et fait prisonnier. Schœlcher, blessé légèrement, a pu quitter la France.

dans le numéro de ce matin, sa démission d'écrivain, et signifie au ministre la démission de son frère, nommé sous-préfet.

Midi. Des barricades se reforment, dit-on, rue Aumaire, et quelques personnes disent que de grands efforts seront tentés dans la soirée par le parti de la démagogie. Le faubourg St-Antoine et le faubourg St-Denis étaient calmes, il y a une heure.

Minuit. Je viens de parcourir le Louvre et d'inspecter tous les postes. Je me suis promené sur les toits du Louvre avec les conservateurs et les employés. La ville était morne; on entendait quelques fusillades isolées. Nieuwerkerke est venu vers 10 heures $^1/_2$ nous donner des nouvelles. La journée a été assez rude, surtout pour le 72me régiment, qui a eu son colonel blessé et son lieutenant-colonel tué. Un capitaine a la jambe cassée; il y a à peu près douze morts dans l'armée et quarante blessés. Les barricades ont été enlevées avec un élan remarquable. La gendarmerie mobile a montré un très-grand zèle.

L'argent a été répandu à profusion; cependant les hommes se font payer très-cher ce soir, ils demandent dix-huit francs pour aller aux barricades. Les orléanistes chauffent l'affaire. Nadaillac a été un moment arrêté. Il vociférait que le président ne périrait que de sa main; qu'il fallait convoquer la garde nationale. On l'a relâché. Dix-huit *messieurs* bien mis, arrêtés au coin de la rue de Richelieu, dans un groupe qui tirait sur les troupes, sont aux Tuileries. Nieuwerkerke s'y rend pour savoir leurs noms.

Les généraux Cavaignac, Changarnier, Lamoricière, passeront devant un conseil de guerre s'il y a contre

eux des preuves de complot. Falloux a été relâché; il est venu mettre une carte chez le président.

Berryer est sur parole à sa campagne.

Tous les représentants auxquels on rend la liberté 'engagent sur l'honneur à ne pas se mêler aux événements.

Quelques-uns avouent avec bonne foi qu'il faut se rallier à Louis-Napoléon, entr'autres Casimir Perrier, qui sort du fort du Mont Valérien; il l'a dit à Reiset, notre conservateur des dessins.

Demain, la journée sera rude, le canon partira et les ordres les plus sévères sont donnés; tout ce qui sera pris les armes à la main sera fusillé. Les soldats fouilleront les maisons des quartiers insurgés; tout individu qui ne prouvera pas qu'il est habitant de la maison où il sera trouvé sera fusillé. Tous ceux qui porteront sur eux quelque marque attestant qu'ils ont tiré un fusil seront également passés par les armes.

Les provinces sont calmes; le général Castellane, par une dépêche de Lyon, datée de midi, répond de sa division.

Amiens a voulu l'union de l'armée et de la garde nationale pour soutenir le *pronunciamento* du président. Le préfet et le maire, qui protestaient, sont destitués. Bernard, ex-député très-énergique et très-dévoué, y a été envoyé comme commissaire extraordinaire.

En somme, la journée n'est pas mauvaise.

Les bourgeois de Paris rechignent à la pensée de voter tout haut; leur lâcheté s'accommodait d'un vote secret. Ils ne voudraient pas se compromettre; c'est toujours la même race : incapable, poltronne et vaniteuse, se

cachant les jours de danger et voulant le pouvoir quand tout est calme, pour le perdre par impéritie.

On entend en ce moment deux décharges qui ne paraissent pas très-éloignées du Louvre.

Pendant que nous étions sur le toit, vers cinq heures, des balles sont venues tomber à nos pieds. Tous les conservateurs et les employés sont couchés sur des matelas, de Laborde seul est rentré chez lui.

Cet homme a bien de la peine à cacher ses sentiments orléanistes; toute la soirée, il s'était fait porteur de mauvaises nouvelles; il pressentait pour l'avenir des dangers qu'il aurait voulu qu'on lui affirmât. C'est toujours le même mauvais homme.

Du haut du Louvre et sous le clair de lune, la ville silencieuse était bien belle ce soir, et les réflexions qui assaillaient l'esprit étaient bien tristes; mais je ne veux pas les remâcher ici. Qui sait ce qui adviendra; ne lançons pas l'anathème sur mes concitoyens au moment des dangers suprêmes. Je veille et je vais de nouveau visiter les portes; le Louvre et ses trésors me sont confiés, ne négligeons rien.

SAMEDI 6 DÉCEMBRE.

Tout est fini; le président triomphe et l'insurrection est étouffée. Berryer et Odilon Barrot cherchent à ramener les députés qui les écoutent habituellement.

Les adhésions arrivent de tous les côtés et elles arriveront encore, d'ici à quelques jours, en plus grand nombre.

eux des preuves de complot. Falloux a été relâché; il est venu mettre une carte chez le président.

Berryer est sur parole à sa campagne.

Tous les représentants auxquels on rend la liberté 'engagent sur l'honneur à ne pas se mêler aux événements.

Quelques-uns avouent avec bonne foi qu'il faut se rallier à Louis-Napoléon, entr'autres Casimir Perrier, qui sort du fort du Mont Valérien; il l'a dit à Reiset, notre conservateur des dessins.

Demain, la journée sera rude, le canon partira et les ordres les plus sévères sont donnés; tout ce qui sera pris les armes à la main sera fusillé. Les soldats fouilleront les maisons des quartiers insurgés; tout individu qui ne prouvera pas qu'il est habitant de la maison où il sera trouvé sera fusillé. Tous ceux qui porteront sur eux quelque marque attestant qu'ils ont tiré un fusil seront également passés par les armes.

Les provinces sont calmes; le général Castellane, par une dépêche de Lyon, datée de midi, répond de sa division.

Amiens a voulu l'union de l'armée et de la garde nationale pour soutenir le *pronunciamento* du président. Le préfet et le maire, qui protestaient, sont destitués. Bernard, ex-député très-énergique et très-dévoué, y a été envoyé comme commissaire extraordinaire.

En somme, la journée n'est pas mauvaise.

Les bourgeois de Paris rechignent à la pensée de voter tout haut; leur lâcheté s'accommodait d'un vote secret. Ils ne voudraient pas se compromettre; c'est toujours la même race : incapable, poltronne et vaniteuse, se

cachant les jours de danger et voulant le pouvoir quand tout est calme, pour le perdre par impéritie.

On entend en ce moment deux décharges qui ne paraissent pas très-éloignées du Louvre.

Pendant que nous étions sur le toit, vers cinq heures, des balles sont venues tomber à nos pieds. Tous les conservateurs et les employés sont couchés sur des matelas, de Laborde seul est rentré chez lui.

Cet homme a bien de la peine à cacher ses sentiments orléanistes; toute la soirée, il s'était fait porteur de mauvaises nouvelles; il pressentait pour l'avenir des dangers qu'il aurait voulu qu'on lui affirmât. C'est toujours le même mauvais homme.

Du haut du Louvre et sous le clair de lune, la ville silencieuse était bien belle ce soir, et les réflexions qui assaillaient l'esprit étaient bien tristes; mais je ne veux pas les remâcher ici. Qui sait ce qui adviendra; ne lançons pas l'anathème sur mes concitoyens au moment des dangers suprêmes. Je veille et je vais de nouveau visiter les portes; le Louvre et ses trésors me sont confiés, ne négligeons rien.

SAMEDI 6 DÉCEMBRE.

Tout est fini; le président triomphe et l'insurrection est étouffée. Berryer et Odilon Barrot cherchent à ramener les députés qui les écoutent habituellement.

Les adhésions arrivent de tous les côtés et elles arriveront encore, d'ici à quelques jours, en plus grand nombre.

La répression a été vive, les troupes ont dû être retenues. Dans la nuit de jeudi à vendredi, le général Canrobert a fouillé les maisons du quartier des insurgés; un grand nombre de ces malheureux ont été fusillés.

Sur le boulevard Montmartre et sur le boulevard des Italiens, de nombreux coups de fusil adressés à la troupe ont nécessité des représailles; plusieurs maisons ont été criblées de balles et de boulets; dans la rue Vivienne, le sang a également coulé.

Les décharges que j'entendais la nuit dernière ont été faites sur une barricade élevée au coin de la rue de l'Oratoire et qui a été immédiatement abandonnée.

Les orléanistes et les légitimistes sont furieux, ils se laissent entraîner par la passion à d'atroces propos. Ils excusent presque d'avance l'assassinat du président. Dans les clubs de l'Union du Jockey et de la rue Royale, on se croirait en pleins clubs jacobins.

Nadaillac voulait réunir la garde nationale.

Quelques cerveaux brûlés disent : « *Nous aurons pendant quelque temps le triomphe des rouges; mais qu'importe!* »

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde. Chaix d'Estange y est venu. Son appartement, dans la maison de Sallandrouze, a été atteint par les balles du 72e de ligne; mais il y a eu peu de dégâts. Chaix d'Estange s'est fort étonné que Dupin n'ait pas encore envoyé sa démission de procureur général; enfin, il a parlé en homme qui ambitionne sa succession.

Le soir, la nouvelle nous est parvenue de la mise en *liberté* de Thiers et de Roger (du Nord); personne ne

voulait y croire. Nieuwerkerke s'est rendu à la présidence et en a rapporté la confirmation de cette incroyable nouvelle. Tout le monde en est resté abasourdi et découragé.

DIMANCHE 7 DÉCEMBRE.

Les députés relâchés relèvent la tête; ils se réunissent, ils se réconfortent, ils redeviennent insolents dans leurs propos. Les familles de ceux qui sont encore en prison font chorus. Il faut entendre les Rémusat, les Lasteyrie, dont le président a eu l'indignité de troubler les conspirations; puis la famille de Flavigny, relâché le premier jour; elle ne tarit pas en propos violents, et mon frère Louis est la dupe de tous ces intrigants; il a donné sa démission pour avoir leur approbation, et les Flavigny feront leur paix, tandis que mon pauvre frère aura perdu son présent et son avenir.

Dans les départements du centre, il y a quelque émotion, des pillages, des séditions. L'Ardèche est surtout parcouru par des bandes de socialistes. Ces départements sont mis en état de siége et des troupes sont dirigées vers les localités insurgées pour y ramener la paix.

Les puissances étrangères sont très-satisfaites des résolutions du président. Lord Palmerston a écrit une lettre de félicitations. Quelques journaux anglais et l'*Indépendance belge*, ainsi que le *Courrier de Gand*, viennent d'être interdits, pour s'être faits les moniteurs de l'insurrection. Toutes les nouvelles qu'ils donnaient comme vraies étaient celles répandues par les gens des barricades.

eux des preuves de complot.
venu mettre une carte chez le
Berryer est sur parole à
Tous les représentants
s'engagent sur l'honneur à ne
ments.

Quelques-uns avouent avec
lier à Louis-Napoléon, entr'autres
du fort du Mont Valéri
servateur des dessins.

Demain, la journée s
ordres les plus sévères s
les armes à la main sera lé.
les maisons des quartiers i rgés;
prouvera pas qu'il est habit t de la
trouvé sera fusillé. Tous ceux qui
quelque marque attestant qu'ils ont tiré
également passés par les armes.

Les provinces sont calmes; le général
une dépêche de Lyon, datée de midi, répon
sion.

Amiens a voulu l'union de l'armée et de
tionale pour soutenir le *pronunciamento* du p
préfet et le maire, qui protestaient, sont desti
nard, ex-député très-énergique et très-dévoué, y a
voyé comme commissaire extraordinaire.

En somme, la journée n'est pas mauvaise.

Les bourgeois de Paris rechignent à la
voter tout haut; leur lâcheté s'accommodai
secret. Ils ne voudraient pas se compromett
jours la même race : incapable, poltronne et

ont été fusillés, après avoir été pris au moment tiraient sur les soldats.

La petite banque et le petit bourgeois sont très-

nombre des morts parmi les insurgés, tant tués le combat que fusillés après, dépasse deux mille. on a donc été rude. Dieu veuille que ce soit dont ait besoin la ville de Paris. Je n'ose malpas l'espérer, il faut à cette grande folle un sang tous les deux ou trois ans. Ce spectacle elle les courses de taureaux qui font les pagnols.

MARDI 9 DÉCEMBRE.

nt parvenus à ensanglanter quelques y, dans la Nièvre, la ville a été ssinats, femmes violées, pillage : à Poligny, dans le Jura, les paisés, ont repris d'une mades nouvelles. A Cabestang gitimistes et les principaux nés. A Nuits (Côte-d'Or), lement assassiné. Sans le Napoléon, ce qui se passe en 1852, l'état normal

le moment fixé par Jacquerie et toutes

La répression a été vive, les troupes ont dû être retenues. Dans la nuit de jeudi à vendredi, le général Canrobert a fouillé les maisons du quartier des insurgés; un grand nombre de ces malheureux ont été fusillés.

Sur le boulevard Montmartre et sur le boulevard des Italiens, de nombreux coups de fusil adressés à la troupe ont nécessité des représailles; plusieurs maisons ont été criblées de balles et de boulets; dans la rue Vivienne, le sang a également coulé.

Les décharges que j'entendais la nuit derniière ont été faites sur une barricade élevée au coin de la rue de l'Oratoire et qui a été immédiatement abandonnée.

Les orléanistes et les légitimistes sont furieux, ils se laissent entraîner par la passion à d'atroces propos. Ils excusent presque d'avance l'assassinat du président. Dans les clubs de l'Union du Jockey et de la rue Royale, on se croirait en pleins clubs jacobins.

Nadaillac voulait réunir la garde nationale.

Quelques cerveaux brûlés disent : « *Nous aurons pendant quelque temps le triomphe des rouges; mais qu'importe!* »

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde. Chaix d'Estange y est venu. Son appartement, dans la maison de Sallandrouze, a été atteint par les balles du 72e de ligne; mais il y a eu peu de dégâts. Chaix d'Estange s'est fort étonné que Dupin n'ait pas encore envoyé sa démission de procureur général; enfin, il a parlé en homme qui ambitionne sa succession.

Le soir, la nouvelle nous est parvenue de la mise en *liberté* de Thiers et de Roger (du Nord); personne ne

voulait y croire. Nieuwerkerke s'est rendu à la présidence et en a rapporté la confirmation de cette incroyable nouvelle. Tout le monde en est resté abasourdi et découragé.

DIMANCHE 7 DÉCEMBRE.

Les députés relâchés relèvent la tête; ils se réunissent, ils se réconfortent, ils redeviennent insolents dans leurs propos. Les familles de ceux qui sont encore en prison font chorus. Il faut entendre les Rémusat, les Lasteyrie, dont le président a eu l'indignité de troubler les conspirations; puis la famille de Flavigny, relâché le premier jour; elle ne tarit pas en propos violents, et mon frère Louis est la dupe de tous ces intrigants; il a donné sa démission pour avoir leur approbation, et les Flavigny feront leur paix, tandis que mon pauvre frère aura perdu son présent et son avenir.

Dans les départements du centre, il y a quelque émotion, des pillages, des séditions. L'Ardèche est surtout parcouru par des bandes de socialistes. Ces départements sont mis en état de siége et des troupes sont dirigées vers les localités insurgées pour y ramener la paix.

Les puissances étrangères sont très-satisfaites des résolutions du président. Lord Palmerston a écrit une lettre de félicitations. Quelques journaux anglais et l'*Indépendance belge*, ainsi que le *Courrier de Gand*, viennent d'être interdits, pour s'être faits les moniteurs de l'insurrection. Toutes les nouvelles qu'ils donnaient comme vraies étaient celles répandues par les gens des barricades.

Le Times, ce grand journal anglais, très-philippiste, se montre hostile; il n'y a rien d'étonnant, le mouvement a été conduit par les agents orléanistes.

Des légitimistes de la force de Ch. de Fitz James ne peuvent dissimuler leur colère. Les plus bêtes disent que la police seule a fait les barricades!

Les arrestations continuent; les journalistes et les députés montagnards peuplent les prisons. Des armes et de la poudre ont été trouvées chez la plupart d'entr'eux.

Paris a été très-calme aujourd'hui, le calme continue ce soir; mais cependant de fortes patrouilles sillonnent la ville.

Il va falloir épurer les administrations, encombrées d'amis des conjurateurs. Déjà quelques préfets et sous-préfets ont été changés. Le général d'Arbouville, engagé avec Molé, a donné sa démission.

Gigoux, le peintre, arrêté dans la nuit de vendredi à samedi par des agents qui prétendent lui avoir entendu préconiser l'assassinat du président, a réclamé la protection de la direction générale des musées au moment où les gendarmes allaient le conduire à la préfecture de police. Il a été relâché et il nie comme un beau diable le propos qu'on lui attribue.

Léon de Laborde s'est montré hier chez la Princesse Mathilde; il est en plein bonapartisme, n'ayant pu, par *ses vœux* et ses intrigues, faire réussir les émeutiers, et cependant, il votera contre la présidence décennale.

Il y avait hier, au cimetière Montmartre, trente-huit cadavres de messieurs bien mis, dont les main.. et la figure *portaient* des traces de poudre. Deux associés d'agents de

change ont été fusillés, après avoir été pris au moment où ils tiraient sur les soldats.

La petite banque et le petit bourgeois sont très-mauvais.

Le nombre des morts parmi les insurgés, tant tués pendant le combat que fusillés après, dépasse deux mille. La répression a donc été rude. Dieu veuille que ce soit la dernière dont ait besoin la ville de Paris. Je n'ose malheureusement pas l'espérer, il faut à cette grande folle un spectacle de sang tous les deux ou trois ans. Ce spectacle remplace pour elle les courses de taureaux qui font les délices des Espagnols.

MARDI 9 DÉCEMBRE.

Les socialistes sont parvenus à ensanglanter quelques départements. A Clamecy, dans la Nièvre, la ville a été par eux mise à sac; assassinats, femmes violées, pillage général, rien n'y a manqué; à Poligny, dans le Jura, les troubles que l'on croyait apaisés, ont repris d'une manière plus grave; on attend des nouvelles. A Cabestang (Hérault) et à Béziers, les légitimistes et les principaux propriétaires ont été assassinés. A Nuits (Côte-d'Or), M. Arth. Marey-Monge a été également assassiné. Sans le coup de vigueur du Prince Louis-Napoléon, ce qui se passe dans quelques localités aurait été, en 1852, l'état normal de toute la France.

Les partis ont été surpris avant le moment fixé par eux pour agir. Nous aurions revu la Jacquerie et toutes ses *horreurs.*

Les légitimistes fous n'ouvrent pas encore les yeux. La société de Paris, gangrenée jusqu'à la moëlle, ne trouve de pitié que pour les assassins, les barricadeurs; elle ne sait blâmer que la répression et l'action de l'armée, qui cependant sauve non-seulement la France, mais l'Europe.

La princesse Bagration traite le président de bourreau. Les clubs de l'Union du Jockey, des Moutards, où se réunit l'élite des inutiles et des niais, les fils dégénérés des grandes familles, ne décolèrent pas de voir l'ordre maintenu.

On les sauve malgré eux et ils ne savent qu'injurier le pouvoir sauveur.

Les orléanistes et les légitimistes, réunis un moment par la haine, regrettent de ne pouvoir s'entredéchirer au profit des socialistes, qui comptaient sur leurs divisions. Plus on a d'indulgence pour eux, plus ils sont arrogants et insolents.

M. Thiers est abattu, la prison de quelques jours qu'il a subie l'a rendu misérable; il est démonétisé. Ce petit grand homme est parti pour l'Italie.

M. Léon Faucher, ce cuistre impertinent, après avoir écrit une lettre insolente au président, a reçu l'ordre de quitter la France; il est parti.

Victor Hugo, maintenant que la bataille est finie, veut transformer sa couardise en héroïsme. On le méprise et on lui dit : « Allez trembler plus loin! »

Mon frère Louis persiste dans sa démission; il fait une sottise; c'est un garçon impressionnable comme une femme; il a vu les députés repoussés de la Chambre : il demeure sur la place du Palais Bourbon; il a eu une *fièvre épidermique*; puis, il est lié avec tous les orléanistes

et il s'est dévoué en victime. Aujourd'hui, les gens qui brisent son avenir le portent au ciel par leurs louanges; dans un mois, ils le blâmeront et ils le recevront avec moins de plaisir, parce que ce ne sera plus un homme important : le directeur de la politique extérieure.

Mon frère Louis ne connaît ni les hommes, ni le monde, il est encore étourdi de sa crânerie; je ne lui donne pas six semaines pour sentir bien lourdement sa légèreté.

DIMANCHE 14 DÉCEMBRE.

L'insurrection est partout comprimée. Dans le département des Basses-Alpes, les bandes armées se retirent devant les troupes, et d'ici à deux ou trois jours, nous apprendrons le rétablissement des autorités et de l'ordre. La mission de la justice, mais d'une justice sévère, va commencer. Le corps social est malade et doit être traité par des remèdes énergiques. Il ne faut pas se laisser entraîner à cette dangereuse clémence qui perpetue les révolutions et les émeutes, en ménageant les fauteurs. Le socialisme est un crime qui doit être poursuivi comme le serait le parricide. En huit jours, il a étalé au soleil, dans trois ou quatre départements où il a pu se croire un moment triomphant, les forfaits les plus monstrueux.

Des femmes et des jeunes filles ont été violées publiquement, avec tous les raffinements de la plus sale luxure; quelques-unes ont été égorgées après avoir servi *à la débauche des insurgés* transformés en autant de de Sade.

A Clamecy, une femme a été violée devant son mari; puis ses deux filles ont subi le même sort et tous ont fini par être égorgés : père, mère et enfants. A Poligny, mêmes scènes, à Digne et autres localités!.... Des commissaires, envoyés par la propagande de Londres, étaient à Paris dès le premier jour des barricades. Louis Blanc lui-même, habillé en femme, s'était hasardé au milieu de l'émeute. Les maisons des *aristos* devaient être pillées, les musées, les bibliothèques livrés aux flammes, car suivant la doctrine des barbares du XIX[e] siècle, les arts corrompent le peuple.

Le socialisme est une plaie qu'il faut cautériser à tout prix. En France, la liberté n'est que le droit acquis aux pervers de détruire l'état social. Nous avons besoin de désapprendre la fausse liberté.

Louis-Napoléon a accompli courageusement et habilement le plus grand acte politique des temps modernes, il est important qu'il conserve le calme et la fermeté nécessaires au rôle de sauveur de l'Europe que l'histoire lui décernera.

La clémence et la pitié sont deux vertus des époques de calme et de paix, qu'il faut voiler. La société tout entière est en état de siége, elle a besoin de *réapprendre* le respect de la famille, des lois, de l'autorité; la justice elle-même doit se raffermir. En un mot, Louis-Napoléon doit traverser son siècle comme un homme de bronze, inflexible et juste, sans pitié dangereuse, le glaive de la répression à la main.

Le salut de la société est à ce prix.

Tous les agents du pouvoir faibles ou douteux, seront, j'en ai l'espérance, mis de côté; les traîtres et les mauvais, *chassés*; l'instruction publique sera purgée pour sauver

la jeune génération qui s'élève, du poison qui a gangrené la génération actuelle.

Une nouvelle impulsion va être donnée aux arts. Un ministère des Beaux-Arts sera créé. Morny sera ministre, il réunira l'Instruction, la partie artistique des Travaux publics, les bibliothèques, etc., etc.

Notre direction générale sera augmentée des commandes de travaux d'art, des expositions annuelles, des musées de province, etc., et notre musée du Louvre recevra les bronzes et vases antiques, ainsi que les dessins de la Bibliothèque Nationale.

Il y a beaucoup à faire dans la direction des beaux-arts; cela sera-t-il bien fait? C'est le point important.

MARDI 16 DÉCEMBRE.

Des papiers saisis chez M. Baze, questeur de l'assemblée nationale, il résulte la preuve d'un complot contre le président de la république. Les arrêtés de réquisition directe ont été trouvés préparés en double expédition. Toute la force armée de la première division militaire, c'est-à-dire de onze départements, passait sous le commandement du général nommé par l'assemblée.

Cela en dit assez pour justifier la mesure défensive prise par Louis-Napoléon.

La Guéronnière me disait hier qu'à un dîner auquel il assistait chez M. l'abbé Duguerry, curé de la Madeleine, le supérieur du séminaire d'Issy affirmait avoir reconnu le *prince de Joinville sous* un déguisement, dans la commune

même d'Issy, il y a peu de temps. Cette reconnaissance concorderait avec le propos tenu par M. de Thorigny, ministre de l'Intérieur, à M. de La Rochejaquelein, le jour du vote sur la proposition des questeurs :

« Prenez garde! Vous allez tomber en plein complot « orléaniste; le prince de Joinville est en France, nous « avons suivi ses pas jusqu'à Issy; mais là nous perdons « sa trace. »

Dimanche, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde; le soir, le ministre de la Guerre et le général d'Hautpoul sont arrivés, ainsi que M. Turgot, le ministre des Affaires étrangères.

Il a été fort question de l'insurrection du département des Basses-Alpes, ainsi que des horreurs commises à Clamecy.

Les insurgés des Basses-Alpes sont au nombre de quatre à cinq mille hommes armés; ils ont les canons de la garde nationale et sont retranchés sur les contreforts des montagnes. Aujourd'hui encore, il n'y a pas de nouvelles de rencontre décisive entre eux et la troupe.

A Clamecy, les bandes socialistes, maîtresses de la ville, se sont fait servir à dîner et elles ont contraint trente-huit des plus jolies et des plus jeunes femmes ou filles de la localité à les servir dans un complet état de nudité. Ces malheureuses ont été violées *coram populo* sur la place publique. Les prêtres, liés à des poteaux, assistaient à ces saturnales; les insurgés se relayaient pour violer et chaque femme a été la proie de plusieurs bandits; à la fin, on cherchait ceux qui pouvaient justifier d'une maladie vénérienne pour qu'ils la communiquassent aux victimes de leur brutalité.

Il faut que la lâcheté soit bien grande chez nos bourgeois qui ont vu s'accomplir de tels forfaits sans se faire massacrer jusqu'au dernier pour chercher à les empêcher. Ainsi, voilà toute une ville flétrie, de nombreuses lamilles dont l'honneur est sali, moins par le viol, que par la lâcheté des hommes qui n'ont pas su mourir sur le seuil de leur foyer domestique pour défendre leurs femmes et leurs filles!

Ces lâches n'oseront plus désormais lever les yeux sur leur famille, il leur sera interdit de porter des armes dont ils n'ont pas su se servir, de parler de leur honneur et de leur courage. Lâche race de bourgeois, impuissante pour le bien, Caïns qui n'ont su jamais tuer que des Abels, cachez-vous avec la marque réprobatrice sur le front! Quand les temps calmes reviendront, on les entendra les premiers réclamer l'extension des libertés, l'armement des gardes nationales, etc., etc.

JEUDI 18 DÉCEMBRE.

Cavaignac est relâché; il va se marier et partir pour la Belgique.

Le gouvernement avait répandu, dans les jours qui ont suivi le 2 décembre, des bruits d'intentions rigoureuses, plutôt pour effrayer, qu'avec la résolution de les mettre à exécution. Ainsi, en dehors du champ de bataille, je ne crois pas qu'il y ait eu d'exécutions.

Ceci ressemble à la destitution de Carlier, que j'ai *relatée plus haut.* A cette époque. on parlait beaucoup de

la connivence de ce fonctionnaire avec Changarnier, pour expliquer son renvoi; nous avons su depuis le pourquoi de ces bruits.

L'élection du président se prépare, on ne discute plus que sur la majorité qui le nommera; quel en sera le chiffre?

Parmi ses ennemis, des gens ordinairement calmes parlent avec acharnement des chances qu'il a d'être assassiné. Le sens moral est profondément perverti en France. Le pays a besoin d'une régénération morale, de paix, d'absence de ces prétendues libertés qui n'étaient que la licence. La presse a fait un mal énorme aux populations, elle était entre les mains de l'écume de la littérature, d'écoliers aux études avortées, d'esprits déréglés et ambitieux, qui sacrifiaient tout à leur vanité. Il faut d'abord porter remède à ce mal profond. Les écrivains de la presse périodique étaient organisés comme un État dans l'État.

SAMEDI 20 DÉCEMBRE.

Hier, il y avait, comme tous les vendredis, soirée au Louvre; le colonel L'Espinasse y est venu et voilà ce qu'il m'a raconté :

Le 30 novembre dernier, le ministre de la Guerre m'a fait appeler et il m'a dit : « Colonel, la situation po-
« litique dans laquelle nous nous trouvons est des plus
« critiques; l'assemblée se déclare de plus en plus hostile
« au président; avant peu, si on la laisse faire, la conspi-
« *ration tramée* par elle et dont la proposition des questeurs

« n'était que le premier acte, aura son explosion. Les « projets des conspirateurs ne sont plus un secret pour « personne. Mettre le président à Vincennes, s'emparer « du gouvernement, tel est leur but. Nous sommes donc « menacés de la guerre civile, nous avons donc à craindre « la dislocation de l'armée, tiraillée par les partis qui, le « lendemain de leur victoire, ne marcheraient plus d'ac- « cord et, définitivement, nous subirons la république so- « ciale, une Terreur pire que celle de 1793, la ruine et la « honte de notre pays.

« Le président veut prévenir un tel état de choses « et, pour y parvenir, il a résolu de dissoudre l'assemblée, « d'en faire arrêter les principaux meneurs et d'en appeler, « pour approuver ses actes, à la nation tout entière. J'ai « compté sur vous, sur votre énergie, qui m'est connue, « pour exécuter les mesures nécessitées par le coup d'état « salutaire, me suis-je trompé ? »

Je répondis que le président pouvait compter sur moi.

A l'instant même, il me fut remis une carte dont la présentation devait me donner accès dans tout le palais de l'assemblée nationale, et, sans perdre de temps, profitant de mon droit, j'examinai la position que je devais emporter; puis, ayant reconnu le faible de la place et pris mes dispositions, je revins chez le ministre et je lui répondis du succès de l'entreprise quand il me donnerait l'ordre d'agir. Cet ordre ne se fit pas attendre longtemps. Dans la nuit du 1er au 2 décembre, je fus réveillé par trois commissaires de police, chargés chacun d'une lettre que j'ouvris et qui contenait des mandats pour procéder à l'arrestation des questeurs; d'autres ordres m'enjoignaient de m'emparer du Palais législatif, dont le commandement

m'était remis, et enfin, je devais remettre au président Dupin une lettre du Prince.

Les trois commissaires parurent d'abord émus de la gravité de l'acte qu'ils allaient avoir à accomplir; mais quelques paroles fermes que je leur adressai leur rendirent assez d'assurance, et d'ailleurs, ils virent à l'expression de ma figure combien j'étais parfaitement résolu. Leur concours me fut dès lors assuré.

Vers 2 heures ½, mon régiment quittait sans bruit l'École militaire, deux cents hommes investissaient l'ensemble du Palais législatif avec ordre de n'en laisser sortir personne, et de ma personne, je me présentai, suivi de forts pelotons, à la petite porte du guichet de la présidence, où je demandai successivement à parler à l'officier commandant le poste et au chef de bataillon commandant le palais. En un moment, les deux officiers, étonnés de ma présence à une pareille heure, furent mis aux arrêts forcés dans une chambre que je fis garder militairement, et, maître du palais, je pus procéder à l'arrestation des trois questeurs, MM. Baze, le général Leflô et de Panat.

M. Baze tenta, sans succès, l'empire de son éloquence sur mes soldats, qui se moquèrent de lui.

Le général Leflô, en grand uniforme, voulut haranguer la troupe, protester au nom des droits de l'assemblée; je ne lui permis pas de continuer ses tentatives, et avec tout le respect possible, je lui fis comprendre que, militaire chargé d'une mission, je ne pouvais permettre qu'il fît appel, contre les ordres dont j'étais porteur, aux soldats qui m'accompagnaient.

Mes hommes l'emmenèrent sur un signe que je leur adressai.

Débarrassé des questeurs, je me fis introduire chez M. Dupin, auquel je remis la lettre du Prince qui, après lui avoir expliqué la nécessité du coup d'état qui s'accomplissait, l'assurait de la conservation de sa liberté, mais lui conseillait néanmoins de laisser passer les premiers moments en demeurant fort calme au Palais législatif.

Le président Dupin répondit : « J'aime mieux cela », et il resta.

Tout allait à merveille; le jour se levait. Je réunis à mes troupes les soldats préposés à la garde de l'assemblée et qui tous jusqu'alors avaient ignoré quelle mission ils accomplissaient, et je leur dis :

« Soldats! Une conspiration tramée par plusieurs « membres de l'assemblée nationale avait pour but de « s'emparer du pouvoir et de mettre à Vincennes le neveu « de l'empereur Napoléon. Elle était sur le point d'éclater; « nous avons prévenu son explosion; voulez-vous être com- « mandés par des *pékins* ou par le neveu de l'empereur? »

Un cri unanime de : Vive Louis-Napoléon! fut la réponse des soldats à mon allocution.

La partie devenait de plus en plus belle; cependant, comme il pouvait y avoir un soulèvement à Paris, une tentative d'attaque sur l'assemblée, je ne négligeai aucune précaution. Un nombre considérable de familles d'employés étaient logées dans les bâtiments de service du Palais législatif. Je dus laisser circuler les bonnes, les domestiques. Une soixantaine de députés profitèrent de ces facilités pour se réunir dans la salle des séances; ils y

délibéraient la déchéance du président, lorsque je fus informé de ce qui se passait.

Aussitôt je chargeai un chef de bataillon de la gendarmerie mobile d'expulser du palais cette tentative de réunion. Cet officier fut accueilli par des huées, des cris; je crus un moment qu'il serait assommé; définitivement, il dut battre en retraite. J'entrai dans la salle à la tête de mes grenadiers et je fus également reçu par des vociférations. Les députés présents engagaient des luttes avec mes soldats. Voulant éviter tout scandale, j'obtins un moment de silence et je dis :

« Messieurs, au nom de votre propre dignité, cessez « de vous opposer à l'accomplissement des ordres que je « suis chargé d'exécuter, et ne me placez pas dans la né« cessité d'avoir recours à la force dont je dispose. »

Les cris, les vociférations, les injures couvrirent mes paroles, je ne pouvais laisser se prolonger une telle scène; quelques énergumènes saisissaient mes gendarmes par leurs buffleteries; je prononçai d'une voix qui dominait le tapage, l'ordre suivant :

« Gendarmes, emportez ces messieurs! »

Le commandement fut exécuté, non sans peine; les gendarmes emportèrent les députés comme on emporte des paquets. Les plus enragés parmi ces ex-représentants s'accrochaient à leurs bancs, ce qui faisait dire aux gendarmes : « Tiennent-ils à leurs 25 francs, ces gaillards-là! » Un plus énergumène encore voulait être frappé, il le demandait avec instance, tellement qu'à bout de patience, le gendarme lui dit : « *C'est votre dernier mot?* » et sur *une réponse* affirmative, il lui donna une bourrade à l'aide

de laquelle il put tomber, et enfin, au comble de ses vœux, il fut emporté.

Le palais débarrassé, j'organisai le service militaire, et je pensais n'avoir plus qu'à m'occuper de ce soin, mais on vint me prévenir que mes députés chassés de la salle des séances avaient ameuté quelque populace et forçaient le poste qui gardait la porte d'entrée de la rue de Bourgogne. J'y courus avec une compagnie, je coupai en deux la colonne envahissante, et après en avoir refoulé dans la rue la partie qui encombrait le poste, je m'adressai en ces termes aux députés qui marchaient en tête et que je tenais prisonniers :

« Vous n'êtes plus pour moi des députés; vous êtes « des insurgés qui ameutez la populace et forcez une con- « signe; à votre première violence, je vous ferai fusiller. »

Mon attitude résolue leur en imposa, je n'entendis pas un mot; tous furent gardés à vue dans une chambre; mais peu à peu, et d'un ton très-radouci, ils me demandèrent leur liberté et je la leur rendis.

— « Colonel, demandai-je, les auriez-vous fait fusiller, s'ils avaient méprisé vos menaces? »

— « Sans doute, je jouais ma tête, et je ne voulais pas la mal jouer. »

Le colonel L'Espinasse est de taille moyenne, il paraît avoir tout au plus quarante ans; ses cheveux et sa moustache sont noirs, ses traits sont énergiques, son regard est ferme, et sa parole brève est faite pour le commandement.

Fleury, l'officier d'ordonnance du président, avait depuis longtemps désigné les officiers et les troupes qui, le cas échéant, *pouvaient* être chargés de soutenir un coup

d'état. Saint-Arnaud et L'Espinasse étaient du nombre. Saint-Arnaud, dans cette prévision, avait été chargé de l'expédition de la Kabylie; il en avait rapporté le grade de lieutenant-général et il était revenu en France pour prendre possession du ministère de la Guerre.

Les hommes étaient choisis avec discernement. Quant à l'assemblée nationale, si redoutable, si forte, qui agitait tellement le pays, qui se croyait invincible sous le bouclier d'une constitution stupide; quant à tous ces conspirateurs à 25 fr., les Baze, Leflô, de Panat, etc., qu'a-t-il fallu pour les dissiper?.....

Un colonel a dit à quelques gendarmes : emportez-moi ces hommes-là! et ils ont ridiculement été emportés au milieu des quolibets.

Puisse une telle fin être celle du règne des bavards!

DIMANCHE 21 DÉCEMBRE.

Je viens de voter, à la Halle aux draps, pour le président.

Hier, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde; les complimenteurs commencent à affluer, ce sera un débordement dans quelques jours.

De Belleyme et Chaix d'Estange s'y trouvaient, le maréchal Excelmans, etc., etc

Il y a de grandes promotions dans l'armée, dix-huit généraux, etc.

JEUDI 25 DÉCEMBRE.

Lord Palmerston vient de tomber du haut de sa politique machiavélique, aux applaudissements de l'Europe.

Lord Granville entre aux affaires. Décidément, la démagogie est vaincue sur tous les points. Les réfugiés seront mieux surveillés, s'ils ne sont pas expulsés. L'Italie va respirer. Lord Palmerston a fait bien du mal à l'Europe et même à son pays. Cet homme avait le génie du mal, il aurait volontiers mis le feu au monde pour se chauffer les pieds. *)

Les votants pour Louis-Napoléon connus jusqu'à ce jour sont au nombre de 5,552,000 contre 510,000 qui ont dit non.

De grandes réformes vont avoir lieu en France, dans l'organisation des ministères : ceux du Commerce et des Travaux publics seront réunis à l'Intérieur, celui des Cultes à la Justice; un ministère des Beaux-Arts sera formé pour Morny.

Baroche aura l'Intérieur.

Persigny, dit-on, les Affaires étrangères.

La Direction générale des musées gagnera en importance et en attributions.

Il est question d'y réunir le musée de Cluny, celui de l'artillerie, les bronzes et les dessins de la bibliothèque Ste-Geneviève et la surveillance de tous les musées de province.

---

*) Il y a de l'injustice dans ce jugement; Lord Palmerston est un véritable homme d'affaires.

Je suis toujours proposé pour être secrétaire de cette direction.

Mon neveu, Charles de Vieil Castel, sollicite une préfecture; sa mère m'a écrit pour me prier de l'appuyer; je l'ai fait avec plaisir, et Morny a déjà une note pressante à ce sujet.

Ce soir, j'ai dîné chez la Princesse Mathilde. Le président assistait hier à la représentation de l'Opéra. Il a été reçu par trois salves d'acclamations; il était fort ému.

VENDREDI 26 DÉCEMBRE.

La nouvelle Chambre à nommer n'aura pas, pour les ambitieux, le même attrait que les Chambres loquaces de la Restauration et du régime de 1830. Les séances n'en seront pas publiques; les journaux n'en publieront pas le rendu-compte. On veut des hommes d'affaires, on est las des bavards; depuis près de quarante ans, nous avons servi de théâtre aux bateleurs de la parole.

Le prince Jérôme est mécontent de n'avoir pas été nommé président du Comité consultatif et il a exprimé son mécontentement en termes inconvenants dans une lettre que publient les journaux italiens. Le président lui a donné un congé de six mois et *son fils a reçu le conseil* de partir pour Londres, où il est maintenant. Le chiffre du vote est aujourd'hui de 6,100,000. On ne connaît encore que les opérations de quatre-vingt-un départements, dont vingt-deux seulement définitives.

MERCREDI 31 DÉCEMBRE.

Le président est proclamé par 7,400,000 voix. Sa force est immense; nous verrons comment il en usera?

L'année 1851 qui finit aujourd'hui est curieuse et laisse à l'histoire son contingent d'événements importants.

Est-ce l'empire qu'elle fonde?

Louis-Napoléon a paru pour la première fois avec l'uniforme de l'armée; il n'est plus question de celui de la garde nationale. Dieu veuille que cette institution bourgeoise, qui n'a jamais empêché une révolution et qui a favorisé toutes les perturbations, disparaisse. La bourgeoisie a fait son temps; c'est elle qui, avec son outrecuidante vanité, nous a conduits depuis soixante ans dans tous les précipices.

Il y a déjà de la monnaie à l'effigie du président. L'aigle remplace le coq, et Ségur d'Aguesseau proposait ce matin à la Commission consultative de décréter l'appropriation des Tuileries à la demeure du chef de l'État. Baroche a fait décider qu'il fallait laisser résoudre cette question par le président lui-même. Les familiers poussent à l'empire, tout s'agite, les ambitions se remuent. Celui-ci veut être sénateur, celui-là membre du Corps législatif; quelques-uns rêvent les habits brodés des chambellans. Il y a impatience de jouer au grand seigneur, d'une quantité de gens qui ne sont pas faits pour l'être.

Pauvre nation française! vaniteuse putain qui roule d'amours en amours, toujours désireuse de se farder pour le dernier venu. Des broderies, des décorations, des titres, voilà ce qui remplace le *panem et circenses* des anciens Romains.

Demain, le *Te Deum* à Notre-Dame, l'inauguration solennelle; on s'arrache les billets pour cette cérémonie et le ministre les donne difficilement.

Va, pauvre et misérable année, va t'engloutir dans la fosse des siècles, avec ton cortége de hontes et de misères! Tu as vu mourir le règne des parlementaires; les excès des socialistes ont mis du sang sur ton manteau; tu nous a amenés à désirer une dictature, à renoncer à nos libertés, dont tu avais fait des excès. Misérable année, folle nation, qu'adviendra-t-il de ce que tu avais préparé?

Les gens qui, il y a un mois, déclaraient Louis-Napoléon un crétin, le proclament un grand homme.

Les légitimistes de la petite église conservent leur attitude et leur langage de mauvaise et funeste opposition.

Les orléanistes sont furieux.

Les républicains atterrés ne renoncent point à prendre une revanche......

La France n'est pas guérie de sa maladie.

Fin de l'année 1851.

INDEX

DES

NOMS CITÉS DANS LE PREMIER VOLUME.

C

D

E

F

G

M

N

O

P

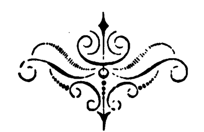
Q

R

S

T

V



MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851–1864)



MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851 — 1864)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

II

1852 — 1853

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1884

SOMMAIRE.

ANNÉE 1852.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

Pages

AOUT.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

Fin de l'année 1852.

ANNÉE 1853.

JANVIER.

Pages

FÉVRIER.

DÉCEMBRE.

Fin du sommaire.

1er JANVIER 1852.

Le Président, les ministres, les fonctionnaires, l'armée, la garde nationale reviennent du *Te Deum,* où le prince a été reçu aux acclamations de la foule.

En ce moment les galeries du Louvre s'encombrent d'officiers qui doivent défiler devant le chef de l'Etat. Une troupe d'anciens soldats de l'Empire a repris ses uniformes pour cette journée.

Il fait un temps très froid, brouillard et givre, les *vieux* disent que le Sacre de l'Empereur a eu lieu par un temps exactement semblable.

Un homme du peuple nommait ce matin la cérémonie d'aujourd'hui la *circoncision* du président.

Le maréchal Jérôme Bonaparte était à la cérémonie de Notre-Dame le seul des maréchaux en grand habit resplendissant de broderies d'or; il était impossible de distinguer la couleur de son uniforme.

Le favoritisme commence à s'installer comme sous tous les régimes. Morny qui par la volonté du président reste décidément Ministre de l'Intérieur cherche à caser son ami Montguyon. Il y a un an, ce dernier a failli devenir directeur des Beaux-Arts, aujourd'hui on s'occupe

de lui accommoder une direction à sa taille dans le Ministère des Beaux-Arts; les théâtres peut-être?

Qu'a fait Montguyon?

Ancien beau d'opéra, coutumier des coulisses, mauvais sujet en disponibilité, il a passé sa vie à se glisser et à sortir du lit d'une danseuse dans le lit d'une chanteuse, à paraître au Jockey-club, à disputer le cœur d'un *rat* à quelqu' autre mauvais sujet émérite; il a mangé son argent à ce métier, il lui faut une indemnité et l'Etat est chargé de la lui donner; avant deux ans il sera officier de la légion d'honneur!

Persuadez-vous donc après cela qu'il faut quelque mérite pour parvenir!

A l'avénement de chaque nouveau règne, deux sortes d'animaux sont à craindre, les carlins domestiques et les loups dévorants qui sortent de leurs bois pour trouver une curée.

Que de dévouements aujourd'hui, quelle foule! . . . c'est la même qui se pressait sous le balcon de Louis XVIII en criant: *Vive le roi et les Bourbons toujours!* . . . qui nommait le roi Charles X *le roi chevalier,* Louis-Philippe *le roi citoyen* et qui en 1848 acclamait la République. Allez, mes seigneurs du nouveau régime, allez réclamer un os à ronger.

Les deux Thayer se prélassaient ce matin à Notre-Dame, l'un comme Directeur des Postes, l'autre comme colonel d'une légion de la banlieue! . . . hélas! . . .

Il y a eu des promotions nombreuses dans l'armée, les capitaines d'état-major, officiers d'ordonnance du président, sont devenus chefs d'escadrons, mais mon ami le capitaine Saint-Martin, dans son grade depuis qua-

torze ans dont il a passé sept occupé à dresser, à travers mille dangers, la carte de la Régence de Tunis, n'a pas été promu ! . . .

VENDREDI 2 JANVIER.

Les réceptions ont été terminées hier à 5 heures $^1/_2$, les journaux les racontent ce matin, il n'y a pas eu de discours.

Le journal des *Débats* continue à ne pas faire d'articles politiques ; c'est ainsi qu'il proteste contre la censure imposée au journalisme.

On raconte qu'il y a quelques jours, le Président ayant mandé M. Bertin, propriétaire des *Débats,* lui a dit :

« Il est fâcheux, Monsieur, qu'un journal, ami de « l'ordre comme le vôtre, se taise dans un moment où « tous les hommes qui veulent sauver leur pays unissent « leurs efforts.

« Recommencez donc la publication de vos *premiers* « *Paris* dont l'influence peut être grandement utile aux « gens de bien qui ont entrepris de purger la France « des sociétés secrètes. »

M. Bertin aurait demandé, dit-on toujours, la liberté pour la presse de recommencer sa carrière en toute liberté d'opposition ou d'examen, et la suppression de la censure préventive.

A quoi le président aurait répondu :

« Aussi longtemps que je serai là, ne comptez pas, « M. Bertin, sur une liberté de la presse dont on avait « su faire une licence effrénée. »

Le prince a raison, l'apaisement des mauvaises passions, l'excitation des faibles ou des inintelligents ne peuvent être obtenus qu'au moyen d'une censure sévère. Il ne faut pas que chaque matin la presse colporte d'un bout de la France à l'autre des articles calomniateurs du pouvoir, des défiances, des injures, qui rabaissent les hommes et les choses.

Ce qui est le plus malade dans notre pays, c'est le pouvoir, il faut lui rendre de la force en lui apportant la considération, le respect.

La presse calomniait, sachant qu'il reste toujours quelque chose d'une calomnie, aussi faut-il la prévenir, car la punition n'est pas une réparation suffisante.

L'autorité doit être entourée de respect, et le gouvernement aura beaucoup à faire pour lui redonner quelque éclat. C'est à partir du père de famille, principe de toute autorité, qu'il est urgent d'examiner cette grande question. Nos lois révolutionnaires depuis soixante ans ont détruit l'esprit de famille, anéanti l'autorité du chef.

Il n'y a plus eu qu'un héritage détenu par un usufruitier et des héritiers impatients.

Les centres de la famille devraient être rétablis, l'héritage divisible à l'infini détruit même la qualité de citoyen, l'attachement au pays.

On ne tient plus au berceau de ses pères, on ne connaît plus l'émotion causée par la vue du pays natal. Nous logeons, nous naissons, nous mourons en hôtel garni, nos familles sont éparpillées dans vingt cimetières; aussi ne pleurons-nous plus nos morts, parce qu'il faudrait les chercher du Nord au Midi. Comme des voyageurs dans le désert nous creusons le sable pour ensevelir

où ils sont tombés, notre père, notre mère, nos enfants; mais nous ne revenons jamais sur nos pas pour renouveler les fleurs de leurs tombes.

Si nous voulons avoir la religion du citoyen il faut d'abord restaurer celle de la famille.

Notre siècle a cru accomplir un progrès en détrônant le chef de la famille, ce clocher des liens moraux, comme Voltaire croyait faire progresser l'humanité en déclouant le Christ du bois de sa croix, en labourant de ses sarcasmes le sol sacré du Golgatha.

La loi et les hommes ont été stupidement impies!

SAMEDI 3 JANVIER.

Ce matin j'ai assisté comme témoin au mariage de Moissenet, mon secrétaire, avec la fille de Jousselin, l'économe du musée. C'était le mariage civil. A lundi la cérémonie religieuse.

Moissenet est un brave et très beau garçon qui m'est parfaitement dévoué, et dont Nieuwerkerke et moi assurons l'avenir en lui faisant contracter cette alliance. Jousselin n'a que cette fille et il possède de 2 à 3000 francs de rente.

A 10 heures ½ toute l'administration des Musées a fait sa visite de jour de l'an à Morny, Ministre de l'Intérieur. Morny a été très bien, et particulièrement pour moi, je n'ai qu'à me louer de son accueil.

Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde, avec le général Saint-Mars et M. et Mme Chassiron. Le général nous

a raconté un trait de flibusterie du gouvernement provisoire de 1848 qui du reste ne m'a nullement étonné.

Saint-Mars était encore dernièrement colonel du 9e régiment de dragons, et il reçut l'ordre, il y a six mois, de montrer comme modèle son drapeau à un colonel de régiment revenant d'Afrique qui n'en n'avait pas reçu en 1848. Le passementier qui l'examinait découvrit que tous les galons et les broderies étaient *en faux*. Grande surprise des deux colonels qui communiquent leur découverte aux autres colonels de l'armée. Examen général des drapeaux fournis à l'armée française par le gouvernement provisoire, il est reconnu que broderies, galons, tout est faux!

C'est la première fois qu'une pareille vilenie était faite à nos régiments et cependant l'Assemblée avait voté un crédit de cinq millions de francs pour cette dépense et celle occasionnée par les écharpes des maires!

Qui a mis l'or vrai dans sa poche? Un gouvernement issu d'une barricade, né derrière quelques tas de pavés en février 1848, devait nécessairement se traîner un peu dans la boue. *Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?* Les Marrast, Flocon et autres Crémieux de la même fournée le savent probablement.

DIMANCHE 4 JANVIER.

L'Angleterre commence à porter la peine de son inconcevable protection accordée à tous les fauteurs d'anarchie, et de la liberté qu'elle leur avait concédée de prêcher leurs doctrines insensées.

Une association d'ouvriers sous le nom d'*Union des métiers* lève le drapeau du socialisme et prétend imposer des conditions aux manufacturiers. Cette association a son journal «*The Cooperative*», elle tend à l'égalité des salaires et elle dispose pour soutenir les grèves, au moyen desquelles elle veut procéder, d'une caisse fournie de 625,000 francs. Elle a fait sommation ces jours derniers à la maison Hibbert Plak & Cie qui emploie 200 ouvriers pour la construction des machines, d'avoir à adopter ses règlements sous peine d'interdiction.

Les représentants de la maison Hibbert ont écrit à tous les autres manufacturiers, une réunion a eu lieu et des résolutions ont été adoptées à l'unanimité.

Le comité d'exécution nommé a signifié au conseil de l'*Union des métiers* que les ouvriers étaient libres d'abandonner les métiers le 31 décembre, mais que si le 10 janvier ils n'avaient pas repris leur travail, toutes les fabriques de machines se mettraient simultanément en grève ce jour-là et qu'il ne serait plus donné d'occupation à personne jusqu'à ce que les ouvriers eussent renoncé à leurs prétentions.

La guerre sociale est donc allumée en Angleterre, qu'en adviendra-t-il? Ce pays recueille enfin le fruit de la politique de Lord Palmerston!

Ce n'est pas impunément qu'un Etat donne asile aux ennemis de toute société, de toute civilisation, dans l'espoir de nuire à ses voisins.

Les Kossuth, les Mazzini, les Louis Blanc, les Ledru Rollin, choyés et abrités par la nation anglaise, ont profité de la folie de leurs hôtes, pour corrompre la mauvaise partie de la population.

Le clergé anglican, et surtout le clergé écossais, souscripteur de l'emprunt mazzinien, ouvert sous le prétexte de détruire la papauté, ont fourni aux socialistes les moyens d'essayer dans le Royaume-Uni même la propagation de leurs doctrines.

Le mal s'est étendu et s'est réglementé, il s'est organisé; il a maintenant ses chefs, ses soldats, ses journaux, il est prêt à l'émeute et il commence à parler avec arrogance.

J'ai vu à Londres en 1848 les commencements de cette œuvre. La vanité anglaise affectait de dédaigner ces agitateurs du continent, auxquels elle ouvrait les portes de la Grande-Bretagne. Elle vantait l'excellence de sa constitution et se proclamait invulnérable; c'était en riant qu'elle parlait des clubs socialistes de *Wardour street* et de *Princes street;* elle semblait nous dire à nous autres étrangers : *vos animaux féroces seront chez nous des animaux domestiques dont on pourra se divertir sans danger.*

De 1848 à 1852, les animaux féroces ont fait du chemin et cela devait être, car l'Angleterre est peut-être de tous les pays du monde celui dans lequel l'excentricité, même la folie d'une opinion, doivent recruter le plus de partisans.

Le magnétisme, le phrénologisme, les médecines les plus empiriques, les sectes religieuses les plus extravagantes y ont de nombreux et crédules adeptes. J'ai entendu professer à Brighton dans l'hiver de 1848 à 1849 cette doctrine, que pour obvier à toutes les maladies dont notre organisation pouvait être menacée, il fallait arracher aux enfants les trois dents de devant nommées

palettes et *j'ai vu* la femme d'un colonel de mes amis, mener chez le dentiste son fils aîné, âgé de douze ans.

L'Angleterre va donc avoir à se débattre contre le socialisme, elle connaîtra le danger de ces hospitalités faites aux criminels politiques, de cet encouragement donné à des conspirateurs qui ne désarment pas. Vraiment depuis trente ans le bon sens semble s'être perverti en Europe. Chaque nation prélevait sur son budget des sommes considérables qu'elle consacrait à l'entretien des insurgés des pays voisins; on les nourrissait, on les soignait, on les mettait en état de recommencer, puis le jour venu on les lâchait sur ses alliés.

Les crimes nommés politiques devraient être poursuivis sans considération de frontière; la fausse philanthropie a faussé le jugement de notre époque.

Les rois soldaient les troupes des insurgés repoussés des pays voisins, ils se glorifiaient de leur titre de protecteurs des proscrits. Funeste aveuglement qui a déjà coûté bien cher.

L'Amérique, son gouvernement en tête, fait des ovations à Kossuth; le peuple américain voudrait à son tour peser sur la vieille Europe par le moyen des proscrits dont elle épouserait les intérêts. Elle voudrait enlever à l'Angleterre l'entretien de ces dogues politiques, pour être prête, à jour donné, à les lâcher sur l'Europe.

Les rois et les nations sont bien avertis, il est temps qu'ils avisent et qu'ils agissent. La coalition Mazzinienne, Rollin, etc. les a convaincus de toute la folie qu'il y aurait à ne pas considérer une insurrection, qu'elle soit hongroise, polonaise, italienne ou française, comme intéressant à un égal degré la sûreté de tous les Etats

Le proscrit de Milan, de Pesth, de Varsovie ou de Paris devra être partout poursuivi, c'est le seul moyen d'en finir avec le socialisme.

Hier, j'ai dîné à l'Hôtel Bristol, Place Vendôme, chez Lord Douglas. Le dîner a été fort bon et fort beau, nous n'étions pas nombreux : Lord Douglas, Lady Douglas (princesse de Bade), princesse Mathilde Bonaparte, M. et Mme Drouyn de l'Huys, comte de Nieuwerkerke, Bacciochi, officier d'ordonnance du président, Giraud Charles, le peintre de pastels, plus deux Anglais, amis de Lord Douglas, dont le nom m'échappe.

Lord et Lady Douglas font très bien les honneurs de leur table et de leur salon, avec une urbanité exquise et sans raideur.

Bacciochi avait placé ses seize croix sur sa poitrine, il ressemblait de loin à une vignette de missel du XVe siècle.

Je me trouvais à table à côté de la Princesse Mathilde et nous avons beaucoup causé de Mme Desprès, sa dame de compagnie. En parlant en son lieu de la mort de la pauvre baronne de Reding à laquelle elle a succédé, j'ai dit ce que je pensais de cette dame; aujourd'hui la princesse est de mon avis.

Mme Desprès, qui a avec elle deux bâtards, et dont la vie a été plus qu'équivoque, qui enfin n'est ni une Montmorency ni une maréchale de l'Empire, se croit indispensable; elle prend des airs de hauteur, elle tient tête à la princesse, parle comme si elle était maîtresse de maison et se permet les propos les plus inconsidérés sur les personnes du gouvernement et sur celles que reçoit la princesse. Elle a un caractère âcre, aigri de

n'être pas grande dame et ne saurait pardonner à la justice de Paris d'avoir contraint le duc de Praslin, qui a été son amant, au suicide.

Mme Desprès cache, je crois en être certain, le goût des femmes qu'elle a. Plusieurs histoires de tentations faites près d'elle et sur elle, par la maréchale Sebastiani, me le donnent à penser. Puis elle affecte des pruderies merveilleuses, elle a horreur des statues de femmes parce qu'elles sont nues!!

La princesse renverra Mme Desprès et elle fera bien. C'est une femme sans cœur, avec un esprit provincial; la rage d'une bourgeoise offusquée par les grandes dames et le regret de ne pouvoir plus meubler son lit des élus de son libertinage. Le sang la tourmente, elle se couperose et perd ses cheveux, elle a, je crois, fait de nombreuses campagnes sous les bannières masculines ou féminines.

Sa fille Margot, qui m'a tout l'air de provenir du Praslin, est âgée de quatorze ans passés. Ce sera une petite louve aux appétits libidineux; sa bouche pincée, ses yeux noirs et enfoncés, sa narine qui se dilate, sa peau d'un brun mat, tout l'annonce, ainsi que le développement de ses hanches. Elle n'a pas plus de cœur que sa mère, mais elle est plus dissimulée.

DIMANCHE 11 JANVIER.

La constitution et les lois organiques sont toujours attendues avec impatience; on les annonce pour le 20;

en attendant, tout le monde se prépare aux élections. Un grand comité, à la tête duquel est placé le maréchal Exelmans, correspond avec les départements. Hier, les ouvriers sont venus, par délégués, s'entendre avec le comité; ils apportaient un programme qui a été adopté comme meilleur et mieux rédigé que celui du comité, œuvre de pièces et de morceaux où chacun avait voulu colloquer sa phrase.

La garde nationale de Paris va être réorganisée; elle ne se composera plus que de 15,000 gardes nationaux.

Hier a paru un décret présidentiel daté des Tuileleries et signé Louis-Napoléon, qui expulse du territoire français 66 ex-représentants de la Montagne, avec cette clause qu'ils pourront être déportés s'ils rentraient sur le sol français. Parmi ces 66, les plus remarquables sont: Victor Hugo, Ch. Lagrange et le colonel Charras. Un second décret expulse momentanément les *parlementaires dangereux*. Ils sont au nombre de 18.

Duvergier de Hauranne, Creton, général Lamoricière, général Changarnier, Baze, général Leflô, général Bedeau, Thiers, Chambolle, de Rémusat, Jules de Lasteyrie, Emile de Girardin, général Laidet, Pascal Duprat, Edgard Quinet, Antony Thouret, Victor Chauffour, Versigny.

Enfin le *Moniteur* annonce la déportation à la Guyane de MM. Marc Dufraisse, Greppo, Miot, Mathé et Richardet.

Cavaignac n'est compris sur aucune liste.

Le gouvernement a, dit-on, sa parole: il promet de ne pas se mêler de politique.

Ces décrets, criés le soir dans Paris par tous les vendeurs de journaux, ont été reçus tranquillement.

Chacun comprenait ce qu'il y a de juste et de nécessaire dans une telle mesure. Après avoir éteint la mauvaise presse, il fallait éteindre les mauvais parleurs. Nous sommes un pauvre malade auquel les médecins ne peuvent permettre la nourriture des gens en bonne santé. La liberté nous serait mortelle, elle produirait l'effet que produit le soleil sur les terrains marécageux, elle ferait éclore tous les œufs de reptiles et de crapauds. L'apaisement commence à se faire; le peuple qui n'a plus de journaux qui le colèrent, s'étonne de l'irritation maladive qui avait été produite en lui; il entrevoit les temps de calme avec bonheur, il comprend que la vie politique surexcitait, tuait peu à peu la nation. Avant trois mois, il maudira les agitateurs.

Les journalistes sont attérés, la profession devient moins bonne. Il ne restera bientôt plus que les sommités; quant à tous ces écrivailleurs qui, chaque matin ou chaque soir, agitaient le monde avec leur plume, ils vont disparaître. Cette nuée de sauterelles, plaie des temps modernes, ira s'éteindre dans des bouges d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

On va pouvoir être gouverné en paix.

On va pouvoir vivre en paix.

Dieu m'entende!

Aussi loin qu'il est possible à mes souvenirs de se reporter, je n'ai que des troubles, des révolutions, des calamités en la mémoire.

D'abord, à Versailles où mon père demeurait, ma jeunesse s'est écoulée au milieu de cette société échappée aux égorgeurs de 93 et qui nourrissait la conver-

sation de ses dernières années du récit des monstruosités auxquelles elle avait assisté.

Je vois encore cette société qui gardait fidèlement les traditions du XVIIIe siècle, triste de regrets, royaliste par religion du cœur, ayant à pleurer sur des parents, des amis, des institutions morts et détruits. Tous ces gens-là meublaient leurs appartements des insignes de la dernière royauté, des portraits de la famille de Louis XVI profilés dans les contours d'un saule pleureur au-dessous duquel était dessiné un tombeau. Tous ces gens-là portaient encore le costume du XVIIIe siècle; ils en avaient aussi le langage, les admirations et les antipathies.

Mon père logeait rue de l'Orangerie n° 7, à quelques pas de la grille de l'Orangerie, et c'était devant cette maison qu'avait eu lieu le massacre des prisonniers d'Orléans. Un de nos co-locataires, le marquis de Valfons, avait tout vu de sa fenêtre. Il redisait sans cesse le récit de ces scènes atroces à la suite desquelles Mme de Valfons était morte de frayeur.

M. de Valfons était un très bon gentilhomme des environs de Nîmes, je crois; mes frères et moi nous allions le voir presque tous les jours, et avec une inépuisable bonté il nous accueillait comme de jeunes amis malgré notre turbulence. Il avait souvent des moments d'une grande tristesse pendant lesquels il songeait à tout ce qu'il avait aimé et qui avait disparu. Alors il nous attirait près de lui, et nous conduisant près de sa fenêtre, il nous racontait le massacre des prisonniers d'Orléans, parmi lesquels s'étaient trouvé plusieurs de ses amis.

M. de Valfons a donc été le *Dinarjade* de ma jeunesse et je savais par cœur, à cette époque, les noms des massacrés et ceux des massacreurs.

Dans ses jours de calme gaîté, M. de Valfons descendait à sa cuisine et muni d'un timbre fleurdelysé il l'imprimait dans la pâte d'un pâté que le four allait recevoir. Heureux de cette muette protestation contre l'empire, il remontait dans son appartement et il nous parlait longuement de Louis XVI, de la reine, pour laquelle il conservait une adorable passion, et du jeune Dauphin livré aux tortures inventées par l'infâme Simon. L'histoire du pauvre Dauphin me troublait profondément et me faisait pleurer.

J'ai vu encore, à cette époque, 1807 ou 1808, une vieille Mme d'Angevilliers qui demeurait aussi à Versailles, rue de la Surintendance. Cette femme tenait le salon ou plutôt la chambre littéraire (car elle ne recevait jamais qu'au lit) de son époque. Mme d'Angevilliers était habillée d'une robe à panniers dont les bouillonnements s'étalaient sur ses couvertures et toujours coiffée comme en 1780; une montagne de cheveux crépés et poudrés s'étageait sur sa tête.

Chez Mme d'Angevilliers se réunissaient à beaucoup d'autres personnes distinguées par leur esprit ou par leur naissance, M. de Feletz du journal des *Débats* et deux abbés très peu abbés alors, mais hommes de très bonne compagnie, MM. d'Andrezel et de Saint-Gérac. Qui nommerai-je de toute cette société Versaillaise descendue du château dans la ville après la destruction de la royauté et le pillage de la demeure des rois ?

Mme des Ecotais, sorte de marquise d'*Escarbagnac*, la duchesse de Villeroy, vieille grande dame fort respectée.

Mlles de Chateaugirou, qui habitaient rue Satory le pavillon Le Tellier et où l'on jouait souvent la comédie, car les vieilles larmes, les vieux regrets, les chagrins des vieillards n'empêchaient pas la joie des jeunes gens.

J'ai su la grande révolution par les tristesses des parents des victimes, et j'ai su l'empire par une autre tristesse bien profonde quoique habilement dissimulée.

Mon père était chambellan de l'impératrice Joséphine, il avait été son amant avant son mariage avec Napoléon, il l'était redevenu depuis le divorce.

L'impératrice conservait une affection réelle à l'empereur ; la chute de l'empire fut pour elle un coup mortel. Depuis la campagne de Russie, je m'assombrissais, tout enfant que j'étais, des chagrins qui minaient devant moi toute cette cour de la Malmaison où j'étais presque toujours.

L'empire tombé, je l'ai vu renaître, puis retomber dans le sang de Waterloo.

J'ai vu renaître la révolution avec les chartes de la restauration et de 1830.

J'ai combattu les émeutes dans les rangs de la garde nationale et je suis arrivé à quarante-neuf ans sans m'être senti vivre, avec un grand fond de tristesse dans le cœur et un besoin d'affection qui n'a jamais été satisfait suivant mes vœux.

Je mourrai cherchant encore les affections qui font vivre. Je ne veux pas parler de mes peines particulières, je les ensevelis avec moi, elles doivent s'éteindre avec les battements du cœur qui les a contenues.

Je suis né avec la faculté de sentir plus vivement que qui que ce soit au monde, les douleurs ou les joies. J'ai eu ma part plus grande des premières que des dernières, mais je ne voudrais abandonner ni les unes ni les autres, elles me composent une tristesse que j'aime presque. J'ai eu des affections bien profondes, elles m'ont fait souffrir en se brisant. Je suis venu au monde dans un siècle triste, avec une âme portée à la tristesse, mais je n'ai laissé à personne le droit de la soupçonner. Je passe au contraire pour un homme gai, seulement on s'étonne quelquefois d'entendre comme un sanglot dans ce concert de ma légère indifférence et les plus habiles cherchent un moment; puis après un instant de doute, ces habiles se disent: « c'est un cœur léger qui porte légèrement la vie! » Allez, allez, mes bonnes gens, j'ai vécu dix fois votre vie; par le cœur j'ai pleuré plus que vous et parce que personne ne l'a jamais vu vous me croyez heureux.

Assez de souvenirs personnels pour aujourd'hui, mon esprit est inquiet et troublé, tuons le passé et marchons dans le présent, arrière les échos douloureux du cœur, je ne veux plus rien entendre; passons à quelque refrain comique, le drame intime ne m'est pas bon en ce moment.

Rovigo, Réné de Rovigo, le duc de Rovigo, propriétaire du journal *le Corsaire,* ce Rovigo fils du Rovigo de l'empire et qui depuis 1848 assiégeait le Président Louis-Napoléon d'articles injurieux qu'il signait de son nom de Rovigo qui ne lui appartenait cependant qu'en vertu d'un décret impérial, Rovigo cet aristocrate de l'empire rallié aux légitimistes dont il avait accepté

la charge d'insulteur quotidien, Rovigo qui n'a épargné à Louis-Napoléon jusqu'au 2 décembre 1852 aucune amertume!... Eh bien, ce même Rovigo sollicite une place dans la maison du même Louis-Napoléon!... Les lâchetés sont de notre temps..... sonnez clairons, battez tambours, allez aboyeurs, le Rubicon des saletés est franchi!...

Hier, les délégués des ouvriers sont venus à la commission électorale s'entendre avec le maréchal Exelmans sur les candidats à présenter. Je l'ai déjà raconté, mais j'ai oublié de mentionner que leur secrétaire a remis à Nieuwerkerke une *traduction* en vers de l'*Avare* de Molière et cette traduction est fort bonne, très bien versifiée, enfin dans le caractère de l'original.

SAMEDI 17 JANVIER.

La constitution a été proclamée le 15, tout le monde s'en occupe, tout le monde la commente; on fait un peu d'opposition *in petto,* car en France il faut toujours faire de l'opposition. Puis chacun se met en campagne, qui pour être Sénateur, qui pour être au Corps Législatif, qui enfin pour être Conseiller d'Etat.

Les quémandeurs abondent; il sort des Bonapartistes de la veille de tous les coins, comme il y a deux ans il y avait des républicains de la veille!

l Nous sommes un peuple de quémandeurs, les gen es plus riches ne seraient pas fâchés d'ajouter 30 ous même 25,000 fr. à leur revenu actuel.

Aujourd'hui Nieuwerkerke a porté à l'approbation du Ministre une nouvelle organisation de la Direction générale avec adjonction du Musée de Cluny, du Musée d'artillerie (partie des armes anciennes), des bronzes, médailles, vases, objets d'art, gravures, dessins, des bibliothèques, Musée de Trianon, enfin de tous les musées y compris ceux de la province. Je suis porté comme Secrétaire général sur cet état.

Cette organisation désirée généralement sera-t-elle acceptée?

DIMANCHE 18 JANVIER.

Voici des vers trouvés sur la table de la chambre du Président et faits dans la nuit du 1er au 2 décembre. Le prince fait allusion à sa position personnelle vis-à-vis de la dernière Assemblée législative.

S'il dit un mot
C'est qu'il parle d'Empire,
S'il ne dit mot
C'est alors qu'il conspire.
Ainsi traître s'il parle, et traître s'il se tait
Il trahit de toute manière.
Et Baze crie alors qu'il fait un p..
Ah pour le coup voilà le canon de Brumaire!

La personne de qui je tiens ces vers et qui mérite quelque confiance affirme que ces vers sont du Président.

Alfred de Musset est venu vendredi au Louvre passer la soirée avec nous. Nous nous sommes mis tout

deux à l'écart et nous avons causé du temps de notre jeunesse. Musset, malgré sa vie un peu désordonnée, est demeuré jeune par le cœur et par l'esprit. Il était tout joyeux de se retrouver avec un ancien compagnon de ses belles années, de remonter les jours écoulés et de rire de franc aloi des vieux souvenirs.

« Les jeunes gens d'aujourd'hui, me disait-il, ne sont « plus jeunes, ils ne sont plus gais, ils n'ont même plus « cette politesse du monde qui prouvait autrefois les « hommes bien élevés; on ne rit plus, on ne s'amuse « plus, on est joueur sans passion, amoureux sans pas- « sion, débauché sans entraînement. Et puis on est pro- « fondément ignorant, ignorant à envier la science d'un « âne. »

Nous avons parlé de Paul Foucher, notre ancien Triboulet; de Victor Hugo, dont Musset déplorait amèrement l'aberration.

« Le sens moral est perverti en lui, me disait-il en- « core; à ma dernière visite chez lui, il m'a effrayé par « son entourage et par ses théories; l'amour-propre a « tué l'entendement, il parlait comme ne doutant pas « de sa prochaine promotion à la présidence de la ré- « publique, et expliquait ce qu'il ferait alors. Cet esprit « poétique touchait à la folie par l'ambition. »

Musset m'a fait passer une bonne, bien bonne heure; c'était la statue du Commandeur, mais revenant seulement pour fêter de joyeux souvenirs, j'ai pu lui tendre mon verre sans éprouver aucun effroi et elle ne m'a pas entraîné dans le gouffre aux flammes infernales. Musset a écrit sur mon livre et, comme carte de visite

un peu triste mais amicale, il y a de cela tantôt quinze ans :

Quand on perd par triste occurrence
Son espérance
Et sa gaîté,
Le remède au mélancolique
C'est la musique
Et la beauté,
Plus oblige et peut davantage
Un beau visage
Qu'un homme armé,
Et rien n'est meilleur que d'entendre
Air doux et tendre
Jadis aimé.

Ce soir je dîne chez la Princesse Mathilde, où j'ai dîné jeudi avec Arago le frère d'Emmanuel et Barthélemy le poète, qui nous a dit son poëme sur le 2 décembre. Barthélemy n'est pas un homme distingué, c'est un faiseur de vers comme un castor est un faiseur de *cahutes*, un constructeur.

LUNDI 19 JANVIER.

Hier on nommait chez la Princesse Mathilde beaucoup des nouveaux sénateurs: les Beauveau, le duc de Padoue, etc., enfin toute la vieille défroque de tous les régimes, beaucoup de nullités. Le véritable corps utile sera le Conseil d'Etat.

A onze heures, je me suis rendu rue d'Anjou 22 chez Mme de Courbonne; il y avait quelques personnes,

entre autres la duchesse de Caulaincourt, Bois-le-Comte l'ancien diplomate, etc., etc.

Mme de Courbonne m'a raconté l'anecdote suivante qu'elle tenait de Salvandy:

Lorsque cet ancien ministre eut appris l'ordre d'exil envoyé au tribun Duvergier de Hauranne, il ne voulut pas se souvenir qu'en 1848 le dit tribun avait demandé sa mise en accusation, et pour lui donner une preuve d'intérêt, il chargea Mme de Salvandy d'écrire à Mme Duvergier de Hauranne pour lui exprimer la part qu'il prenait au malheur qui leur arrivait.

Monsieur Duvergier de Hauranne répondit lui-même et termina sa lettre en disant: « que dans toute sa car- « rière politique il ne se reprochait rien, et que le cas échéant, il était prêt à recommencer. »

Aveugle obstiné, qui a fait la révolution de 1848 et que le prince Louis-Napoléon a empêché de participer à celle qui devait venir en 1852. Ce sont des gens comme ceux-là qu'il faudrait étouffer entre deux matelas; ils travailleront à la ruine de toutes les sociétés; ce sont des esprits sans grandeur, qui ne peuvent être qu'opposition. Salvandy ajoutait: « Il peut se faire déporter maintenant, « je me tiens coi puisqu'il est encore prêt, lui, le cas échéant à demander ma mise en accusation. »

MERCREDI 21 JANVIER.

Aujourd'hui anniversaire de la mort de Louis XVI, la *Patrie* annonce que les réceptions officielles n'auront

pas lieu chez les ministres. Il commence à y avoir désarroi dans le Ministère, l'influence fatale de Persigny semble l'emporter. Morny veut se retirer du Ministère et rentrer dans la vie privée, parce qu'il repousse la séquestration des biens de la famille d'Orléans que Persigny voudrait faire opérer. Persigny est la mauvaise étoile du Président, qui a une faiblesse inconcevable pour lui, et cependant cet homme n'est qu'un intrigant de bas étage, sans valeur, tortueux, n'osant affronter franchement ni les hommes, ni les choses. Il déteste Nieuwerkerke et la Princesse Mathilde, qui ne veulent pas reconnaître sa suprématie, et il s'oppose à toute réorganisation des Beaux-Arts pour faire pièce au Directeur des Musées.

Les intrigues commencent, les grandes affaires subiront l'influence des petites. Le Président, s'il écoute Persigny, perdra 50 % de sa popularité. Déjà hier, sur le bruit de la retraite de Morny, la Bourse a baissé. Le séquestre sur les biens de la famille d'Orléans produirait une détestable impression.

Morny est fort découragé, son dévouement au Président n'est pas douteux et il s'afflige de se sentir inutile et miné par les intrigues de Persigny.

Au commencement d'un pouvoir nouveau, il serait plus qu'imprudent de disloquer les Ministères dans lesquels on avait confiance. La fortune aveugle; le Président, qui a si bien su mener sa barque jusqu'à présent, entrerait, je le crains, dans une voie funeste en suivant Persigny.

Il suffit de voir ce monsieur, petit cadet sorti de je ne sais où, pour avoir peu de confiance en lui. Une

vraie mine de chafouin, sans franchise dans le regard, sans assurance dans le langage; conseiller de moyens violents, vaniteux comme un laquais, haineux comme un bedeau, croyant les lignes courbes les plus promptes pour arriver à un but. D'ailleurs sachant ne pas rougir sous un soufflet qu'il ne pardonne cependant pas. En un mot, un mauvais comédien de mélodrame. Tel est Persigny.

Le Président l'écoute parce qu'il le pousse en haut pour monter lui-même.

C'est une position bien difficile que celle qui a été faite à Louis-Napoléon *pouvoir absolu,* hélas les plus fortes têtes ne résistent pas toujours à son enivrement.

C'est une grande faute d'ébranler la confiance de ceux qui nous suivent!

VENDREDI 23 JANVIER.

Aujourd'hui confiscation des biens du roi Louis-Philippe que, par un décret du 7 août 1830, il avait soustrait en montant sur le trône au domaine de l'Etat. Application de ces biens à des services publics.

Obligation aux princes d'Orléans de vendre leurs biens dans le délai d'un an.

Le Président renonce aux répétitions de biens confisqués sur sa famille en 1814 et 1815.

Morny sort du ministère, où il est remplacé par Persigny.

Fould est remplacé par Bineau, etc., etc.

Casa-Bianca est ministre d'Etat, nouvelle création qui embrasse les rapports du prince avec les différents ministères et pouvoirs, l'administration des palais et manufactures nationales, nominations de sénateurs, conseillers d'Etat, etc., etc.

Le préfet de police est nommé ministre de la Police (M. de Maupas).

La Bourse a baissé hier et baissera encore aujourd'hui. Toutes ces mesures inquiètent et agitent. Ce matin, on a arraché le décret de confiscation affiché au coin de la rue de Rivoli. On trouve la confiscation rude et intempestive, on a peur de tomber dans l'arbitraire; enfin les spoliations que la république n'avait pas osé faire semblent mal venues sous le gouvernement du Président.

Persigny inquiète aussi beaucoup.

Morny voulait trop gouverner, être le maître de son ministère; le Président a rompu pour se débarrasser de son ascendant naissant; le public regrette Morny, qui s'était révélé véritable homme d'Etat, la sagesse et la fermeté, jointes à la lucidité dans ses circulaires plaisait.

Persigny n'est connu que par les équipées de Boulogne et par un ouvrage sur les pyramides d'Egypte dans lequel il prétend qu'elles ont été bâties pour servir de paravent aux peuples des Pharaons!

Persigny est peut-être une gêne pour le Président, il s'agit de l'user à son tour et cela ne sera pas long, si j'en crois mes pressentiments.

La liste des sénateurs sera promulguée ces jours-ci; voici les noms cités parmi les élus:

Le prince de Beauveau;

Le prince de Craon;
Le duc de Montmorency;
Le comte de Montalembert;
Le marquis de Gallifet;
Le duc de Guiche;
Le duc de Crillon;
Henri de Mortemart, etc., etc., etc.

Enfin l'aristocratie y est représentée largement.

Les habits se brodent, les chapeaux se galonnent, nous allons être resplendissants d'or!

Ayons du repos, du repos et du repos, cela vaut mieux par le temps qui court, que de l'audace, de l'audace et toujours de l'audace.

Le ministre d'Etat sera logé au château des Tuileries; le commandant de la garde nationale et son état-major occuperont le Palais National, si l'exposition annuelle et l'état-major peuvent s'y caserner ensemble.

Casa-Bianca sort du Louvre où il est venu demander à Nieuwerkerke un rapport sur la possibilité de cet arrangement.

Le Président ne veut pas conserver la garde nationale dans l'intérieur du château. Il a raison et je suis de son avis.

Voilà bien des choses pour aujourd'hui.

Je dîne chez la Princesse Mathilde, peut-être en saurai-je plus ce soir.

SAMEDI 24 JANVIER.

La Princesse Mathilde est triste et furieuse de la promulgation des décrets du Président; elle lui avait

écrit pour lui demander de ne pas les signer. Elle a été jusqu'à me dire: « Si Louis-Philippe a pu quelquefois « être jaloux du Président, aujourd'hui s'il vivait, il se- « rait bien vengé. »

Turgot, le gendre de Lobeau, a pu s'associer à cette mesure! Pourquoi s'en étonner, sa conduite en 1830 le rend capable de toutes les lâchetés. D'ailleurs, ces décrets sont comme une justice de Dieu. Cette famille d'Orléans a cherché par tous les moyens à dépouiller la branche aînée. Encore en 1848, Louis-Philippe soutenait un procès contre le comte de Chambord pour lui enlever les biens qu'il possède en France.

L'affaire de la duchesse de Berry, enfin toutes les saletés de ce règne ont leur punition.

MERCREDI 28 JANVIER.

Le Sénat est nommé, c'est un singulier assemblage de généraux, d'hommes politiques sans grand renom, de parents du Président, proches ou éloignés, de nullités, semé de quelques grands noms de l'ancienne aristocratie et de quelques valeurs positives.

Amédée Thayer, celui qui a épousé M[lle] Bertrand, le frère du directeur des postes, est sénateur; c'est un grand et important niais, qui jeune dansait sur la corde avec un balancier pour se donner la grâce qui lui manquait et qui lui manque encore. Depuis son mariage, de protestant il est devenu catholique outré, plus bête que par le passé.

Son père était un Américain, un peu *bande noire* et un peu usurier. Sa mère avait élevé comme gouvernante Mlle de Coigny (Madame Sebastiani).

Le fils est sénateur! Lorsque le *Moniteur* m'a appris cette belle nouvelle, j'ai dit à ceux qui se trouvaient près de moi:

« Caligula faisait jadis de son cheval un consul,

« Napoléon peut bien faire d'un âne un sénateur. »

La fièvre me prend lorsque je vois l'abus de la faveur s'étaler scandaleusement au soleil.

Les sénateurs choisis n'ont pas tous accepté leur grandeur; de là, l'absence sur la véritable liste des noms que je désignais le 23.

Morny est en brouille avec le Président.

Mme Lehon, sa maîtresse, en est la cause. Cette femme travaillait pour les d'Orléans et, par son influence, entraînait Morny vers des mesures qui leur étaient favorables. Il avait sollicité du Président une lettre au roi des Belges pour demander M. Lehon comme ambassadeur à Paris!

Nous sommes dans le règne des adultères récompensés.

Le jeune Lehon encore mineur et Belge de nation, après avoir pendant six semaines été chef du cabinet de Morny, l'amant de sa mère, a reçu la croix de la légion d'honneur, puis il est en ce moment auditeur.

Walewski, ancien mauvais sujet assez nul, fils adultérin de l'empereur, est ambassadeur à Londres.

Cottrau, ex-amant de la reine Hortense sur ses fins, est inspecteur général des Beaux-Arts.

Morny lui-même, fils de cette reine et du comte de

Flahaut, était, il y a peu de temps, ministre de l'Intérieur.

Persigny a auprès de lui un M. Clavel qui s'intitule la femme de ménage du ministère. Ce M. Clavel, amant de la reine Murat pendant les deux dernières années de sa vie, tentait de lui faire signer un testament qui le déclarait légataire, lorsque les enfants arrivèrent et dégagèrent la moribonde, qui put mourir en paix. Il fallut racheter à Clavel moyennant 60,000 francs les lettres de la reine.

On est fort occupé à plaindre les d'Orléans, et les meilleures raisons échouent auprès de certaines gens qui pleurent sur leur *misère.* On a beau leur dire : « Les biens du roi se composaient d'apanages et ne peuvent sortir des mains de l'Etat » ; ils ne veulent rien entendre. Les *pauvres gens* n'auront plus que *cent millions* à partager entr'eux, et les attendris pleurent ce vieux roi et sa famille qui n'ont pas eu le courage de défendre leur trône et la France contre la hideuse révolution qui nous coûte si cher.

Ils ont tous fui, chacun de son côté, pour sauver sa peau, abandonnant femmes et enfants, honneur et avenir. Dieu frappe l'assassin de Louis XVI dans ses petits-enfants et dans son fils. Il frappe aussi le roi mauvais parent, usurpateur, sans conscience. Il y a justice !

Le faubourg St-Germain fait des mots. Il recommence sa politique des 18 ans du règne de Louis-Philippe. Voici un échantillon de ses traits d'esprit ; c'est une lettre de faire part qui court sous le manteau.

« L'anarchie est heureusement accouchée du despo-
« tisme ; la mère et l'enfant se portent bien. »

Voilà qui est joli et bien tourné.

Romieu, l'ami de Véron, remplace Guizard aux Beaux-Arts; c'est une oie relevée de garde par un renard.

VENDREDI 30 ET SAMEDI 31 JANVIER.

Le frère de Véron dont j'ai parlé plus haut, est nommé à un emploi de contrôleur des tabacs, rétribué de neuf mille francs.

Thayer (Amédée), le nouveau sénateur, est venu hier à la petite *arrière*-soirée du Louvre. Le gaillard est aussi bête qu'il l'était jadis, mais il est plus important.

Le plébiscite du 2 décembre a été proclamé pour deux dynasties, les Thayer et les Padoue.

Ed. Thayer, époux de Mlle de Padoue, directeur des postes, conseiller d'Etat.

Am. Thayer, son frère, sénateur.

Le vieux Padoue, sénateur.

Le jeune Padoue, préfet de Seine-et-Oise, conseiller d'Etat.

Lumières de la société nouvelle, je vous salue!

Chassiron est maître des requêtes, pour avoir épousé Mlle Murat.

Murat (le prince) est sénateur, parce qu'il est le fils légitime de son père.

Walewski et Morny ont été appelés aux grands emplois, parcequ'ils ne sont pas fils légitimes des leurs.

Clavel est auprès de Persigny, parcequ'il a été entretenu par feu la reine de Naples, Mme Murat. Il me semble que nous ne marchons pas vers une ère nouvelle, nous faisons au contraire du mauvais Louis XIV et du détestable Louis XV. Dans les bas-fonds de notre monde nous entendrons encore des voix s'écrier:

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire!

J'ai causé hier soir avec le général Saint-Arnaud qui m'a dit avoir été très lié en Afrique avec mon cousin Charles de Viel-Castel, aujourd'hui sous-intendant militaire.

MERCREDI 4 FÉVRIER.

La loi électorale est enfin publiée, les fonctions salariées sont incompatibles avec le mandat de député. Le Corps législatif se composera de 261 membres.

Jouvenel, fils d'un conducteur des travaux publics, géomètre de la Corrèze, garçon intrigant et intelligent, qui a fait fortune par un bon mariage et qui déjà a été député, me disait avant-hier avec ce ton de suffisance qui lui est propre: «Je ne suis pas simplement le candidat patronné par le gouvernement; il me subit.»

Ainsi, toujours même esprit d'opposition, les hommes qui se présenteront aux électeurs arrivent encore avec la pensée de faire *chanter* le gouvernement, de se faire importants à nos dépens.

Jouvenel se fait qualifier baron et prétend descendre des Jouvenel des Ursins!

J'ai dîné chez la Princesse Mathilde hier et avant-hier. Chacun se prépare à la curée des places et des

pensions. Tout le monde voulait être sénateur ou au moins conseiller d'Etat, grand désappointement. Il y a aujourd'hui les *ultra* de l'empire comme il y avait en 1814 et 1815 les *ultra* de la royauté. Ces gens-là sont surpris de voir que le coup d'Etat du 2 décembre n'ait pas été accompli exclusivement en leur faveur.

Les membres de la famille Bonaparte, presque tous besogneux, tirent sur le Président des lettres de crédit; ils auront chacun, dit-on, 25,000 francs de pension. La Princesse Mathilde se tient à l'écart des mendiants. Dans cette famille, il y a un homme, le Président, et une femme, la Princesse Mathilde; le reste est peu de chose.

JEUDI 5 FÉVRIER.

Hier, la nouvelle est arrivée qu'une tentative d'assassinat a été essayée sur la reine d'Espagne; elle est blessée et l'assassin est arrêté, on est sans autres détails.

J'ai omis de mentionner, il y a trois jours, que le Président est venu visiter le Louvre. Il nous a dit qu'il voulait qu'un musée soit formé dans les salles de Henri II, Henri IV et autres adjacentes, où seraient réunis tous les objets ayant appartenu aux rois et reines de France, ainsi qu'à l'empereur Napoléon.

Un décret préparé dans ce sens, est aujourd'hui sous ses yeux pour être signé. Nous prendrions dans les bibliothèques, musées, établissements publics, tout ce qui aurait été la propriété personnelle d'un roi ou d'une reine : manuscrits, bijoux, meubles, armes, etc., etc.

Ce musée porterait le nom de Musée Royal, et Nieuwerkerke m'a dit que, à mon titre de secrétaire général, j'ajouterai celui de conservateur de ce musée.

Je serai chargé de cette conservation et par conséquent de faire le catalogue du Musée Royal, qui serait le véritable musée historique de la France.

Hier soir, j'ai visité les ministres de l'Intérieur, de la Police, de l'Instruction et des Travaux publics, et j'ai terminé ma soirée chez la Princesse Mathilde, où je dîne encore ce soir. J'y ai vu Romieu, qui devient important. Encore un directeur des Beaux-Arts qui n'entend pas son affaire. La Princesse m'a dit que la reine Marie-Amélie et les princes, ses fils, avaient écrit au Président pour protester contre le décret de confiscation. Mme Sand a été reçue en audience par le Président, elle venait demander l'autorisation de faire jouer une pièce nouvelle.

VENDREDI 6 FÉVRIER.

Dîner hier chez la Princesse Mathilde, avec Bacciochi, Piétri le préfet de police, le général Armandi et la comtesse Samoyloff qui plaidaille toujours contre son troisième mari, le comte de Mornay, roué sans vergogne qui l'a épousée pour son argent; c'était la débauche et la paillardise épousant la honteuse convoitise de l'argent.

DIMANCHE 8 FÉVRIER.

Hier soir, je suis allé visiter Lord et Lady Douglas (Marie princesse de Baden). Cette femme est agréable,

et l'air le plus voluptueusement allemand qu'il soit possible de rencontrer. La Princesse Mathilde prétend que Lady Douglas couche avec le Président; il faut avouer que tout le donne à penser.

Douglas m'invite toujours à venir cet été à Hamilton, cela sera-t-il possible?

Le duc de Fimarcon, fils aîné du duc d'Esclignac, ne reçoit que 1400 fr. de pension de son père qui jouit de 60,000 livres de rentes. C'est du reste un piètre sujet, fort près d'être escroc; cependant il a voulu gagner sa vie, et il a sollicité de son cousin le duc de Mouchy un emploi dans le chemin de fer que ce Noailles dirige. Mouchy a fait subir par un homme de confiance un examen au Fimarcon pour être édifié sur ses capacités. Examen subi, il n'a été jugé capable de remplir qu'un emploi de graisseur de roues!

Misérable famille d'Esclignac qui tombe peu à peu dans le ruisseau.

Pauvre aristocratie!

MERCREDI 11 FÉVRIER.

J'ai assisté hier à la représentation d'un drame d'Alex. Dumas fils joué au Vaudeville. Les théâtres sont soumis à la censure établie pour les forcer à respecter la morale, la pudeur publique, les bonnes mœurs. *La Dame aux camélias*, le drame d'Alex. Dumas fils, est une insulte à tout ce que la censure devrait faire respecter. Cette pièce est une honte pour l'époque qui la supporte,

pour le gouvernement qui la tolère, pour le public qui l'applaudit. Chaque soir, le Vaudeville fait chambrée complète, les équipages se pressent sur la place de la Bourse. Les femmes de la meilleure compagnie ne craignent pas de se montrer en loge. *La Dame aux camélias* a enfin toutes les proportions d'un scandale public.

Pendant cinq grands actes, *la Dame aux camélias,* autrement dit la fille entretenue, étale devant un public civilisé les honteux détails de sa vie de prostituée. Rien ne manque au tableau, ni l'entremetteuse, ni les chevaliers du baccarat, ni les mots cyniques, ni les scènes qui sont empruntées aux lieux les plus abjects. Toute cette pièce sue le vice et la débauche; tous les acteurs en sont monstrueux, ceux-mêmes sur lesquels l'auteur a voulu répandre de l'intérêt sont ignobles. *La Dame aux camélias* représente l'amour vrai, et quel amour! tour à tour se tordant dans le *lit payé* sous les caresses de l'amant payant, et quelques heures après sous les baisers de l'*amant de cœur;* prenant l'argent du riche pour *entretenir* la joie du pauvre. Puis une scène avec un père qui vient redemander son fils, et qui pour le dégoûter de sa maîtresse arrange avec cette fille qu'elle reprendra son ancien métier!...

Puis la fille de joie mourant réhabilitée entre les bras de son amant et de ses amis, après avoir bien voulu faire l'éloge de la religion!... puis cette oraison funèbre prononcée sur sa tombe: *Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.*

Il n'y a pas à analyser une telle turpitude, c'est ignoble, mais le spectacle que présente la salle l'est encore plus.

Un des niais, des *plumés* de la pièce est une caricature d'un homme connue M. le comte de Gervilliers, langage, attitude, tout est ressemblant; eh bien, le vrai comte de Gervilliers ruiné par Mme Doche qui remplit le rôle de *la Dame aux camélias,* assiste chaque soir à ce spectacle de fange; il voit de sang-froid le cabotin qui le raille aux applaudissements de la salle.

La comtesse de Gervilliers séparée de son mari se laisse remarquer en loge.

La police, le gouvernement tolèrent tous ces scandales, ils semblent ignorer que c'est ainsi qu'on achève la démoralisation d'un peuple. Alex. Dumas fils est un jeune vaurien, auquel, il faut le dire à sa justification, tout a manqué, éducation de la famille, instruction morale, entourage honnête. Il n'a jamais vu chez son père que des filles. Son père et lui avaient souvent les mêmes maîtresses et se vautraient dans les mêmes orgies.

Je veux rapporter, tout ignoble qu'elle est, une conversation entre le père et le fils en plein boulevard et devant un cercle d'auditeurs; elle est vraie, je demande seulement pardon à mon papier pour certains mots que je n'indiquerai cependant que par leurs initiales.

A. Dumas fils: Savez vous, père, que c'est embêtant le rôle que vous me faites jouer, b..... vos vieilles maîtresses et porter vos bottes neuves!

A. Dumas père: De quoi te plains-tu? je te fais honneur en te donnant mes vieilles maîtresses à b....., mes bottes neuves à élargir. Cela prouve que tu as le v... gros et le pied petit! Toute cette littérature de feuilleton et de théâtre est à peu près taillée sur ce modèle. Ils sont chargés de parler au peuple, et c'est dans le

bouge d'un bordel qu'ils écrivent leur triste et immonde littérature !

Le comte de Bastard, celui qui publie le grand ouvrage sur les manuscrits, sort de chez moi, et il m'a raconté qu'un de ses amis qui arrive de Poligny a su par le procureur de la république les détails suivants sur la malheureuse femme du sous-préfet de cette ville tombée ainsi que sa sœur aux mains des insurgés pendant la révolte du mois de décembre dernier.

Les insurgés la violaient à tour de rôle et cela a duré une heure et demie, puis ils lui faisaient boire de l'eau-de-vie et l'infortunée devint tout à fait ivre. Les excès de la plus hideuse débauche ont été exercés sur elle et, restée comme morte, elle n'a pas repris sa raison. Aujourd'hui elle est dans une maison de fous.

Sa sœur, violée également, a été fort malade, mais elle n'est pas folle.

Quelle est la moins malheureuse ?

Romieu élargit les flancs de sa direction, qui va prendre le titre de direction générale et conquérir sur les travaux publics, les bâtiments civils et sur l'instruction publique, toute la partie littéraire. Le renard marche, il marchera encore, le spectre rouge, l'ère de César et Véron aidant.

Chassiron, ce niais débauché qui a épousé la fille du gros Murat, n'est pas satisfait de n'être que maître des requêtes. On cherche à le pousser... Un cousin du Président !... allez donc, sonnez clairons, chapeau bas à ce nouveau marquis de Carabas !

Thayer est sénateur, du titre de sa femme Mlle Bertrand.

Son frère est directeur des postes, du titre de sa femme Mlle de Padoue.

Chassiron, comme cousin, est colloqué dans le jury de l'exposition [1]), le cousinage est comme le St-Esprit, il donne toutes les facultés.

Je soupçonne que Chassiron ne s'arrêtera pas en si beau chemin, on en fera peut-être un jour un académicien après lui avoir fait une position dans *le domaine* des arts.

C'est, il est vrai, une prairie où l'on peut faire paître bien des bestiaux que ce domaine des arts.

Figaro a toujours raison.

« Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui « l'obtint ! »

DIMANCHE GRAS 22 FÉVRIER.

Nous sommes vraiment en carnaval, les élections qui sont prochaines me semblent le comble du bouffon. Les candidats patronnés par le gouvernement ont été choisis par je ne sais qui, mais à coup sûr il a fallu beaucoup d'art pour rassembler de telles nullités. J'en excepterai cependant un de mes amis fort bon garçon, Didier le frère du préfet, ami de Véron, jeune, intelligent, dévoué aux idées napoléoniennes; mais Alf. de Gouy niais, qui est né propriétaire, la risée du monde dans lequel il vit!

---

[1]) Il n'en fit cependant pas partie, la nomination n'eut pas lieu' on en comprit le ridicule.

Les exemples suivants sont les têtes de colonnes d'une foule d'ambitieuses impudences.

Le gros Véron dont j'ai longuement parlé. Granier de Cassagnac, journaliste un peu flétri par tous les bouts; ceau-père de Beauvallon, le tueur de Dujarrier, homme dévoué à qui le paie. Voilà des choix du gouvernement.

Cavé (le voleur), ancien directeur des Beaux-Arts, est mis à la tête des manufactures nationales, et hier Persigny proposait Champollion (le conservateur chassé de la bibliothèque en 1848) pour la place de conservateur du nouveau musée. Le ministère n'a pas de bonheur dans ses choix, peut-être cela tient-il à ce que Persigny devrait apprendre à connaître son monde.

Les Orléanistes se remuent, ils voudraient persuader au pays qu'il les regrette, et que s'ils sont tombés en 1848, un faux pas sur la glace en est seul la cause. Ils inondent le pays de brochures et de protestations, ils cherchent à provoquer un mouvement, une révolution, ils voudraient un orage pour essayer leur restauration, qui apparaîtrait en manière d'arc-en-ciel.

Le pays veut le repos et se soucie peu de vos combinaisons, les bourgeois seuls, qui sont les puces du corps social, recommencent leur amour d'opposition, ils s'attendrissent sur le sort de *ces pauvres* d'Orléans auxquels l'Etat a l'infamie de reprendre les biens apanagers.

Ces d'Orléans sont une race maudite; c'est cette race qui a toujours préparé depuis plus de soixante ans toutes nos révolutions. Le châtiment tombe à la fin sur elle, c'est justice.

Bocher, administrateur de leurs biens, ancien préfet, ancien député, est arrêté sous l'accusation de s'être fait

le distributeur de leurs pamphlets. Mme d'Haussonville, chez laquelle a eu lieu une perquisition, tenait le dépôt de ces pamphlets, il y en avait de gros ballots dans ses appartements et jusque dans sa voiture.

M. d'Haussonville le fils, qui a épousé Mlle de Broglie, s'est fait expulser de la Belgique où il publiait un journal rempli de mensonges sur les affaires de France. Ce journal se nommait: *Les bulletins Français.*

Les Orléanistes si lâches en 1848, les d'Orléans qui fuyaient de leur palais oubliant leurs femmes, et sans avoir tiré un coup d'épée pour la défense du trône de leur père; les deux princes qui étaient à Alger si prompts à acclamer la république voudraient reprendre le pouvoir, fallut-il, pour y parvenir, lâcher encore l'écluse des révolutions; j'ignore s'ils y parviendront, mais je les regarde comme un honteux danger pour la France.

3 MARS.

Les élections sont favorables au gouvernement, jusqu'à présent; à peine trois ou quatre nominations opposantes. Cavaignac à Paris nommé par cette petite bourgeoisie qui aime à donner des leçons au pouvoir et par les ouvriers tailleurs et chapeliers, les plus mauvais, comme opinion, de tous les ouvriers. Il y a bien des paillasses dans le nombre des candidats du gouvernement qui ont été acceptés par les électeurs. Jubinal encore très opposant le 3 décembre dernier; Granier

de Cassagnac, homme un peu taré; Jouvenel, qui me disait au commencement de février: *le gouvernement me subit!* Didier, frère du préfet, bon garçon, mais joueur et sans valeur morale.

Enfin nous verrons à l'œuvre ce Corps législatif.

Les journalistes y seront représentés par Véron, La Guéronnière et Delamarre.

Bocher n'a été condamné qu'à 500 fr. d'amende pour ses brochures orléanistes sans nom d'imprimeur.

Le prince de Canino, ex-président de la Constituante Romaine, sale et mauvais gredin, vient d'être rétabli dans ses droits de Français par un décret du 21 février dernier. C'est une mauvaise acquisition pour la France et ce décret est impolitique appliqué à un homme qui gouvernait Rome à l'époque où nos soldats l'assiégeaient, où un de nos bataillons tombait dans un lâche guet-apens.

Sous l'administration de Canino on peut compter les massacres nocturnes des prêtres égorgés à Ste Cécile; les exactions commises par les bandes de Garibaldi. Canino, qui devait sa position de prince romain aux papes, conduisait les forcenés qui assiégèrent le pape dans son palais. Il présidait la Constituante lorsque le comte Rossi fut assassiné et son indifférence à la nouvelle de cet attentat, la glorification du meurtrier qui put se promener librement dans Rome et y recevoir les ovations, doivent au moins faire considérer le prince comme un complice moral.

Voilà l'homme dont un décret refait un Français! D'ailleurs, sale et cynique personnage, dégoûtant à voir, professant des opinions très avancées, hostile même au

Président, car il recevait chez lui tous les ennemis du prince Louis-Napoléon.

Enfin, ce gros Canino est une sorte de savant en oiseaux, il voudrait fort prendre place dans nos académies, entrer dans un corps savant. Il inspire je ne sais quelle répulsion instinctive pareille à celle que fait éprouver un crapaud.

Malgré tout ce qui précède, cet homme arrive à son but; il a fait le premier pas, et après avoir déclaré devant les tribunaux (procès d'Arlincourt), qu'il s'honorait du titre de citoyen et que depuis longtemps il avait abdiqué celui de prince, qu'il était, en un mot, M. Charles Bonaparte *tout court,* nous le verrons un jour sénateur, brodé sur toutes les coutures et réclamant la qualification de Monseigneur. A propos de d'Arlincourt, j'oubliais de consigner ici que ce héros de *l'inversion* a épousé pour rétablir sa fortune, la vieille veuve d'un vieux notaire et maintenant aidé par le baron de Mortemart-Boisse, qui n'est ni Mortemart ni Boisse, mais qui écrit dans les journaux sous le nom de Lord Wigmore, il fait sonner les fanfares de la presse pour annoncer qu'il est définitivement le Mécène du XIX[e] siècle, que sa femme est, avec M[me] Gudin, la muse de l'époque, qu'il n'y a d'esprit et de savoir-vivre que chez ces deux dames, etc., etc. Lord Wigmore est un pauvre Apollon entre deux oies transformées en muses. Vive la réclame!

4 MARS.

Les journaux du gouvernement disent depuis deux jours que le Président ne songe plus à Morny pour en faire un président du Corps législatif.

La Princesse Mathilde me disait hier qu'on assurait en bon lieu que ce changement dans les idées du Président s'était opéré à la suite d'une entrevue avec Morny. Cet ancien ministre aurait dit au prince: Ne confiez pas les Affaires étrangères à Persigny, il a des velléités belliqueuses, il vous brouillera avec l'Europe.

Le prince tient à Persigny; *inde* Morny mis sous la remise.

Fleury est premier écuyer.

De Pierre est écuyer-commandant.

La maison impériale se monte, il ne manque presque plus qu'un empereur.

Les princes de la famille sont nombreux et presque tous gueux comme des rats d'égoût; de plus, fort mal apparentés, impatients de grignoter le budget et fiers comme des paons.

Chassiron, gendre de Murat, petit-fils d'un laquais, s'enferme quelquefois, se pose devant sa glace et se traite de *Monseigneur*. Sa femme ressemble à une dinde qui avale des noix.

Il y a aussi l'aristocratie ministérielle, les dynasties Maupas, Baroche, etc., etc.

Les Maupas se marient beaucoup.

Le fils de Baroche, qui est à son père ce que le chat teint est à la martre, fait énormément d'embarras. Il a quelques plaques ou croix, et se cambre fort la poitrine pour les mieux faire ressortir. C'est un véritable hanneton.

Les journaux prétendent qu'une statue en marbre du prince Jérôme a été commandée pour Versailles au comte d'Orsay; tant pis pour Versailles.

Le comte d'Orsay est un vieux *lion* que personne ne voit ni ne veut voir, qui a vécu avec tout le monde, depuis son beau-père, Lord Blessington, jusqu'à sa belle-mère Lady Blessington, bas-bleu fashionable des *Keepsake,* mais qui n'a jamais vécu avec sa femme Lady Henriette d'Orsay, tour à tour maîtresse du duc d'Orléans et d'Antonin de Noailles, sans compter le menu frétin.

Le comte d'Orsay a vécu vingt ans aux crochets de l'aristocratie et des fournisseurs de Londres; il est couvert de dettes, et maintenant il s'est fait artiste avec un cortége de médiocrités qui le proclament un Michel-Ange, et de journalistes dans le genre de Lord *Wigmore* qui lui prodiguent l'encens. Il défigure régulièrement chaque année, soit en marbre, soit en plâtre, soit en bronze, une célébrité contemporaine; l'année dernière c'était Lamartine!

D'Orsay a encore de grandes prétentions à l'élégance; il s'habille comme personne, avec étalage de linge brodé, de satin, de chaînes d'or, et porte sa frisure ébouriffée. A tout prendre, c'est une vieille pomme cuite qui aspire à sortir de son compotier ébréché. Dieu nous en garde!

Morny sort d'ici et nous savons par lui la cause du changement d'intention du Président, relativement à sa nomination aux fonctions de président du Corps législatif.

Le prince, roi, maréchal, Jérôme a déclaré qu'il résignerait sa présidence du sénat, si Morny présidait le Corps législatif.

Le Président a cédé devant cette menace d'une vieille canaille discréditée qu'il a le malheur d'avoir pour oncle.

On parle de Drouin de Lhuys pour président à la place de Morny.

Morny est bien récompensé de son courageux ministère et de sa fermeté. Si le Président n'avait eu que des *Jérôme* autour de lui, où en serions-nous?

Jérôme a toujours été, et il est encore un bourreau d'argent, entouré d'ignobles cotillons.

11 MARS.

Voici trois lettres qui donneront une idée des relations féminines actuelles et aussi du tohu-bohu de notre société.

La première est d'une comtesse de Solms, née Wyse, dont la mère est fille de l'ancien prince de Canino. Cette comtesse de Solms est jolie, jeune, et elle a enlevé Pommereux à la comtesse de Schulimburg née d'Hinnisdaël, vieille folle qui n'a jamais été jolie, mais qui a toujours beaucoup fait parler d'elle et qui se montrait d'une jalousie féroce à l'égard du dit Pommereux.

« A Mme la comtesse de Schulimburg qui avait bien
« voulu dans un accès de folie attendre par une pluie
« affreuse 5 heures à ma porte la sortie de je ne sais
« qui, envoyant de cinq en cinq minutes chez moi et
« m'honorant elle-même d'une visite inattendue:

LUNDI SOIR.

« Vous vous êtes permis aujourd'hui, Madame, une
« démarche telle qu'il m'est impossible de la passer sous

« silence; une pareille conduite est tellement en dehors
« des usages et des coutumes de la bonne compagnie,
« si étrangère même aux femmes les moins élevées, qu'il
« m'appartient de la relever vigoureusement, dès que ma
« maison et ma personne ont pu servir de but et de
« prétexte à vos ridicules extravagances. Je viens donc
« vous prier, Madame, de vouloir bien m'écarter désor-
« mais du spectacle qu'il vous plaira de donner en plein
« vent pour le plus grand amusement du public parisien.
« Je ne puis vraiment, quelle que soit ma bonne volonté et
« la façon dont je l'envisage, m'expliquer un peu claire-
« ment la préoccupation étrange que je vous cause de-
« puis quelque temps, et la façon bizarre à l'aide de la-
« quelle vous essayez de fixer mon attention, car à moins
« que ma mémoire ne me fasse défaut, il ne me semble
« pas, Madame, que j'ai l'honneur de vous connaître
« autrement que pour vous avoir reçue deux ou trois fois
« chez moi, alors que mes salons étaient ouverts à tout
« le monde; mais si je ne me trompe, je crois bien avoir
« aussi laissé se dénouer de mon plein gré des relations
« que nos âges ne comportaient pas du reste bien avant
« que ma position de veuve plus modeste ne m'ait mis
« dans l'obligation de restreindre mon cercle à un petit
« comité choisi d'amis et de serviteurs de ma famille.
« L'occupation que je vous donne est donc pour le moins
« singulière et superflue vis-à-vis d'une femme qui ne
« vous connaît qu'aussi vaguement et qui aurait déjà
« oublié votre existence sans le soin très exprès que
« vous prenez de la lui rappeler. J'ignore quelles sont
« les relations de M. le comte de Pommereux, un de mes
« bons amis, avec vous, Madame, quelles qu'elles soient,

« elles ne m'occupent en aucune façon et je dois y rester
« complètement étrangère, dès que vous forcez mon at-
« tention sur ce chapitre, je répéterai comme tous, sans
« m'en occuper autrement, que sa famille, les personnes
« qui l'affectionnent, ont dû souvent déplorer le tort et
« le ridicule que cette espèce d'extravagante éducation
« lui a fait depuis vingt ans. Mais, chacun est libre en
« ce monde et s'il lui a plu, par faiblesse, bon cœur ou
« habitude, d'accepter pendant un certain temps le rôle
« d'un héros plus ou moins intéressant de M. de Balzac,
« ses amis doivent le plaindre et non le blâmer, il est
« des ridicules larmoyants à force d'être... risibles.
« Mais assez, Madame, je n'ai pas entrepris cette lettre
« autrement que pour vous dire que ne m'occupant de
« vous en aucune façon, je vous serai mille fois obligée
« de ne pas envoyer chez moi vos domestiques; je me
« verrais dans la nécessité de les faire jeter à la porte,
« et franchement, mes gens sont peu soucieux de sortir
« de leur calme pour s'occuper des caprices extravagants
« ou des nerfs excités d'une femme quinteuse et malade;
« car vous l'avouerez, Madame, si toutes les amies pas-
« sées, présentes ou futures de mes amis (et j'en ai quel-
« ques-uns) en agissaient ainsi avec moi, ma maison de-
« viendrait un enfer, et à moins de prendre le marché
« aux poissons pour théâtre, on ne trouverait pas d'en-
« cadrement pour de semblables comédies. Tous ces char-
« mants enfantillages, vous le comprendrez vous-même,
« Madame, délicieux à 18 ans, lorsque l'on porte un dia-
« dème de fraîcheur ou de jeunesse, sont bien ridicules,
« vous l'avouerez, lorsque l'on n'a plus pour toute cou-
« ronne qu'un demi-siècle .... en ruines. Il est une

« époque dans la vie où il faut savoir renoncer de bonne « grâce aux mantelets roses, aux attaques de nerfs, aux « scènes de jalousie, aux romances plaintives, on fait jouer « un sot rôle à l'homme assez faible ou assez bête pour « supporter tout cela, l'on fatigue ses meilleurs amis et « l'on n'en est ni plus jeune, ni plus gracieux, ni plus « amusant soi-même.

« Grossir, c'est vieillir, disait notre ami, le spirituel « Becquet : vieillir pour quelques-uns, n'est-ce pas mou- « rir? Le bon goût dans ce cas est de rendre cette mort « du corps la moins laide possible et de s'orner de toutes « les qualités, de toutes les grâces du bon sens, de la « bienveillance et de l'esprit. Croyez-en, Madame, un « conseil *d'ami,* entre une foule de choses que j'ai assez « consciencieusement étudiées, j'ai quelque peu appro- « fondi la médecine, et je sais fort bien qu'il est un ins- « tant critique dans la vie des femmes où elles sont dé- « vorées d'une espèce de fièvre que Lafontaine nous a « décrite d'une façon ravissante dans une charmante « fable ; ce moment rend quelques femmes furieuses « *(fureur amoris)* et alors les derniers excès leur sont « commodes, familiers ; d'autres plus raisonnables ou plus « prévoyantes se résignent, deviennent prudes, dévotes « quelquefois, oublient le rose et savent renoncer au « monde avant qu'il ne s'écarte d'elles. J'ai tort, je le « sais, et j'ai vraiment trop bon cœur de vous dicter « votre conduite ; d'ailleurs, il est un peu tard déjà. La « *fureur* est en plein, et vous auriez dû prendre votre « parti depuis longtemps, mais réellement je vous plains « beaucoup et j'ai assez d'amitié pour M. D***, de com- « passion pour M. de P***, pour vouloir essayer, puis-

« que j'ai tant fait que de vous écrire, de vous empêcher « d'aller à Charenton, lieu fort incommode, je vous as- « sure, et bien malsain, car on y porte de vilaines robes, « noires et bien fermées, et où les rides et les pattes « d'oie sont bien plus visibles, encadrées dans un affreux « béguin blanc; outre cela on y mange fort mal, la « course est bien longue, les chemins mauvais et j'aurais « beaucoup de mal à envoyer chercher de vos nouvelles « par un de nos amis complaisants, M. de Pommereux, « par exemple; car je vous promets, Madame, je m'in- « téresse fort à votre santé et je voudrais, d'honneur, « pouvoir retrouver, pour vous consoler, cette fameuse « eau de Jouvence dont la perte vous afflige tant, mais « ici je suis arrêtée par un point fort obscur, de grâce « et par obligeance veuillez faire cesser mes doutes. « Cette merveilleuse fontaine devait rendre la beauté « aux belles! Avez-vous jamais été jolie, Madame?

« Mais assez de bavardages, j'ai déguisé cette leçon « que vous avez méritée sous une forme plaisante dont « vous ferez bien de faire votre profit; je souhaite vive- « ment que ce soit la dernière que vous vous attiriez « de moi.

« Dans cette attente, recevez l'expression de mes sen- « timents distingués. »

COMTESSE DE SOLMS
née Bonaparte-Wyse.

Les deux autres lettres forment une petite correspondance entre Mlle Rachel et Mlle Nathalie, actrices, toutes deux de la Comédie française. Mlle Nathalie avait enlevé Emile Augier l'auteur à Mlle Rachel, et elle lui envoyait un tableau de Diaz *un peu léger.*

« Ma chère camarade,

« Ce Diaz est vraiment trop peu gazé pour l'orne-
« ment de ma petite maison ; j'aime souvent le déshabillé
« d'un esprit charmant, je ne puis admettre cette nudité
« que l'*Arsinoë* de Molière aime tant. Ne me croyez
« pas trop prude, mais pourquoi vous priveriez-vous d'un
« tableau que je serais obligée de cacher, moi.

« Mille remerciements quand même et croyez-moi
« votre camarade dévouée.

RACHEL. »

« Chère et grande camarade,

« Je suis folle et presque impie d'avoir cru mon
« petit tableau digne de votre *autel ;* mais ma sottise m'a
« du moins valu un précieux renseignement sur les li-
« mites de votre pudeur. Permettez-moi seulement de
« défendre contre vous notre répertoire comique que vous
« invoquez ici un peu à contre-sens, car c'est justement
« dans les tableaux qu'*Arsinoë* n'aime pas les nudités.

„ Elle fait des tableaux couvrir les nudités.
„ Mais elle a de l'amour pour les réalités. "

« Je reprends donc mon petit Diaz un peu confus
« de son excursion téméraire, et je cache sa confusion
« dans mon alcove, où M. Augier *seul* peut le voir.

« Votre servante très dévouée

NATHALIE. »

Ces trois lettres de femmes en disent long sur notre époque.

La lettre de Nathalie est de M. Emile Augier.

Mme de Solms est une femme entretenue qui joue la grande dame, la princesse impériale. Les grands hommes

ne devraient pas avoir de parents! Il ne devrait pas être permis à cette c... de prendre le nom de Bonaparte qui ne lui appartient pas.

27 MARS.

J'ai dîné, il y a quelques jours, chez Rachel dans son charmant petit hôtel de la rue Trudon nº 4. Morny, Rouher l'ancien ministre de la Justice, Fould l'ancien ministre des Finances, Caumont le sénateur, Manuel l'agent de change, Roqueplan le directeur de l'Opéra, Arsène Houssaye le directeur des Français et deux sœurs de Rachel étaient les autres convives.

L'hôtel est meublé avec un luxe de bon goût, le dîner a été parfait; le soir, il est venu du monde, on a fait de la musique, et il y a eu petit bal suivi d'un excellent souper. Il est impossible d'avoir de meilleures façons et d'être plus femme de bonne compagnie que la maîtresse de la maison. Son amant, le jeune Lehon, assistait au dîner et à la soirée, mais aucune attention particulière ne révélait son crédit.

La maison est dorée comme un habit de cour du XVIIIe siècle. Partout, il y a des tableaux, des sculptures, des bronzes. L'argenterie est magnifique, les laquais sont nombreux et bien tenus. Rachel a deviné les bonnes manières et le beau langage qu'elle sait abdiquer très bien, dit-on, dans l'intimité des petites orgies.

Peu de nouvelles politiques, nous sommes à la veille de l'ouverture du Corps législatif. Les décrets se succèdent sans interruption au *Moniteur*. Décret sur la ré-

duction du 5 %, décret sur la décentralisation administrative, etc., etc. Il ne restera plus au Corps législatif qu'à voter le budget.

Les membres de ce corps sont très amusants; beaucoup d'entr'eux, gonflés d'amour-propre, rêvent encore les succès de la parole, vantent leur importance, se plaignent de la simplicité de leur costume et s'étonnent de ne pas être le premier corps de l'Etat. La vanité bourgeoise est toujours la même, *pas d'aristocratie excepté nous.*

Il y a vraiment parmi ces élus de la nation une masse de nullités effrayante; ils s'agitent, ils se parlent bas lorsqu'ils se rencontrent, ils se persuadent que sans eux la terre cesserait son mouvement rotatoire.

Malgré tout, l'empire se prépare. Le Sénat et le Corps législatif le proposeront, l'armée l'acclamera dans une grande revue, et le Président qui ne veut rien prendre, mais qui veut bien recevoir, consultera la nation.

La famille et l'entourage du Président sont plus impatients de l'empire que lui-même. Les uns veulent le titre d'Altesses impériales. Les autres, comme Edgard Ney et Fleury, les charges de grand-veneur et de grand-écuyer.

La nation française est toujours la même, un habit de marquis et un tambour de basque; celui qui revêt l'habit et qui agite les grelots du tambourin, proclame le peuple le plus heureux de la terre.

Je suis chargé de l'organisation du nouveau Musée impérial et royal des souverains français. Un arrêté ministériel du 2 mars me nomme à ces fonctions et me

livre le soin de faire le catalogue historique de cette collection.

Cet arrêté me crée beaucoup d'ennemis en tête desquels je dois mentionner Léon de Laborde, furieux de n'avoir pas ce nouveau musée dans ses attributions. Les autres conservateurs du Louvre sont aussi hostiles, ils ont fait une tentative auprès de Nieuwerkerke pour obtenir que le secrétaire général ne fût pas leur supérieur. Nieuwerkerke a faibli, il ne m'a pas soutenu, il n'a pas compris qu'en détruisant la hiérarchie dans un échelon, il les affaiblissait tous. Aujourd'hui, il y a Conservatoire, et cette question doit être décidée. MM. Villot et Reiset, ambitieux de vanité et gonflés de leur importance, sont des plus montés. Ces messieurs supportent mal un directeur général des musées, le secrétaire général les blesse.

28 MARS.

L'*Observateur Romain* contenait ces jours-ci la note suivante:

« Une cérémonie touchante a eu lieu hier, la jeune
« comtesse de Solms, fille de M. Wyse, chargé d'affaires
« de l'Angleterre en Grèce et petite-fille du prince de
« Canino, est accouchée de son premier enfant. La prin-
« cesse de Canino sa grand-mère a tenu le nouveau-né
« sur les fonds de baptême et elle a bien voulu accepter
« pour parrain M. le comte de Pommereux, représentant
« d'une des grandes familles de France.

« L'enfant a reçu le nom d'Alexis, qui est celui de M. de Pommereux ! »

Que voilà qui est bien raconté et merveilleusement trouvé !

Mme de Solms est une catin comme l'était sa mère, Pommereux l'entretient. Il y a dans cette histoire de quoi relever le nom des Canino !

Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde et j'y ai appris la destruction totale de la flotte autrichienne dans une tempête, vingt-cinq bâtiments ont péri corps et biens ; c'est horrible, mais l'empereur malgré l'avis des marins a voulu sortir, et lui-même n'a dû son salut qu'à la décision d'un matelot qui a pris le commandement du navire et l'a fait échouer. Ce matin j'ai assisté à la revue qui se fait les dimanches dans la cour des Tuileries. Tout se prépare pour l'empire. Les spectacteurs croyaient à chaque instant entendre le cri de *vive l'empereur*, mais les soldats ne crient encore que *vive Napoléon*.

A bientôt le cri impérial.

Bacciochi est grand-maître des cérémonies, ces fonctions lui vont à merveille et il s'en contente.

DIMANCHE 11 AVRIL.

Hier le Président est venu à 5 heures au Louvre, j'étais seul et je l'ai promené dans les galeries. Il a fait appeler Duban pour lui reparler du nouveau plan de la cour et du projet d'abaissement du terrain des jardins. Il va faire raser les lilas du jardin de l'Infante,

de manière à laisser voir le bas du palais aux passants du quai.

Le Président était de bonne humeur, il est venu à pied et il est reparti de même, donnant le bras à Edgard Ney.

Sa famille a eu part aux douze millions qui lui sont alloués comme liste civile, en renonçant pour eux aux répétitions qu'ils voulaient faire contre l'Etat, il a cru leur devoir une indemnité.

Jérôme recevra un capital de deux millions,

Murat de un million,

La princesse Camerata de un million.

J'ignore si cela les contente tout à fait, ces gens sont insatiables. Jérôme surtout, son fils aidant, sont les canailles les plus ingrates de la terre. Jérôme est un vieux débauché qui perdrait aujourd'hui toute considération s'il en avait jamais eu.

J'ai dîné le soir chez la Princesse Mathilde avec le maréchal Exelmans et le général Rébillot. Il a été fort question du maréchal Marmont, et je suis heureux de constater que ces deux anciens militaires lui ont rendu pleine justice. Dans l'opinion d'Exelmans, Marmont n'a nullement trahi l'empereur; il est la victime d'un propos inconsidéré de l'empereur en 1815 et d'un mensonge historique. Marmont, quoique blessé, s'est battu jusqu'à la fin avec des forces très inférieures, son corps d'armée a été débauché en son absence par le général Souesme qui ainsi que le duc d'Albuféra et le duc de Reggio traitaient depuis longtemps avec l'ennemi. Marmont a été traîné au pilori de l'histoire et ces deux maréchaux n'ont à supporter aucune lourde responsabi-

lité. Reggio a voulu même entraîner en 1815 le général Exelmans à abandonner tout projet de défense. Il fut vivement rembarré par Mme Exelmans à laquelle il s'était adressé. Enfin, justice a été rendue à Marmont devant la nièce de l'empereur par le maréchal Exelmans dont l'opinion a bien quelque poids.

La Princesse a voulu pour la forme insister sur la reddition de Paris en 1814.

J'ai allégué l'ordre du roi Joseph. La Princesse m'a dit:

« Monsieur de Viel Castel, vous savez que je n'aime « pas qu'on accuse mes parents. »

Avec tout le respect possible, je me suis permis de répliquer: « Je le sais, mais il ne faut pas alors pour excuser leur *faiblesse* accuser un général innocent. »

La Princesse a répété deux fois: « Je n'ai jamais eu de préventions contre le maréchal et je n'ai pas cru à cette grande culpabilité dont on l'accablait. »

Il y avait en 1814, comme en 1815, lassitude chez la plupart des généraux, épuisement de ressources dans le pays, et ce qui est vrai, quoiqu'on veuille le nier à cette heure, c'est que les Bourbons ont été reçus à bras ouverts. Ils pouvaient tout pour le bien de la nation, ils ont été maladroits.

Demain je dînerai encore chez la Princesse avec Morny et Mme Lehon, ce sera un petit dîner d'intimité.

Il paraît que la nouvelle relative à la destruction de la flotte autrichienne, était un *canard* bravement accepté par les plus hauts badauds diplomatiques, entr' autres par Montessuy qui depuis son mariage avec la fille naturelle du prince Paul de Wurtemberg se croit

un grand seigneur et un Talleyrand de première force. Il est seulement important et bardé de croix comme pourrait l'être et comme le sera probablement un jour Chassiron !

JEUDI 15 AVRIL.

Il y avait ce soir grand dîner chez la Princesse Mathilde ; les convives étaient Persigny, ministre de l'Intérieur, Maupas, ministre de la Police, le ministre de Prusse et sa femme (Mlle de Castellane), la princesse Marie de Baden (Lady Douglas), Mme de Maupas, Nieuwerkerke et Romieu, directeur des Beaux-Arts, le duc et la duchesse de Valentinois.

Je me vois forcé de constater dans mon petit livre les honteux discours tenus par M. de Persigny, ministre de l'Intérieur, devant ce ministre de Prusse qui, à l'heure qu'il est, en fait des gorges chaudes avec ses collègues les diplomates, et qui par le prochain courrier se réserve de divertir Berlin aux dépens d'un de nos *hommes d'Etat.*

Le dîner commençait, le premier service se présentait aux convives, lorsque Persigny prit la parole, et je vais rapporter avec la plus sincère de toutes les afflictions la substance de son discours adressé à Nieuwerkerke, directeur général des musées.

« J'emploierai toute mon influence et toute ma té-
« nacité à ce que la grande galerie du Louvre soit con-
« sacrée au logement des bureaux d'un des ministères.
« Il est nécessaire de concentrer le pouvoir, de réunir

« les diverses administrations dans un centre commun « qui devienne comme la grande caserne où le gouverne- « ment siègera avec tous ses moyens d'action. »

Nieuwerkerke, un moment abasourdi, se remit presque aussitôt et répondit :

« Vraiment, j'ai failli prendre au sérieux cette plai- « santerie et m'en émouvoir. »

Le ministre reprit :

« Ce n'est point une plaisanterie, que m'importent « les arts et les tableaux en présence de la nécessité « politique qui m'inspire cette résolution. »

Nieuwerkerke :

« Mais songez donc, Monsieur le ministre, à ce que « produirait dans le monde un tel acte, à ce que les « nations civilisées penseraient d'un gouvernement qui « donnerait ainsi congé à l'art comme on donnerait congé « à un locataire désagréable. »

Le ministre :

« Qu'importe ce qu'on dira et ce qu'on pensera ; « j'enverrai des tableaux et des sculptures à Versailles, « au Luxembourg, partout où il sera possible d'en placer. »

Nieuwerkerke :

« Ainsi vous détruiriez ce grand et merveilleux en- « semble des musées créés par Napoléon lui-même, en- « richis du fruit de ses victoires. Vous changeriez la des- « tination de ce vieux Louvre où les souverains n'ont « voulu être remplacés que par cette autre souveraineté « qu'on nomme les Beaux-Arts. Eh bien, Monsieur le « ministre, jamais je ne laisserai mon nom parmi ceux « des fonctionnaires qui se prêteront à cette dégradation « d'une des gloires de la France. Le jour où un tel

« projet sera définitivement arrêté, je donnerai ma dé-
« mission. Songez-vous bien à la renommée dont jouit
« dans le monde entier la grande galerie du Louvre.
« Tous les peuples y viennent en pèlerinage, elle con-
« tient pour vingt millions de chefs-d'œuvre, que ne la
« vend-on alors ? »

Le ministre :

« Pourquoi pas, si cette vente devait rapporter
« vingt millions ? »

A ces mots, dits sérieusement, les convives se regardèrent ; le ministre de Prusse eut un haineux et méchant sourire intérieur ; la France se rabaissait, humiliait son intelligence, la souffletait par l'organe de son ministre, par celui auquel est confié spécialement la tutelle des arts.

ô Colbert, ta vieille face de cadavre a dû reprendre des chairs et du sang pour en rougir !

Nieuwerkerke est devenu livide de cette grande émotion que donne une noble colère, mais il est aussi devenu froid et calme comme la statue du commandeur devant les impiétés de Don Juan.

« Si une vente de la galerie du musée pouvait ja-
« mais être annoncée, si la France tombait à ce degré
« de dégradation .... je vous tuerais, Monsieur le mi-
« nistre ! .... »

Le dîner finissait, on s'est levé de table et je suis arrivé.

Quelques convives encore émus de l'outrecuidante sortie du jeune ministre m'ont aussitôt rapporté toute cette conversation, ils m'ont instruit avec épouvante des

théories émises par cet Omar de contrebande. En voici quelques-unes :

« La femme la plus vulgaire est pour moi préférable « au plus beau portrait de Raphaël, à la plus admirée de « ses Vierges. »

« Le cordonnier qui fait des bottes est autant ar- « tiste à mes yeux que le peintre qui couvre une toile « de ses œuvres », etc., etc., etc.

Le ministre de Prusse avec son infernal sourire encourageait Persigny dans sa barbarie, et Romieu, le lâche Romieu, indigne du poste de directeur des Beaux-Arts, Romieu, l'ancien *matassin* de Véron, l'approuvait et le soutenait avec sa souple platitude de courtisan de la fortune. Il aurait volontiers proposé à la signature du ministre un arrêté pour proscrire les arts et les artistes comme les plus grands ennemis de l'ordre social. Romieu, dans cette ignoble parade, représentait le gamin de Paris, les tricoteuses de la guillotine qui suivaient les condamnés du tribunal révolutionnaire en leur lançant des injures et de la boue. Abominable spectacle offert à un ambassadeur étranger.

Le salon de la Princesse Mathilde était le cirque où Persigny et Romieu, représentant les bêtes, s'efforçaient de changer en martyrs l'art et les artistes.

J'étais venu pour demander au ministre la place de conservateur du nouveau musée royal et impérial, décrété le 17 février; j'oubliai tout, et je vins à mon tour dans l'arène. J'ignore quel enchaînement de conversation nous avait conduit à parler d'Alexandre et d'Homère, à comparer leur gloire.

Le ministre :

« C'est une plaisanterie de vouloir égaler la gloire « d'Homère à celle d'Alexandre ; le premier n'est qu'une « grande intelligence, douée du talent de faire des vers, « c'est un rimeur. Le second est un génie immortel qui « a laissé une empreinte profonde, un sillon lumineux « dans l'histoire du monde ; c'est comme s'il vous prenait « fantaisie d'égaler Chateaubriand ou Lamartine à l'em- « pereur Napoléon. »

Moi :

« La comparaison ne me semble pas juste, Monsieur « le ministre. La gloire d'Homère, et je n'examine pas « ici s'il a ou non existé, la gloire du recueil qui porte « son nom, est immense et immortelle. Cinquante villes « se sont disputé l'honneur de lui avoir servi de ber- « ceau, à ce poëte qui n'a peut-être jamais vécu. De tels « génies, car c'est un génie et non un rimeur, sont bien « rares à rencontrer ; ils font l'histoire et les héros que « la postérité adopte sur leur assertion, et les siècles « vivent de leur poésie. Qui est le père d'Agamemnon, « d'Achille et d'Hector ? Qui mieux qu'Homère a traversé « les âges sans pouvoir être rapetissé, amoindri ? Est- « ce le vieil aveugle qui n'avait que sa lyre ? et qui a « laissé après lui des chants toujours étudiés, toujours « admirés depuis des milliers d'années. Est-ce le vieux « *rimeur* aveugle dont nous plaçons les images dans nos « palais, qui inspire nos poëtes, nos sculpteurs et nos « peintres ? Est-ce Alexandre, merveilleux conquérant, « j'en conviens, mais dont les œuvres sont depuis long- « temps mortes et qui ne resta pas toujours à la hau- « teur de sa fortune, car il mourut de la fatigue de ses

« débauches, car il apportait avec lui et sans y avoir « pensé le génie des Grecs chez des peuples déjà ci« vilisés, dont il ne s'intitulait ni le réformateur, ni le « civilisateur, mais dont il acceptait la vie de débauche « et d'orgie.

« Il y a eu depuis le commencement du monde « trois grands poëmes : la Bible, les chants d'Homère, « la Divine Comédie du Dante, le génie humain n'a pas « été au delà.

« Il y a eu des conquérants plus grands qu'Alexandre « et parmi eux je place Napoléon qui fut, et c'est là un « de ses plus beaux titres de gloire, un grand législateur. »

Le ministre *(prenant une physionomie menaçante et furibonde et fronçant le sourcil par une réminiscence homérique pour me faire trembler, moi simple mortel)* :

« C'est une honteuse opinion que celle qui tend à « placer sur la même ligne la gloire d'Alexandre et celle « d'Homère, et c'est ainsi qu'on dégrade l'intelligence « de son pays en la professant. »

Le ministre répéta deux fois cette belle phrase et je fus étonné de ne me sentir ni colère ni indignation en l'entendant me l'adresser. La forme était grossière, mais qu'attendre d'un ancien sous-officier mal élevé que les honneurs saisissent au collet et assassinent de leur enivrement.

Hors du salon de la Princesse, je lui aurais dit : *mon petit Monsieur, vous êtes un faquin de mauvais ton.*

Chez la Princesse j'ai souri, et l'ambassadeur de Prusse a prolongé son sourire intérieur.

La Princesse Mathilde qui aime et comprend les arts mieux que personne avait des larmes dans les yeux,

et lorsque le ministre se fut retiré pour aller plaire en d'autres lieux, elle s'est écriée :

« J'aimerais mieux quitter la France que d'assister « à de pareils déraisonnements, que d'entendre de telles « monstruosités. »

Chaix d'Est-Ange refusait d'en croire ses oreilles.

Brenier, l'ancien ministre des Affaires étrangères, croyait avoir mal entendu.

De tout ce qui précède, il résulte que j'ai un ennemi de plus qui me fera tout le mal qu'il pourra me faire; qu'importe, dussé-je manger le pain de la misère, je ne me repens pas, je n'ai jamais appris le métier des Romieu et je ne veux pas l'apprendre à cinquante ans. Je ne serai pas le complice des abjectes conspirations contre l'intelligence que médite ce petit monsieur, né comme les champignons dans un jour d'orage sur je ne sais quel fumier.

Nieuwerkerke lui aussi a un bon ennemi, il l'a acquis noblement, et il peut inscrire cette acquisition parmi ses titres d'honneur. Il était ce soir la voix de tous les artistes, il n'a point failli à sa mission.

Adieu, M. de Persigny, je vous marque au front pour vous reconnaître toujours et ne jamais oublier! Allez, aventurier inintelligent, je vous connais, la gloire des conquérants vous empêche de dormir, vous poussez aux guerres, aux batailles, à troubler le monde et vous qui parlez de l'empereur Napoléon, vous ignorez qu'il honorait le génie des poëtes et des artistes, et que bien loin de les chasser des musées du Louvre, il leur en ouvrait les portes à deux battants.

Vous ignorez que pour indemniser la France du sang versé par elle sur les champs de bataille, il lui rapportait en triomphe la Vénus ou l'Apollon, un tableau de Raphaël ou les manuscrits du Vatican.

Vous ignorez qu'il regrettait de n'avoir pas Corneille pour le nommer prince, et Corneille n'égalait ni Homère, ni le Dante.

Allez, M. de Persigny, vous êtes une erreur de la destinée, vous êtes une fausse couche de la fortune, suivez Romieu, votre Narcisse, le drôle vous conduira loin.

VENDREDI 16 AVRIL.

Le prince Paul de Wurtemberg se meurt d'une apoplexie séreuse, il n'a peut-être pas quelques heures à vivre.

LUNDI 19 AVRIL.

Le prince Paul de Wurtemberg est mort samedi à 9 heures 1/4. Il s'était fait catholique depuis le mois de janvier dernier.

Samedi, à l'issue du Conservatoire des musées, M. de Persigny est venu visiter le Louvre qu'il ne connaissait pas et il a paru surpris de la richesse de ses collections.

Il était doux et aimable, autant et peut-être plus qu'il ne lui est accordé de l'être, il avait à réparer et il s'y est efforcé.

—

Tous les conservateurs étaient assemblés dans le cabinet du directeur général et ils ont été présentés au ministre, qui leur a dit :

« J'ai beaucoup scandalisé ces messieurs (en nous « désignant, Nieuwerkerke et moi) jeudi dernier, ils se « sont mépris sur le sens de mes paroles en pensant « que je voulais mettre le musée à la porte du palais « qu'il occupe. Telle n'est pas et ne peut pas être mon « intention. Si, pour donner plus de force à l'action « gouvernementale, je souhaite la concentration des « ministères dans les bâtiments du Louvre, véritable « forteresse inexpugnable, contre laquelle aucune émeute, « si puissante qu'elle pût être, ne pourrait espérer la « victoire, je ne sollicite l'accomplissement de ce souhait « que moyennant la construction préalable d'un magnifique « palais, digne des chefs-d'œuvre dont la France tire « tant de gloire et qui serait exclusivement consacré à « nos musées. »

Nieuwerkerke a répondu :

« Dans ces conditions nous ne pouvons qu'approuver « votre idée, mais il faudrait consacrer trente millions « à l'érection de ce palais des arts. »

Le ministre :

« Cette somme est bien celle que je calculais devoir « être nécessaire, elle n'a rien d'exorbitant et pourrait « être répartie sur plusieurs exercices. »

Le ministre s'est ensuite tourné vers moi d'un air tout gracieux et m'a tendu la main, je lui ai donné la mienne, et comme nous *sommes tous Français,* l'affaire s'est arrangée, mais les *canards* n'ont pas été plumés.

Cette ravissante *mansuétude* du pacha de l'Intérieu. ne m'éblouit pas. Il n'a pas oublié et je n'oublie pas non plus; l'avenir est grand, quoique nul ne soit son prophète, enfin nous verrons.

J'ai voulu savoir cependant comment était venu cet adoucissement subit, et voilà ce que j'ai appris.

La soirée de Son Altesse la Princesse Mathilde a eu du retentissement; chacun dès vendredi se racontait ce qu'il en savait. Ces bruits sont venus aux oreilles du Président, il a demandé à Maurice Exelmans, qui est un de ses officiers d'ordonnance, ce qui s'était passé. Maurice le lui a dit en ajoutant: *je crains que l'exercice du pouvoir ne tourne la tête au ministre de l'Intérieur.*

Le Président a paru mécontent, et probablement il aura lavé la tête au Persigny.

Il lui aura dit aussi qu'il n'était pas poli de traiter l'ambassadrice de Prusse de *Mère-Gigogne,* parce qu'elle parlait de ses nombreux enfants.

Il n'aura pas approuvé sa théorie de l'éducation des princes qui, suivant M. de Persigny, doivent être élevés dans un souverain mépris du peuple et tenus loin de son contact, etc., etc., etc.

Ce qu'il y a de mieux à penser, comme Maurice Exelmans, c'est que le ministre de l'Intérieur était fou jeudi dernier; seulement puisqu'il pense qu'il faut élever les princes et les tenir dans une sainte horreur de la popularité, pourquoi envoyer M. Quentin-Bauchard en manière de colombe pour relâcher tous les chenapans qui composaient au mois de décembre dernier l'armée du socialisme? Les propriétaires du Midi sont stupéfiés de cette clémence intempestive que les graciés attribuent

à de la faiblesse et qui rend timides et craintifs les témoins qui avaient déposé devant les commissions et les conseils de guerre.

Les sociétés secrètes relèvent la tête et se persuadent qu'elles peuvent encore faire peur.

Un propriétaire de Béziers m'a rapporté un propos tenu sous sa fenêtre en décembre dernier et qui prouve à quels gens on fait grâce.

Des paysannes disaient à des insurgés : laissez-nous passer en avant, vous n'auriez pas le courage de tuer les enfants.

En parlant ainsi, elles brandissaient de longs couteaux !

Il se passe, et il se fait d'étranges choses, dont il serait impossible de deviner *le pourquoi.*

En effet, pourquoi le marquis de Saint-Simon est-il sénateur avec 30,000 francs de dotation?

Ce noble marquis était en 1830 ministre plénipotentiaire en Suède; dès que les ordonnances de M. de Polignac lui furent parvenues, il s'empressa de complimenter ce dernier ministre de la Restauration. Les ordonnances lui semblaient merveilleuses.... Mais la révolte triomphe, Charles X est fugitif, le prince de Polignac est mis en jugement devant la Chambre des Pairs dont le marquis Saint-Simon fait partie.... le spectacle change, les ordonnances ne sont plus que monstrueuses et leur auteur mérite la mort!

Le marquis de Saint-Simon fut l'un des trois pairs qui votèrent la mort, Lanjuinais fut le second, la Roche-Aymon le troisième.

Le soir du jour où le jugement des ex-ministres parvint à la connaissance du public, le marquis de Saint-Simon se trouvait avec ses trois filles dans le salon de sa femme au milieu de beaucoup de légitimistes. On savait les trois votes pour la mort, mais on ignorait leurs auteurs, et alors ce marquis Judas entendit sa condamnation sortir énergiquement de la bouche de ses enfants. S'il avait pu rougir, il aurait dû rougir devant eux!

Aujourd'hui il est sénateur!

Qui sait de combien de turpitudes se composent *les états de service* de ceux qui parviennent aux honneurs en ce monde.

Fouché avait barboté dans le sang des échafauds.

Talleyrand dans l'intrigue des trahisons.

Les lâches et les traîtres sont toujours les acteurs qui jouent le mieux le dévouement; ils trompent toujours la puissance, ils sont toujours près d'elle pour la précipiter dans l'abîme au moindre rèvers.

La comédie humaine est une partie de cartes, les parieurs ne sont constants qu'à la fortune. J'entends les parieurs habiles, ceux qui *risquent* volontiers leur argent du côté où les cartes sont tenues par un adroit filou qui sait faire sauter la coupe.

Le dévouement et la constance sont abandonnés aux niais.

Il y a tous les ans quelque prix Monthyon de la valeur de deux à trois mille francs pour ces niais-là; l'académie les embrasse, puis on les enterre sous l'oubli le plus profond, et ils peuvent traîner leurs haillons au soleil dans quelque coin d'où ils verront passer *honorés*, brodés, chamarrés de croix, les habiles intrigants et tous

ces maquereaux de la fortune qui souriront de pitié en les découvrant dans la poussière.

Aujourd'hui la culotte du bon roi Dagobert est oubliée, chacun porte sur son cœur un morceau de la culotte de l'empereur Napoléon et se fait un titre de cette relique dont on n'avait jamais entendu parler.

On épouse les filles du marmiton de l'empereur pour arriver à tourner la broche de son neveu. On épouse la fille ou la nièce d'un ancien serviteur impérial pour réclamer le solde des services d'un beau-père ou d'un bel-oncle.

Les héritières sans dot de l'empire sont très recherchées.

Puis une grande partie de ceux qui se prétendaient jadis Béarnais, cherchent maintenant en Corse leur acte de naissance.

DIMANCHE 23 MAI.

Depuis près d'un mois je n'ai rien écrit sur mon livre, et cependant que de fêtes, de revues, de bals; mais les journaux contiennent les récits de tout cela, et sous tous les régimes c'est toujours la même chose.

Je suis nommé conservateur du musée des souverains français, Laborde ne me parle plus!

Les lettres des généraux Changarnier et Lamoricière pour refuser le serment sont dans tous les journaux; celle du comte de Chambord qui conseille aux légitimistes de ne pas prêter ce serment, n'a pas été publiée. Celle

du comte de Chambord m'étonne, il disait le contraire tout dernièrement à Arundel de Mirabeau; il trouvait extraordinaire qu'on pût le croire dirigé par Pastoret et par tous les autres nuls du parti. Il s'est plaint seulement du duc de Guiche, qui riche par son mariage, et ayant été élevé avec lui n'aurait pas dû servir. Le comte de Chambord a dit à Arundel que sa fortune personnelle se composait de neuf cent mille francs de rentes provenant de Mme la duchesse d'Angoulême et de cent-cinquante mille francs légués par le marquis de Talaru. Changarnier entasse mensonges sur mensonges dans sa lettre. Il est positif qu'il a fait vingt tentatives auprès du Président pour le décider à prendre l'empire, la première date de la première revue de Satory, la dernière eut pour intermédiaire le prince Paul de Wurtemberg. La Princesse Mathilde était dans la pièce voisine et comme sa voiture était attelée, elle conduisit le prince à l'Elysée pour faire la proposition. C'est de la Princesse que je tiens ces détails.

Louis-Napoléon refusa et Changarnier devint furieux. Jamais le Président ne s'est fié à Changarnier. La Princesse Mathilde m'a toujours dit: *c'est un traître.*

Il n'est pas vrai qu'on lui ait offert l'épée de connétable et une grande fortune.

Au mois de janvier 1850, Carey, son aide de camp, me disait: *conseillez donc à Nieuwerkerke de ne pas trop s'engager avec l'Elysée.*

Quant à M. Molé, qui nie avoir prévenu le Président de la réunion de la conspiration Changarnier aux Tuileries, de la demande de dictature de ce général, ainsi que des pouvoirs pour emprisonner le Président et mettre

l'assemblée nationale à la porte, M. Molé a menti, Granier de Cassagnac tient le fait de la bouche du Président.

La facilité avec laquelle on ment par le temps qui court est merveilleuse, le mensonge politique est bien porté, on tient toujours en réserve, comme sauvegarde, un petit mensonge.

Les Orléanistes comptent, pour se débarrasser du Président, sur une maladie de la moëlle épinière, et dernièrement un de leurs agents ne craignait pas de faire entendre le propos suivant: « *Si la maladie ne va pas assez vite, nous avons des hommes dévoués qui lui donneront la maladie du pistolet.* »

Les Canino, les Jérôme et autres gredins pareils tiennent en réserve un petit moyen dont j'ai été averti, et ils trament la saleté que je vais raconter avec le marquis Achille de Jouffroy, intrigant qui a fait sa fortune quatre fois et l'a mangée quatre fois.

Le marquis de Jouffroy, pour sa part d'intrigues dans l'emprunt espagnol *Guebhard*, a eu fr. 1,200,000. Plus tard, dans une autre affaire, il a été directeur de la Banque Romaine, etc. etc.

Voici le moyen des Jérôme et des Canino: Une plainte en désaveu de paternité a été déposée par Louis, roi de Hollande, contre sa femme, lorsque elle est devenue enceinte de Louis-Napoléon. Cette plainte est déposée aux archives du ministère de la Justice à la Haye, elle a été montrée à M. le marquis de Jouffroy par M. Box, conservateur des archives à cette époque, ou employé supérieur du ministère de la Justice.

Napoléon, le fils de Jérôme, prétend être possesseur de trente-trois lettres importantes, relatives à ce désaveu.

C'est un complot de gredins que celui où se trouvent Canino, les Jérôme et A. de Jouffroy. Voilà comment vont les choses.

Le Président continue à faire de la clémence, il est mal conseillé, car il indispose les gens d'ordre en graciant un tas de coquins, et il rend des soldats aux émeutes futures. Les *rouges* travaillent toujours les populations, et même en Vendée, ils agissent sur le paysan. Les autorités sont molles et à moitié traîtres.

Un vieux Breton, fermier d'un de mes amis, disait en lui payant le dernier terme de ses fermages :

« Voilà la dernière fois que je vous porte autant d'argent. »

« Pourquoi donc ? » demanda mon ami.

« Y vont bientôt faire une loi pour le partage, et « j'aurai ma ferme. »

« Mais ce serait une loi de voleurs que cette loi », objecta mon ami, « et tu n'y obéirais pas. »

« Pourquoi donc, vous avez bien obéi à la loi qui a « supprimé le droit d'aînesse et vous jouissez des biens « qui devraient être à votre frère aîné ! Si les *rouges* « voulaient vous faire du mal, j'prendrions tous nos « fusils pour vous défendre, mais si on fait une loi de « partage, faudra bien y obéir. »

La Vendée est encore bonne cependant ; si les *rouges* osaient y lever la tête, ils seraient massacrés jusqu'au dernier, mais il ne faut pas laisser corrompre cette noble province.

LUNDI 24 MAI.

Le baron du Teil, un de mes amis, m'a remis la note suivante:

Souvenirs sur la jeunesse de Napoléon, conservés dans la famille du Teil.

Lorsque le prince de Condé qui aimait le baron du Teil et l'estimait comme l'un des meilleurs généraux de l'armée française, venait le voir à Auxonne où il commandait l'école d'artillerie et la ville, celui-ci s'empressait de donner au prince des fêtes militaires, simulacres de guerrés, et presque toujours Napoléon, alors lieutenant à l'école d'Auxonne, était désigné par le général du Teil pour les diriger.

Un jour, vers la fin de l'année 1788, le prince de Condé s'était rendu à Auxonne pour visiter l'école. A cette occasion, de grandes manœuvres furent ordonnées par le général du Teil, qui fit recevoir le prince à la tête de ses officiers, et se tournant vers un jeune lieutenant de l'artillerie qui était près de lui: « Monsieur de Buonaparte, lui dit-il, commandez le feu », le choisissant parmi ses égaux et le préférant à ses supérieurs!

Mais ce n'est pas seulement à l'école d'Auxonne que des rapports d'intimité ont existé entre Napoléon et le général du Teil; jusqu'à sa mort il ne cessa de lui donner des marques de son estime et de son attachement. Lorsqu'il était en garnison à Valence, il vint à plusieurs

reprises visiter son vieux général à son château de Pommier-lès-Saint-André, et l'on se rappelle encore dans la famille du Teil la chambre qu'il habita; cette chambre s'est appelée depuis la chambre de Napoléon.

Pendant son séjour au château de Pommier, Napoléon, négligeant les plaisirs de la chasse et de la campagne, auxquels se livraient les fils du baron du Teil, ses compagnons d'armes, s'entretenait avec son général des grands événements qui se préparaient; il l'étonnait par la profondeur de ses raisonnements et la hauteur de ses pensées et on entendait ce dernier s'écrier en parlant du jeune lieutenant d'artillèrie: « *si on le laissait faire, il gouvernerait le monde!* »

L'empereur à son lit de mort s'est souvenu de son vieux général, fusillé à Lyon comme royaliste au mois de février 1794. Voici les termes du testament fait à Sainte-Hélene le 24 février 1821.

« Nous léguons aux fils ou petits-fils du baron du « Teil, lieutenant-général de l'artillerie, ancien seigneur « de Saint-André, qui a commandé l'école d'Auxonne « avant la révolution, la somme de cent mille francs « comme souvenir de reconnaissance pour les soins que « ce brave général a pris de nous lorsque nous servions « comme lieutenant d'artillerie et capitaine sous ses « ordres. »

Le château de Pommier-lès-Saint-André est situé dans une des parties les plus reculées du Dauphiné, à douze lieues de Lyon, seize de Grenoble, quinze environ de Valence.

31 MAI.

M. de Walsh, grand légitimiste, ancien propriétaire du journal *la Mode* et propriétaire actuel du château de Chaumont, par suite de son mariage avec Mme la comtesse d'Aramon, son ancienne maîtresse, qui l'avait été de Champeaux (mort il y a deux ans dans le voyage de M. de Lamartine, qu'il accompagnait) et qui l'a été de bien d'autres, Walsh enfin a sollicité du gouvernement l'inscription de son château de Chaumont parmi les monuments historiques. Persigny a gracieusement classé Chaumont au nombre des monuments historiques, puis il a accordé vingt-deux mille francs et un architecte pour faire des réparations indispensables.

Walsh est aussitôt parti pour aller à Frohsdorf remercier monseigneur le duc de Bordeaux.

Ce Walsh est un ancien filou que la fortune rendra honnête; il trichait au jeu, et Dujarrier, par son testament, recommandait de ne point payer 18,000 francs qu'il devait à Walsh parce qu'ils lui avaient été volés au jeu.

Mais Walsh est riche aujourd'hui, il fait beaucoup le légitimiste, il va très souvent à Frohsdorf, il compte parmi les purs. Le parti légitimiste est malheureux, il confie volontiers ses affaires et ses journaux à de la canaille.

Avant de venir à Paris, Walsh habitait Rouen, où il rédigeait un journal. Dix gentilshommes normands m'ont dit: *Walsh vole au jeu.* Le vicomte Adouard, l'homme le plus franc et le plus loyal, m'a dit: *on ne voulait plus jouer avec lui, car il trichait.*

8 JUIN.

Grande brouille du Président avec Véron à propos d'un article de Granier de Cassagnac sur la Belgique. Granier voulait faire passer dans le public cet article pour une émanation de l'Elysée. L'article était menaçant pour la Belgique. La Bourse et le public s'en sont émus. Le *Moniteur* a démenti la provenance; résistance de Véron qui, malgré le démenti, affirme de nouveau. Maupas intervient comme ministre de la Police et signifie un premier avertissement à Véron.

Fureur du Pacha, qui raconte ce matin l'achat par le secrétaire du Président de cent numéros de l'article malencontreux, de trois cents par Granier et leur envoi en Belgique Enfin, le *Constitutionnel* passera autant que cela lui sera possible à l'opposition. Il annonce ce matin qu'il se privera désormais des articles de Cassagnac.

Tous ces journalistes sont fins, mais ils le sont moins que le Président, qui les méprise (peut-être trop) et qui les détruira l'un par l'autre. Il joue maintenant à la démonétisation de la presse; c'est une lutte grave, mais dans laquelle il peut avoir l'avantage, si parmi ces journalistes il ne s'en rencontre pas un qui sache être aussi dissimulé que lui, et qui consente à laisser dormir son amour-propre personnel.

Il faut côtoyer la politique sans se laisser entamer, il faut surtout éviter les pièges qui seront tendus, car c'est au jeu des pièges que jouera le pouvoir. Il faut surtout qu'un journaliste évite de se laisser persuader qu'il est utile, et qu'il ne témoigne jamais d'empressement.

Peut-être serait-ce un grand bienfait de supprimer les journaux comme tribune politique; ce serait pour la France un grand apaisement, et le gouvernement ôterait surtout par là un moyen de parvenir aux intrigants.

Le *Journal du Périgord,* il y a trois jours, s'extasiait devant les vertus et les talents de deux grands hommes, réunis par un heureux hasard dans la ville de Bergerac.

M. de Calvimont, préfet de la Dordogne;

Marquis de la Valette, ambassadeur à Constantinople:

Le premier gérait jadis le *Bridoison,* petit journal sottisier archi-légitimiste;

Le second est parvenu, comme je l'ai déjà dit, par le *Journal des Débats,* et par les *filles* et les femmes!

M. le marquis de Belmont, dont j'ai déjà parlé également, s'est faufilé dans l'intimité du Président; il est des parties de Saint-Cloud.

On le barde chaque jour de croix étrangères, de plaques, etc., enfin, c'est l'âne chargé de reliques. Ces reliques auront peut-être la puissance de faire disparaître son passé!

Qui enlèvera le fumier des écuries d'Augias? .... qui? ....

Ce fumier s'amasse et donne naissance à une foule de champignons vénéneux.

9 JUIN.

Second avertissement à Véron, pour avoir raconté, ce qui est vrai, que l'Elysée avait fait acheter et ré-

pandu en Belgique cinq cents exemplaires du fameux article.

Véron n'a pas voulu supporter le premier démenti. Le premier article était dicté par le Président, Véron hésitait à l'insérer, il supprima même quelques phrases trop vives. Le second article lui parvient par la même voie, Granier de Cassagnac, il l'insère. Démenti du *Moniteur,* réponse de Véron, suspension.

Cette petite rouerie pourra avoir des conséquences. Lorsqu'on ne paie pas un journaliste, il ne faut pas le bafouer, ou il faut être certain d'avance qu'il acceptera la position.

Je n'admets pas que le Président se fasse journaliste et se bâtonne sur les épaules de son gérant.

Je sais bien qu'il s'agit de tuer la presse, mais il faut s'y prendre honnêtement. Les amis du Prince disent aujourd'hui: Qu'est-ce-que M. Véron?

Nous sommes les premiers à dire, ce n'est pas grand'-chose, cependant personne n'accepte pour soi le titre ou cette qualification de pas grand' chose; et puis je voudrais bien savoir ce que sont MM. de Persigny, de Maupas, Thayer, Belmont et tant d'autres dont on fait des grands seigneurs; qu'est-ce-que Heeckeren? qui sont les trois quarts des sénateurs, etc., etc., etc.?

On ne brise pas ainsi les instruments dont on a été heureux de se servir; je n'aime pas non plus cette façon d'attaques contre la Belgique, désavouée le lendemain. Granier de Cassagnac, qui est un mauvais drôle, ne devait pas avoir le droit de parler au nom du Président, et il l'a, puisqu'il est un intermédiaire envers la presse.

C'est encore de l'Elysée que venaient les articles contre Changarnier. C'est le Président qui a attesté le fait de M. Molé, rendant compte de la réunion chez Changarnier.

Il est bien avéré que le *Constitutionnel* recevait les articles délibérés à la Présidence, il a eu le tort de ne pas accepter les démentis.

Je n'aime pas tout cela, c'est de la petite politique, c'est du tripot. Il y a à l'Elysée trop de tripotailleurs: Mocquard, Vieillard, Lefèbvre Deumier, tous gens sans considération.

Mocquard servait d'eunuque, il promenait la maîtresse du Président.

SAMEDI 12 JUIN.

M. Freslon, ancien ministre un peu rouge, chargé des affaires de M. Trouvé-Chauvel, expulsé de décembre, faisait dernièrement le voyage de Bruxelles pour visiter l'exilé. Il rencontre dans le chemin de fer Alexandre Dumas qui se mit à parler de Victor Hugo, également exilé.

« Je l'aime beaucoup, ce pauvre Victor, c'est un grand « cœur, un beau caractère, mais il s'est trompé dans ses « calculs; ainsi lorsqu'il a fait les articles de journaux « qui ont valu quelque mois de prison à ses fils, il s'était « dit: Je touche 9000 francs comme député, appelons « l'attention du peuple sur mes deux enfants; ils seront « aussi députés, et alors trois fois neuf faisant vingt-

« sept, nous jouirons en famille de 27,000 francs de rente « de plus. »

Quel grand cœur!

De là vient la condamnation des deux fils Hugo, si méchamment rendue inutile par le coup d'état de décembre dernier.

A Bruxelles, Freslon se rendit chez Victor Hugo qu'il trouva dans une maison borgne affectant la pauvreté.

La chambre où se promenait le grand homme, servait de salle à manger, de chambre à coucher; un reste de déjeuner encombrait une table déjà surchargée de papiers et de livres.

Victor Hugo lut à M. Freslon quelques passages très violents d'un pamphlet sur le 2 décembre, et c'est dans la prévision de la publication de ce pamphlet qui pourra donner lieu à des poursuites, que Victor Hugo vient de faire vendre à Paris tout son mobilier. Freslon engageait Victor Hugo à plus de modération; il lui représentait l'inutilité de ses récriminations et de ses attaques, lorsque Charles Hugo, après avoir discrètement frappé à la porte, entra dans le sanctuaire du martyr.

Victor Hugo prit alors son intonation la plus théâtrale:

« Regarde, mon fils, c'est M. Freslon, rappelle-toi « cette figure comme celle d'un très honnête homme, et « qu'elle ne s'efface jamais de ton souvenir! »

Tous ces détails ont été racontés hier par M. Freslon lui-même à Morel Fatio, de qui je les tiens.

Victor Fouché, beau-frère de Victor Hugo, a dit à Morel Fatio: « Mon beau-frère m'a fait vendre pour son compte le 6 décembre dernier 306,000 fr. de 5 %. »

Fais donc le misérable et le pauvre exilé, poëte ambitieux, fou furieux déchaîné contre la société, amour-propre insatiable! Fais le pauvre, et surtout, fais des dupes. Ta famille et toi, vous devez être notés comme des égoïstes enragés, bons à traquer et à séquestrer. ô race de roquets qui veut jouer au lion, aboyeurs de théâtre, secouez votre fausse crinière, vous ne faites peur à personne, on ne vous trouvera jamais sur les champs de bataille, vous n'êtes bons qu'à lécher le sang des morts, qu'à insulter de loin. Victor Hugo et ses enfants, tous apôtres des vertus républicaines, vivaient avec des filles, et déploraient dans des orgies *les misères* du peuple!

17 JUIN.

La commission du budget se donne le plaisir de faire de l'opposition. Montalembert, le duc d'Uzès, de Mouchy, ont réuni une majorité, qui sous prétexte d'économie veut désorganiser les services publics; elle doit, cette fameuse commission, proposer à la Chambre la suppression des commissaires généraux de Police, une suppression de 50,000 fr. sur le crédit des Beaux-Arts et une de 300,000 fr. sur le mobilier de la Présidence.

Il y a quelques jours, à la réception du Prince, il ne restait plus à l'Elysée que quatre ou cinq personnes; Casa-Bianca causait avec le secrétaire de la commission du budget et il lui reprochait assez vivement les taquineries et mesquines mesures adoptées par ses collègues.

Le Prince prit la parole et dit à son tour:

« Je comprendrais une opposition franchement des-
« sinée, des économies sagement appliquées et largement
« indiquées, mais je ne comprends pas qu'on refuse au
« gouvernement des souliers pour marcher. »

Le lendemain, le secrétaire de la commission du budget, qui n'avait trouvé que des excuses balbutiées, se vantait à la Chambre d'avoir rembarré le Casa-Bianca et le Président!

Le régime représentatif aura toujours en France cet inconvénient qu'il donnera lieu aux amours-propres égoïstes de se produire; que les députés songeront à leur importance plus qu'aux intérêts du pays, et qu'en accordant une tribune aux bavardages des importances locales, on prépare dans l'avenir des révolutions comme il y en a déjà eu deux ou trois depuis soixante ans.

La France n'est pas le peuple du parlementarisme, nous sommes trop bavards et trop pleins d'amour-propre.

29 JUIN.

Le Corps législatif a clos sa session, il a eu quelques velléités d'opposition, mais tout s'est bien terminé. Cependant il faut surveiller tous ces hommes qui aspirent à devenir bavards, à se poser en *providences* du pays, et il faut leur donner un Président plus ferme que Billault.

Nous allons pendant neuf mois être au calme plat, sans tribune, les sots n'auront plus d'aliment pour leurs bavardages.

Le Prince Louis-Napoléon a fait pour sa famille tout ce qu'il pouvait faire; Murat a eu un million, Jérôme deux millions, etc. Aussi tous ces messieurs achètent des terres, commencent à faire les grands seigneurs et se traitent de princes gros comme le bras. Ceci est comédie; mais ce qui est malheureux, c'est l'influence de Jérôme et de sa canaille de fils sur le Président; ils donnent des emplois à tous les *rouges*. Laurent (de l'Ardèche) a été nommé bibliothécaire au Sénat. En ce moment, on cherche une position pour d'Orsay. Cet homme taré a persuadé à Jérôme qu'il est son père, et il a trouvé ainsi le moyen, après s'être déshonoré vingt fois, de déshonorer sa mère. Tout ce qui approche Jérôme est de la boue; lui-même est un gredin sans foi ni loi. Il y a quelque temps, il faisait proposer à Demidoff son gendre de lui donner moyennant une somme de .... la preuve écrite de l'intimité de Nieuwerkerke avec la Princesse Mathilde!

Il y a cinq à six jours, le petit Murat, celui qui est attaché à Florence, et qui est petit-fils d'un frère du roi Murat, a insulté grossièrment son oncle le gros Murat qui lui renvoyait, après l'avoir décachetée, une lettre adressée au *Prince Murat,* et en écrivant à son neveu: «je croyais être à Paris le seul Murat.»

Ce polisson d'attaché répondit à l'instant sur l'enveloppe même: *On donne probablement ce titre à celui qui est le plus digne de le porter, et c'est pourquoi on me le donne.*

Je ne raconterai pas toutes les péripéties de cette affaire qui s'est terminée sans duel par un ordre de départ adressé au petit Murat. Mais ce que je veux insérer ici, c'est qu'une nuit vers trois heures, le gros Murat envoya son témoin chez son neveu, pour convenir de la rencontre qui devait avoir lieu le lendemain.

Le petit Murat demeure chez sa mère, rue Royale-Saint-Honoré ; sa mère est la maîtresse du prince de la Moskowa, et le témoin fut reçu à trois heures du matin dans le salon de Mme Murat par le prince de la Moskowa en robe de chambre.

« *Vous êtes étonné de me voir ici à cette heure ?* » dit-il au témoin.

« *Non, prince,* » répondit celui-ci, « *cela ne me surprend nullement.* »

Si ceci n'est pas de la mauvaise Régence, cherchez quelque chose de mieux.

J'oubliais un petit mot assez Régence aussi.

Augustine Brohan porte deux bracelets, un fort beau, un peu simplement.

Un homme qui vise à l'esprit, lui disait en montrant le plus beau des deux bracelets : « *C'est le prix de votre* [illegible] »

Augustine inclina la tête en signe d'assentiment et montrant celui qui n'était que joli : « *Voilà l'accessit.* »

16 JUILLET.

Je vais toujours deux fois par semaine à la camıgne (Pavillon de Breteuil), chez la Princesse Mathilde. ous causions encore hier du général Changarnier, et le m'a dit: « *C'est M. Daru qui m'a prévenue des com- 'ots et des propositions d'enlèvement du Président faits ır le général, M. Daru et M. Molé ont prévenu le 'résident.*

Croyez donc à la parole d'honneur d'un homme)litique, M. Molé a écrit pour *jurer* qu'il n'en était rien.

La Princesse m'a répété ce qu'elle m'avait dit, il y deux ans, le lendemain du jour où le fait avait eu lieu:

« *Changarnier devant moi a baisé la main du Prédent.* »

Jérôme et son fils trônent au Havre, ils passent :s revues. Le Président a tort de permettre à ces deux ·edins de jouer ainsi à la royauté.

La maison du Président se monte, les appétits ıanciers des dignitaires sont grands.

Fleury grand-écuyer a fr. 50,000.

Vaudrey administrateur général des résidences a . 50,000.

D'Orsay intendant des Beaux-Arts de la liste civile, ıace sans fonctions, fr. 25,000.

La curée est bonne, et la meute a soif.

Lepic aide-de-camp a aussi des fonctions de cour, .nsi que Toulongeon.

Edgard Ney est premier veneur.

VENDREDI 23 JUILLET.

Le voyage du Président à Strasbourg s'est accompli au milieu des ovations des populations, c'est un véritable triomphe.

Le Prince se marie avec une de ses nièces, une fille de la princesse Wasa.

Le prince Wasa est de la famille royale suédoise, évincée par Bernadotte.

La princesse Wasa, fille de la grande-duchesse douairière de Baden, Stéphanie Beauharnais, est une franche c . . . . que chacun a eu à son tour. Lady Douglas, que le Président cajolait beaucoup, est tante de la future, que l'on dit très jolie.

Le maréchal Jérôme et son fils jouent à la royauté au Havre; je sais que le Président est très mécontent d'eux et qu'il les fait surveiller.

Casa-Bianca va perdre le ministère d'Etat qui sera donné à Turgot. Pauvre ministère d'Etat! Drouin de l'Huys prendra les Affaires étrangères.

Avant-hier soir, le maréchal Exelmans se rendait chez la Princesse Mathilde au Pavillon de Breteuil, parc de St-Cloud. Il était dix heures du soir. La folie du pauvre maréchal était de paraître jeune (il avait 77 ans), et son habitude, de faire ses visites à cheval.

Son cheval a eu peur auprès d'un endroit nommé le Point-du-Jour devant un cabaret tenu par un homme nommé Malfilâtre, et le maréchal désarçonné est tombé sur le trottoir. Sa tête a porté sur les pierres, il a été tué comme le duc d'Orléans.

Le Président perd un ami sincère et indépendant, qui ne lui fardait pas les vérités utiles. Le maréchal Exelmans avait un cœur droit et loyal et une grande honnêteté. Cette mort afflige tout le monde, excepté le roi maréchal Jérôme qui craignait les boutades du vieux soldat.

Samedi dernier, le maréchal Exelmans était venu me voir, et il causa plus d'une heure du maréchal Jérôme et de son fils.

« Ce sont deux ennemis du Président, me disait-il, « le fils est une mauvaise canaille, le père est un vieux « libertin. Tous deux accueillent les ennemis les plus « rouges du Prince, et je me suis plaint au Sénat de la « nomination comme bibliothécaire de M. Laurent de « l'Ardèche, qui est un mauvais drôle. Le prince Jérôme « a objecté que la nomination des employés était à sa « discrétion, ce à quoi j'ai répondu qu'il eût été utile « de consulter les convenances. »

Le maréchal Exelmans déplorait, comme moi, le mauvais entourage du Président:

Les Bouffey de Montauban, chevalier d'industrie;
Roguet, vieille culotte de peau, bête et sot;
Mocquard, important prêt à toutes les platitudes;
Lefèbvre Deumier, intrigant de bas étage;
Vaudrey, officier mésestimé; etc. etc. etc.

Le jour de sa mort, le maréchal Exelmans est encore venu, il semblait vouloir me faire ses adieux. Je le regrette sincèrement, il m'aimait et je le lui rendais avec sincérité; je n'ai jamais connu un homme plus droit et meilleur.

Le prince de la Moskowa est nommé colonel en Afrique ; on le fait partir, en voici la cause :

La Moskowa, amant de Mme Murat, a voulu contraindre Mme de Persigny, sa fille, à faire une visite à cette dame. Mme de Persigny s'y est refusée, la fille et le père se sont brouillés, le gendre a fait intervenir sa qualité de ministre, et le beau-père est exilé sous prétexte de rejoindre son régiment.

30 JUILLET.

M. Magne remplace Lefèbvre Duruflé aux Travaux publics.

Drouin de l'Huys remplace Turgot aux Affaires étrangères.

Casa-Bianca a donné sa démission de ministre d'Etat et n'est pas encore remplacé.

Lefèbvre Duruflé et Turgot sont nommés sénateurs.

Le Sénat continue à recevoir les invalides du gouvernement.

On se plaint généralement du ministre de l'Intérieur, les affaires ne marchent pas ou marchent mal.

Romieu, directeur des Beaux-Arts, est le conseiller politique de Persigny, et Romieu n'est préoccupé que de l'idée de remplacer les Lauzun et les Richelieu.

Le Théâtre Français et l'Opéra sont devenus son harem, la *Régence* renaît.

J'ai dîné il y a quelques jours à Auteuil chez Véron, avec Musset, Eug. Delacroix, Sainte-Beuve, Romieu, etc. etc.

Au dessert, le directeur des Beaux-Arts a récité un ou deux contes en vers dans le genre de ceux de Grécourt!

Il y avait quelque chose de triste à l'entendre de sa voix chevrotante débiter des saletés; puis il a chanté une chanson en l'honneur de Mogador, l'ancienne danseuse de Mabile.

Musset a dit quelques-uns de ses beaux vers.

Hier, j'ai dîné à Passy chez Edouard Delessert, avec Nieuwerkerke, Mérimée, Saulcy, Maxime Ducamp, etc. etc. Il a été fort question des journées de juin 1848. Chacun de ces messieurs se complaisait dans la narration de ses exploits particuliers. L'esprit n'empêche pas la petite vanité, la vanité de la bravoure est surtout la plus ordinaire chez les hommes d'intelligence.

4 AOUT.

On m'a montré ces jours-ci une lettre du peintre F. Gérard, sollicitant de David les fonctions de juré dans le procès de la reine!

Une ignominie attachée à un grand nom d'artiste.

Persigny a envoyé comme cadeau de noces la croix de la légion d'honneur à un M. de Nerville, cousin de sa femme, attaché à la légation française à Bruxelles, sot personnage, fat du boulevard de Gand; dans la carrière diplomatique depuis trois ans seulement, et connu à Bruxelles comme un sauteur et un coureur de filles.

Va, pauvre croix, sur combien de sales habits seras-tu encore attachée?

7 AOUT.

Le journal le *Pays* est tout à fait dans les mains du Président, qui a voulu y faire entrer Granier de Cassagnac.

Ainsi après avoir tué le *Constitutionnel*, le voilà attelé au *Pays*; j'ai dit à La Guéronnière de prendre garde, il m'a répondu qu'il veillerait. La rouerie faite à Véron se dessine, l'outrecuidance de ce directeur du *Constitutionnel*, ses prétentions ont indisposé l'entourage du Prince, alors on lui a détaché le piège Cassagnac, il ne l'a pas vu et il s'est grièvement blessé.

Son étoile pâlit, et cet homme dont tout le monde enviait le bonheur qui ne se démentait pas, l'adresse presque acrobatique et la prudence, voit en un jour toutes ses réputations entamées.

D'un autre côté, le *Charivari*, comme la mouche, lui fait une rude guerre, l'aiguillonne et l'irrite. Véron est, à l'heure présente, une grandeur déchue.

D'Orsay, le comte d'Orsay est mort, les journaux font grand bruit de cette *perte*. Il laisse, dit-on, des chefs-d'œuvre, il a chargé à son lit de mort Clésinger de terminer son buste du prince Jérôme.

D'Orsay n'avait aucun talent, ses statuettes sont détestables et ses bustes très mauvais. Mais une certaine coterie de Gudin, Gigoux et Clésinger, tous intrigants, le prônaient et le poussaient pour régner par lui sur les Beaux-Arts, aujourd'hui c'est un grand homme.

Un journal ne craint pas d'affirmer que le Président, en apprenant sa mort, a dit:

« *J'ai perdu le meilleur de mes amis!* »

Je crois pouvoir affirmer que ce propos est faux.

D'Orsay faisait sa société des ennemis du Président, les Jerôme Bonaparte, Emile de Girardin, Lamartine, etc., etc.

Il ne pouvait pardonner au Prince, de ne l'avoir point fait ambassadeur, et il ne voulait pas se rendre cette justice qu'il était *impossible,* aucun Etat ne l'aurait reçu.

D'Orsay avait vécu à Londres aux crochets de sa belle-mère, Lady Blessington, femme tarée, que ne recevait pas la société anglaise et chez laquelle se réunissait une société d'hommes appartenant à l'aristocratie anglaise.

Lady Blessington était la maîtresse de d'Orsay, dont la femme vivait, soit avec le duc d'Orléans, soit avec Antonin de Noailles ou Spencer Cooper.

Lady Hariette d'Orsay a été, et est encore une charmante femme très séduisante. Son mari, dit-on, n'a jamais couché avec elle, mais il couchait, prétend-on, avec son beau-père et avec sa belle-mère.

D'Orsay doit des sommes folles, il a été longtemps le type de la mode, soit à Paris, soit à Londres, et les tailleurs, carrossiers, parfumeurs, etc., etc., se taisaient un devoir de le fournir sans être payés.

D'Orsay était mort moralement depuis trois ans, il devenait vieux, son rôle était fini, sa vie embarrassait tout le monde, excepté lui; ses hontes ne lui causaient pas la moindre gêne.

Les journaux nous apprennent qu'il a été enterré à Chambourcy (terre de sa sœur la duchesse de Gram-

mont), dans le caveau où se trouvait déjà Lady Blessington !

Ce trait-là est sublime ; peut-être gravera-t-on sur sa pierre : *sa veuve inconsolable,* etc., etc., alors ce sera complet.

D'Orsay est mort dix ans trop tard, ce n'était plus qu'une vieille poupée ridicule. Le Président ne perd pas le meilleur de ses amis, il est au contraire débarrassé d'un intrigant compromettant.

Si la main de Dieu pouvait encore saisir une vingtaine de *ces amis*-là qui s'imposent, Louis-Napoléon devrait faire chanter un *Te Deum.*

12 AOUT.

Les Bonaparte et leurs amis se remplument. Jérôme a reçu deux millions, Murat un million, Mme Camerata un million, et cette dernière, qui a des créances sur Jérôme, attaque la Princesse Mathilde, qui n'a rien reçu, pour avoir à payer une dette de son père.

Pendant ce temps Jérôme trône, il se fait donner du *Monseigneur* dans nos ports de mer qu'il visite. Persigny est convalescent d'une petite maladie gagnée, dit-on, avec Mme la princesse de B***, qui, si elle n'est pas la reine des jardins, est, à ce qu'il paraît, la plus fleurie de toutes les femmes.

Véron me disait hier que le 2 décembre il fit, en parcourant Paris, la rencontre de Girardin qu'accom-

pagnaient deux escogriffes. Girardin lui reprocha son adhésion au coup d'Etat.

« Vous compromettez la presse, et vous vous compromettez vous-même. »

Je ne crains pas, répliqua Véron, de me compromettre vis-à-vis des rouges, d'ailleurs s'ils triomphaient, vous et moi nous y passerions.

Girardin l'interrompit en s'écriant qu'il n'avait, lui Véron, rien à craindre pour sa personne.

Un des escogriffes ouvrit la bouche, et prononça ces paroles :

« M. Girardin se trompe, si nous étions les plus « forts, M. Véron serait pendu, et s'il le fallait, je serais « le bourreau ! »

Cet escogriffe a nom Lachâtre, il est aujourdhui bien avec le pouvoir.

Véron a raconté cette histoire le 2 décembre même à Henri Didier, aujourd'hui député.

16 AOUT.

La fête d'hier a été fort belle malgré un vent épouvantable. Le feu d'artifice de Ruggieri ne laissait rien à désirer pour les amateurs de ce genre de spectacle.

La foule était immense sur les quais et aux Champs Elysées. La gendarmerie mobile, qui se transforme en grenadiers de la garde, avait pour la première fois ses bonnets à poils.

La statue de l'empereur faite par Nieuwerkerke pour la ville de Lyon était placée au rond-point des Champs Elysées, elle a reçu l'approbation générale.

Je retrouve la lettre que j'avais le mois de septembre dernier écrite à La Guéronnière et que Lefèbvre-Deumier dénonça au Président comme très compromettante pour sa politique. Le Président voulut l'avoir, mais La Guéronnière, la considérant comme une confidence, me la renvoya.

8 septembre 1851.

« Je suis très reconnaissant, mon cher ami, de l'envoi que vous avez bien voulu me faire du portrait si remarquable de M. le Président. Ce portrait sera tout un événement dans la presse, car il inaugurera dans la discussion politique les formes de l'urbanité la plus parfaite, jointes à l'indépendance la plus noble du jugement. Votre nouvelle œuvre est une belle page historique dont vous sauront gré tous ceux qui depuis longtemps souffrent de la vulgarité de la polémique actuelle.

« Le premier vous aurez compris la dignité de la mission des écrivains en relevant leur langage; ami ou adversaire du Président, vous avez agi noblement et vous avez parlé en homme de cœur. Peut-être auriez-vous pu concéder une part plus large aux nécessités qui ont été imposées au Prince Louis par les événements, par les menées des partis depuis le 2 décembre 1848. La France n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était alors et les illusions permises au début d'un pouvoir nouveau seraient peut-être coupables actuellement.

« Je ne crois pas non plus à cette absence de volonté active que vous supposez chez le Président, ni que la *puissance d'initiative* lui manque au plus haut degré. Le Prince peut paraître lent dans l'accomplissement de certaines de ses volontés, parce qu'il a, dans son honnêteté naturelle, la résolution arrêtée de tenter tous les moyens, même ceux à l'efficacité desquels il ne croit pas, avant de recourir à ceux qu'il juge puissants contre les dangers de la situation.

« Comme son oncle, il me paraît fataliste, mais non fataliste inerte, et si l'avenir ne m'apporte pas une déception qui me surprendrait beaucoup, je l'avoue, nous le verrons fataliste agissant pour venir en aide au *fait prédestiné.* La lettre de Lady Blessington est curieuse, elle est très intéressante, cependant permettez-moi de vous engager à beaucoup de prudence dans la confiance que vous accordez à M. le comte d'Orsay. Depuis longtemps *cet ancien ami qui n'a pas voulu devenir courtisan de la fortune,* s'agite beaucoup pour faire parler de lui, je le sais assez fin et assez spirituel pour préférer s'imposer à la fortune, et il a eu l'habileté en vous donnant, j'en conviens, de précieux documents, de conquérir une large réclame dans un *document* qui restera et qui certainement n'est destiné à servir de marche-pied à personne.

« Pardonnez-moi toutes mes réflexions dictées par un intérêt bien vrai et par une affection sincère.

« Encore une fois merci, votre portrait m'a fait le plus grand plaisir à lire, après m'avoir charmé une première fois, lorsque vous avez bien voulu m'en donner connaissance avant de le livrer à l'impression.

« Je ne vous adresse aucun compliment, je vous traduis mes impressions.

« Tout à vous très affectueusement

Comte H. de Viel-Castel. »

Voilà ce qu'un Lefèbre-Deumier a voulu faire passer pour un écrit compromettant. Tous les Deumier sont les mêmes, sous Néron on les nommait Narcisse, et sous Louis XIV Bontems. Ce sont gens à faire pendre leur père pour vendre sa peau.

Lefèbvre ou Jules Lefèbvre était, il y a vingt ans le parasite bout de table des riches *bas-bleu,* qui le faisaient payer en méchants vers de bons repas.

18 AOUT

Voici deux lettres inédites et curieuses de l'empereur. Je crois plus intéressant de les insérer ici, que de raconter les fêtes du 15 août et le bal de St-Cloud chez le Président et le bal de la Halle. Je raconterai seulement qu'au bal de St-Cloud le Président était préoccupé. Miss Howart, sa maîtresse, était depuis le matin au château, et comme elle s'était éloignée à cause des négociations de mariage, son retour était presque un raccommodement. Le Prince a été se *reposer* près d'elle une demi-heure vers 10 heures ½ et il s'est retiré à 1 heure.

Au souper, son amour pour Miss Howart ne l'a pas empêché de prendre les cuisses de la jolie marquise de Belbœuf, qui ne paraissait ni surprise, ni émue.

Mais assez de ces cancans, passons aux lettres de l'oncle.

Paris, le 30 thermidor.

« Je vous fais mon compliment de vous être rendu « à l'armée, vous y serez utile et vous aurez la douce « satisfaction de concourir de vos moyens au bien de « la patrie. La fortune, la faveur et l'estime des hommes « varient et sont en perpétuelle oscillation. L'orgueil bien « placé d'avoir été utile et d'avoir mérité l'estime du « petit nombre fait pour apprécier le génie et le cœur, « est aussi invariable, aussi constant avec vous que le « sentiment de l'harmonie et le tact de ce sentiment « naturel.

« L'on m'a porté pour servir à l'armée de la Vendée « comme général de la ligne, je n'accepte pas; beaucoup « de militaires dirigeront mieux que moi une brigade, « ayant commandé avec plus de succès l'artillerie ..... « je me jette en arrière satisfait de ce que l'injustice « que l'on fait aux services en a été sentie par ceux « qui savent les apprécier.

« Tu occupes, mon ami, une place délicate, si le « génie actif, l'expérience consommée étaient .... au chef « de l'armée où tes tyrans avec des représentants inca- « pables et environné de tous les empiriques un gou- « vernement versatile .... de fripons pervertis dire de « plus il ne pourrait pas gérer et mériter une réputa- « tion .... mais mon ami, dans ce meilleur des mondes « faire le mieux qu'il est possible et se tenir récom- « pensé de son témoignage, voilà le grand secret avec « lequel on n'est jamais ni imposteur ni flatteur, ni acre, « ni importun, ni vindicatif, ni criminel.

« Rien de nouveau ici, l'espérance n'est pas encore « perdue pour l'homme de bien, c'est-te-dire, l'état très « maladif où se trouve cet empire.

« Amitié, constance, gaîté et jamais de découragement; si tu trouves les hommes méchants et ingrats, « souviens-toi de la grande quoique bouffonne maxime « de Flavius: *Sachons-leur gré de tous les crimes que* « *l'on ne commet pas.* *B.* »

Au citoyen Sucy, commissaire-ordonnateur à Nice. Armée d'Italie.

2e lettre.

« Dans les circonstances difficiles, le poste d'honneur « d'un bon Corse est de se trouver dans son pays, c'est « dans cette idée que les miens ont exigé que je me « trouvasse parmi eux. Cependant, comme je ne sais pas « transiger avec mon devoir, je me proposais de donner « ma démission. Depuis, l'officier-général du Département « m'a offert un *mezzo termine* qui a tout concilié, il m'a « offert une place d'adjudant-major dans les bataillons « volontaires.

« Cette commission retardera le moment de renou- « veler connaissance, mais j'espère sous peu de temps « si les affaires vont bien.

« Vous m'avez, Monsieur, absolument négligé, car il « y a bien du temps que je n'ai pas eu de vos nouvelles.

« Les affaires ici vont bien, et j'espère qu'à l'heure « que vous lirez cette lettre les incertitudes politiques « auront cessé, du moins pour cette campagne.

« Nos ennemis seraient bien dupes de hâter le mo-
« ment des hostilités, ils savent bien que l'état de défen-
« sive nous ruine autant qu'une guerre. Si vous vous
« donnez la peine de penser à un vieux ami, vous me
« donnerez des nouvelles de votre position dans ce mo-
« ment-ci. Si votre nation perd courage, elle a vécu pour
« toujours. Si vous avez toujours conservé vos relations
« à St-Etienne, je vous prierai de me faire faire une
« paire de pistolets à deux coups ; je voudrais qu'elle
« eût à peu près sept à huit pouces de long et que le
« calibre fût de 22 ou 24 à peu près; quant au prix, j'y
« mettrai sept à huit louis en assignats [1])

« Si vous pouvez vous charger de cette commission,
« vous pouvez m'adresser ces pistolets par Marseille à
« M. Henri Gastard négociant, rue de Paradis.

« Je suis, Monsieur et cher Sucy, votre serviteur

Buonaparte. »

Corte, le 27 février.

L'adresse est à Monsieur Sucy, commissaire des guerres, Valence, département de la Drôme.

Elle est cachetée avec de la cire rouge ayant pour empreinte les lettres B et P entrelacées.

Ces deux lettres sont de l'année 1792, car en 1791 il n'était pas question de volontaires et en février 1793 Bonaparte était déjà chef d'un de ces bataillons.

---

[1]) Qui valaient alors de 227 à 259 francs; 74 francs en argent = 100 francs en assignats.

19 AOUT.

Aujourd'hui je prends pour quinze jours l'interim de la direction générale des Musées, je travaillerai avec le ministre.

Nieuwerkerke part pour le conseil général de l'Aisne à Laon.

21 AOUT.

Hier je dînais chez Véron à Auteuil, j'étais placé à table entre Sainte-Beuve et Musset; nous avons eu une bonne conversation littéraire sur l'esprit français aux XVIe et XVIIe siècles.

Au milieu du dîner, Véron a raconté l'anecdote suivante :

Le Prince Jérôme, au retour de sa tournée dans les ports de France, est venu rendre compte au Président des ovations reçues et lui *présenter la carte* des dépenses faites.

Le Président a refusé de la solder en répondant à son oncle qu'il lui avait donné plus de deux millions de francs et un traitement de trois cent mille francs, qu'il était d'ailleurs dans l'impossibilité de faire plus.

Jérôme s'est emporté et il a fini par dire au Président :

« *Vous n'avez rien de l'Empereur !* »

« *Vous vous trompez,* a répondu le Président avec le plus grand calme, *j'ai sa famille !* . . . . »

24 AOUT.

Je me promenais dimanche dernier au Petit-Trianon avec la Princesse Mathilde, et nous causions des allures plus que libres de quelques-unes de nos jeunes personnes de la société.

Voici ce qu'elle m'a raconté:

Mlle de Stakelberg qui a épousé M. Decazes était recherchée, il y a un peu plus d'un an, par Fleury l'aide de camp du Prince Président. La Princesse Mathilde devait faire la demande à la famille Stakelberg et en attendant, pour donner lieu aux deux parties intéressées de se trouver ensemble, un dîner avait été arrangé rue de Courcelles.

Fleury et Mlle de Stakelberg se trouvaient à table près l'un de l'autre.

Au dessert, la demoiselle se pencha vers l'aide de camp et lui dit assez bas :

« *Si nous nous trouvions seuls dans une chambre* « *que feriez-vous ?* »

Fleury abasourdi balbutia je ne sais quoi, et le dîner terminé il vint trouver la Princesse Mathilde et lui racontant le propos, la pria de ne plus songer à ce mariage.

Dimanche soir, j'ai dîné à Breteuil avec le général Daumas qui a beaucoup vu et beaucoup parlementé avec Abd-el-Kader.

Il regarde cet Arabe comme un homme supérieur et auquel l'histoire assignera une grande place. Son opinion est que la politique peut trouver utile de le retenir prisonnier, mais que la foi jurée a été violée à son égard.

Lorsque Abd-el-Kader arriva en France, Daumas fut chargé par le gouvernement d'aller le trouver au fort Lamalgue et de lui proposer s'il voulait faire une soumission complète et s'il consentait à vivre en France, un château royal pour résidence, une mosquée et trois cent mille francs de pension.

Abd-el-Kader écouta cette proposition avec un sourire amer et répondit :

« Je suis prisonnier contre la foi jurée et je n'accepte « pas la proposition, je n'abandonnerai pas mon peuple. »

Puis il prit son burnous et le développant sur le rempart au vent de la mer, il ajouta :

« Mets là-dedans toutes les richesses de la France « et je répondrai à ton offre comme ceci. »

Il lança son burnous dans les flots.

30 AOUT.

J'ai dîné hier à Breteuil, après dîner il est venu quelques personnes, le ministre de la Guerre, Véron, l'abbé Coquereau.

L'abbé est un intrigant, plus orléaniste qu'autre chose, se fourrant partout, blâmant tout bas, laissant percer ses sympathies pour peu qu'on le mette en causerie ; flagorneur, abbé de cour s'il en fut, affectant une certaine franchise qui n'est rien moins que franche.

Galant (en propos du moins) auprès des femmes, aimant le monde et à préchailler à droite et à gauche.

L'abbé est en un mot un homme à double face, l'avenir dira si je me suis trompé. Il est aumônier général de la flotte, après avoir bien crié contre Louis-Napoléon.

La Princesse Mathilde est la dupe de ce rusé prêtre.

10 SEPTEMBRE.

Hier matin j'ai trouvé M. de Cavour chez Morny et nous sommes restés deux heures à parler du 2 décembre, ou plutôt à écouter Morny.

Il nous a révélé certains faits que je crois bons à consigner.

« Déjà sous la Constituante il avait été question d'un « coup d'Etat, et Morny, Thiers et Changarnier avaient « eu plusieurs conférences à ce sujet. Thiers et Chan- « garnier tombaient d'accord qu'il fallait renvoyer la « *Constituante,* mais Thiers au milieu des arrestations « indispensables ne voulait comprendre ni celle de Ca- « vaignac, ni celle de Lamoricière, dont il regardait « l'exécution comme dangereuse à cause de leur popu- « larité.

« Changarnier au contraire déclarait ces arrestations « nécessaires et disait : « *je me fiche pas mal de ces deux* « *hommes, je me sens assez fort pour les arrêter.* »

« Chaque partie voulait le coup d'Etat à son profit, « Changarnier le voulait au sien.

« Quelques heures avant l'exécution du coup d'Etat, « Morny se trouvait à l'Opéra Comique à côté de Ca- « vaignac, et dans la soirée, Mme Liadières lui fit signe

« de venir la trouver dans sa loge où quelques députés « orléanistes qui s'y trouvaient également lui dirent :

« Eh bien, nous vous mettrons à Vincennes d'ici à « peu de jours ! . . . . .

« Maupas, préfet de police, manquait de fermeté et « d'assurance, pendant les troubles, sa préfecture que « gardait un bataillon de mille hommes fut attaquée par « quelques centaines d'insurgés et alors il demandait des « renforts. Morny lui répondit en le plaisantant et en « l'engageant à se défendre. Il envoyait aussi les nou- « velles les plus incroyables, comme celle-ci : *le Duc « de Bordeaux arrive avec le 6e de dragons.*

« Bref, Maupas est peut-être un fort bon chanteur « de romances, mais c'est un piètre ministre.

« Toutes les correspondances des chefs rouges arrêtées « à la poste, contenaient le même ordre aux démocrates « des départements :

« *Avancez le mouvement décrété pour 1852, emparez- « vous partout du pouvoir et mettez la main sur les « royalistes et les bonapartistes.*

« Aucun général n'était dans la confidence, et Morny « fut inquiet un moment de voir à la Chambre le 1er dé- « cembre le général Canrobert ainsi que Leflô causer « plus d'une heure à voix basse avec le questeur.

« Canrobert, malgré ses amitiés, marcha bien.

« Lorsque Morny vint au ministère à cinq heures « du matin, il recommanda de laisser dormir le ministre, « qui ne s'éveilla qu'à huit heures pour apprendre en « même temps son remplacement et le coup d'Etat.

« Changarnier, Thiers et Cavaignac ne voulaient pas « croire à la décision du Président qui est souvent hésitant « dans les petites choses, mais jamais dans les grandes. »

Il y a eu jeudi dernier chez la Princesse Mathilde une soirée pour le Président, nous n'étions qu'une quarantaine d'invités.

Les ministres s'y trouvaient avec leurs femmes. Mme Ducos, la femme du ministre de la Marine, a toutes les allures d'une ancienne femme entretenue; le ministre ne l'a épousée que récemment, il vivait depuis des années avec elle.

24 SEPTEMBRE.

La danseuse Cerito avait fait vœu, si elle était réengagée à l'Opéra de Paris d'offrir un calice d'argent à la chapelle de la Vierge de l'église de N. D. de Lorette. Véron et Romieu lui ont facilité ce réengagement qui vient d'être signé pour deux ans.

Cerito alors a voulu donner son calice, et Romieu s'est chargé de le faire agréer par le curé.

L'affaire est conclue, la Direction des beaux-arts s'est faite l'ambassadrice d'une danseuse.

Nos messieurs du jour tripotent beaucoup sur les chemins de fer; les directeurs sèment les actions pour récolter *les lignes;* en plein Café de Paris, on sollicite cinquante, cent ou cent cinquante actions, quelquefois plus, et des gens bien placés ne rougissent pas de recevoir une aumône de trois à quatre mille francs.

12 OCTOBRE.

Le voyage du Président à travers les provinces méridionales de la France touche à son terme. Toujours et partout le même enthousiasme, les mêmes acclamations.

Le peuple veut l'Empire, les populations naguère les plus hostiles proclament Napoléon III.

Les journaux ne donnent qu'une faible idée de l'entraînement général, à Marseille comme à Toulon, à Toulon comme à Bordeaux, les mêmes cris, les mêmes vœux se font entendre.

A Bordeaux, le Prince a prononcé un admirable discours, ferme, clair et concis, qui est en ce moment applaudi par tous les gens de cœur, par tous les esprits impartiaux.

« *Tant que la France est en paix, l'Europe est* « *tranquille.* »

« *L'Empire c'est la paix!* » . . etc., etc.

Samedi, le Prince rentre à Paris, qui lui prépare une magnifique réception; il ira aux Tuileries où les membres de sa famille l'attendront.

Le Conseil d'Etat prépare un sénatus-consulte pour déclarer l'Empire. Ce sénatus sera adopté par le Sénat, puis présenté à Louis-Napoléon, qui déclarera vouloir recourir au suffrage universel.

L'Empire est fait.

Les orléanistes et les légitimistes les plus avancés sont furieux et se répandent en invectives.

Le Sénat voudrait se rendre important en différant la proclamation.

Ce malheureux Sénat si mal composé, voudrait être quelque chose, un corps influent, une noblesse, une aristocratie.

Le Prince aura bien des choses et un assez grand nombre d'hommes à réformer et il devra commencer par son entourage.

Les officiers d'ordonnance font de la *Régence;* ils conduisent des filles à Fontainebleau lorsqu'ils y vont chasser, puis des petites orgies connues de toute la ville.

Les chasses impériales sont organisées; trente personnes ont été désignées pour *recevoir le bouton,* c'est-à-dire le droit de porter l'habit de chasse aux couleurs du Prince. Ils seront les invités-nés et composeront la cour intime.

MM. de Toulongeon et Edgard Ney, officiers d'ordonnance chargés d'organiser les chasses et de présenter la liste des personnes à qui le *bouton* devait être envoyé, y ont fait admettre M. Justeau, sous-préfet de Fontainebleau, ancien coulissier de la Bourse, petit et ridicule mauvais sujet de mauvais ton, de mauvaises façons, appartenant à une famille de boursiers; M. Vidil de *Carabas,* ridicule de l'époque qui est arrivé au poste de secrétaire d'ambassade par une boutique de marchand de gants.

Voilà comment les officiers du Prince l'entourent. Ils ont horreur des gens de bonne compagnie, ou bien, lorsqu'ils les laissent approcher, ce sont des Belmont, qui a sali son existence dans tous les tripots et dans tous les bordels et qui était entretenu par Mme de Lauriston,

De Gouy, bon garçon, mais bête comme une oie, dont on voudrait faire les Montmorency de l'époque.

Il est malheureux de voir le Prince ainsi entouré.

16 OCTOBRE.

Temps magnifique, la garde nationale et l'armée sont sous les armes, la population entière encombre les boulevards par lesquels doit passer le cortége du Prince.

Les corporations ouvrières, les associations avec leurs bannières sont mêlés aux troupes. Des arcs de triomphe sont dressés.

A deux heures le Prince arrivera, le canon tonnera, les cloches sonneront à toute volée, jamais plus belle réception n'aura été faite à un souverain. Je vais revêtir mon uniforme pour aller à la gare du chemin de fer d'Orléans représenter le Musée à la réception du Président.

Nieuwerkerke comme colonel d'état-major est à la tête de la garde nationale.

Je voudrais être à demain et que cette journée soit terminée ! J'ai toujours une sorte de crainte des grands rassemblements populaires à Paris.

A demain les détails.

Les arcs portent : « *à Louis-Napoléon Empereur.* » Et hier soir les colporteurs vendaient sur toute la ligne des boulevards des médailles de Napoléon III, Empereur.

Le nombre des étrangers présents à Paris est immense.

Ave Cesar.

3 heures.

Je reviens de la gare, où le Prince a été reçu par les sénateurs, les députés, les conseillers d'Etat, les diplomates et toutes les Cours de justice au cri de *Vive l'Empereur.*

Il parcourt en ce moment la ligne des boulevards et il entrera aux Tuileries vers quatre heures, le canon tonne de minute en minute.

23 OCTOBRE.

Hier je suis allé au Théâtre Français, le Prince Louis-Napoléon assistait en grande loge à la représentation de *Cinna.*

Son arrivée a été saluée dans la rue Saint-Honoré et dans la rue de Richelieu par des cris de *Vive l'Empereur,* que poussait une foule des plus compacte.

A son entrée dans la salle, le Prince a été salué des mêmes cris par toute l'assistance debout et la tête découverte.

Les idées clémentes d'Auguste étaient applaudies par le Prince, la représentation était superbe, les femmes étaient en grandes toilettes. Je me trouvais à côté de Mme Drouin de l'Huys avec laquelle j'ai beaucoup causé de tout l'extraordinaire de la soirée.

Cinna a été bien joué par Beauvalet, *Emilie* l'a été merveilleusement par Rachel.

Après la tragédie, Rachel a récité une pièce en vers à l'adresse du Prince, de Arsène Houssaye directeur des Français.

Ce même Houssaye affichait sur les murs de Paris, en 1848, qu'il avait le premier forcé les portes du Palais législatif et proclamé la République démocratique. Aujourd'hui il acclame l'Empire, il blasonne son théâtre à l'écusson impérial et fait réciter ses vers par Rachel qui chantait, il y a trois ans, sur le même théâtre, le chant de la *Marseillaise* avec accompagnement des vociférations sociales.

Tout cela a son côté plaisant, mais tout cela aussi a son côté bien triste. Les hommes prêts à tout surnagent toujours; les platitudes sont comme des bouées de sauvetage; on vantera le dévouement de Houssaye, etc., etc.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, Hugo devenait roi, on les entendrait se vanter de leurs sentiments *Hugotistes.*

30 OCTOBRE.

Avant-hier à l'Opéra grande représentation, à laquelle assistait le Président; grande ovation, cantate, acclamations comme aux Français.

Abd-el-Kader était dans une loge des premières l'objet de la curiosité générale, ce que voyant, Gudin, le peintre de la marine, désireux comme toujours de se donner en spectacle, est venu embrasser l'ex-émir.

Le public le plus bienveillant a été affligé de voir en grande loge et couverte de diamants Mme Howard, la maîtresse du Président, cela fait mauvais effet.

Le prince Jérôme avait sa maîtresse dans sa loge.

Nous sommes un peu trop au fait de tout ce bagage de maîtresses, ceci n'est plus de notre temps.

Edgard Ney a une maîtresse danseuse à l'Opéra, sœur de Marquette, maîtresse de Roqueplan. Cette sauteuse s'est mis en tête de peindre; Dieu sait quelle peinture elle fait! Aussitôt Romieu lui fait une commande d'un tableau; comme ladite Marquette est incapable de l'entreprendre, elle donne quelques cents francs à un rapin qui l'exécute.

Muller, le peintre, exprime à Marquette son étonnement de la faveur imméritée qui lui échoit lorsque de véritables artistes meurent de faim.

La cabotine se fâche, jure de se venger, et Muller sera forcé de composer avec elle, de faire acte de soumission!

L'entourage du Président est détestable.

Le colonel marquis Bouffey de Montauban est mort, disent les journaux.

Ce colonel de la suite du Prince, compagnon de ses expéditions et imposé à sa fortune présente par son infortune passée, était tout simplement le fils d'un perruquier de Montauban, nommé Bouffey. Il avait servi dans les Amériques méridionales, et il était marquis comme Lavalette, qui ainsi que je l'ai déjà dit, l'est autant que mon portier.

DIMANCHE 31 OCTOBRE.

Le public s'entretient beaucoup de complots dans l'armée; les badauds disent que les régiments qui tiennent garnison à Fontainebleau devaient enlever le Président et proclamer les d'Orléans, etc., etc.

Voici je crois ce qu'il y a de vrai. On aurait découvert un complot communiste, ourdi entre quelques sous-officiers et soldats du 43e de ligne. Au moment de la rentrée du Prince à Paris, ces énergumènes devaient tirer sur lui. L'affaire a été éventée et déjouée, les comploteurs sont, je crois, en route pour Cayenne.

JEUDI 5 NOVEMBRE.

Le Sénat s'est assemblé hier, le message du Prince a été très bien accueilli, mais neuf bureaux sur dix ne veulent pas que la lignée de Jérôme soit acceptée comme lignée impériale dans les éventualités de l'avenir.

L'opinion publique est d'accord avec les neuf bureaux du Sénat. Jérôme est méprisé par tout le monde, ainsi que son fils, tous deux ont perdu, ont gâché par leur conduite et leurs intrigues une magnifique position. On les supporte aujourd'hui, mais on ne les admet pas.

Hier je causais avec un homme politique du règne de Louis-Philippe, et voici l'anecdote que je tiens de lui:

Pendant les journées de juillet 1830, Louis-Philippe qui avait Dupin dans son cabinet, reçut une lettre de

Charles X, par laquelle ce malheureux monarque lui demandait d'accepter la lieutenance générale du royaume et la tutelle du duc de Bordeaux.

Louis-Philippe montra la lettre à Dupin, il plaignit le monarque fugitif, il parla de la reconnaissance qu'il lui devait, et parut disposé à accepter le rôle qui lui était proposé.

Dupin avec son cœur, sa conscience de procureur et sa fronde bourgeoise se récria :

« Il est trop tard, permettez-moi de vous le dire, « Prince, pour accepter l'abdication du roi en faveur de « Monseigneur le duc de Bordeaux, le *peuple* ne veut « plus de la branche aînée. »

Louis-Philippe répliqua :

« Mais enfin, je ne peux pas trahir les intérêts de « mon parent, je ne peux pas profiter de ses dépouilles. »

Dupin commença un plaidoyer en trois points pour démontrer les nécessités de la situation. La bourgeoisie tout entière, étroite et vaniteuse, parlait par sa bouche.

Louis-Philippe se rendit, mais son cœur était tellement déchiré qu'il pria Dupin d'écrire la réponse qu'attendait l'aide de camp de Charles X.

Dupin écrivit, puis Louis-Philippe reprit :

« Mon cher Dupin, je suis un bon père de famille « et j'ai l'habitude de ne rien faire sans consulter ma « femme, je vais lui montrer votre lettre. »

La lettre fut donc emportée. Au bout de vingt minutes, Louis-Philippe revint et prenant une enveloppe et de la cire :

« Ma femme désolée a longtemps combattu avant « de se décider à l'envoi de cette lettre, mon cher

DIMANCHE 31 OCTOBRE.

Le public s'entretient beaucoup de complots dans l'armée; les badauds disent que les régiments qui tiennent garnison à Fontainebleau devaient enlever le Président et proclamer les d'Orléans, etc., etc.

Voici je crois ce qu'il y a de vrai. On aurait découvert un complot communiste, ourdi entre quelques sous-officiers et soldats du 43e de ligne. Au moment de la rentrée du Prince à Paris, ces énergumènes devaient tirer sur lui. L'affaire a été éventée et déjouée, les comploteurs sont, je crois, en route pour Cayenne.

JEUDI 5 NOVEMBRE.

Le Sénat s'est assemblé hier, le message du Prince a été très bien accueilli, mais neuf bureaux sur dix ne veulent pas que la lignée de Jérôme soit acceptée comme lignée impériale dans les éventualités de l'avenir.

L'opinion publique est d'accord avec les neuf bureaux du Sénat. Jérôme est méprisé par tout le monde, ainsi que son fils, tous deux ont perdu, ont gâché par leur conduite et leurs intrigues une magnifique position. On les supporte aujourd'hui, mais on ne les admet pas.

Hier je causais avec un homme politique du règne de Louis-Philippe, et voici l'anecdote que je tiens de lui:

Pendant les journées de juillet 1830, Louis-Philippe qui avait Dupin dans son cabinet, reçut une lettre de

Charles X, par laquelle ce malheureux monarque lui demandait d'accepter la lieutenance générale du royaume et la tutelle du duc de Bordeaux.

Louis-Philippe montra la lettre à Dupin, il plaignit le monarque fugitif, il parla de la reconnaissance qu'il lui devait, et parut disposé à accepter le rôle qui lui était proposé.

Dupin avec son cœur, sa conscience de procureur et sa fronde bourgeoise se récria :

« Il est trop tard, permettez-moi de vous le dire, « Prince, pour accepter l'abdication du roi en faveur de « Monseigneur le duc de Bordeaux, le *peuple* ne veut « plus de la branche aînée. »

Louis-Philippe répliqua :

« Mais enfin, je ne peux pas trahir les intérêts de « mon parent, je ne peux pas profiter de ses dépouilles. »

Dupin commença un plaidoyer en trois points pour démontrer les nécessités de la situation. La bourgeoisie tout entière, étroite et vaniteuse, parlait par sa bouche.

Louis-Philippe se rendit, mais son cœur était tellement déchiré qu'il pria Dupin d'écrire la réponse qu'attendait l'aide de camp de Charles X.

Dupin écrivit, puis Louis-Philippe reprit :

« Mon cher Dupin, je suis un bon père de famille « et j'ai l'habitude de ne rien faire sans consulter ma « femme, je vais lui montrer votre lettre. »

La lettre fut donc emportée. Au bout de vingt minutes, Louis-Philippe revint et prenant une enveloppe et de la cire :

« Ma femme désolée a longtemps combattu avant « de se décider à l'envoi de cette lettre, mon cher

« Dupin, mais les raisons que vous m'avez fait valoir « l'ont amenée à la résignation, je fais donc partir mon « refus. »

Une larme mouillait les yeux du duc d'Orléans, il remit la lettre à l'aide de camp du roi, et resta plongé dans un silence de tristesse que Dupin respecta.

Cependant le lendemain, Charles X annonçait la lieutenance générale du duc d'Orléans!

Berryer donnait un an plus tard à Dupin le mot de l'énigme.

Louis-Philippe avait joué la comédie, la lettre de Dupin n'était pas partie, mais à sa place une acceptation respectueuse de la lieutenance générale.

Il trompait ainsi tout le monde, et rampait jusqu'au trône où il arrivait par la fourberie.

Louis-Philippe a reçu sa punition, il a été chassé comme un laquais, il a vu ses fils inutiles et plats autour de lui.

Le duc de Montpensier le contraignant d'accord avec la duchesse d'Orléans à une abdication.

Le duc d'Aumale et le prince de Joinville écrivant d'Alger pour reconnaître la République qui chassa leur père.

Le duc de Nemours fuyant laisse sa jeune femme abandonnée dans les Tuileries.

Les dix-huit ans du règne de Louis-Philippe ont corrompu la France jusqu'à la moëlle.

Pour ce roi, la Chambre des députés était toute la France. Il fallait gagner la majorité, le reste n'était rien

Romieu, préfet de la Dordogne, venait vainement à Paris en 1847 pour parler à Duchâtel du progrès des associations communistes.

Duchâtel lui riait au nez en lui disant: « occupez-vous des élections, les communistes sont un épouvantail pour les enfants. »

Jayr, ministre et tout récemment préfet du Rhône, voulait aussi donner l'éveil sur les communistes, on le plaisantait et on ne le laissait pas parler.

La question était entre Thiers et Guizot.

SAMEDI 6 NOVEMBRE.

Des Altesses impériales vont être nommées:

La Princesse Mathilde avec dotation;

Les Princes et la Princesse Murat, moins leur fille Mme de Chassiron, mariée avant le 2 décembre;

Jérôme et son fils.

Le Sénat écoute aujourd'hui le rapport de sa commission.

Je dîne ce soir chez la Princesse Mathilde, Abd-el-Kader y viendra vers neuf heures.

DIMANCHE 7 NOVEMBRE.

J'ai vu hier Abd-el-Kader, et l'impression qu'il m'a fait éprouver lui a été entièrement favorable.

« Dupin, mais les raisons que vous m'avez fait valoi
« l'ont amenée à la résignation, je fais donc partir moi
« refus. »

Une larme mouillait les yeux du duc d'Orléans, i
remit la lettre à l'aide de camp du roi, et resta plong
dans un silence de tristesse que Dupin respecta.

Cependant le lendemain, Charles X annonçait l
lieutenance générale du duc d'Orléans!

Berryer donnait un an plus tard à Dupin le mot
de l'énigme.

Louis-Philippe avait joué la comédie, la lettre de
Dupin n'était pas partie, mais à sa place une acceptation
respectueuse de la lieutenance générale.

Il trompait ainsi tout le monde, et rampait jusqu'au
trône où il arrivait par la fourberie.

Louis-Philippe a reçu sa punition, il a été chassé
comme un laquais, il a vu ses fils inutiles et plats autour
de lui.

Le duc de Montpensier le contraignant d'accord
avec la duchesse d'Orléans à une abdication.

Le duc d'Aumale et le prince de Joinville écrivant
d'Alger pour reconnaître la République qui chassa leur
père.

Le duc de Nemours fuyant laisse sa jeune femme
abandonnée dans les Tuileries.

Les dix-huit ans du règne de Louis-Philippe ont
corrompu la France jusqu'à la moëlle.

Pour ce roi, la Chambre des députés était toute la
France. Il fallait gagner la majorité, le reste n'était rien

Romieu, préfet de la Dordogne, venait vainement à Paris en 1847 pour parler à Duchâtel du progrès des associations communistes.

Duchâtel lui riait au nez en lui disant: « occupez-vous des élections, les communistes sont un épouvantail pour les enfants. »

Jayr, ministre et tout récemment préfet du Rhône, voulait aussi donner l'éveil sur les communistes, on le plaisantait et on ne le laissait pas parler.

La question était entre Thiers et Guizot.

SAMEDI 6 NOVEMBRE.

Des Altesses impériales vont être nommées:

La Princesse Mathilde avec dotation;

Les Princes et la Princesse Murat, moins leur fille Mme de Chassiron, mariée avant le 2 décembre;

Jérôme et son fils.

Le Sénat écoute aujourd'hui le rapport de sa commission.

Je dîne ce soir chez la Princesse Mathilde, Abd-el-Kader y viendra vers neuf heures.

DIMANCHE 7 NOVEMBRE.

J'ai vu hier Abd-el-Kader, et l'impression qu'il m'a fait éprouver lui a été entièrement favorable.

Il a les manières et les façons d'agir et de parler d'un homme habitué à l'autorité et d'un grand seigneur; malgré la prononciation gutturale arabe, son organe est assez doux. Ses yeux sont également doux et mélancoliques, mais parfois leur regard a quelque chose de sévère, de dur et de profond que je ne saurais définir.

Il affecte, je crois, de ne pas entendre la langue française, et les phrases qui lui sont adressées le laissent impassible jusqu'à ce que l'interprète les ait traduites. Cet homme est maître de ses impressions à un point inimaginable.

Il est fort instruit des choses de sa race, de son histoire, de sa littérature, et pendant sa prison il a été vu étudiant l'algèbre.

Je ne sais pourquoi je me figure qu'il agrandit en ce moment les horizons de son ambition.

L'Afrique n'est plus un théâtre pour lui; le contact de l'Europe, ce qu'il a appris de la politique du monde et de l'Empire turc pendant sa longue captivité, le peu d'estime qu'il doit accorder à un commandeur des croyants qui ne prend part à aucune des guerres saintes soutenues par les Arabes contre les chrétiens, lui font rêver, j'en ai le pressentiment, le rôle de régénérateur des enfants du Prophète. Il prétend descendre du Prophète, il garde avec grand soin sa généalogie et pour son peuple il est un saint personnage.

Les deux Arabes qui l'accompagnent, dont l'un est un de ses anciens colonels, le traitent avec un profond respect; ils ne s'asseyent jamais devant lui, et leurs regards sont constamment attachés sur sa personne.

La figure d'Abd-el-Kader est belle, d'un brun clair et mat; ses yeux olive foncé sont magnifiques, sa barbe, ses cils et ses sourcils d'un noir d'ébène sont très épais.

Il ne porte point le costume habituel des Arabes, sa tête et son large front ne sont recouverts que par la fine étoffe de ses burnous blancs, disposés d'ailleurs de façon à lui donner l'apparence d'un personnage revêtu de longues robes.

Hier il était tout en blanc, ses pantoufles seules étaient vertes.

Il a causé avec beaucoup de monde, entre autres personnes avec l'abbé Coquereau et Isabey père. Lorsque l'abbé s'est approché, il s'est levé avec beaucoup de dignité, il lui a pris les mains et il lui a dit:

« J'ai toujours aimé les prêtres, quoique nous ne « professions pas la même religion, mais leur saint « caractère m'a trouvé en tout temps plein de respect « pour leur personne, car ce sont les hommes de Dieu. »

Abd-el-Kader est une des grandes figures de ce siècle, et l'histoire lui réserve une belle page.

Les présidents des commissions du Sénat ont été à St-Cloud, exprimer au Prince leur dévouement, mais aussi l'antipathie du pays pour la lignée de Jérôme.

Le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, leur orateur, a dit la vérité tout entière sur ce prince de Montfort et son fils. Comme il s'arrêtait, craignant de blesser le Prince, Louis-Napoléon lui a dit: « continuez, Monsieur le cardinal, j'aime à savoir la vérité. »

La vérité pouvait s'exprimer en peu de mots: Les deux Altesses impériales sont deux canailles.

LUNDI 8 NOVEMBRE.

Jérôme a donné sa démission de président du Sénat.

Le prince de Beauveau sort de chez moi, il m'a longuement parlé du vote du Sénat et de l'attitude des individus.

Jérôme tenait depuis longtemps les propos les plus vifs contre le Prince, disait que la politique de son neveu n'était pas la sienne, se récriant contre tout rapprochement des hautes classes et prédisant que Louis-Napoléon tomberait parce qu'il n'est pas l'homme qu'il faut.

Aujourd'hui, devant la répulsion du Sénat, il prétend qu'il va donner sa démission de toutes les places qu'il occupe, et qu'il ira s'asseoir sur le tombeau de l'empereur.

Cela veut dire : donnez-moi de l'argent.

Les ministres ont très fort soutenu la désignation de Jérôme dans le sénatus-consulte.

Fould seul s'est tu.

Vieillard a voté contre l'Empire.

L'archevêque de Paris regrette la radiation du mot république.

La Rochejaquelein, toujours intrigant, bonapartiste rue de Courcelles pour être sénateur, est légitimiste enragé au faubourg St-Germain chez la duchesse de Duras ; il y déclarait, il y a trois jours, que parmi les gens importants, il n'y avait plus que lui de légitimiste.

Falloux est un traître, Berryer aussi, Pastoret un niais, etc., etc. Sosthènes de La Rochefoucauld croit également être le seul légitimiste d'une haute capacité.

La Rochejaquelein prêtera à l'Empire tous les serments que l'on voudra, si on le nomme sénateur ou ambassadeur.

VENDREDI 19 NOVEMBRE.

Le *Constitutionnel* est vendu à la société Mirès, qui exploite déjà le *Pays*. La lutte était devenue impossible à Véron devant la volonté bien arrêtée de lui faire la guerre, prise par le ministère.

On soutenait le *Pays* dans sa baisse de prix et l'on s'apprêtait à baisser encore. Chaque abonnement se résolvait par une perte.

Véron a pris le *Constitutionnel* avec 3000 abonnés, il le laisse avec 45,000 abonnés et des annonces qui produisent annuellement 500,000 francs.

Véron était associé à Morny pour l'exploitation du *Constitutionnel,* chacun d'eux reçoit 500,000 francs, plus le prix des actions qu'il possède, le prix de chaque action est fixé à 4000 francs; Véron en a trente.

Le gouvernement veut absorber la presse, mais j'ignore jusqu'à quel point il a raison de se fier à Mirès, véritable intrigant qui a une très équivoque réputation.

Mirès a gagné six millions depuis un an à la Bourse.

La Guéronnière prend le *Constitutionnel.*

Granier de Cassagnac dirigera le *Pays.*

Dimanche prochain nous sommes convoqués pour voter sur l'Empire.

Les partis se remuent, les orléanistes ne sont pas les derniers, et presque tous les boursiers sont orléanistes.

On procède en ce moment à la Bourse par des baisses pour agir sur le crédit public.

La duchesse d'Orléans est toujours à la tête des intrigues orléanistes. Une de ses intermédiaires les plus acharnées est la duchesse d'Elchingen, qui se montre d'une violence inouïe et remue ciel et terre pour sa princesse.

J'ai su ces jours-ci par une personne plus qu'à même de la connaître, la conduite de la duchesse d'Orléans en février 1848.

Lorsqu'elle se rendit à la Chambre, elle ne faisait qu'exécuter le plan arrêté par elle à l'insu de sa famille, avec les Thiers et autres amateurs de la Régence, dont ils comptaient exploiter les difficultés.

Louis-Philippe avait donné rendez-vous à la princesse à St-Cloud. Le duc de Nemours ignorait la résolution de la duchesse, qui couronnait par ce tableau final sa conspiration de famille. Elle espérait ainsi rester seule en France avec le comte de Paris et faire revivre les temps d'Anne d'Autriche et de Catherine de Médicis.

C'était le *vol à la réforme,* organisé par tous les brouillons qui se plaignent aujourd'hui d'avoir été déçus dans leurs espérances.

Je suis très occupé de l'arrangement du musée des souverains français, que j'espère livrer au public dans les premiers jours de décembre.

Le droit de porter l'habit de chasse du Prince soulève déjà des jalousies, excite des prétentions.

Le Prince est mal entouré et l'habit donné à un tas de faquins comme Vidil et le petit Juteau, voilà

maintenant que Baroche le demande pour son fils, sorte de petit têtard qui ne deviendra même jamais crapaud.

Lebœuf, député, le demande aussi pour son fils; tous les *moutards* des cuistres parvenus veulent être grands seigneurs.

Il y a à vendre, en ce moment, chez un armurier, amateur de curiosités, demeurant quai Conti, une lettre de Bonaparte à Barras, datée de l'Italie. Le futur empereur se plaint de Joséphine, qui préfère rester à Paris avec ses amants, au devoir qui l'appellerait près de lui.

Le général se plaint beaucoup des femmes, dit qu'il a besoin de calme et de repos, et voudrait obtenir un congé de deux ans.

Le Président va être prévenu de l'existence de cette ettre qu'il doit faire disparaître.

JEUDI 25 NOVEMBRE.

La majorité déjà connue sur le vote de l'Empire est énorme. L'Empire est fait, les ambitions sont en campagne pour obtenir les places de cour.

Mardi il y avait grande soirée chez la Princesse Mathilde, qui inaugurait son nouvel hôtel (celui de la reine d'Espagne), rue de Courcelles 24.

Le Prince Louis-Napoléon s'y trouvait, il s'y est montré gai et fort aimable et il m'a remercié du dessin que je lui ai fait pour ses *menus*.

Après le dîner, il a donné l'exemple de fumer dans une immense pièce de marbre, arrangée en jardin d'hiver.

La Princesse lui a présenté mon frère Victor, qui sollicite d'entrer dans sa maison.

La marquise de Lagrange (M[lle] Caumont) a poursuivi le Prince de ses obsessions; elle voudrait pour son mari qui est sénateur, la dotation. Il y a des gens insatiables!

M[lle] de Montijo, jeune blonde espagnole de la plus grande naissance, est depuis le voyage de Fontainebleau le but des attentions du Prince.

Qu'en dira mon frère Louis qui a été l'amant de sa mère et qui est resté son ami?

La jeune fille est très agréable, elle ne manque pas d'esprit, qu'elle a fort avenant, mais elle ne sera jamais entraînée ni par le cœur, ni par les sens, car elle a une ferme raison.

Billaut a dit en confidence à la Princesse Mathilde qu'un sénatus-consulte allait lui reconnaître le titre d'Altesse impériale sous le nom de Mathilde Bonaparte, avec une dotation de 500,000 francs.

Elle aura une maison dont la baronne de Talleyrand sera, je le crois, grande-maîtresse.

On dit que Napoléon, le fils de Jérôme, sera reconnu prince héritier.

Je considère cette reconnaissance comme un malheur. Ce prince, lié politiquement avec Girardin, ennemi de son cousin, mauvais débauché sans cœur et sans vergogne, ne ralliera personne.

Il ne faut pas faire de testament en faveur de pareilles gens!

Le mois prochain nous serons en plein Empire.

La Rochejaquelein était mardi au nombre des courtisans du nouvel empereur; il veut être ou sénateur ou ambassadeur.

C'est un homme sans considération, ambitieux vulgaire, lourd bavard, qui a fait toujours du mal au parti qui avait le malheur de le compter parmi ses adhérents. Il se croit très important, et il n'est que très gros.

Lagrange voudrait obtenir l'ambassade de Rome. Cet homme qui sait nager dans toutes les eaux, sollicite toujours et marche ainsi en avant.

Il était autrefois, sous la Restauration, l'*humble* solliciteur de Courchamp, l'auteur des mémoires de Mme de Créquy (j'ai ses lettres de sollicitations).

Sous Louis-Philippe, il frappait à toutes les portes. Aujourd'hui, il rampe sous tous les pieds.

Ces gens-là sont nés valets.

Les orléanistes disent que la proclamation de l'Empire est le commencement de la fin. Les d'Orléans ont fait bien du mal à la France, ils en ont été les Juifs. Pour un denier ils ont vendu leur parent et ils ont volé son trône; puis ils ont en dix-huit ans corrompu la nation.

Tout se vendait, chaque homme avait son tarif, depuis le ministre jusqu'au commis.

JEUDI 2 DÉCEMBRE.

Le canon tonne, l'empereur entre dans Paris, élu par *7,824,189 oui* contre *253,145 non.*

La Princesse lui a présenté mon frère Victor, qui sollicite d'entrer dans sa maison.

La marquise de Lagrange (Mlle Caumont) a poursuivi le Prince de ses obsessions; elle voudrait pour son mari qui est sénateur, la dotation. Il y a des gens insatiables!

Mlle de Montijo, jeune blonde espagnole de la plus grande naissance, est depuis le voyage de Fontainebleau le but des attentions du Prince.

Qu'en dira mon frère Louis qui a été l'amant de sa mère et qui est resté son ami?

La jeune fille est très agréable, elle ne manque pas d'esprit, qu'elle a fort avenant, mais elle ne sera jamais entraînée ni par le cœur, ni par les sens, car elle a une ferme raison.

Billaut a dit en confidence à la Princesse Mathilde qu'un sénatus-consulte allait lui reconnaître le titre d'Altesse impériale sous le nom de Mathilde Bonaparte, avec une dotation de 500,000 francs.

Elle aura une maison dont la baronne de Talleyrand sera, je le crois, grande-maîtresse.

On dit que Napoléon, le fils de Jérôme, sera reconnu prince héritier.

Je considère cette reconnaissance comme un malheur. Ce prince, lié politiquement avec Girardin, ennemi de son cousin, mauvais débauché sans cœur et sans vergogne, ne ralliera personne.

Il ne faut pas faire de testament en faveur de pareilles gens!

Le mois prochain nous serons en plein Empire.

La Rochejaquelein était mardi au nombre des courtisans du nouvel empereur; il veut être ou sénateur ou ambassadeur.

C'est un homme sans considération, ambitieux vulgaire, lourd bavard, qui a fait toujours du mal au parti qui avait le malheur de le compter parmi ses adhérents. Il se croit très important, et il n'est que très gros.

Lagrange voudrait obtenir l'ambassade de Rome. Cet homme qui sait nager dans toutes les eaux, sollicite toujours et marche ainsi en avant.

Il était autrefois, sous la Restauration, l'*humble* solliciteur de Courchamp, l'auteur des mémoires de Mme de Créquy (j'ai ses lettres de sollicitations).

Sous Louis-Philippe, il frappait à toutes les portes. Aujourd'hui, il rampe sous tous les pieds.

Ces gens-là sont nés valets.

Les orléanistes disent que la proclamation de l'Empire est le commencement de la fin. Les d'Orléans ont fait bien du mal à la France, ils en ont été les Juifs. Pour un denier ils ont vendu leur parent et ils ont volé son trône; puis ils ont en dix-huit ans corrompu la nation.

Tout se vendait, chaque homme avait son tarif, depuis le ministre jusqu'au commis.

JEUDI 2 DÉCEMBRE.

Le canon tonne, l'empereur entre dans Paris, élu par *7,824,189 oui* contre *253,145 non.*

Il revient habiter aux Tuileries.

Hier à la Chambre, un *plat ventre*, M. Mercier. réclamait la parole que Billaut ne se pressait pas de lui accorder, alors il s'écrie :

« Je ne suis pas de l'opposition, vous devez m'écouter. »

On l'écoute.

Je demande, ajoute-t-il, que le droit de dictature soit réservé à l'empereur lorsqu'il le jugera convenable.

On rit.

Pauvres gens, l'empereur n'a pas besoin de vous pour prendre cette permission.

Ben-Ayet a transporté en France ses trente millions de fortune. Il a reçu des lettres de naturalisation, et je tiens de Lesseps qu'il a voté pour l'Empire.

Les altesses impériales, les princes, les grands dignitaires vont abonder.

La Cour se forme, c'est à qui endossera l'habit brodé.

La France n'a jamais été républicaine, car elle est le royaume de la vanité.

Il faut voir nos nouveaux seigneurs, les Baroche, les Maupas, les Persigny, quel air aristocratique, quelle affectation de morgue, et leurs femmes! et Mme Ducos, mariée seulement depuis deux ans, qui étale autour d'elle des enfants de cinq ans.

Maupas a l'encolure d'un bel avoué chantant.

Persigny cherche ses aïeux parmi les dauphins du Viennois!

Les petits seigneurs sont ceux qui ont ou qui sollicitent le bouton de chasse. Magnan le demande pour un

sien fils né d'un commerce adultérin qui a nom baron Lambert, autrement dit le beau Lambert, sous-préfet de Sceaux!

Heureusement je crois l'empereur plus fort et plus raisonnable que son entourage. Il doit rire de toutes ces puériles vanités lorsqu'il contemple cette bourgeoisie qui a si longtemps glosé sur la morgue de l'aristocratie.

Les *Jourdains* abondent, mais où trouverons-nous un Molière?

La Cour de la Princesse Mathilde va se former, les rivalités naissent déjà. Mme Desprès voudrait fort devenir grande dame....

Nous verrons.

VENDREDI 3 DÉCEMBRE.

Hier soir, grande réception au château, grand dîner, etc., etc.

L'empereur a dit à la Princesse Mathilde:

« Ma chère Mathilde, jusqu'à ce qu'il y ait une « impératrice, vous êtes la première ici et vous prendrez « toujours ma droite. »

Y aura-t-il une impératrice?....

Miss Hariette Howard se vante qu'elle saura empêcher l'empereur de se marier.

Jérôme a dit à la baronne de Talleyrand, qui désire un prochain mariage pour assurer la lignée:

« Mais, chère baronne, ce mariage nuirait aux droits « de mon fils. »

Je tiens le propos de la baronne de Talleyrand a
laquelle j'ai passé la soirée hier.

C'est une faute, je crois, d'avoir reçu en gr
Jérôme et son fils et de déclarer le fils héritier, de
faire, comme on dit qu'il le sera, lieutenant de l'emper
en Algérie.

Ce Napoléon-là est un libertin sans cœur, qui a été
pulsé de l'Hôtel des Invalides qu'il transformait en bor

MERCREDI 7 DÉCEMBRE.

En 1835, le roi Louis-Philippe étant à Neuilly, s'
procha d'une fenêtre pour examiner l'état du ciel.
devait faire une promenade le lendemain. Il appela
prince de Joinville et lui dit :

« Joinville, toi qui en ta qualité de marin dois sav
« calculer le beau et le mauvais temps, quelle journ
« nous présages-tu pour demain ? »

Deux ou trois familiers du château s'empressèr
de dire : Il fera le temps que souhaitera Votre Maje

« Il est vrai, reprit le roi, que tout me réussit,
« je pourrais comme Mazarin qui n'aimait et n'accueill
« que les gens *hurousse* (heureux) dire que tout ce
« m'arrive est *hurousse.* »

M. Beyssière, pair de France, était présent à ce
conversation.

Quelque temps après eut lieu l'attentat Fieschi;
pairs, les députés, les magistrats, les fonctionnaires
hâtèrent de venir au château témoigner de leur dévo
ment et de la profonde horreur que ce crime le
inspirait.

La reine pleurait, les princes et les princesses étaient plongés dans une morne tristesse, et le roi, la figure altérée, laissait librement couler quelques larmes de ses yeux.

La machine Fieschi avait tué un maréchal de France, un général et plusieurs citoyens; le roi lui-même avait eu son chapeau atteint par une balle.

Cette réception était donc profondément triste et l'émotion avait gagné tous les visiteurs, parmi lesquels se trouvait M. Beyssière.

Louis-Philippe, lorsqu'il passa devant lui, se pencha vers son oreille et laissant un moment son masque de tristesse et ses larmes:

« Cela est encore *hurousse,* lui murmura-t-il. »

Puis M. Beyssière ayant continué sa marche, les larmes coulèrent de nouveau.

(Cette anecdote a été racontée par M. Beyssière.)

Puisque je suis en train de bavardages, je rapporterai encore ceci:

Romieu, me parlant de Deutz, le dénonciateur de Mme la duchesse de Berry, me disait tenir de M. de Montalivet, que lorsque ce juif s'était présenté devant lui la première fois, il avait entamé la négociation par le discours suivant:

Monsieur le ministre, vous cherchez Mme la duchesse de Berry, et seul je puis vous la livrer. Je dois vous paraître un vil espion; vous devez me regarder avec mépris; mais cependant je ne me suis décidé à cette trahison que par amour pour mon pays, pour lui éviter les déchirements d'une longue guerre civile, les horreurs qui en sont la suite. Mon nom, je le sais, sera en exé-

cration, je serai mis au banc des criminels honteux, à ma mort même, on jettera de la boue sur mon tombeau; à partir d'aujourd'hui, je suis un paria, un lépreux honni par tous. Je ne puis me faire supporter qu'à force d'argent, et je demande *cinq cent mille francs*, non comme prix d'une trahison, mais pour pouvoir fuir un pays que je sauve.

Le marché fut conclu, et après la capture de la duchesse de Berry, Deutz reçut des mains de M. de Montalivet cinq cents billets de mille francs.

Le maréchal Bugeaud confiait à Romieu que de tout ce qu'il avait pu saisir dans les propos de la duchesse de Berry, il résultait pour lui la conviction que Deutz était le père de l'enfant dont la duchesse était grosse.

Je le pensais moi, de M. de Mesnard.

La duchesse de Berry répétait sans cesse en apprenant la trahison de Deutz: «lui!.... trahie par lui!... par Deutz!....»

Enfin le maréchal Bugeaud ne doutait pas des relations tendres qui avaient produit la grossesse de la duchesse, et de la paternité de Deutz.

Hier, en dînant avec Romieu au Café de Paris, nous causions des progrès que faisait la t . . . . . parmi les femmes, et loin de nous en étonner, nous les comprenions et nous les attribuions en grande partie à la grossièreté des hommes qui apportent en général peu de délicatesse dans leurs relations avec les femmes.

Parmi les actrices, la t.... fait de grands progrès. L'actrice Cico a été séduite, il y a huit jours, par Mlle Delacour, sœur d'un ancien directeur de je ne sais plus quel théâtre.

Mlle Delacour fait un héritage de dix mille francs dont elle touche le montant vendredi dernier, elle court chez Cico, se jette dans ses bras et sème sur son lit les dix billets de mille francs, etc., etc., etc.

JEUDI 8 DÉCEMBRE.

Il y a à Paris quelques légitimistes *quand même* qui recommencent leur manège de dix-huit ans. Ils se posent en *purs* et cherchent à se préserver de tout contact impur.

M. de La Ferté, gendre de M. Molé, et M. de La-Feronnais, tous deux liés avec Nieuwerkerke depuis nombre d'années, tous deux dans des relations intimes avec lui, lui ont écrit des lettres de rupture à propos de son adhésion au gouvernement actuel.

Ils veulent que chacun s'immobilise pour un prince qui, comme les vieux dieux égyptiens, veut être le symbole de l'immobilité, qui veut attendre et ne rien faire, qui abandonne le pays à sa destinée, jusqu'au jour où le pays tout entier viendra lui dire :

« Sire, les Tuileries vous attendent, votre lit est « fait, on le bassine. »

Monseigneur le duc de Bordeaux a perdu sa partie au mois de juin 1848. Il devait alors venir en France, tous les partis se seraient ralliés à lui, il a préféré attendre !.... les Stuart ont attendu aussi.... un seul, le prince Edouard, a tenté et il a failli réussir, il a laissé la réputation d'un prince....

Monseigneur le duc de Bordeaux est un très honnête homme, mais je crains qu'il ne soit pas un prince.

9

En 1848, il n'a pas écouté les conseils de Mme la duchesse de Berry qui lui disait :

« Mon fils, prenez votre épée, et partez pour la « France. »

Les ducs de Lery, le comte de La Feronnais, etc., etc., n'étaient pas prêts à accompagner le prince, l'épée elle-même n'était pas prête!.... Il y a des dynasties usées dont les enfants naissent vieux!....

VENDREDI 23 DÉCEMBRE.

Aujourd'hui le *Moniteur* contient le décret impérial qui fixe l'ordre de succession au trône. Jérôme et sa postérité mâle y sont désignés comme héritiers dans le cas où l'empereur, n'ayant pas d'enfants mâles, n'aurait pas fait acte d'adoption.

Le Sénat a rendu un sénatus-consulte qui fixe le paiement des sénateurs et députés, concède à l'empereur le droit de faire seul les traités, passer les marchés pour les grands travaux publics, etc., etc.

La Cour est toujours à Compiègne, on y chasse, on y danse, on s'y amuse.

L'empereur est fort épris de Mlle de Montijo, belle et gracieuse espagnole, dont la sœur a épousé le duc d'Albe.

Mlle de Montijo est de toutes les parties, elle jouit d'une faveur marquée, mais je ne crois pas qu'elle ait subi la loi d'un vainqueur. Sa mère se nommait jadis la comtesse de Teba, elle était fort légère, et vers 1825 *elle* avait mon frère Louis pour amant.

Parmi les chasseresses de Compiègne que je ne nommerai pas les dianes chasseresses, je citerai Mme de Contades (Mlle de Castellane), maîtresse de Fleury, et Mme Drouin de l'Huys, femme du ministre des Affaires étrangères.

SAMEDI 24 DÉCEMBRE.

La Cour prolonge son séjour à Compiègne, l'empereur s'y plait. Mlle de Montijo y est fort recherchée et adulée.

Nieuwerkerke n'est pas revenu et m'avait chargé de recevoir hier au Louvre à sa place. J'ai eu du monde et de fort bonne musique.

DIMANCHE 25 DÉCEMBRE.

Arago, le second fils de l'astronome, est nommé par la protection de la Princesse Mathilde inspecteur des Beaux-Arts, en remplacement de Cottrau mort, il y a trois jours.

La dynastie des Arago se raccroche toujours à quelque branche. Cet Arago est un plaisant de société, d'assez mauvais ton. Je souhaite que la Princesse n'ait pas à se repentir de ce choix.

La famille Arago répandait depuis longtemps le bruit qu'il avait été l'amant de la Princesse (ce qui est faux), et lui ne disait rien pour détruire cette calomnie.

Mme Desprès et les Giraud n'ont pas nui à cette nomination de favoritisme.

Nieuwerkerke lui-même est aveuglé.

Je considère moi ce choix comme mauvais sous quelque point de vue qu'on veuille l'envisager. Le père a été dispensé du serment, le fils est nommé d'emblée. Cette famille est celle des Montmorency de la rue et de l'émeute.

Et nunc intelligite.

Un poste est-il vacant, on y nomme une *créature* et non une spécialité.

Je voudrais bien savoir qui on contente, quel besoin est satisfait par cette nomination d'Arago?

Gricourt est chambellan, il était déjà consul général à Cadix. Il faisait partie de l'expédition de Strasbourg.

Nous aurons, je le pense, une cour singulière.

Le marquis de Belmont pourrait être créé chevalier d'honneur!

Mme Samoïloff a demandé une place de dame d'honneur.

Où diable l'honneur va-t-il se nicher!

De Martre, secrétaire de Persigny, m'avait écrit, il y a quelques jours, pour me demander de lui faire parvenir la note de mes titres littéraires.

Le ministre voulait me faire décorer pour le premier jour de l'an.

Nieuwerkerke, que j'ai prévenu, m'a dit:

« Je fais une présentation au mois de janvier, re-
« merciez M. de Persigny, je tiens à ce que vous soyez
« décoré par mes soins. »

J'ai donc remercié.

Fin de l'année 1852.

ANNÉE
1853



3 JANVIER 1853.

Les grandes charges de la Cour sont pourvues. Le maréchal Magnan, le maréchal Vaillant, le maréchal Saint-Arnaud, le duc de Cambacérès, le duc de Bassano en sont les titulaires. Une fournée de sénateurs ajoute, non pas de nouvelles illustrations, mais de nouveaux noms aux noms proclamés il y a quelques mois.

Parmi les nouveaux, les plus saillants sont: MM. de Pastoret, de Larochejaquelein, Barthe, le duc de Beauffremont.

J'étais samedi 1er janvier à la réception du soir aux Tuileries, et hier j'ai dîné chez son Altesse impériale la Princesse Mathilde, qui le matin, m'avait envoyé un très joli cabaret en porcelaine de Sèvres pour mes étrennes.

La maison de l'Empereur se forme, tout le monde voudrait en faire partie. Ce qui manque jusqu'à présent à cette Cour, ce sont les gens probes; l'Empereur est volé d'une manière indigne. Ses hommes de confiance lui font tout payer un tiers en sus de la valeur réelle. J'en ai la preuve, cette maison est au pillage, chacun fait main basse. Les fournisseurs, sous peine de perdre la fourniture de l'Empereur, sont forcés de donner des reçus enflés d'un tiers

réservé au profit des officiers de la Maison. Il s'agissait, il y a huit jours, d'acheter une paire de chevaux de phaëton à un homme de la société; le marché a été rompu parce que cet homme n'a pas voulu consentir à donner un reçu enflé.

Le jour où l'Empereur *saura,* bien des gens pourront être renvoyés.

Pastoret et Larochejaquelein sont mis au banc des légitimistes, qui font comme toujours mille cancans, ils ne savent faire que cela. Les Montmorency et toute la noblesse du faubourg St-Germain sont de vraies portières, leurs salons se réjouissent pendant huit jours d'une histoire fausse et bête inventée par quelque bel esprit du crû.

Ces gens-là me représentent les Juifs qui attendent le Messie, mais leur Messie, à son tour, attend la venue de ses Juifs!

MERCREDI 5 JANVIER.

Standish me racontait hier que pendant le dernier voyage de Compiègne, son beau-père, le duc de Mouchy, avait été pris à part par le comte de Persigny qui lui dit, en lui désignant Bacciochi et l'entourage ordinaire de l'Empereur:

« Vous causez souvent avec l'Empereur, conseillez-
« lui de f.... à la porte tous ces maquereaux-là!... »

Il y a huit chambellans nommés, on cite MM. Alfred de Belmont, d'Arjuzon, de Lezay, Marnésia, Gricourt, etc., etc.

Alfred de Belmont me semble bien choisi, j'ai déjà parlé fort au long de ce monsieur, c'est un déplorable choix, les autres sont bons et honorables.

On dit encore le fils de Jérôme nommé général de division, il ira plus tard commander en Algérie. Cette nomination ne me plait pas; le Prince Napoléon est ambitieux, rusé et sans scrupules, l'avenir me prouvera si j'ai tort d'être effrayé.

Les légitimistes sont de plus en plus furieux contre Pastoret, Larochejaquelein et Mouchy.

JEUDI 6 JANVIER.

Walsh, le frère de l'ancien directeur *de la Mode,* celui que l'on nomme *Barbouillot,* à cause de sa manière de parler, est nommé chambellan. Il n'est connu que pour avoir été en quelque sorte entretenu par Mme de Coislin.

Il y a quatre mois qu'il disait à Nicolaï, qui vient de me le répéter:

« Qui donc f.... un coup de fusil à ce gaillard « pour nous en débarrasser? »

Ce gaillard est aujourd'hui l'Empereur et *Barbouillot* est son chambellan.

VENDREDI 7 JANVIER.

J'ai dîné hier chez La Guéronnière; il m'a dit: « lisez l'article de demain dans le *Pays;* il est écrit « sous la dictée d'une haute influence. »

Il avait vu l'Empereur dans la matinée, et il le voit souvent pour son journal.

L'article en question est de l'eau bénite de cour habilement donnée *aux parlementaires*.

La reconnaissance des grandes puissances du Nord est arrivée, tous les sots contes des légitimistes et des démocrates sur le refus de reconnaissance vont tomber, l'imagination de ces messieurs sera contrainte à de nouvelles inventions.

Le faubourg St-Germain fait des mots (il n'a jamais su faire que cela).

Fould est, dit-on, nommé duc de Viljuif, et le beau monde peut se pâmer d'aise à l'audition de ce trait décoché par quelque *spirituel* de la rue de Varennes ou de la rue de Grenelle.

LUNDI 10 JANVIER.

Il y avait hier bal chez son Altesse impériale la Princesse Mathilde. Vers trois heures du matin nous sommes restés trente personnes à souper et nous avons été fort gais. Morny était du nombre des convives, ainsi que la comtesse de Teba et Mlle de Montijo, sa fille.

L'Empereur s'occupe toujours beaucoup de cette belle jeune personne, très élégante, très aimable, fine et spirituelle. Pendant plus d'une heure, les deux parties contractantes sont demeurées engagées dans une conversation intime que personne n'a eu l'audace de troubler. L'Empereur paraissait s'amuser et n'a quitté le bal qu'à deux heures du matin

Mlle de Montijo porte sa faveur avec bienséance et bonne grâce; sa mère et elle espèrent un mariage et toute leur diplomatie est tournée vers cette espérance. On fait la cour à Mlle de Montijo, on se recommande à elle, on la prie d'intervenir auprès de l'Empereur. Les ministres la choyent, elle est de toutes les fêtes, c'est le soleil levant actuel.

Fould faisait très fort l'important, ce renard juif cherche à mettre le pied sur toutes les têtes. Pour obtenir sous le nom de son frère la fondation de la banque du *Crédit foncier*, il a longtemps répété à l'Empereur:

« *Il faut absolument que Votre Majesté s'affranchisse* « *de la tutelle de Rothschild qui règne malgré vous.* »

L'Empereur que ce mot de tutelle blessait ne demandait pas mieux, mais il cherchait le moyen, et Fould le lui laissait chercher. Enfin un jour il a proposé le *Crédit foncier* qui a été accepté et voilà comment les Fould ont réalisé un bénéfice de dix millions.

Mme Manara, la princesse Troubetskoï et la marquise d'Adda ne se quittaient pas au bal de la Princesse Mathilde, elles avaient l'une pour l'autre des expressions d'une tendresse *incroyable*. La princesse Troubetskoï m'a dit dans la soirée, en me montrant une jolie jeune femme, qui passait devant nous:

« *Donnez-moi votre bras et suivons-la, vous ne sauriez* « *croire quelle impression de plaisir me procure la vue* « *d'une jolie femme.* »

Il y avait encore à ce bal, dans la suite de l'Empereur, un monsieur qui prend le titre de prince de la Tour d'Auvergne! excusez du peu!... s'il a des enfants, ils seront ducs de Bouillon, princes de Sedan, vicomtes de

Turenne..., ceci est fort audacieux, mais personne n'en rit.

MARDI 11 JANVIER.

Hier j'ai dîné chez S. A. I. la Princesse Mathilde avec Chaix d'Est-Ange et His de Butenval, nommé chargé d'affaires à Bruxelles en remplacement de Bassano, grand-chambellan.

Ce dîner intime a été fort animé, il y a été question de mille scandales. Chaix nous a parlé du procès Chaponays qu'il doit plaider vendredi prochain. M. le marquis de Chaponays a épousé, il y a un peu plus d'un an, Mlle de Courval, petite-nièce par son père du fameux cardinal Dubois et petite-fille par sa mère du général Moreau.

Mlle de Courval est une jolie et agréable personne, instruite et spirituelle, mais élevée par une mère qui a fait parler d'elle et dont l'existence en un mot a été illustrée par plus d'un scandale. Mlle de Courval se mariait pour être libre, et je pense qu'en se mariant elle entrevoyait dans les roses de l'avenir le bénéfice d'une séparation.

Le jeune ménage fut uni un an à peine, Mme de Chaponays eut une couche très laborieuse, que suivit une sorte de séparation amiable, dont on s'est assez occupé au moment où elle eut lieu. Puis sur le motif de cette séparation mille bruits, répandus par les Courval, circulèrent. Ces bruits désavantageux à M. de Chaponays éveillèrent sa susceptibilité, il voulut faire réintégrer à

sa femme le domicile conjugal, de là vint une demande motivée de séparation judiciaire.

Mme de Chaponays se plaint de la brutalité de son mari, qui exige trop fréquemment l'accomplissement du devoir conjugal, et sur ce motif les avocats vont plaider vendredi prochain. Les amateurs de scandale encombreront la salle d'audience pour jouir à leur aise de la honteuse violation des mystères de l'alcôve matrimoniale.

Autre scandale : Mme de Montesquieu, fille de la comtesse de Charette, a fait prononcer sa séparation pour des motifs plus graves. Son mari lui a communiqué une honteuse maladie dont elle souffre en ce moment, maladie grave qui imprime ses traces sur sa figure altérée. Le jugement a ordonné que la fille née de l'union de M. et Mme de Montesquieu serait confiée à la mère ; il y a eu appel, sur-appel, jugement confirmatif, mais M. de Montesquieu est parent du général de Goyon, aide de camp de l'Empereur ! Cet aide de camp a écrit au ministre de la Police, de Maupas, il s'est servi de son influence pour arrêter l'action de la justice ; bref, Mme de Montesquieu ne trouve pas un officier ministériel, pas un gendarme, pas un agent de police qui veuille faire exécuter l'arrêt.

La Princesse Mathilde, en écoutant cette narration faite par Chaix d'Est-Ange, était magnifique d'indignation ; elle répétait :

« *L'Empereur ne sait pas cette atrocité, ce déni de* « *justice... cela n'est pas possible !* »

Chaix a répondu :

« Non, Princesse, l'Empereur ne sait pas, malheureuse-
« ment il est circonvenu par des gens qui abusent
« de leur position et de l'influence qu'elle leur donne,
« on craint de se commettre contre eux, et leurs iniquités
« retombent sur l'Empereur. Personne n'est là pour dire
« la vérité, comment Votre Altesse veut-elle qu'elle se
« fasse jour? »

La Princesse, avec cette généreuse colère que suscite en elle toute mauvaise action, s'est alors écriée:

« Donnez-moi la demande de Mme de Montesquieu
« j'irai moi trouver l'Empereur, je lui dirai, moi, la
« vérité et je lui apprendrai comment on abuse de son
« nom; nous verrons, M. Chaix, si la justice sera obéie.
« Nous verrons si M. de Goyon aura la puissance de
« comprimer la justice et la vérité! »

Après le dîner, dans un coin du grand salon, la Princesse m'a raconté l'anecdote suivante:

La jeune duchesse de Valentinois vint la trouver, il y a quelques mois, pour réclamer dans le cas où l'Empereur formerait la maison d'une impératrice la charge de dame d'honneur. Cette demande parut convenable à la Princesse, qui promit d'en parler à l'Empereur et de l'appuyer de toute son influence. A quelques jours de là, le duc Proto, Napolitain réfugié, assez bavard, dit à la Princesse Mathilde: «Votre Altesse reçoit de singulières grandes dames. »

La Princesse se récria et demanda quelle était la grande dame dont il voulait parler?

Proto reprit:

« Hier je me trouvais au coin de la rue de Richelieu
« dans le café Cardinal, au milieu de quelques Napoli-

« tains réfugiés comme moi; l'un d'eux, connu comme un « intrigant de fort mauvais renom, nous dit qu'il avait « vu à Baden la duchesse de Valentinois, qu'il en avait « fait sa maîtresse, qu'elle était fort dévergondée et « qu'elle venait le voir à son hôtel. Je n'en voulus rien « croire, ajouta Proto, mais mon compatriote me dit: « trouvez-vous demain dans ma maison et vous la verrez « arriver. J'y fus, et je vis la duchesse entrer chez le « réfugié. »

Cette histoire fit du bruit, elle arriva aux oreilles de la duchesse de Valentinois, qui écrivit à Proto de passer chez elle. Il s'y rendit et elle lui demanda quelle opinion il avait du *réfugié Napolitain.* Proto lui répondit: cet homme est, Madame la duchesse, un chevalier d'industrie de la pire espèce et de bas étage, il est bon de s'en méfier, car je le crois capable de tout.

La duchesse de Valentinois écouta très attentivement, puis elle pria Proto de vouloir bien porter au ministre de la Police une lettre dans laquelle elle sollicitait l'éloignement de Paris de cet intrigant.

Proto, après avoir rempli sa mission, revint chez la duchesse de Valentinois dans l'intention de lui rendre compte de ce qu'il avait fait. En entrant dans la chambre de la duchesse, sa surprise fut extrême, l'intrigant s'y trouvait, un raccommodement avait eu lieu, et une nouvelle lettre avait été expédiée au ministre de la Police pour le prier de considérer la première comme non avenue.

Le réfugié et la duchesse continuent leurs relations, la duchesse est une petite dévergondée qui prétend avoir

été plusieurs fois sollicitée par la jeune marquise de Bethisy de lui accorder les *dernières faveurs!*

Tout cela est-il bien vrai? ai-je demandé à la Princesse, Votre Altesse Impériale en est-elle certaine?

« Très positif, j'ai fait prendre les renseignements « les plus certains, l'affaire en valait la peine, tout est « vrai et du dernier vrai, » m'a répondu la Princesse!

Voilà bien des scandales pour une fois, je n'y puis rien, j'en tais beaucoup et des meilleurs. Toutes ces choses me font répéter à qui veut l'entendre:

Brantôme et Tallemant des Reaux n'ont calomnié personne, ils n'ont rien exagéré, ils n'ont rien inventé, leur monde était, ce qu'est le mien, dépravé parce qu'il est haute société, parce que la vie de famille y est inconnue et que dans ce monde on vit pour la coquetterie et le plaisir. Rome et Athènes avaient leur corruption sur une aussi grande échelle au moins que la nôtre, et nos enfants profitant de l'expérience de leurs pères mèneront la corruption à des limites plus reculées.

LUNDI 17 JANVIER.

L'ancien député l'Herbette sort de mon cabinet; nous avons longtemps causé de mille choses et nous avons fini par parler de la grande révolution. Il m'a raconté qu'il avait vu entre les mains de M. de Saint-Albin les mémoires originaux de Barras. Saint-Albin est un vieux *sans-culotte*, nommé Bousselin, qui éprouva sous la Restauration le désir de faire oublier l'ardent

ami de Robespierre, Marat, etc. etc. et qui, pour atteindre à ce but, se fit moyennant quelque argent adopter par un vieux marquis sans sou ni maille nommé de Saint-Albin.

Il prit le nom de son père adoptif. Rousselin disparut et, pour le mieux faire disparaître encore, le nouveau Saint-Albin publia une brochure nécrologique dans laquelle il raconta ses derniers instants.

Voici pour le Saint-Albin, revenons aux mémoires de Barras. L'ancien directeur y raconte qu'il a assisté, après la mort de Robespierre, à l'ouverture de la fosse de Louis XVI et qu'il fit jeter une masse de chaux vive sur les ossements de ce malheureux roi; puis comme expiation (singulière expiation!) il ensevelit dans la fosse béante le corps de Robespierre, afin, dit-il, de placer la victime sur le bourreau.

Barras parla de ce fait incroyable, lorsqu'on recueillit ce qu'on croyait être les ossements de Louis XVI pour les déposer dans le monument expiatoire de la rue d'Anjou, et il donna comme preuve de la vérité de son assertion qu'il avait dû être trouvé des boucles de soulier en argent et des boucles de culotte en or, Robespierre portant toujours les boucles de ses souliers d'un métal différent de celui des boucles de ses culottes.

Ce fait est vrai, mais on le pria de ne point parler de toute cette affaire, et Robespierre repose encore sous les marbres du monument de Louis XVI.

Dans la suite de ses mémoires, Barras, grandeur déchue, se plaint amèrement de la bassesse de tous les grands du passé et du moment, qui faisaient jadis antichambre dans son palais du Luxembourg, lorsqu'il prenait

son bain, attendaient patiemment des heures entières qu'il lui fût loisible de les recevoir, et se précipitaient sur la main de Joséphine (l'impératrice Joséphine) lorsqu'elle passait, *pour essuyer de leurs lèvres cette main qui venait de le masturber!!*

Il y a du reste, dans ces mémoires, beaucoup de détails qui concernent Bonaparte, et des lettres du futur empereur, remplies de doléances sur les infidélités de Joséphine.

Saint-Albin doit publier un jour tout ce fatras, dans lequel se trouvent de curieuses révélations sur les hommes et les choses de la révolution.

On parle des chances de Mlle de Montijo à devenir impératrice des Français!.... Pourquoi pas?... Nous sommes dans le siècle de l'extraordinaire; rien ne m'étonne plus. Pour la France, l'important est de voir la succession du trône aussi bien établie que possible.

Ils vécurent longtemps heureux
Et eurent beaucoup d'enfants!

Terminez, Sire, votre histoire comme se terminent les vieux contes de fées!

Tel est mon vœu.

MARDI 18 JANVIER.

J'apprends à l'instant par Crozatier, fondeur, chargé des bronzes des Tuileries, qu'il a reçu l'ordre de préparer pour le 6 février prochain les appartements de *l'Impératrice?*... Cela est si pressé qu'on ne fait que les

arrangements indispensables pour arriver en temps opportun.

Nous aurons donc une impératrice le 6 février.

Est ce Mlle de Montijo ?....

MERCREDI 19 JANVIER.

C'est à ce qu'il paraît décidément Mlle de Montijo qui sera impératrice. Hier soir chez la Princesse Mathilde où il y avait beaucoup de monde, chacun se racontait la nouvelle à voix basse. J'ai fait une partie de whist avec le ministre de la Marine, mais les ministres étaient impénétrables.

Les uns blâmaient, les autres approuvaient l'Empereur; je ne parle pas des ministres, ils ne disaient rien, mais des simples mortels.

Quant aux femmes, beaucoup me paraissaient de fort méchante humeur d'avoir à traiter désormais Mlle de Montijo de *Votre Majesté.*

Les prévoyants prévoient des difficultés. Comment ce mariage sera-t-il pris par la nation et par les cours étrangères. Les mauvaises langues vont rechercher les ancêtres maternels et disent:

Mme de Montijo la mère est fille d'un négociant anglais, nommé Fitz Patrik, consul d'Angleterre en Espagne, et le dit consul est mort banqueroutier!

Enfin on prétend qu'au moment de la déclaration du dit mariage au conseil des ministres, l'Empereur a répondu aux objections qui lui étaient faites:

« Il n'y a pas d'observations à faire, de discussion « à entamer, messieurs, ce mariage est chose arrêtée et « j'y suis résolu. »

L'Empereur apporte dans tout ce qu'il fait et médite une volonté inébranlable, il ne consulte personne et marche son chemin sans tenir compte des obstacles. Son amour-propre s'est trouvé froissé des difficultés opposées à ses projets d'union première; Mlle de Montijo lui a plu, il n'a pas voulu se laisser marchander par l'Europe.

Il faut bien se le dire avec l'Empereur, *l'Etat c'est lui*. Bien ou mal tout vient de lui; il connaît les hommes et les méprise généralement. Assez dissimulé, il ne s'ouvre à personne de ses projets, et pense que le grand art de la politique, comme celui de la guerre, est de dissimuler ses marches à l'ennemi. Lorsqu'il a entrevu le but qu'il se propose, rien ne l'arrête, il brisera sans émotion tous les obstacles. Son sourire doux et profond, son regard vague et voilé, la lenteur de sa parole et celle de sa marche, indiquent un homme qui cause plus avec lui-même qu'avec ceux qui l'entourent, et qui entend plus les voix intérieures de sa pensée, que les voix de ceux qui voudraient le conseiller.

Personne n'a fait sa fortune et il ne veut laisser prendre à personne le droit de chercher à la diriger.

Il y avait pour lui double nécessité de se marier et de se marier vite:

1° Briser les espoirs des Jérôme et rassurer le pays contre l'éventualité de leur avénement.

2° Oter à l'Europe princière le plaisir de le mettre en interdit matrimonial. L'Europe ne voulait pas lui

donner une impératrice de sang royal; il prend une jeune fille par la main, il la revêt d'un manteau de pourpre et la fait impératrice.

Récriez-vous tant qu'il vous plaira, messieurs de la Russie, mais dites-nous d'abord d'où sortait votre grande Catherine. [1])

Suédois, d'où sort Bernadotte? Quant au pays, quant à la France, peu lui importe d'où sort son impératrice, ce qu'il demande avant tout c'est qu'il y en ait une, et qu'elle produise autant d'enfants que la reine de la Grande-Bretagne.

Beaucoup de femmes ambitieuses sont incertaines entre le désir d'être quelque chose à la nouvelle cour et le dépit de traiter de *Majesté* leur compagne d'hier.

Les légitimistes vont se livrer à des plaisanteries sans fin, tout ce parti est si spirituel!

J'ignore, par exemple, ce que l'Empereur pourra faire dans une cour, à la tête de laquelle il place une impératrice, de presque tous les officiers de sa maison, qui la plupart mènent une conduite peu édifiante.

Mlle de Montijo sera peut-être un jour allégoriquement représentée sous l'apparence d'un Hercule nettoyant les écuries d'Augias.

Dieu le veuille!

---

[1]) M. de Viel Castel confond ici la femme du Czar Pierre Ier, servante d'auberge, et Catherine II (la grande), princesse d'Anhalt-Zerbst et femme de Pierre III. (Note de l'éditeur.)

JEUDI 20 JANVIER.

Le mariage fait un bruit du diable. Hier la Bourse a eu une baisse de deux francs. Les anciens partis se réveillent pour crier au scandale, pour parler de l'honneur national compromis, pour faire courir les bruits les plus calomnieux sur Mlle de Montijo. Le faubourg St-Germain fait le scandalisé, l'Empereur ne dit mot et poursuit son projet. Thiers répéte à qui veut l'entendre, dit-on: « *Qu'il n'y a rien à craindre des gens qui ne* « *sont que gris, mais qu'il faut redouter le moment où* « *ils sont tout à fait saouls.* »

Il y aura bal samedi à la cour. Les journaux légitimistes se disputent sur la question de la succession politique de M. le comte de Chambord. Les *bons* légitimistes, les hommes à *principes* refusent de reconnaître le droit éventuel de M. le comte de Paris, ils transportent le titre de Prétendant au fils de M. le duc de Parme!

Voilà comme les légitimistes sont érudits, voilà comment ils entendent les principes!

VENDREDI 21 JANVIER.

Le mariage de l'Empereur sera célébré de lundi en huit. La maison de la nouvelle impératice est déjà formée. Mme la duchesse de Vicence est grande-maîtresse, Mme la duchesse de Lesparre et Mme la comtesse de Montebello sont dames du palais. La cérémonie religieuse

aura lieu à Notre-Dame avec toute la pompe possible. Mlle de Montijo, dont l'Empereur est fort épris depuis deux ans, a mené sa barque avec esprit et la plus merveilleuse diplomatie qu'il soit possible d'imaginer. Elle a amené l'Empereur à parler le premier de mariage, et alors elle lui a répondu :

« Il faut en écrire vous-même à ma mère, qui, dans « son affection pour vous et pour moi, et appréciant la « distance qui nous sépare, serait tentée de refuser. »

L'Empereur a écrit, et la lettre restera dans les archives de la famille Montijo pour prouver que les instances ont été faites par l'Empereur, et qu'il a fallu vaincre la résistance de la mère.

Bien joué ! . . . .

Le monde parisien se déchaîne et invente tous les contes, forge toutes les calomnies imaginables, *on avilit la France*, s'écrie-t-il.

Va, pauvre monde en décomposition, ce qui avilissait la France, c'était cette ignoble peur des rouges qui paralysait tout le monde ; c'était d'accepter la dictature de Louis Blanc, de Crémieux, des Ledru-Rollin.

L'Empereur a sauvé la France. Il épouse aujourd'hui Mlle de Montijo et nous dirons comme Dupin : Il fait bien.

Voici le mot de Dupin auquel on apprenait le mariage.

« On se préoccupe peu de ce que je dis et de ce « que je pense et on fait peut-être bien ; mais l'Empe- « reur fait mieux encore d'épouser qui lui plaît et de « ne pas se laisser marchander quelque scrofuleuse prin- « cesse d'Allemagne aux pieds larges comme les miens.

« Du moins, lorsque l'Empereur baisera sa femme, ce « sera par plaisir et non par devoir. »

La nouvelle Impératrice va demain, en attendant le mariage, occuper le palais de l'Elysée ; elle vient aujourd'hui à 1 heure ½ le visiter avec l'Empereur.

SAMEDI 22 JANVIER.

Depuis hier la future Impératrice est à l'Elysée.

On fait toujours des *mots;* en voici un attribué à Thiers.

« L'Empereur m'a paru toujours un homme d'esprit, « aujourd'hui je le reconnais prévoyant ; par son mariage « il se réserve pour l'avenir la Grandesse espagnole. »

Pauvre nation que la nôtre, elle vit de bons mots et de révolutions.

DIMANCHE 23 JANVIER.

Le discours prononcé hier, aux Tuileries, à propos du mariage, devant le Sénat et le Corps législatif par l'Empereur, est beau et bien fait. Je crains seulement qu'il n'ait un peu sacrifié à la popularité et qu'il ne froisse inutilement les cabinets étrangers.

Je n'aime pas ce titre de *parvenu* que se donne l'Empereur.

L'Empereur n'est point un parvenu, il est l'élu, sans doute, de 8 millions de Français, mais il est le neveu

de Napoléon Ier, et s'il a réussi à sauver la France, c'est que, outre son courage personnel, sa haute intelligence et ses éminentes qualités, il est le neveu du vainqueur d'Austerlitz, c'est qu'il se nomme Napoléon, et ce nom a un prestige magique en France. Les journaux du pouvoir passent à la courtisanerie la plus musquée; depuis deux jours, ils ne tarissent pas. Mlle de Montijo est proclamée une des plus grandes d'Europe, presque royale. Qu'est-ce que cela fait, bon Dieu, au mariage actuel pour un Empereur qui se targue du titre de parvenu!

Mlle de Montijo a toutes les vertus, mille anecdotes s'impriment, de blessés pansés par elle, d'ouvriers secourus, de misères soulagées, etc. etc. etc.

Sur sa famille on cite le dire de deux auteurs qui doivent à cette circonstance de sortir de l'oubli. M. V. du Hamel et un intrigant nommé le comte de Gévaudan qui prend le titre de directeur du Collège héraldique.

Une phrase du discours qui me paraît malheureuse est celle dans laquelle l'Empereur dit: *Que la nouvelle impératrice aura toutes les vertus de l'impératrice Joséphine.*

Joséphine était bonne, aimable, spirituelle, mais la chasteté ne comptait pas parmi ses vertus, et les orléanistes et légitimistes répètent en riant: *oui, elle aura toutes les vertus de Joséphine.*

Mlle de Montijo, j'en ai la conviction, n'imitera Joséphine que par les bons côtés; elle sera une chaste épouse, et les scandales reprochés à la femme du Premier Consul ne lui seront jamais imputés.

De plus que Joséphine, elle aura la fermeté et le haut sentiment de sa position. Cette jeune personne a

un caractère fier et énergique, elle saura se maintenir à la hauteur où le hasard l'élève, et sa tête ne sera pas prise par le vertige des grandeurs. Ce qu'elle veut, elle le sait, et les hésitations ne sont pas connues d'elle. Personne ne la froissera impunément, elle fera comprendre qu'elle n'a à compter avec personne.

Jérôme et son fils sont allés hier lui faire une visite. Ils peuvent faire de la diplomatie avec elle, elle en saura faire plus qu'eux, elle les sait déjà par cœur, demain elle les devinera.

Le bal des Tuileries, auquel j'assistai hier, était fort brillant. L'Empereur paraissait gai et heureux. J'ai causé avec la Princesse Mathilde et plusieurs des généraux et officiers de la maison de l'Empereur.

Ce fou de duc de Brunswick, habillé en hussard, pommadé, peint, paré comme une marionnette, est venu me faire admirer ses diamants et ses décorations. Il est hideux!

Le prince de Capoue promenait sa Pénélope et servait de pendant au Brunswick. Ce prince est gros, vulgaire, habillé en général comme un charlatan de campagne. Il est orné d'une longue et sale barbe grisonnante, d'une longue et sale chevelure également grise.

Belmont comme chambellan s'occupait du souper.

LUNDI 24 JANVIER.

On m'affirme de bonne source que Mlle de Montijo a obtenu de l'Empereur un adoucissement au décret concernant les biens de la famille d'Orléans.

Ce soir bal chez Fould, je verrai quelles sont les physionomies.

VENDREDI 28 JANVIER.

Le mariage civil a lieu demain, le mariage religieux sera célébré après-demain avec une grande pompe à Notre-Dame. Le cortége passera par la cour du Louvre et nous sommes en ce moment accablés de demandes de billets.

La maison de l'Impératrice est en partie formée. La grande-maîtresse, les dames du palais, le chevalier d'honneur, etc. sont connus.

Tout cela est singulier et drôlement choisi. Mme de Las-Marismas est une Anglaise dont le mari n'est qu'à moitié Français. Mme de Pierre est fille de l'Américain Thorn qui ne jouit pas d'une bien bonne réputation. Enfin la faute de ces choix retombe à la charge des personnes qui ont refusé des emplois et parmi lesquelles on cite Mme la duchesse de Vicence, Mme la duchesse de Lesparre. Lorsque la nouvelle du mariage n'était pas encore publique, mon frère aîné, Louis, démissionnaire de son poste de directeur des Affaires politiques depuis le 2 décembre 1852, et grand ami de Mme de Montijo depuis vingt-cinq ans, fut invité à dîner par ces deux dames et se rendit à leur invitation.

Mme de Montijo lui annonça le mariage de sa fille, en ajoutant qu'elle espérait qu'il s'en réjouirait comme ancien ami de la famille.

Mon frère répondit qu'il n'avait rien à objecter contre un fait, mais que la comtesse de Teba devait comprendre qu'elle recevait sa dernière visite, car il ne mettrait jamais les pieds ni aux Tuileries ni à l'Elysée.

Mlle de Montijo supplia mon frère de revenir sur sa détermination et de reprendre un poste important sous le gouvernement impérial.

Louis refusa avec persistance, ses convictions politiques, sa conscience lui interdisaient tout retour. Alors, après une heure de discussion amicale de la part de ces deux dames, et comme Louis persistait avec cet entêtement qu'il prend pour du caractère, la future Impératrice lui dit : *Vous voulez donc rompre et que l'inimitié succède à une vieille amitié, eh bien, vous aurez la guerre.*

Louis alors répondit : je ne céderai ni aux empressements amicaux, ni à la crainte de l'inimitié !

Mon pauvre frère subit les influences de ma sœur, âpre et aigre, qui lui fait faire mille sottises ; il subit aussi l'influence des de Broglie des Saint-Aulaire et de toute la séquelle du dernier gouvernement, tous gens qui n'ont pas su défendre leur roi et qui sont furieux de voir la France sauvée de l'anarchie par d'autres mains que les leurs.

Quant aux convictions de mon frère, elles ne l'ont pas empêché de passer en 1830 de la royauté de 1815 à celle de 1830, du cabinet Polignac au cabinet des hommes de juillet et de la royauté de 1830. Quoiqu'il eût donné sa démission en février 1848, il consentait à venir travailler, sans titre officiel, aux Affaires étrangères avec les Bastide et les Lamartine.

Enfin, à la fin de 1848, il est rentré sous la présidence de Louis-Napoléon aux Affaires étrangères. Il a reçu de ce Prince le titre et les fonctions de directeur, il n'était jusqu'alors que sous-directeur. Il a reçu de plus la croix de commandeur de la légion d'honneur.

Malgré tout cela, malgré son passé, il n'a pu supporter le coup d'Etat du 2 décembre 1852. Il est de ces hommes qui s'enferment dans un égoïsme de coterie et qui ne peuvent consentir à voir le pays arraché aux horreurs des guerres civiles et aux fureurs des dernières classes de la société par d'autres hommes que par ceux avec lesquels ils ont l'habitude de régir les destinées des empires dans leurs causeries.

La France ne passe qu'après Messieurs tels et tels, si Messieurs tels et tels sont mis de côté, la France peut devenir ce qu'elle voudra.

Ils sentent cependant leur impuissance, mais ils ne veulent pas que d'autres soient moins impuissants qu'eux. Le régime parlementaire nous conduisait à une effroyable catastrophe, n'importe, chacun tremblait à l'approche de 1852, n'importe encore, on ne savait que conspirer contre le seul homme qui savait courageusement prévoir. Cet homme a déjoué les conspirations, il a refoulé l'anarchie, il a relevé le pouvoir que tous les beaux partis parlementaires minaient depuis trente ans, il a rassuré la société et permis à la sécurité de faire revivre les arts, l'industrie, le commerce, n'importe, toujours n'importe ! Honni soit cet homme, car il a détrôné les Molé, les Broglie, les Guizot, les Thiers qui jouaient nos destinées entre eux, il a détruit l'influence pernicieuse de la mauvaise presse qui chaque jour colérait les stupides bourgeois, race égoïste sans réflexion et jalouse sans esprit.

Le parlementarisme avait démoralisé le pays, de concert avec la presse, à ce point que les simples notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste deve-

naient ignorées. Le parlementarisme avait créé une aristocratie du bavardage sous la tyrannie de laquelle nous gémissions, et dont les professeurs et les avocats étaient les grands seigneurs. Le menu peuple assistait en badaud aux tournois de ces messieurs.

Mon pauvre frère est du nombre des aveugles qui n'ont jamais pu voir le mal où il siégeait.

LUNDI 31 JANVIER.

Les fêtes du mariage sont terminées; la cour est depuis hier quatre heures à St-Cloud. Je ne dirai rien de la cérémonie, qui a été belle et que tous les journaux racontent fort en détail. Un temps magnifique a favorisé le cortége; la population entière était sur pied, l'Empereur et l'Impératrice ont été reçus avec force *vivats*. Le soir il y avait de nombreuses illuminations.

Quelques jours avant la formation de la maison de l'Impératrice, Bassano disait: « Je me suis arrangé de « façon à refuser pour Mme de Bassano la charge de « grande-maîtresse, je ne veux pas la voir paraître dans « cette suite de l'Impératrice. »

Le comte Tascher de la Pagerie murmurait que l'Empereur avait voulu déshonorer ses cheveux blancs et qu'il allait se retirer: « Après m'avoir fait entamer « des négociations pour son mariage avec une princesse « allemande, au moment où tout est accepté, manquer à « sa parole, c'est une indignité!... »

Cependant Mme de Bassano est dans la maison de l'Impératrice, M. Tascher de la Pagerie est grand-chambellan de l'Impératrice!

La police connaît enfin les auteurs et propagateurs des libelles contre le gouvernement, dont la France est inondée, et je crois que des changements auront lieu prochainement dans la haute administration du ministère de la Police. Des employés du cabinet de M. Latour-Dumoulin, directeur de l'imprimerie, sont les coupables. M. Latour-Dumoulin, ancien journaliste, est entouré de mauvais journalistes qui sous son couvert continuent leur sale métier. M. Jules Lecomte, faussaire, voleur, et correspondant de l'*Indépendance Belge* est un des favoris. Ce drôle est bardé de croix, et c'est un repris de justice. On ne saurait croire à quels vils faquins les souverains étrangers adressent leurs faveurs, quelles lâches poitrines recouvrent les plaques des ordres espagnols, portugais, italiens, etc. etc., combien se trouvent d'escrocs sous les *Nichams* turc ou tunisien. J'espère encore un peu un nettoyement de la cour impériale, une jeune femme ne pourra souffrir auprès d'elle la collection de maquereaux dont elle est aujourd'hui composée.

JEUDI 3 FÉVRIER.

La cour est toujours à St-Cloud, l'Empereur et l'Impératrice sont venus hier à Paris pour le Conseil. Les bons mots sur le mariage commencent à passer de mode. On se préoccupe de la lutte engagée entre Per-

signy et Fould. Persigny est honnête, mais Fould est habile; des deux côtés on joue serré, on s'accuse, enfin on cherche à se détruire.

Morny prétend que dans aucun cas il ne veut prendre un ministère: « Je ne suis pas usé, dit-il, j'ai été appelé « dans un moment grave, je veux me réserver pour les « moments difficiles. Je n'ai nul besoin de la fortune que « donne le pouvoir. l'Empereur m'a placé assez haut. « j'attendrai donc le moment où il faudra le concours « d'une volonté neuve et énergique. »

VENDRERI 4 FÉVRIER.

J'ai su hier soir une petite aneccote qui mérite de prendre une place dans mes souvenirs.

M. le comte de Segur, grand-maître des cérémonies sous le règne de Napoleon Ier, etait membre de l'Académie· je ne sais à quel propos il prit un jour la parole au milieu de la docte assemblée. et, comme il s'agissait, je crois de Chenier. mort recemment, il profita de la cir constance pour flétrir en termes énergiques les excès révolutionnaires et leurs auteurs.

Le lendemain de cette seance academique. M. de Ségur assistait à la reception de St-Cloud où se trouvait l'Empereur. En voyant le grand-maître des cérémonies. Napoléon vint droit à lui et il lui dit de son ton bref et saccade:

« Segur. je suis mal content de vous. hier dans votre « discours à l'Academie vous avez remué une boue san-

« glante, et réveillé des souvenirs auxquels il n'est pas « bon de toucher. Il existe encore trop de gens utiles « qui ont leur part de responsabilité dans les crimes de « la révolution.

« Tenez, ajouta-t-il, en se tournant vers Cambacérès, « voici un homme de beaucoup de talent et qui m'est très « utile. Eh bien, je suis certain que chaque jour il pleure « amèrement les infâmies auxquelles il a pris part et sa « lâcheté dans le procès de Louis XVI ! »

Cambacérès, qui entendait parfaitement, aurait voulu être à mille lieues.

DIMANCHE 6 FÉVRIER.

On parle beaucoup de quelques dislocations ministérielles, on fait voyager les ministres d'un hôtel à un autre hôtel ; ce qu'il y a de vrai, je crois, c'est la retraite de Saint-Arnaud. A l'issue d'un conseil, l'Empereur, il y a quelques semaines, lui fit signe de rester et il lui dit:

« Saint-Arnaud, je ne suis pas content de vous, je « n'aime pas que mes ministres jouent à la Bourse et « qu'ils y fassent des pertes considérables, vous avez « joué et vous avez perdu de fortes sommes. »

Saint-Arnaud s'excusa et répondit qu'on avait fort exagéré ses pertes, puis il ajouta : « Qui donc a raconté ces choses à Votre Majesté ? »

L'Empereur nomma Fould, le ministre d'Etat.

« Fould, s'écria Saint-Arnaud, mais Sire, Fould qui « me dénonce jouait à la baisse et je jouais à la hausse

« La seule différence entre nous, c'est que j'avais con-
« fiance en Votre gouvernement pour inspirer la sécurité
« et je perds, Votre ministre d'Etat, lui, a calculé une
« panique, et il gagne!... »

Voilà comment l'Empereur est servi.

Mme Howard, l'ancienne maîtresse de l'Empereur, ne quitte pas Paris, elle a même le soin de se placer sur sa route lorsqu'il vient à Paris avec l'Impératrice, et de le saluer. L'Empereur rend le salut, Mme Howard prétend qu'une fois sa lune de miel envolée, l'Empereur viendra la voir sur le pied de l'amitié.

J'espère que non, car on est l'amant de Mme Howard, mais on n'est pas son ami.

Il paraît certain (suivant, il est vrai, des personnes peu bien disposées) que l'Empereur lui fait une rente de fr. 200,000. Je crie encore au mensonge, on ne paie pas une maîtresse retraitée ce prix là.

Les faiseurs de bons mots se lassent, leur facilité s'épuise, nous n'avons plus à apprendre chaque jour une saleté en calembourg sur l'Empereur ou l'Impératrice. L'Impératrice avait demandé Mérimée pour secrétaire, l'Empereur a refusé. La moralité de Mérimée qui se vante de la mort profondément irréligieuse de sa mère et qui n'est pas baptisé a semblé trop peu édifiante.

Mérimée a été l'amant de Mme de Montijo.

L'Empereur désire qu'on ne danse pas pendant le carême, alors nous pouvons espérer de voir le vieux parti légitimiste polker pendant quarante jours. Le carnaval du parti royaliste et religieux va commencer, et si l'Empereur recommande le maigre et la tempérance, le faubourg St-Germain mangera tous les jours depuis

le mercredi des cendres jusqu'à Pâques, du pâté de foie gras, et il se grisera de vin de Champagne. Il faut savoir soutenir dignement ses principes *que diable!*

Si j'étais l'Empereur, je rendrais un décret pour défendre aux femmes impérialistes de cocufier leurs maris, aussitôt les femmes légitimistes et orléanistes doteraient leurs époux de cornes immenses.

Il est certain qu'on ne s'apercevrait de rien, tant la plupart de ces messieurs sont bien partagés de ce côté.

La Cour est divisée en ce moment en moralistes et en *immoralistes.* Qui l'emportera?

MERCREDI 9 FÉVRIER.

Quelques arrestations ont eu lieu parmi les légitimistes, faiseurs de correspondances ou fabricants de pamphlets. Mon cousin, le vicomte Ed. de Mirabeau, a été par erreur appréhendé au corps dimanche matin à la place de son frère le marquis de Mirabeau; mais, je l'ai fait relâcher le soir, et il a pu venir au bal donné par la Princesse Mathilde.

J'ai rencontré à ce bal Mr de Maupas, ministre de la Police, et je l'ai complimenté sur la perspicacité de ses agents qui arrêtent un Mirabeau, dévoué au gouvernement, au lieu d'un Mirabeau hostile; le ministre a paru fort embarrassé. Ces arrestations ont été motivées par une sorte de rivalité entre le ministre de l'Intérieur et celui de la Police.

Le ministre de la Police a voulu parer le coup que s'apprête à lui porter le ministre de l'Intérieur, qui doit

être assuré de la participation de quelques agents ou employés du cabinet de M[r] Latour-Dumoulin, directeur de l'imprimerie, à la fabrication des pamphlets, venus de l'étranger.

De part et d'autre, on se déteste et l'on cherche à se détruire, de là naît un zèle maladroit.

Une nouvelle assez grave est répandue ce matin; il paraîtrait certain que la Lombardie est de nouveau en insurrection contre l'Autriche et que ce mouvement suscité par les sociétés secrètes aurait dû se rallier à un mouvement révolutionnaire en France. On manque encore de détails. On ignore l'importance et l'étendue de cette insurrection.

Aussi longtemps que les révolutionnaires trouveront appui dans un pays quelconque, l'Europe ne saura trouver de repos. La France, la Suisse, le Piémont et l'Angleterre surtout ont de graves reproches à se faire. Non seulement dans ces divers pays les révolutionnaires sont accueillis après avoir été vaincus dans leur patrie, mais encore ils sont soldés, soit par le budget de l'Etat, soit par des souscriptions publiques. En Angleterre, les choses ont plus de gravité, les révolutionnaires tiennent des assemblées et ouvrent des emprunts, dont le produit est destiné à insurger l'Europe entière contre la royauté. L'Angleterre voudrait voir l'Europe en feu pour profiter du malheur de tous. Cette nation me représente parfaitement un gros pirate embusqué dans un archipel, et détroussant tous les navires qui passent à sa portée.

La guerre faite par la Turquie aux Monténégrins, occupe l'attention publique à cause des complications, que la politique russe et autrichienne peuvent faire naître.

Dès que les grandes puissances commencent à ne plus autant redouter les révolutions, elles reprennent leurs étroites jalousies et les errements de leur vieille politique.

Dieu veuille que nous ne soyons pas forcés à la guerre, nous sommes encore trop malades.

VENDREDI 11 FÉVRIER.

L'Empereur et l'Impératrice ont visité hier le musée des Souverains et ils m'ont complimenté ainsi que Nieuwerkerke sur son arrangement.

L'Impératrice a voulu qu'on lui lut la belle lettre testamentaire de Marie-Antoinette à Mme Elisabeth ; pendant cette lecture, l'Empereur s'est montré profondément recueilli et touché. Les souvenirs de Louis XVI et de Marie-Antoinette l'émeuvent toujours beaucoup. Il y avait quelque chose de triste et de saisissant l'âme, à assister à cette lecture faite devant une jeune et belle Impératrice au début de son règne, encore dans les premiers enivrements d'un bonheur presque inespéré. Les adieux de la reine empruntaient plus de solennité de l'auditoire qui les écoutait. Il y avait là un enseignement du malheur, un sanglot des temps passés, impossible à faire comprendre par un simple récit.

L'Impératrice écoutait en silence et avec des larmes dans les yeux, ces dernières paroles d'une reine prête à monter sur l'échafaud, d'une mère qui, à ce moment terrible, ne peut pas même embrasser les enfants qu'elle laisse aux mains de ses bourreaux.

L'effet produit par cette lettre sur l'Impératrice se renouvellera; toutes les mères qui viendront visiter le musée répondront du fond du cœur à l'appel de Marie-Antoinette, lorsque devant ses juges et sous les plus monstrueuses accusations elle se leva fière et digne et légua à la postérité ces simples paroles:

« *J'en appelle à toutes les mères !* »

Les nouvelles de Milan semblent indiquer que l'affaire des Mazzinistes est manquée.

Romieu n'est plus directeur des Beaux-arts, ce poste est supprimé, un simple chef de division en remplira les fonctions. Les théâtres seront mis sous la direction du ministre d'Etat.

JEUDI 17 FÉVRIER.

Je suis si fort grippé depuis quelques jours que je n'ai pas eu le courage d'écrire une ligne.

Mon musée des Souverains a été ouvert dimanche dernier, la foule y était immense. Il n'y a encore rien de décidé sur la direction des Beaux-arts qui passe définitivement dans le ministère d'Etat. Nieuwerkerke voudrait la joindre aux musées. Fould veut la garder pour lui et diriger les arts à lui seul, avec les conseils de trois ou quatre petits peintres qu'il connaît. Au milieu de ces conflits les arts on tout à perdre.

Fould n'y entend rien et peut-être Nieuwerkerek croit-il y entendre trop.

Ces deux messieurs sont également envahisseurs et persuadés de l'indispensabilité de leur nécessité personnelle ; l'un veut faire du bon plaisir, l'autre tout démolir pour tout reconstituer. Je pense qu'aucun des deux n'a assez étudié tous les côtés de la question pour pouvoir faire grand bien. Tous deux se ressemblent en un point, c'est qu'ils se croient des hommes nécessaires, et tout deux pèchent par un défaut, c'est qu'ils se perdent dans les détails, en voulant tout faire par eux-mêmes.

VENDREDI 25 FÉVRIER.

Je suis toujours souffrant et depuis deux jours je ne sors pas. Aujourd'hui j'éprouve beaucoup de faiblesse.

Le P. Lacordaire est renvoyé de France pour un sermon dans lequel il a gravement insulté l'Empereur Napoléon Ier et l'Empereur actuel. Ce Lacordaire est un ambitieux, qui a débuté avec Lamenais et Montalembert et a toujours été dévoré du désir de faire parler de lui.

Mme de Solms, fille de Mme Wyse, née Lucien Bonaparte, est aussi renvoyée de France. Elle cherche à faire du scandale. Ce n'est qu'une putain entretenue par ce niais de Pomereux.

Il paraît, ainsi qu'on me l'a dit ce matin, que l'assassin de l'Empereur d'Autriche arrivait de Londres. Il avait d'abord été à Milan, où il reçut les instructions qui ont eu le résultat que l'on connaît. Londres est l'asile de tous les scélérats, auxquels le gouvernement anglais donne la facilité de brasser des conspirations

contre le reste du monde; puis lorque les conspirations sont mûres, ceux qui doivent les exécuter reçoivent des passeports anglais sous des noms d'em-prunt.

La politique anglaise est quelque chose d'infâme!

LUNDI 28 FÉVRIER.

Du côté de Constantinople cela va mal; l'Autriche et la Russie sont en armes, sur ces frontières les trois puissances du nord sont d'ailleurs très courroucées contre l'Angleterre, qu'adviendra-t-il de là?....

Ici toujours mêmes intrigues, toujours mêmes tripotages.

Le budget des Beaux-arts discuté au Conseil d'Etat a fait connaître la mauvaise administration de Romieu. L'Empereur est furieux contre lui, il a perdu sa place et n'aura aucun dédommagement (il en a eu un beau). Le budget des Beaux-arts est mangé pour deux ans d'avance.

Il a eu quelques réceptions à la cour, des présentations; il y aura comédie cette semaine.

La maison joue au grand seigneur!... tous ces petits messieurs prennent des airs superbes qui sont à pouffer de rire.

SAMEDI 5 MARS.

Le comte Camerata, fils de la princesse Bacciochi, s'est brûlé la cervelle hier matin. Les journaux qui annoncent ce triste évènement l'attribuent à un accès de fièvre chaude.

Voici la vérité :

Le comte Camerata avait perdu à la Bourse une somme de fr. 200,000. Pour se liquider il eut recours d'abord à sa mère qui refusa de lui venir en aide, puis au roi Jérôme qui refusa également. Alors en présence de son insolvabilité le comte Camerata s'est décidé au suicide. Il explique toute cette affaire dans une lettre qu'il a laissée ; il y dit le refus de Jérôme!... et Jérome lui doit fr. 400,000! Ce dernier frère de l'Empereur est une infâme canaille, et il n'était pas besoin de l'affaire Camerata pour le noter d'infâmie. Cependant on lui meuble le Palais Royal et il jouit d'un million de rente!

Le comte Camerata allait être reconnu, prince Bacciochi. Il était du Conseil d'Etat où son intelligence le faisait remarquer, enfin il était un des meilleurs ou plutôt le meilleur des personnages de la famille impériale. Le comte Camerata aurait eu, à la mort de son père, quatre millions en biens-fonds, sans compter ce que lui aurait laissé sa mère, vieille folle, fort dépensière qui a encore des amants et qui dans sa vie a mangé des millions on ne sait à quoi faire.

Bacciochi, le premier chambellan, est, je crois, cousin très éloigné de la Princesse Bacciochi. Ce chambellan que l'on croyait presque en défaveur, est plus puissant que jamais, c'est lui qui mène toute la maison impériale.

LUNDI 7 MARS.

Il a paru au *Moniteur* une nouvelle liste de sénateurs; on ne sait véritablement où le pouvoir va pêcher ces pères conscrits.

Le marquis de Boissy, époux de la Guicioli, dernière maîtresse de Lord Byron, est l'ancien pair le plus taquin, le plus opposant, le plus désagréable de la pairie de Louis-Philippe. Le 24 février 1848, lorsque notre légion se rendait aux Tuileries, il accompagnait les derniers rangs de notre bataillon et il engageait les gardes nationaux, qui en faisaient partie, à crier: « *Vive la réforme!* »

Mr d'Espeuilles, légitimiste prononcé.

Mr le marquis de Gabriac, ancien diplomate, neveu par sa femme du Prince de Polignac, tour à tour légitimiste, orléaniste, enfin tout ce qu'on voudra, homme de la *congrégation*. Sa femme qui est la première p... de Paris, lui sert beaucoup. Cette *honnête* dame a vécu avec tout le monde, mais elle allait dans les églises chanter *le mois de Marie,* après avoir fréquenté les bals masqués de l'Opéra.

La mère de Mme de Gabriac est une demoiselle de Grammont, qui avait épousé en premières noces un général russe, et en secondes noces le maréchal Sebastiani.

J'ai vu Mme de Gabriac en société de Mme la marquise de Vaudreuil (Mme Collot) fréquenter le *Rocher de Cancale*, où avaient lieu de petites orgies, conduites par des jeunes gens du faubourg St-Germain. On ôtait son habit au dessert! Jumilhac, frère du duc de Richelieu, était du nombre des convives.

Honoré de Sussy qui vient de mourir, a été un des amants de Mme de Gabriac. Apponyi, le fils de l'ancien ambassadeur autrichien, a été également honoré de ses faveurs, etc., etc., etc.

Le marquis de Gabriac était membre du petit conciliabule diplomatique, qui se réunissait tous les dimanches matins chez Flavigny pour parler des affaires politiques de l'Europe. Les autres membres étaient : mon frère Louis, His de Butenval, et moins assiduement quelques anciens diplomates, tels que Lagrenée ou Ferrières.

MM. de Sulau et Didier perdent leurs préfectures à cause de leurs dettes qui les rendaient impossibles comme premiers magistrats d'un département. Mais Mr de Sulau est nommé conseiller d'Etat, tandis que Didier reste sur le pavé. MM. les favoris du gouvernement devraient avoir quelque compassion des endettés, car le coup d'Etat du 2 décembre a été exécuté par des ruinés que poursuivaient leurs créanciers :

Le général Magnan ;

le général Saint-Arnaud ;

le colonel Fleury, etc., etc., etc.

Aujourd'hui, ces messieurs bien repus deviennent très moraux ; cela leur est facile.

M. Magnan a comme général en chef de l'armée de

Paris	80,000	francs,
comme maréchal de France . . .	40,000	»
comme grand-veneur	40,000	»
comme sénateur	30,000	»
comme grand-croix de la Légion .	6,000	»
Total	196,000	francs.

Les autres sont aussi favorablement traités.

Parmi les officiers inférieurs de la maison impériale, il y a une masse d'intrigants, tels que les Mocquard, Lefebvre Deumier, etc. Et il s'agit de faire de la moralité, autour d'une jeune Impératrice, avec de tels éléments !

Et on veut que le titre d'officier de la maison de l'Empereur soit un titre respecté !

Et on veut que le Sénat soit pris au sérieux !

Allons donc !

LUNDI 14 MARS.

La Princesse Camerata est révoltante de cynisme, en parlant de la mort de son fils ; elle montre une sécheresse de cœur, un égoïsme dont rien ne peut donner l'idée. C'est à soulever l'indignation des honnêtes gens.

Marthe une petite actrice, qui était liée avec Camerata, comme avec bien d'autres hommes, s'est suicidée. Les amateurs du romanesque prétendent qu'elle s'est tuée par amour ; les amateurs du vrai disent qu'il y a des dettes, des inquiétudes de toute sorte, et parlent d'une descente de police qui aurait eu lieu la veille. Enfin avec deux réchauds de charbon l'affaire a été faite

Alors les amateurs du romanesque se sont extasiés, on a pleuré sur le sort de Marthe, et bref on lui a fait un enterrement magnifique. L'église a chanté une grande messe à orchestre pour la *suicidée,* et toutes les actrices

de Paris ont suivi le corbillard jusqu'au cimetière. Les journaux *sérieux* enregistrent de tels faits qui indiquent la démoralisation de l'élément social.

Une fille entretenue se suicide, l'église lui ouvre ses portes et les journaux lui font une ovation!

Un autre enterrement plus sérieux dénote des symptômes peu rassurants. Mme Raspail, femme du prisonnier de Doullens, morte ces jours derniers à Doullens même, a voulu être enterrée à Paris. Le convoi a eu lieu hier. C'était un moyen de passer en revue les sectaires de la république rouge suivant la méthode de Raspail. Vingt mille personnes suivaient le cerceuil. Ceci vient encore à l'appui de la nécessité où se trouve le gouvernement de faire des grâces pour augmenter le nombre de ces messieurs.

Ils sont déjà partout; le ministère de la Police en est plein, et tout dernièrement un de mes amis, ayant présenté à l'approbation du bureau de la librairie une bête de chanson qu'il comptait faire imprimer à propos du mariage de l'Empereur, reçut du chef le conseil de supprimer les vers suivants:

. . . . . . l'Empereur
Il nous a tirés et grand train
En décembre d'un fameux pétrin;
Et sans consulter Pierre ou Paul
A balayé de notre sol
Un tas de chenapans (songeons-y bien)
Qui n' désiraient qu' notre bien.
„ „ Pourquoi frapper sur ces gens là
„ „ Ils sont vaincus et malheureux. " "

Voilà où nous en sommes. D'un autre côté le *Moniteur* est à peu près entre leurs mains. M. Turgan, le directeur,

est un des leurs, et il traîne d'accord avec M. de Cormenin, l'autre directeur, tous les petits plumitifs rouges à leur suite dans le feuilleton. C'est une position qui leur est faite en attendant des jours meilleurs.

MARDI 15 MARS.

M. Cousin était avant-hier en visite chez Mme la comtesse d'Haussonville, fille de M. le duc de Broglie. Il y avait quelques personnes et la conversation se porta sur Mme de Longueville dont M. Cousin est, comme chacun sait, très épris, à ce point qu'on peut nommer cette illustre morte la maîtresse platonique du philosophe éclectique.

M. Cousin racontait comment il avait reçu de la supérieure actuelle des Carmélites la Révérende Mère Isabelle, de précieux documents contenus dans les archives de son couvent sur Mme de Longueville, et il s'extasiait sur l'esprit, le génie, l'intelligence supérieure des Carmélites actuelles, qui suivant lui pouvaient aussi bien être ministres que religieuses, conduire un empire qu'administrer un couvent.

Je savais, répondit Mme d'Haussonville, qu'il y avait eu jadis des personnes illustres et fort distinguées dans cet ordre, mais je croyais qu'aujourd'hui les Carmélites s'adonnaient à l'adoration des images, au culte des petits exercices de piété, enfin tranchons le mot, aux simplicités, aux petites bêtises extérieures d'un culte rétréci. M. Cousin reprit presque fâché: oui, Madame, vous avez raison,

les Carmélites s'adonnent à l'adoration des images, aux petits exercices de piété, aux bêtises, comme vous le dites, mais sachez que sans ces bêtises et sans ces pratiques superstitieuses, il n'y a point de foi ni de croyance. Puis le professeur se répandit de nouveau en louanges sur les Carmélites pour lesquelles il avoua professer un culte de vénération!

Quantum mutatus ab illo.....

L'Empereur et l'Impératrice ont hier visité le Louvre. L'Empereur m'a promis la croix pour le 15 août prochain et l'Impératrice a ajouté: *Je ne lui laisserai pas oublier sa promesse, car les Viel-Castel sont de mes amis.*

Elle m'a demandé des nouvelles de mes frères; enfin, elle avait la volonté d'être aimable et elle l'a été.

SAMEDI 19 MARS.

Une nouvelle a mis hier la Bourse en émoi:

« La flotte anglaise est partie pour Malte, elle a franchi les Dardanelles. »

Les journaux du soir contiennent à ce sujet un démenti embarrassé.

Voici la vérité:

A l'arrivée à Constantinople de l'envoyé russe, et en présence des exigences de la Russie, la Turquie, se voyant menacée dans son indépendance, a eu recours à l'Angleterre. Le colonel Rose a, dit-on, expédié son bateau à vapeur à Malte, avec ordre à la flotte anglaise d'arriver immédiatement. La flotte est donc partie pour Constanti-

nople, mais on ne sait si elle franchira le détroit qu'elle ne peut encore avoir atteint.

Cet évènement est grave, la Russie ne peut reculer, et il peut surgir de ce conflit une perturbation générale. Déjà les rapports de l'Angleterre avec les cours du Nord étaient très froids; l'Orient peut amener une crise dont nul ne saurait prévoir les conséquences.

Quant à la France, disent les prudents, la neutralité lui est commandée, mais une neutralité expectante. Si l'Empire ottoman disparaît de l'Europe, elle doit, en laissant la Russie s'établir à Constantinople, mettre la main sur l'Egypte, et pour cela il ne faut pas que l'Angleterre et la Russie s'arrangent par un partage; qui aura l'Egypte sera le maître du commerce du monde, tiendra la grande voie des Indes. L'Egypte complète la possession de la Méditerannée et nous y donne toute influence. Nous possédons déjà nos grands ports de Toulon et de Marseille, l'île de Corse, les 250 lieues de côtes de l'Algérie, l'Egypte nous rendrait tout puissants.

Nos alliances sont au midi, et l'Espagne le Portugal, l'Italie, la Sardaigne doivent finir par nous être cousus d'une manière indissoluble. La frontière du Rhin ne nous serait d'aucune utilité; des possessions sur la Méditerannée doubleraient notre puissance et assureraient la sécurité de nos flottes et de notre commerce.

L'Angleterre puritaine s'alliera aux Turcs contre les Russes et nous la verrons lâcher ses Rünge, ses Mazzini, ses Kossuth sur l'Allemagne, l'Italie et la Hongrie pour les bouleverser et faire diversion. Voilà à quoi servent les réfugiés. Il serait d'une bonne politique de s'allier à l'Angleterre contre la Russie.

Ici je ne suis pas content de la composition de nos administrations. Deux sous-préfets, MM. de Leotaud et Ch. de la Guéronnière, viennent d'être replacés; ils avaient tous deux donné leur démission lors du 2 décembre. Le *Moniteur* appartient aux rouges, par les Turgan et Cormenin qui le dirigent et qui recrutent pour rédacteurs des hommes tels que Vallet de Virille, que j'ai entendu vociférer des injures contre l'Empereur et professer les théories des Louis Blanc, Ledru Rollin et autres gens de même farine. J'ai même au Louvre le conservateur-adjoint de Versailles, rouge fervent, qui en 1848 proclamait la nécessité d'un peu de guillotine. C'était en dînant avec Jeanron qui cherchait à le calmer, que, de sa voix enfantine, il invoquait cet argument triangulaire.

Il est plus dangereux qu'on ne le croit de laisser aux affaires des ennemis mal replâtrés. L'Empereur accepte beaucoup trop de gens sans sûreté.

L'Empereur a décidé avant-hier qu'il consacrerait vingt mille francs par mois à l'acquisition d'ouvrages d'art. Ces acquisitions n'empêcheront nullement celles qui ont lieu après les expositions, et elles seront faites sur la proposition du directeur général des Musées.

DIMANCHE 20 MARS.

La flotte française est partie de Toulon pour les mers de la Grèce. Trois puissances maritimes vont donc se trouver en présence : l'Angleterre, la France et la

Russie! On est inquiet des complications qui peuvent survenir. La Russie s'est montrée trop impatiente dans son désir de supprimer l'empire Turc et son envoyé trop insolent envers les ministres Turcs.

L'Empereur Napoléon passe en ce moment une revue dans la cour du Carrousel, j'entends des cris assourdissants de « *Vive l'Empereur!* »

Ce soir je dîne chez la Princesse Mathilde avec E. Delessert, Maxime du Camp, l'abbé Coquereau, les Giraud, etc., etc.

Ce dîner est singulièrement composé. Du Camp est un important plus républicain qu'autre chose! Mais tout est pour ces gens-là en ce moment. Ils se faufilent partout. Nous aurons aussi à ce dîner Arago, l'inspecteur des Beaux-Arts.

L'Empire, est-il aussi aveugle sur les hommes qu'il employe, que l'était la Restauration ou le gouvernement de Louis-Philippe?

Les cris de « *Vive l'Empereur!* » redoublent dans la cour des Tuileries!

Hélas! j'ai déjà entendu crier tant de choses. Louis XVIII était *notre père,* Charles X était *le Roi chevalier,* Louis-Philippe *le Roi citoyen,* Lamartine et Crémieux de *grands citoyens,* Cavaignac *le sauveur de la société!*

L'Empereur actuel connaît heureusement les hommes et il sait jusqu'à quel point il faut s'y fier!

SAMEDI 26 MARS.

L'affaire Turque s'arrange, dit-on; je crains qu'elle ne s'arrange à notre détriment; avant peu nous le saurons; que fera l'alliance anglaise!!

Il y a eu une petite révolution de palais aux Tuileries; le grand-maréchal a voulu lutter avec Fould; le grand-maréchal a été vaincu, et le colonel Beville, qui était surintendant des palais, a perdu sa place; il n'est plus que préfet du palais.

Fould est un rusé renard, qui a ses créatures et qui les colloque bien.

MERCREDI 30 MARS.

Un arrêté pris au nom de l'Empereur par M. Fould, après avoir fixé la livrée impériale, décide que le grand-maréchal du palais est seul autorisé à se servir de la livrée impériale.

Cet arrêté, inséré au *Moniteur*, est du 17 mars.

Le public a nommé cet arrêté: l'arrêté Rachel.

Voici pourquoi:

Le prince de Canino a trouvé charmant d'envoyer un équipage à quatre chevaux avec la livrée impériale pour promener à Longchamp la grande tragédienne, que le public a saluée comme s'il voyait l'Impératrice, et là Rachel a pu en faveur de l'erreur passer sous l'arc de triomphe de l'Etoile.

Le prince de Canino va être obligé de renoncer à a livrée impériale. Ce drôle-là ne sait faire que des sottises.

Rachel dit: C'est fort désagréable d'être confondue avec l'Impératrice.

Il faudrait le For-l'Evêque pour les actrices!!

SAMEDI 2 AVRIL.

Avant-hier jeudi, il y a eu grand bal chez son Altesse la Princesse Mathilde. L'Empereur et l'Impératrice s'y trouvaient, et ils y sont restés jusqu'à 1 heure du matin. L'Empereur est venu à moi et il a causé pendant quelques minutes d'une façon toute bienveillante; l'Impératrice un peu plus tard a bien voulu m'honorer d'une conversation assez longue. Elle m'a parlé de mon frère Louis dont elle a regretté l'éloignement; elle m'a chargé de lui dire les choses les plus aimables.

Pastoret était à ce bal. Voici ce qu'il m'a raconté sur la réception de Monseigneur le duc de Chartres (fils aîné de Louis-Philippe) comme chevalier du Saint-Esprit.

Cette réception eut lieu à St-Cloud dans le cabinet de Charles X, en présence des officiers de l'ordre, de Louis-Philippe, de Marie-Amélie, de Mme Adélaïde, de MM. de Pastoret. Le duc de Chartres se mit à genoux devant Charles X qui, avant de lui passer le collier de l'ordre, lui dit:

« Mon cher neveu, cet ordre a été institué dans un « temps de troubles et de grandes perturbations pour « resserrer les liens qui unissaient la noblesse à la « royauté et les princes entre eux; ces malheureux temps « peuvent revenir; souvenez-vous toujours des nou- « velles obligations que votre qualité de chevalier du « St-Esprit vous impose; souvenez-vous toujours du « double titre qui vous attache à la royauté, soit comme « prince, soit comme chevalier de l'ordre. »

Louis-Philippe alors laissait voir des larmes dans ses yeux; il se mit à genoux derrière son fils, il glissa ses mains mêlées à celles du duc de Chartres dans les mains du vieux roi; et d'une voix attendrie et pleine d'émotion, il prononça les paroles suivantes:

« Permettez-moi, Sire, de renouveler mon serment « de chevalier du St-Esprit, de m'unir plus étroitement « à la royauté dans cette cérémonie. Je ne suis rien « que par vous. Je vous dois tout; vous avez accueilli « mon repentir avec bonté et vous m'avez beaucoup par- « donné; que votre Majesté veuille bien se fier à mon « dévouement, que je suis heureux de lui exprimer « devant ma femme et ma sœur et devant tous les offi- « ciers du premier ordre de la couronne de France. Oui, « Sire, le père et le fils sont entièrement à vous et à « votre royale dynastie. »

Charles X, surpris de cet accès de dévouement, remercia le duc d'Orléans avec effusion; ceci se passait en 1828 ou 1829. En 1830, Louis-Philippe était roi des Français, l'ordre du St-Esprit était aboli!!

DIMANCHE 24 AVRIL.

Depuis plusieurs jours je suis fort occupé du classement des tableaux envoyés par les artistes pour l'exposition annuelle.

Demain je vais au bal des Tuileries, j'y suis allé il y a quinze jours. L'Impératrice ne paraîtra pas, dit-on, à celui de demain, car son accoucheur lui a recommandé un mois de repos.

Les affaires d'Orient occupent tous les esprits. La Russie ajournera-t-elle ses prétentions? Que fera notre flotte? J'espère encore qu'il n'y aura pas conflit entre notre marine et celle de l'empereur de Russie.

Il y a du reste peu de nouvelles. La Princesse Mathilde, chez laquelle je dîne ce soir, me demande de faire une petite comédie pour être jouée cet été à Breteuil devant l'Empereur et l'Impératrice.

Fould désirait habiter Breteuil et voulait reléguer la Princesse à Trianon, mais l'Empereur ne veut pas de Fould dans le parc de St-Cloud; il préfère y avoir sa cousine, nous y passerons donc l'été. Ce Fould, détesté de tout le monde, est un juif outrecuidant et qui serait même insolent, si on le lui permettait. Je ne sais pas s'il est bien salutaire pour l'Empereur de se fier à un tel homme, méprisé même par les hommes d'argent, et que l'on classait jadis parmi les fripons.

La famille Fould tripote dans toutes les affaires, elle est au pinacle comme la famille Pereire qui, elle, a déjà amassé 60 millions de francs! Que les affaires aillent bien ou mal, ces gens-là, ou plutôt ces sangsues pompent toujours le plus productif de notre sang!

9 MAI.

L'Impératrice a fait une fausse couche le 29 avril, sa grossesse était fort peu avancée; les grands-maîtres des cérémonies et étiquettes ont cru devoir faire annoncer dans le *Moniteur* cette fausse couche, lorsque la grossesse n'avait pas été déclarée! On ne sait où ces messieurs prennent leurs façons.

Chaque jour on savait par les officiers de l'Empereur les moindres détails relatifs à la santé de l'Impératrice; on en causait d'une manière indécente!... voilà ce qu'on peut attendre de tous les maquereaux dorés des Tuileries. Mocquard, le chef du Cabinet de l'Empereur, se laisse voir en grande loge avec Mme Howard, l'ex-maîtresse de l'Empereur, à laquelle on a fait une grande fortune et donné un château près de Versailles. Cette femme a encore du crédit et je crains qu'elle n'en reprenne un jour.

Paris, la France, le monde, songent peu aux affaires politiques. On lit les journaux, non pour savoir si Constantinople est décidément au pouvoir des Russes, mais pour connaître quelque nouveau fait sur la danse ou le tournoiement des tables, des chapeaux, des livres et des clefs.

Le soir, dans tous les salons, on fait tourner des tables, et ce matin on reçoit une invitation de Mme la marquise de Boissy (l'ancienne comtesse Guiccioli), pour venir demain soir faire tourner des tables dans son salon. Faire tourner les tables par l'imposition des mains, est la seule préoccupation du moment.

27 MAI.

La Bourse est fort agitée depuis deux jours, je dois dire cependant que le monde politique est plus calme. Les affaires de Constantinople et l'ultimatum russe occupent tous les esprits. Je ne pense pas qu'un conflit soit à craindre; je ne pense pas que l'Empereur de Russie, par des prétentions qui ne sauraient être justifiées, veuille allumer une guerre générale. L'Europe ne peut assister froidement à la mise en vassalité de l'empire turc, et la Russie n'est pas assez forte pour déclarer la guerre à l'Angleterre et à la France sans avoir un allié possible.

J'ai passé hier la soirée chez la Princesse Mathilde avec le ministre russe et beaucoup d'autres Russes de distinction. On ne paraissait pas croire à une rupture avec la Porte ni, par conséquent, avec l'Europe. Le duc de Gênes assistait à cette soirée, ou plutôt à ce bal; le jardin était merveilleusement illuminé en verres de couleur.

Mardi, pour la naissance de la reine d'Angleterre, il y a eu une très belle fête à l'ambassade anglaise, et le lendemain j'ai dîné chez le duc d'Hamilton. Le dîner, composé de trente personnes, était bien curieux comme réunion : Fould, Thayer le sénateur, et sa femme, Montebello l'aide de camp, et sa *femme,* Mme Norton la sœur de Sheridan, etc., etc.

La Princesse Mathilde était à ce dîner. J'y ai appris que la jolie Mme de Montebello est la maîtresse de Fould et on lui fait déjà la cour comme à une puissance. Fould,

lui, est toujours l'outrecuidance même; il veut trancher du grand seigneur!... il est très puissant, et l'Empereur le ménage comme un homme dont il a encore besoin.

6 JUIN.

Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec Alexandre Dumas. Après dîner on lui a demandé quelques vers nouveaux, alors il a eu l'impudence de dire les suivants :

Dites-moi donc, comment cet homme,
Qui fait de si tristes discours,
Et qui Monsieur *Troplong* se nomme,
A réussi dans un *concours?*

Ce n'était qu'un ballon d'essai, il a continué par de lâches sottises sur l'Empereur et l'Impératrice, sur l'archevêque de Paris, etc., tellement qu'il s'est fait un silence glacial et qu'il a compris à la fin qu'il dépassait les bornes.

Voici des vers sur l'Empereur :

Dans leurs fastes impériales
L'oncle et le neveu sont égaux:
L'oncle prenait des capitales,
Le neveu prend nos capitaux.

Ce sont les jolies plaisanteries des Français réfugiés à Bruxelles. Dumas s'y pose en victime de la politique et ce n'est qu'un banqueroutier fuyant ses créanciers. Dans quelques jours il se vantera d'avoir osé débiter devant la cousine de l'Empereur toutes ces infâmies.

27 MAI.

La Bourse est fort agitée depuis deux jours, je dois dire cependant que le monde politique est plus calme. Les affaires de Constantinople et l'ultimatum russe occupent tous les esprits. Je ne pense pas qu'un conflit soit à craindre; je ne pense pas que l'Empereur de Russie, par des prétentions qui ne sauraient être justifiées, veuille allumer une guerre générale. L'Europe ne peut assister froidement à la mise en vassalité de l'empire turc, et la Russie n'est pas assez forte pour déclarer la guerre à l'Angleterre et à la France sans avoir un allié possible.

J'ai passé hier la soirée chez la Princesse Mathilde avec le ministre russe et beaucoup d'autres Russes de distinction. On ne paraissait pas croire à une rupture avec la Porte ni, par conséquent, avec l'Europe. Le duc de Gênes assistait à cette soirée, ou plutôt à ce bal; le jardin était merveilleusement illuminé en verres de couleur.

Mardi, pour la naissance de la reine d'Angleterre, il y a eu une très belle fête à l'ambassade anglaise, et le lendemain j'ai dîné chez le duc d'Hamilton. Le dîner, composé de trente personnes, était bien curieux comme réunion : Fould, Thayer le sénateur, et sa femme, Montebello l'aide de camp, et sa *femme,* Mme Norton la sœur de Sheridan, etc., etc.

La Princesse Mathilde était à ce dîner. J'y ai appris que la jolie Mme de Montebello est la maîtresse de Fould et on lui fait déjà la cour comme à une puissance. Fould,

lui, est toujours l'outrecuidance même; il veut trancher du grand seigneur!... il est très puissant, et l'Empereur le ménage comme un homme dont il a encore besoin.

6 JUIN.

Hier j'ai dîné chez la Princesse Mathilde avec Alexandre Dumas. Après dîner on lui a demandé quelques vers nouveaux, alors il a eu l'impudence de dire les suivants :

Dites-moi donc, comment cet homme,
Qui fait de si tristes discours,
Et qui Monsieur *Troplong* se nomme,
A réussi dans un *concours?*

Ce n'était qu'un ballon d'essai, il a continué par de lâches sottises sur l'Empereur et l'Impératrice, sur l'archevêque de Paris, etc., tellement qu'il s'est fait un silence glacial et qu'il a compris à la fin qu'il dépassait les bornes.

Voici des vers sur l'Empereur :

Dans leurs fastes impériales
L'oncle et le neveu sont égaux:
L'oncle prenait des capitales,
Le neveu prend nos capitaux.

Ce sont les jolies plaisanteries des Français réfugiés à Bruxelles. Dumas s'y pose en victime de la politique et ce n'est qu'un banqueroutier fuyant ses créanciers. Dans quelques jours il se vantera d'avoir osé débiter devant la cousine de l'Empereur toutes ces infâmies.

C'est une faute de recevoir Dumas et de lui laisser prendre le haut ton. Il ne respecte même pas les gens qui l'ont protégé, et il parle des d'Orléans comme Gudin en parle.

Le soir La Rochejaquelein est venu; Dumas et lui se sont mis à part et ont causé politique. La conversation devait être bonne entre ces deux paillasses, aussi vaniteux, aussi menteurs, aussi lâches l'un que l'autre.

La Rochejaquelein, fait sénateur après l'avoir mendié, dit aujourd'hui, *moi, je suis légitimiste!*

L'Empereur est encombré de plats drôles.

12 JUIN.

Je dîne ce soir chez la Princesse Mathilde.

Nous sommes toujours dans les incertitudes de la guerre avec la Russie. On attend avec anxiété des nouvelles. Je commence à n'y plus croire. Kisseleff a renouvelé hier le bail de son hôtel pour quinze ans. Cela indiquerait de sa part quelque certitude que la paix ne sera pas troublée.

L'empereur Nicolas est très furieux contre la France et l'exaltation des Russes et des Turcs est extrême! Mais les intérêts engagés dans les grandes entreprises militent en faveur de la paix.

D'un autre côté, nos généraux ne désirent pas la guerre, ils préfèrent jouir tranquillement des loisirs que Napoléon leur a fait.

Enfin tout est encore bien incertain, l'ambition russe devait en arriver là. Depuis Pierre-le-Grand elle convoite Constantinople, elle veut arriver, et Nicolas ne serait pas fâché de laisser comme monument de son règne la réalisation du rêve de Pierre Ier.

Ici pour le grand public la question se résout par de l'argent; on suit les fluctuations de la Bourse, chacun veut gagner quelque chose; les *baissiers* espèrent des mauvaises nouvelles; lès *haussiers* se donnent des apparences de patriotisme en demandant la paix. Tous au fond du cœur ne pensent qu'à eux et aux millions à gagner.

Les femmes deviennent même plus vénales que jamais. Le plus laid cuistre, le plus décrié, s'il a de l'or, est caressé par elles.

L'administration fait de temps à autre des explosions de moralité. Hier les tribunaux condamnaient une proxénète, nommée Mme Lejeune, à un an de prison parce qu'elle tenait magasin de jeunes filles; mais on n'inquiète pas Mme Planès, autre proxénète qui fournit les gens *les plus considérables.*

Tous les deux mois la police saisit une maison de jeu clandestine dont elle confisque le mobilier, et la police se fait louer de sa vigilance par les journaux; mais elle respecte un certain boiteux, nommé Hardouin, qui tient un tripot considérable, place Vendôme.

Elle laisse la marquise du Hallay installer un lansquenet effrayant dans ses salons, et fournir aux jeunes et vieux joueurs l'occasion de se ruiner.

Elle ne dit rien à Mme d'Hauteville, maîtresse du riche marchand de diamants Moyennat, et pourtant tous

les jours il y a chez cette vieille dévergondée une partie où il se perd des sommes fabuleuses.

La fille de cette dame et de Moyennat, bâtarde adultérine courtisée et recherchée en mariage par tous les jeunes ruinés, est acharnée au jeu, et répond à sa mère qui lui demande ce qu'elle fait :

« Pas grand'chose, je perds quatre mille francs ! »

Quant à la vertu des femmes, je n'ai qu'une réponse à faire à ceux qui m'en demanderaient des nouvelles ; c'est qu'elle ressemble fort aux rideaux des théâtres, car leurs jupons se lèvent chaque soir plutôt trois fois qu'une.

Les femmes n'ont même plus assez des hommes, la t.... fait parmi elles de grands progrès.

A notre époque on ne vit que par les sens et on ne leur refuse rien de ce qui peut satisfaire leurs caprices.

Les péd.... ne sont plus honnis ; le marquis de Custine est reçu comme un homme très aimable.

Pourvu que vous n'attentiez pas aux vices de votre voisin, il respectera les vôtres.

La conversation du monde voile à peine le libertinage de la pensée ; les femmes raffolent des entretiens *gazés*, c'est-à-dire polissons, mais avec des mots honnêtes, c'est ce qui se décore du titre de *bonne compagnie*.

Qu'un homme demande crûment à une femme :

« Voulez-vous coucher avec moi ? » ce sera un malappris, de mauvais ton ; mais qu'il lui dise en se portant à des attouchements définitifs : « Vous me rendez fou ! »

et qu'il la traite sans façon, il n'est plus qu'un homme à bonnes fortunes, un *charmant*.

Il devrait y avoir des colléges pour former la jeunesse à ces manières-là.

16 JUIN.

Les tables tournantes sont distancées, nous avons les tables qui parlent.

Hier, chez la Princesse Mathilde, Saulcy, membre de l'institut, l'abbé Coquereau, aumônier de la flotte, la Princesse, Nieuwerkerke, etc., etc., interrogeaient une table.

Pietri, le préfet de police, arrive, et se moque fort des interrogateurs. On l'invite alors à faire lui-même des questions. Il demande à la table d'indiquer son âge, la table frappe 47 coups. Pietri avoue qu'elle a dit juste, mais il veut mettre à l'épreuve sa sagacité, et d'une façon plus délicate :

« De combien d'hommes se composait la société se-
« crète que j'ai fait arrêter hier ? »

La table frappe dix-huit coups.

« Combien dans ce nombre avaient résolu d'assassiner l'Empereur ? »

La table frappe trois coups.

Pietri avoue que la table a dit vrai. Explique cela qui pourra, je dis un fait.

Pietri racontait le soir à Nieuwerkerke, en sortant de la rue de Courcelles, qu'il fallait se défier des cochers

les jours il y a chez cette vieille dévergondée une partie où il se perd des sommes fabuleuses.

La fille de cette dame et de Moyennat, bâtarde adultérine courtisée et recherchée en mariage par tous les jeunes ruinés, est acharnée au jeu, et répond à sa mère qui lui demande ce qu'elle fait :

« Pas grand'chose, je perds quatre mille francs ! »

Quant à la vertu des femmes, je n'ai qu'une réponse à faire à ceux qui m'en demanderaient des nouvelles; c'est qu'elle ressemble fort aux rideaux des théâtres, car leurs jupons se lèvent chaque soir plutôt trois fois qu'une.

Les femmes n'ont même plus assez des hommes, la t.... fait parmi elles de grands progrès.

A notre époque on ne vit que par les sens et on ne leur refuse rien de ce qui peut satisfaire leurs caprices.

Les péd.... ne sont plus honnis; le marquis de Custine est reçu comme un homme très aimable.

Pourvu que vous n'attentiez pas aux vices de votre voisin, il respectera les vôtres.

La conversation du monde voile à peine le libertinage de la pensée; les femmes raffolent des entretiens *gazés*, c'est-à-dire polissons, mais avec des mots honnêtes, c'est ce qui se décore du titre de *bonne compagnie*.

Qu'un homme demande crûment à une femme :

« Voulez-vous coucher avec moi ? » ce sera un malappris, de mauvais ton; mais qu'il lui dise en se portant à des attouchements définitifs : « Vous me rendez fou ! »

et qu'il la traite sans façon, il n'est plus qu'un homme à bonnes fortunes, un *charmant*.

Il devrait y avoir des colléges pour former la jeunesse à ces manières-là.

16 JUIN.

Les tables tournantes sont distancées, nous avons les tables qui parlent.

Hier, chez la Princesse Mathilde, Saulcy, membre de l'institut, l'abbé Coquereau, aumônier de la flotte, la Princesse, Nieuwerkerke, etc., etc., interrogeaient une table.

Pietri, le préfet de police, arrive, et se moque fort des interrogateurs. On l'invite alors à faire lui-même des questions. Il demande à la table d'indiquer son âge, la table frappe 47 coups. Pietri avoue qu'elle a dit juste, mais il veut mettre à l'épreuve sa sagacité, et d'une façon plus délicate :

« De combien d'hommes se composait la société se-
« crète que j'ai fait arrêter hier ? »

La table frappe dix-huit coups.

« Combien dans ce nombre avaient résolu d'assassiner l'Empereur ? »

La table frappe trois coups.

Pietri avoue que la table a dit vrai. Explique cela qui pourra, je dis un fait.

Pietri racontait le soir à Nieuwerkerke, en sortant de la rue de Courcelles, qu'il fallait se défier des cochers

de remise que l'on prend sans examen pour aller à des rendez-vous de femmes.

Une grande dame en prit un avant-hier et se fit conduire à Passy où l'attendait son amant. Le cocher se doute du motif de la course, il s'introduit dans la maison sous prétexte de parler à la personne qu'il a amenée, pénètre jusqu'à la chambre où elle est couchée avec son amant, la voit entre ses bras et se retire en faisant des excuses.

Deux heures après la dame revenait à Paris conduite chez elle par le même cocher, qui recevant vingt francs les refuse et demande dix mille francs pour prix, non de sa course, mais de son silence. La dame remonte en voiture, se fait mener chez le préfet de Police et lorsqu'elle est dans son cabinet, elle lui dit résolument:

« Je vous crois homme d'honneur, Monsieur, une « sorte de confesseur de tout Paris; je me nomme X***, « j'ai un amant que je suis allé voir à Passy; le cocher « qui me conduisait demande dix mille francs pour prix « du silence qu'il doit garder sur un secret qu'il a sur« pris. Ce cocher est dans votre cour. »

Le préfet de Police sonna aussitôt. Le cocher est en prison pour cinq jours, et il est prévenu que s'il dit un mot de toute cette affaire, il sera renvoyé de Paris.

On ignore aujourd'hui si on est à la paix ou à la guerre, cependant les gens bien informés prétendent que la montagne accouchera d'une souris.

17 JUIN.

Avant-hier, en visitant l'exposition, l'Impératrice critiquait une statue de la Pudeur, elle reprochait à ce marbre l'*étroitesse* des épaules et de toute la figure. Nieuwerkerke lui faisait remarquer qu'une figure de jeune fille doit avoir les formes moins développées qu'une figure de femme et que ce peu de développement convenait même à l'expression du sentiment pudique.

L'Impératrice répondit sans réfléchir à la portée de ses paroles et avec cette vivacité d'élocution qu'elle possède :

« On peut être très pudique, sans être aussi étroite, « je n'en vois pas la nécessité. »

Personne n'a ri, quoique tout le monde en eût bien envie.

25 JUIN.

Par décret impérial, inséré au *Moniteur* d'avant-hier, quatre nouveaux sénateurs sont nommés : Padoue, Berger, Mérimée, La Valette.

Padoue est une nullité.

Berger un mauvais préfet, révolutionnaire, qui a puissamment contribué à la révolution du 24 février ; il est de plus fait grand-officier de la légion d'honneur.

La Valette !.... j'en ai déjà parlé !

Mérimée est un homme de mérite, ambitieuse taupe qui creuse son chemin sans bruit; il était lié avec la famille de l'Impératrice.

On est toujours dans l'incertitude sur les intentions de la Russie! on voudrait ne pas croire à la guerre, on joue à faire peur de tous les côtés. Ceci ressemble aux manières des Chinois, qui peignent sur les murailles de leurs forteresses des têtes de diables pour intimider les assaillants. Malgré tout, les ports arment des vaisseaux et les journaux enveniment la discussion en y prenant part.

En dépit de mes instances, mon frère a refusé de rentrer dans les affaires. M. de Broglie et Mme d'Haussonville lui font peur, il craint de se brouiller avec ces mécontents.

Il serait sénateur aujourd'hui. Au lieu de cela, il joue la comédie pour plaire à une coquette assez malpropre, et il écrit dans la *Revue des Deux Mondes*. Il n'a pas compris la grandeur du rôle qu'il avait à remplir. Il s'abstient le jour où la politique de la France devient européenne, pauvre garçon, il n'a jamais eu pour maîtresses que les femmes *négligées* ou sur le retour, et les femmes l'ont toujours conduit. Il fait du sentiment politique à cinquante trois ans pour des partis parlementaires déchus par leur incapacité, pour des *sommités* qui se considéraient avant de songer à la France, et qui nous laissaient tout doucement aller au précipice dans l'impossibilité où elles se trouvaient de s'entendre et de pouvoir nous sauver; il ne veut pas être sauvé par l'Empire, il regrette le règne des bavards qui nous per-

daient *constitutionnellement* avec une constitution construite comme le couteau de Jeannot.

Mon pauvre frère sait beaucoup de choses, excepté se conduire... ; de plus, il pense énormément à Mme d'Haussonville, mais fort peu à sa famille....; quant à ses frères, il y a toujours fort peu pensé ! mais dans un certain monde on l'a nommé leur second père et jamais il n'a consenti à s'occuper d'eux, à demander quoi que ce soit pour eux.

« Je m'en suis fait une loi », disait-il.

C'est un bon et honnête égoïste, qui veut bien faire gracieuse mine aux gens quand on lui gratte la nuque et qu'on dit amen à ses moindres paroles. Il y a de ces gens-là autant que de pavés dans Paris. Du reste, il se communique peu à sa famille.

Plus je vais, plus je vois qu'il faudrait savoir vivre pour soi tout seul. Quand je dis ces choses-là, on me nomme paradoxal, et cependant je dis ce que presque tout le monde fait; mais il ne faut pas présenter un miroir aux gens qui ne veulent pas s'y voir.

Si je le pouvais je deviendrais intrigant, mais c'est bien ennuyeux. J'ai passé par des fortunes très diverses; j'ai trop vécu, je sais trop, toutes choses me deviennent peu à peu indifférentes.

Les amis sont des gens à qui on est utile.

Les maîtresses des femmes dont on contente les appétits sensuels ou les vanités.

La famille n'existe plus !....

Le monde est usé, et le temps d'aujourd'hui est affreux, c'est pourquoi je médis de mon époque.

Tous les gens qui vieillissent parlent comme je le fais, et prétendent que dans leur jeunesse les printemps et les étés avaient plus de soleil et de fleurs.

Nous sommes tous des radoteurs et la vie est éternellement belle et jeune, mais elle n'a de caresses que pour les jeunes. Les vieillards sont des corbeaux de malheur qui croassent parce qu'ils ne savent plus chanter. N'importe, marchons toujours, vieillard ou jeune homme, et poursuivons notre fantôme rêvé.

1er JUILLET.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde, avec la marquise d'Adda, sa sœur, son beau-frère et le comte et la comtesse Bathiany, réfugiés hongrois.

On a beaucoup ri, on a dansé, valsé, sans se préoccuper de l'attitude menaçante de la Russie qui entre, paraîtrait-il, décidément dans les Principautés Danubiennes. Aurons-nous la guerre?....

La Princesse part pour Breteuil demain. Elle m'a dit: « *Vous avez votre appartement dans mon pavillon, venez-y le plus souvent possible.*

Elle a été très aimable pour moi.

Les Bathiany voudraient bien rentrer en grâce auprès de l'empereur d'Autriche pour ravoir leurs terres et leurs châteaux. Quant aux Italiens qui vivent de leurs souvenirs, ils détestent l'Autriche très cordialement et rêvent un royaume italien!.... ce royaume-là donnerait bien du tintouin à l'Europe. Qui de vous serait capitale?

Rome, Milan, Naples, Florence ou Venise. Il existe des Italiens, mais je doute qu'il existe des Italiens qui comprennent le véritable patriotisme. Réunis dans un sentiment commun de haine contre l'Autriche, ils se déchireraient demain entre eux s'ils devenaient libres.

Pauvre Italie, qui doit même craindre la réalisation de ses espérances.

2 JUILLET.

Nous sommes plus que jamais à la guerre. La Russie veut absolument tenter le sort des batailles; l'Angleterre et la France arment leurs flottes et se tiennent prêtes pour les événements les plus graves. L'empereur Nicolas est entraîné par le mouvement et le sentiment des Vieux-Russes, après l'avoir surexcité.

Le vice-amiral de La Susse, chef de notre escadre des Dardanelles, est remplacé et mis dans le cadre de réserve. Voici ce qui a donné lieu à cette destitution.

Depuis un mois son remplacement était décidé, mais on voulait attendre la fin de ses deux années de commandement pour y procéder.

La Susse est plus un marin de salon qu'un homme de mer; il est, de plus, peu aimé des marins et de s officiers que révoltent ses façons arrogantes et sa dure . On l'accuse encore de pédérasterie, etc., etc.

M. de La Susse avait son escadre à Salamine, lorsqu'il reçut l'ordre de partir immédiatement pour Besika à l'entrée des Dardanelles; il devait y être rendu trois jours avant les Anglais à l'ancre dans la rade de Malte

M. de La Susse garda l'ordre dans sa poche, et il ne partit que quatre jours plus tard; il trouva les Anglais installés depuis deux jours.

L'Empereur est entré dans une colère violente, et sans plus différer, il a cassé le vice-amiral. Voilà toute l'histoire de cette mise à la retraite.

La Susse est ce qu'on nomme un *homme coulé*, personne n'en est fâché.

Hier il y a eu grand dîner à St-Cloud, on s'est fort amusé le soir, on a été très joyeux. L'Empereur a ouvert une caisse de présents envoyés par les Iroquois, elle contenait entre autres choses des bonbons au sucre d'érable.

Le choléra est à Copenhague, la nouvelle en est arrivée hier; il ne nous manquerait plus, après l'affreuse saison que nous traversons, que d'être assaillis par ce fléau, auquel se joindrait une disette que la pluie et les grêles font prévoir.

Cette année comptera parmi les plus mauvaises. Après les révolutions, les épidémies et la ruine.

Woronzoff est arrivé avant-hier de St-Pétersbourg en courrier, que vient-il faire? Nous ne tarderons pas à le savoir, c'est probablement quelque nouvelle rouerie du cabinet russe! Le nord et le midi vont encore se choquer dans un de ces grands conflits qui décident du sort du monde. L'Europe est malade, est-ce une crise favorable, est-ce une agonie?

Quel que soit l'avenir, nous assisterons à de graves événements. Tous les partis ennemis du gouvernement se réjouissent. Tous sacrifieraient le pays entier au triomphe de leur opinion individuelle. Légitimistes,

orléanistes, républicains, tous sont patriotes au même degré.

Les vieux parlementaires rêvent la résurrection de leurs bavardages. La France c'est eux, comme l'Etat était Louis XIV, seulement leur royauté à mille têtes et surtout à mille langues ne savait que parler, lorsqu'il aurait fallu agir. La France flottait de Thiers à Guizot, toute la politique consistait dans ce jeu de bascule.

Périssent les royautés plutôt que nos ministères! telle était leur devise. Ils croyaient dominer les événements, les événements les ont chassés honteusement.

La royauté de 1830 se composait de quatre ou cinq bourgeois vaniteux, qu'après dix-huit ans de règne trois cents gamins de la populace ont mis à la porte, malgré une bonne armée laissée inactive. Ces quatre ou cinq bourgeois faisaient les rodomonts et marchaient le nez tellement au vent qu'ils ne voyaient rien au-dessous du nœud de leur cravate.

Corrompus et corrupteurs, ils démoralisaient la nation, maintenant ils sont atteints de la fièvre chaude de l'ambition déçue!....

En février 1848, le roi hésitait, les princes flottaient incertains ou conspiraient.

Les ministres arrogants jusqu'au jour suprême, se faisaient humbles devant la révolution. Le commandant de la garde nationale, le *fendant* Jacqueminot *dormait,* car à toutes les révolutions il faut le sommeil d'un commandant de la garde nationale!

Et tous ces gens osent encore élever la voix!

4 JUILLET.

Je suis allé passer mon dimanche au pavillon de Breteuil chez la Princesse Mathilde. J'ai conservé mon logement de l'année dernière. A quatre heures, j'ai accompagné la Princesse Mathilde et Mme de Serlay chez le prince Murat qui a acheté près de St-Germain un beau château.

Murat était à dîner lorsque nous sommes arrivés, il s'est levé de table, est venu nous recevoir, puis nous a introduits dans la salle à manger où nous nous sommes assis parmi les nombreux convives. Il m'a fallu boire deux verres de vin de Chambertin, deux verres de vin de Bordeaux et deux de Champagne.

Il y avait vingt personnes à table; le prince de Canino y dînait; ni la Princesse, ni moi, n'avons eu l'air de le reconnaître. Ce drôle est bien la plus infecte canaille que je puisse citer.

Le matin, le maréchal de Saint-Arnaud et sa femme sont venus à Breteuil. Le maréchal se plaint vivement de la grossièreté et de la rudesse de son collègue le maréchal Magnan envers les officiers du camp de Satory. Il nous a dit qu'on avait transformé son nom en celui de maréchal *Manant*.

Vers une heure, la Princesse est allée à St-Cloud faire une visite à l'Impératrice.

Rien de plus monotone que la vie de Sa Majesté, elle sort à peine, ne travaille à aucun ouvrage de femme et lit peu. Sa Cour est composée d'une étrange façon!

Le *comique* n'est autre que le premier chambellan, M. le comte de Tascher. Au milieu de la conversation qu'avait la Princesse avec l'Impératrice, on a entendu le premier chambellan faire le bouffon dans le salon de service; on l'a prié de venir divertir la Princesse Mathilde, et le Tascher est arrivé.

« Imitez le dindon », lui a dit l'Impératrice, et aussitôt le drôle a imité le dindon; il a gloussé, il s'est pavané, enfin il s'est montré plus dindon qu'un vrai dindon.

« Imitez le soleil », a dit l'Impératrice. Le chambellan, par les plus sottes grimaces, est devenu soleil.

« Imitez la lune. »

Il a pris un air bête et il a dit, en donnant à ses traits déjà laids une laideur plus grande: « Voilà la lune. »

Puis il a fait la tempête et toutes les farces que comporte son état.

C'était misérable et ignoble! Comprend-on qu'un gentilhomme de 48 ans se transforme en Triboulet pour faire rire à ses dépens?

Je plains la Cour d'en être réduite à de tels divertissements.

Qui peut avoir inspiré à l'Empereur la pensée de réunir autour de lui la troupe d'hommes étranges qui s'y trouve?

La guerre paraît certaine, les Russes sont dans les Principautés.

7 JUILLET.

Avant-hier l'Empereur et l'Impératrice assistaient avec la duchesse d'Albe à la réouverture du théâtre de l'Opéra Comique.

Je dînais au Café de Paris et je vis passer les voitures impériales à travers une foule compacte qui encombrait le boulevard et qui fit entendre de nombreux cris de : Vive l'Empereur. A dix heures à peu près, je me rendais rue de Richelieu et je longeais le théâtre de l'Opéra Comique au moment où des sergents de ville arrêtaient dans le théâtre et conduisaient dans la galerie qui le longe quelques membres des sociétés secrètes surpris armés dans la salle. Ces hommes se défendaient vivement, et l'un deux, pour se débarrasser d'un pistolet, voulut le lancer par une fenêtre; la fenêtre est garnie de grillages, le pistolet retomba au milieu des sergents et fut saisi; il était parfaitement chargé à balle.

Le plan de ces conspirateurs était, dit-on, de se précipiter sur la voiture de l'Empereur au moment où il y serait remonté pour partir, et de faire feu de toutes leurs armes.

La justice est saisie de cette affaire.

J'ai vu de stupides légitimistes qui se réjouissaient de cela, ils comptent encore sur l'avenir de leur prétendant et font bon marché du reste.

La Russie a publié un manifeste en entrant dans les Principautés, et elle envoie M. d'Ozeroff pour reprendre les négociations à Constantinople; mais comme elle ne me paraît pas avoir modifié ses exigences, il est clair



qu'elle veut seulement gagner du temps, concentrer ses forces et épuiser les ressources de son adversaire. Elle prend pour de la faiblesse la temporisation de la France et de l'Angleterre. Les flottes sont bien à l'entrée des Dardanelles, mais elle ne croit pas qu'elles osent arriver à Constantinople.

Les Vieux-Russes poussent leur empereur à la croisade contre les Turcs; ils veulent S[te]-Sophie; ils veulent l'empire Grec et Constantinople pour capitale. Les Russes rêvent l'empire universel, la résurrection du vieil empire romain, et pour arriver à ruiner l'Angleterre, ils minaient à la fois son commerce de l'Orient par leurs prétentions sur la Perse et sur la Turquie.

Quant à nous autres Français, le Czar a dans notre pays plus d'alliés qu'il ne le pense. Les bourgeois répètent avec un air de béate capacité: *qu'il prenne Constantinople, que l'Angleterre prenne l'Egypte et nous prendrons nous, les frontières du Rhin.*

Ces stupides bourgeois en sont encore aux frontières du Rhin; il est impossible de leur faire comprendre que nos intérêts ne sont plus au Nord et que le jour où la Méditerranée serait partagée entre la Russie et l'Angleterre, la France ne compterait plus parmi les grandes puissances. Un accroissement de puissance territoriale ne nous grandirait pas d'un pouce; ce qu'il nous faut, c'est une position sur la Méditerranée, c'est la proue de nos vaisseaux tournée vers l'Orient, c'est un développement maritime.

11 JUILLET.

Hier, dimanche, Nieuwerkerke, Saint-Marsaut préfet de Versailles, sa femme, Mme la baronne de Serlay (née Rovigo), quelques autres personnes et moi, nous avons dîné au Petit-Trianon, dans la maison du seigneur du hameau, située sur le bord du lac au milieu du parc; puis le soir nous avons visité les châteaux et leurs parcs; il faisait un temps magnifique.

C'est toujours une visite mélancolique, le souvenir de la reine Marie-Antoinette est partout, celui de sa cour et des fêtes qu'elle y donnait. Maintenant tout est silence et tristesse, abandon et regret; ces demeures royales dépeuplées, ces parcs veufs de leurs hôtes, parlent à l'âme, lui communiquent je ne sais quelle tristesse.

Ces palais déserts attestent le passage des révolutions, on ne peut y être gai. J'ai couché le soir au pavillon de Breteuil.

Il n'y a pas encore aujourd'hui de nouvelles de Constantinople, ni de la Russie. L'empereur Nicolas marche et ne cédera qu'à la fortune des armes.

La France et l'Angleterre s'abusent en espérant quelque chose des efforts diplomatiques. De la faiblesse ou de l'indécision en ce moment seront funestes. L'Autriche n'est pas franche et la Prusse ne se prononce pas très clairement. La Russie est un empire qu'il ne faut pas menacer en vain et avec lequel il faut agir énergiquement. Nous pourrions payer cher nos lenteurs.

18 JUILLET.

J'arrive de Breteuil où j'ai passé la journée d'hier, j'ai trouvé la Princesse Mathilde très fortement engagée dans les eaux russes sur la question turque.

« L'empereur Nicolas, m'a-t-elle dit, n'a aucune in-
« tention politique dans toute cette affaire et les intentions
« de la Russie ne sont nullement envahissantes. Cette
« puissance ne veut pas arriver à Constantinople, elle
« ne convoite en aucune façon cette capitale. »

J'ai répondu avec un peu de vivacité que je déplorais l'aveuglement qui l'empêchait de voir juste en cette circonstance: « La politique de la Russie, ai-je ajouté,
« ne varie pas, ne tergiverse pas, et c'est ce qui fait sa
« force; depuis Pierre Ier elle est en marche pour arriver
« à Constantinople, les intérêts religieux son mis en avant
« pour masquer d'autres intérêts. En vérité, il sied bien
« au persécuteur des catholiques en Pologne et des
« musulmans dans la Russie méridionale, de revendiquer
« le droit qu'a une puissance de protéger les peuples
« qui lui sont unis par une foi commune. »

Au moment où la Hollande persécute ses catholiques, il est en effet curieux d'entendre la vieille Europe se récrier contre l'intolérance des Turcs.

Toutes les lenteurs diplomatiques mises en vant, les notes échangées, les ultimatums, etc. m'inquiètent. La Russie veut gagner du temps, ruiner la Porte, désunir la France et l'Angleterre et se fortifier dans les Principautés. Nous nous repentirons peut-être bien amèrement de ces pertes de temps.

La Princesse Mathilde trouve tout simple que la Russie revendique les plus grands avantages pour le culte grec dans la possession des Lieux-Saints, mais elle blâme la France d'avoir prétendu aux mêmes droits:

« Pourquoi se mêler de ces choses-là ? »

La Princesse se préoccupe peu des questions religieuses, elle n'a pas de sympathie pour le clergé, et j'ai souvent déploré de l'entendre parler comme elle le fait devant ses domestiques, des prêtres en général, du Pape et du Sacré Collége. Elle a trop souvent près d'elle un prêtre intrigant, l'abbé Coquereau, qui parle tout aussi légèrement de la cour de Rome; cet homme n'a de prêtre que la soutane et il ne songe qu'à l'ambition. Orléaniste dans l'âme, il a crié contre l'Empereur, jusqu'au jour où cet Empereur trop confiant l'a nommé aumônier en chef de la flotte. Avant sa nomination, il ne craignait pas de se faire l'écho des bruits les plus infâmes, de colporter les rumeurs les plus hostiles. Il veut être évêque et va partout prêchaillant pour faire du bruit.

La Princesse est sa dupe, et elle est entretenue dans son erreur par sa lectrice Mme Desprès, autre intrigante très active et très mauvaise, que tout le monde regrette de voir dans sa maison. L'ancienne maîtresse de cet assassin de duc de Praslin, pourvue de deux enfants dont un appartient à leur concubinage, l'autre vient je ne sais d'où.

Margot Desprès, fille de Praslin, annonce par sa dissimulation et toute l'expression de sa physionomie ses mauvais penchants.

Pauvre Princesse Mathilde, vous êtes bien mal entourée, et personne ne vous donne de bons conseils. Peu à peu, vous vous laissez aller aux complaisants; la flatterie vous mord, elle vous séduit, ceux qui vous baisent les mains, vous renieraient, si la fortune cessait de vous favoriser. Vous êtes trahie par les personnes même de votre intérieur, chacun de vos propos est rapporté envenimé, vos dépits sont racontés, vos imprudences enregistrées.

Princesse, vous êtes vendue, et vous ne vous en doutez pas.

Avant-hier, samedi, j'ai dîné au pavillon Henri IV à St-Germain avec le prince de Schauenbourg, Mérimée, Saulcy, la Saussaye et Edouard Delessert.

Mérimée passe un peu aux importants depuis qu'il est sénateur. Cette nomination est étrange.

Il y a un an, Mérimée était en prison, condamné pour avoir insulté la magistrature par sa défense de Libri. Mérimée n'est ni chrétien, ni juif, ni mahométan, il n'est pas baptisé, et sa mère est morte, il y a un an, en repoussant tout secours religieux. Mérimée a vanté cette mort, et il est tout simplement athée et égoïste.

Voilà de belles recommandations pour être sénateur!

Quel lazaret, bon Dieu, que le Sénat! Peut-on restaurer une nation, purifier ses mœurs, en dorant de tels sénateurs! Mérimée a de l'esprit, mais il a surtout celui de paraître en avoir plus qu'il n'en possède; il aime à poser, parle lourdement et lentement, s'écoute parler et arrange ses phrases. Il a toujours peu publié et il est parvenu à tout, en faisant le moins de bruit possible, et

en se remuant si peu qu'il paraissait immobile. Inspecteur général des monuments historiques, académicien, sénateur, il se fait 40,000 francs de rente. Je cherche ce qu'il peut encore ambitionner.

Jamais il ne se compromettra pour un gouvernement; il aura même le soin de rester sur la frontière de l'opposition du silence, et d'être lié avec les oppositions plus hardies. Le *savoir-faire* est une bien belle chose!

Ce que j'ai peine à comprendre, c'est que toutes les royautés se laissent prendre à ces gens-là et les rapprochent de leur trône. Aussi est-il juste de demander combien de temps durent les royautés.

Je ressens un profond chagrin, en pensant que Fould, un mauvais juif, *failli*, est premier ministre; un homme que les honnêtes gens saluaient à peine! et ce Fould a trouvé un courtisan, le marquis de Caumont La Force, qui est devenu sénateur. L'Empereur doit quelquefois avoir des nausées en regardant autour de lui; combien il doit mépriser les Français et comme il doit les trouver plats et rampants, s'il les juge d'après ceux de son palais!

19 JUILLET.

Marco de Saint-Hilaire, dont la mère était femme de chambre de l'Impératrice Joséphine, me communique hier le mémoire suivant qui est celui de L.-H. Leroy, marchand de modes de Sa Majesté pour l'année 1806, je le trans-

cris parce qu'on verra la dépense de l'Impératrice en *chiffons* et objets de toilette. On sait combien ces mémoires coléraient Napoléon.

Etat sommaire de ce que doit Sa Majesté Impératrice et Reine pour modes et robes fournies par L.-H. Leroy,

Savoir :

Pour sommes restées dues sur divers mémoires réglés antérieurement		fr.	48,000. —
Pour arriéré		»	15,000. —
Mois de Janvier fr. 12,264	ces trois mois ayant été soldés ne sont rappelés que pour mémoire.		
Février » 12,347			
Mars » 11,206			
En Février pour Mlle Tascher		»	1,425. —
Pour S. M. la reine de Bavière		»	575. —
Avril		»	34,590. —
Mai		»	10,209. 50
Juin		»	16,843. —
Juillet fr. 13,881. 75 Plus pour un héron noir » 10,000. —		»	23,881. 75
Août		»	7,370. 75
Septembre		»	9,665. 50
Octobre		»	10,275. 10
		fr.	177,837. 60
A déduire, reçu le 14 octobre		»	2,000. —
Somme due, époque du 30 octobre 1806		fr.	175,837. 60

Hier, après la séance du comité pour la délibération relative à la grande médaille de 4000 francs, accordée aux exposants de 1853, Nieuwerkerke, Longpérier,

en se remuant si peu qu'il paraissait immobile. Inspecteur général des monuments historiques, académicien, sénateur, il se fait 40,000 francs de rente. Je cherche ce qu'il peut encore ambitionner.

Jamais il ne se compromettra pour un gouvernement; il aura même le soin de rester sur la frontière de l'opposition du silence, et d'être lié avec les oppositions plus hardies. Le *savoir-faire* est une bien belle chose!

Ce que j'ai peine à comprendre, c'est que toutes les royautés se laissent prendre à ces gens-là et les rapprochent de leur trône. Aussi est-il juste de demander combien de temps durent les royautés.

Je ressens un profond chagrin, en pensant que Fould, un mauvais juif, *failli*, est premier ministre; un homme que les honnêtes gens saluaient à peine! et ce Fould a trouvé un courtisan, le marquis de Caumont La Force, qui est devenu sénateur. L'Empereur doit quelquefois avoir des nausées en regardant autour de lui; combien il doit mépriser les Français et comme il doit les trouver plats et rampants, s'il les juge d'après ceux de son palais!

19 JUILLET.

Marco de Saint-Hilaire, dont la mère était femme de chambre de l'Impératrice Joséphine, me communique hier le mémoire suivant qui est celui de L.-H. Leroy, marchand de modes de Sa Majesté pour l'année 1806, je le trans-

cris parce qu'on verra la dépense de l'Impératrice en *chiffons* et objets de toilette. On sait combien ces mémoires coléraient Napoléon.

Etat sommaire de ce que doit Sa Majesté Impératrice et Reine pour modes et robes fournies par L.-H. Leroy,

Savoir :

Pour sommes restées dues sur divers mémoires réglés antérieurement		fr.	48,000. —
Pour arriéré		»	15,000. —
Mois de Janvier fr. 12,264	ces trois mois ayant été soldés ne sont rappelés que pour mémoire.		
Février . . » 12,347			
Mars . . . » 11,206			
En Février pour Mlle Tascher		»	1,425. —
Pour S. M. la reine de Bavière . . .		»	575. —
Avril		»	34,590. —
Mai		»	10,209. 50
Juin		»	16,843. —
Juillet . . . . fr. 13,881. 75		»	23,881. 75.
Plus pour un héron noir » 10,000. —			
Août		»	7,370. 75
Septembre		»	9,665. 50
Octobre		»	10,275. 10
		fr.	177,837. 60
A déduire, reçu le 14 octobre . . .		»	2,000. —
Somme due, époque du 30 octobre 1806		fr.	175,837. 60

Hier, après la séance du comité pour la délibération relative à la grande médaille de 4000 francs, accordée aux exposants de 1853, Nieuwerkerke, Longpérier,

de Lacroix, Chenevières et moi, nous avons dîné dans le jardin de la Taverne anglaise, rue de Richelieu; le dîner a été fort gai et très intime.

Il a été nécessairement question des récompenses accordées aux artistes-exposants, et des divers incidents du vote qui venait d'avoir lieu, et par suite duquel la médaille de 4000 francs a été décernée à Henriquel Dupont. Il n'a pas fallu moins de sept scrutins pour mettre les votants d'accord; Dupont a toujours eu le plus grand nombre de voix, sans arriver à la majorité absolue; ses deux concurrents venaient après lui. On a enfin, à l'avant-dernier scrutin, décidé qu'il y aurait scrutin de ballottage entre les trois concurrents qui avaient le plus de voix, Dupont, Troyon et Rosa Bonheur, et que les deux qui obtiendraient le plus de suffrages, seraient définitivement ballottés. A ce scrutin, Rosa Bonheur a été vaincue et le débat s'est établi entre Dupont et Troyon. Dupont l'a emporté de quatre voix. Aussitôt il a déclaré qu'il entendait disposer de deux mille francs pour augmenter la somme des acquisitions et de deux mille francs pour la caisse de secours de l'association des artistes. Il a été fort applaudi.

Dupont s'était longtemps refusé à laisser le jury maître de lui décerner le prix de 4000 francs. Il prétendait que comme juré lui-même, il lui était interdit de prendre part au concours; nous n'en avons pas jugé ainsi, et malgré son insistance le prix lui a été adjugé.

Les décisions du jury pour les première, deuxième et troisième médailles sont pour la plupart singulières Les coteries l'ont emporté sur la justice. Les moindres paysagistes, s'ils affectent le *fouillis*, sont soutenus par

les coloristes. La petite peinture est en faveur. Les travaux sérieux n'ont pas grande chance. Devers, l'auteur d'une belle faïence, peinte en émail, à figures de plus de six pieds, avec bordure également émaillée à la manière de Luca della Robbia, n'a rien obtenu.

Soulanges-Theissier, lithographe, qui fait très bien de bonnes traductions des maîtres et dans de grandes dimensions, n'a rien obtenu non plus; depuis 1841, il a une 3e médaille!

Reiset, conservateur des dessins du Louvre, et Villot, conservateur de la peinture, ne possèdent pas le véritable sentiment de l'art. Ce sont des collectionneurs et non des connaisseurs; ils sont étroits dans leurs appréciations, importants, et se croient les seuls juges compétents. Ce sont deux papes infaillibles, deux grands-lamas qu'il faudrait adorer. Ils ne discutent pas, ils prononcent des sentences, et tiennent peu de compte des observations qui leur sont adressées. Quand ils ont dit: « *Ceci est bon* », ils n'admettent point qu'un autre avis puisse prévaloir.

Reiset ne voit que Ingres et son école, Villot que Delacroix et ses imitateurs. Le premier ne voit que les tableaux que la couleur ne déshonore pas. Le second, au contraire, se prosterne devant la couleur assez empâtée pour déformer le dessin.

L'un rêve devant la *Vénus* ou *l'Odalisque* de Ingres. L'autre devant *le massacre de l'évêque de Liége,* par Delacroix.

Ils rient l'un de l'autre, et ils se vénèrent eux-mêmes sur l'autel où chacun d'eux se place.

Reiset n'y voit pas, et pour juger un tableau ou un dessin, il arme son œil d'un binocle et promène son nez sur le tableau ou le dessin.

Villot, après avoir fait d'assez mauvaise peinture, s'est subitement épris de la miniature, et il passe son temps à contrefaire des Fragonard ou à copier des Hall.

Il aurait voulu n'admettre au salon que les miniatures de Mme Herbelin, qui a fait cette année le portrait de Mme Villot.

L'importance de ces deux conservateurs se trahit par leurs discours. Reiset, quand il parle d'art, répète à tous propos, *croyez ce que je vous dis,* et, si l'on ne s'en tient pas à son jugement, comme cela arrive quelquefois, il hausse les épaules et part.

Villot s'attribue tout ce qu'on fait au Musée, toutes les mesures prises en faveur de l'art et des artistes; il réclame l'initiative de toutes les décisions utiles, et, dans son intérieur, sa femme dit à qui veut l'entendre, que sans son mari le Musée *irait à la diable!*

Ces deux grands travailleurs ne viennent pas tous les jours à leur cabinet, et Reiset prend assez régulièrement un congé de deux ou trois mois par année.

Villot a fait longtemps du journalisme à propos des arts, et il attaquait vivement et acrement les administrateurs chargés des Beaux-Arts et des Musées; mais il faut dire qu'aujourd'hui il n'admet pas qu'on discute les assertions de ses catalogues.

Longpérier, le conservateur des Antiques, est un tout autre homme, il en sait plus à lui seul que les *deux* autres ensemble (ce n'est pas beaucoup dire).

Longpérier sait immensément, et il sait bien; il a le sentiment artiste, le goût sûr et beaucoup de simplicité.

De Laborde est un faux savant qui a su se glisser à l'Institut. C'est un chiffonnier qui cherche sans discernement dans tous les fouillis.

Nieuwerkerke est aveuglé sur le compte de Villot et de Reiset. Quant à Laborde, il sait ce qu'il vaut.

22 JUILLET.

Les dépêches arrivées hier confirment mes prévisions sur la question d'Orient. L'empereur Nicolas veut fatiguer et épuiser la Turquie; il ne repousse ni n'accepte les nouvelles propositions qui lui avaient été faites. L'empereur Nicolas veut prendre ses positions d'une manière solide, pour cela il faut du temps, et il espère abuser l'Europe encore quelque temps. La France et l'Angleterre ont fait une faute en n'occupant pas les Dardanelles le jour où elles ont appris l'entrée des Russes dans les Principautés; elles en feraient une plus grande encore en accordant à la Russie le bénéfice du prolongement de la situation.

J'ai beaucoup causé de tout cela hier avec La Guéronnière, avec qui j'ai dîné à Breteuil chez la Princesse Mathilde.

Hier nous avions une séance du jury pour le choix des tableaux de l'exposition d'honneur. Lorsque je suis arrivé, une discussion durait depuis une heure sur le droit que nous voulions prendre de juger les tableaux

de tous les artistes décorés ou membres de l'Institut. La discussion était fort aigre; le jury allait se dissoudre. Dauzats et Henriquel Dupont, appuyés par Lacroix et Picot, ne voulaient entendre à rien. D'un autre côté, le reste du jury ne voulait pas admettre tous les tableaux des membres de l'Institut et des décorés parmi les tableaux de choix, et Dauzats, l'homme de la société libre des Beaux-Arts, attisait le feu.

Tout cela m'a paru misérable et puéril, et pour trancher la difficulté, j'ai proposé de consacrer aux artistes décorés et aux membres de l'Institut une salle spéciale sur la porte de laquelle on écrirait: *Salle des exempts.* Ma proposition a été acceptée.

Aussitôt M. Villot a pris la parole pour dire: « *M. de* « *Viel Castel n'a fait que devancer une proposition sem-* « *blable, mais plus complète ....* », on ne l'a pas écouté; il était fort contrarié d'avoir pendant plus d'une heure retourné sa cervelle sans y trouver le moyen de trancher une difficulté, et il aurait aimé à s'emparer comme sienne de ma proposition.

Je suis parvenu à faire repousser de l'exposition d'honneur les tableaux de Courbet; je n'ai pas voulu que la mauvaise plaisanterie du chef de l'école de l'ignoble pût se prolonger. Français et Mouilleron étaient furieux, car ils avaient eu l'idée de lui faire décerner une première médaille.

Rodakowski est venu me remercier du bien que j'avais dit de lui, et M. Lehon m'a amené un artiste Belge, fort distingué, qui tenait aussi à me remercier.

Van Moer n'osait pas envoyer des tableaux à notre exposition, il est très modeste et il m'a dit: « *Je ne*

« suis qu'un ouvrier tourneur en ivoire, je n'ai jamais « appris à peindre. Je prenais mes pinceaux le dimanche « pour me délasser, et je comptais peu sur le succès. Je « suis bien heureux de ce qui m'arrive, je pourrai main- « tenant me livrer à mon goût pour la peinture, car mon « existence est assurée. »

Van Moer est un artiste très remarquable et il ira loin s'il continue.

L'Empereur a décoré, il y a quelques jours, un aide de camp du roi de Piémont, M. de Thannberg, l'ancien Perrot de Thannberg, frère d'un inspecteur des haras français. Cet aide de camp piémontais est tout simplement un voleur; il a dérobé chez mon frère Victor, il y a quelques années, une assez belle épingle, et lorsque mon frère lui en a parlé, il a avoué, en prétendant qu'il ne l'avait prise que pour en faire faire une pareille par son bijoutier, cependant il ne l'a pas rendue.

Ce Thannberg, véritable aventurier, a escroqué tout le monde, puis lorsque Mme la comtesse Dash (veuve de Saint-Mars) est partie abandonnant son mari pour se faire princesse Moldave, en épousant je ne sais plus quel hospodar, Thannberg est parti avec elle, comme chevalier d'honneur et comme amant; il a vécu à ses crochets, il a mené la plus sale existence et aujourd'hui le voilà aide de camp du roi de Piémont et décoré de la croix d'officier de la légion d'honneur par l'Empereur des Français ! ! !

L'évêque de Nancy circonvient le général Saint-Mars pour lui faire reprendre sa femme; elle est laide à présent et n'est plus jeune. L'évêque aura bien de la peine à la nettoyer, car elle s'est vautrée dans tous les égouts.

Elle a eu des enfants de tout le monde. Ce n'est point le repentir qui la pousse à revenir vers son mari; elle recommencerait ce qu'elle a fait si elle le pouvait, mais elle ne trouve plus d'amants, et comme son mari commande un département, elle ne serait pas fâchée de trôner un peu à Nancy et d'y être traitée de *Madame la générale*.

L'évêque fait là une belle besogne!

27 JUILLET.

La Russie cherche toujours à gagner du temps; elle ne veut d'ailleurs reconnaître à aucune puissance le droit d'intervention. Il faut bien cependant que toutes ces lenteurs aient une fin. Je persiste à croire que nous perdons un temps précieux. Dieu sait ce qu'il nous en coûtera.

Hier a eu lieu la distribution des récompenses aux exposants de 1853. Cette solennité était présidée par le Prince Napoléon, assisté de Son Excellence le ministre d'Etat et de Nieuwerkerke. Sur les bancs à droite de l'estrade siégeait le jury, nous avions mis nos uniformes de conservateurs. L'Institut était à gauche, également en uniforme.

Je trouve trop considérable le nombre des croix distribuées. Neuf de chevaliers, deux d'officiers. On devrait, ce me semble, pour rendre à cette pauvre croix un peu de sa valeur, n'en donner qu'une par an.

Il n'y a qu'un grand prix de 4000 francs. Pourquoi mettre l'argent au-dessus de l'honneur?

Tous les artistes veulent être décorés, et l'administration tient à les satisfaire. M. Jules André décoré! paysagiste médiocre, 3e médaille en 1835.... cette faveur ne s'explique pas.

Hébert a fait cette année un très médiocre tableau, *le baiser de Judas,* et on le décore; que lui donnera-t-on, s'il fait une bonne peinture?

Guérard, sculpteur maniéré, peu aimé des artistes, ayant une vanité incommensurable et peu estimé pour sa vie privée.

Dubuffe, peintre à la mode pour les portraits, a fait cette année un mauvais portrait de l'Impératrice, ce qui est cause du propos suivant, tenu par une Russe fort spirituelle: « *cette croix donnée à M. Dubuffe est une* « *nouvelle preuve de la bonté de l'Impératrice: M. Dubuffe* « *la défigure, elle ne s'en venge qu'en le décorant!* »

D'autres disent:

M. Dubuffe crucifié en 1853 pour crime de lèse-majesté.

Véron m'a remis hier le titre imprimé de ses mémoires qui auront pour titre *Mémoires d'un bourgeois.* Il m'enverra le premier exemplaire.

Véron est la vanité même, il dit à qui veut l'entendre:

« *J'ai conduit Louis-Napoléon par la main jusqu'au* « *trône, et il reconnaît mes services par la plus noire* « *ingratitude!* »

Ses mémoires seront curieux; il disait dernièrement devant moi: « *Si l'Empereur sait vivre, il* m'enverra la

« *croix de commandeur de la légion d'honneur pour le* « *15 août.* »

Il n'est pas content d'être officier!

Quel singulier temps que le nôtre; on a détruit, il y a 60 ans, l'aristocratie pour la remplacer par l'aristocratie de l'intrigue. On avait élevé le journalisme à la toute-puissance et Dieu sait qui sont les journalistes. Nous revenons un peu de cet engouement. Pour la plupart, les journalistes sont de mauvais bohémiens qui ne sortiraient pas sans condamnation du banc de la police correctionnelle. Impies, débauchés, filous, calomniateurs, et ils sont chargés d'instruire le peuple.

Les plus honnêtes ne sont qu'ambitieux, mais ils sacrifieraient la France à leur ambition. Quelques-uns sont encore ménagés comme des puissances, quoiqu'en retraite. Houssaye a la direction du Théâtre Français, Roqueplan celle de l'Opéra, Alph. Royer celle de l'Odéon.

1er AOUT.

J'ai appris hier à Breteuil qu'une des causes du renvoi de M. de Maupas, ministre de la Police, est qu'il avait inventé la fameuse machine infernale de Marseille pour se faire valoir. Les agents de Pietri, préfet de police, ont découvert cette belle imagination.

Les décorés après l'exposition, plus Mme Herbelin et Mlle Rosa Bonheur, dînent demain à St-Cloud avec l'Empereur, Fould, le Prince Napoléon et Nieuwerkerke.

SAMEDI 6 AOUT.

Au dîner des décorés de St-Cloud, les artistes ont été séduits par la grâce parfaite de la réception et par l'amabilité de l'Empereur et de l'Impératrice.

La question turque préoccupe toujours beaucoup les esprits; parmi les hommes d'argent, il y a un parti assez nombreux qui accepterait la paix à tout prix pour qu'aucune de leurs combinaisons financières ne soit dérangée. Quelques-uns même disent: qu'importe que la Russie soit à Constantinople.

Si cette question s'arrange, comme on dit, *à l'amiable,* l'amiable pourra nous coûter cher un jour. On ne songe qu'à la vie matérielle du moment; le patriotisme raisonné et prévoyant est généralement inconnu.

10 AOUT.

Je dînais hier à Businval près Rueil chez le prince Murat; après dîner, nous avons causé de Fould, le ministre d'Etat, qu'il méprise souverainement. Il m'a dit qu'à la cérémonie du mariage de l'Empereur, Fould, entrant dans le salon de famille où les princes, les princesses, les grands dignitaires et les ministres attendaient l'Empereur et l'Impératrice, s'était donné les airs d'une seconde majesté. Il allait, serrant les mains des membres de la famille impériale, avec cette fatuité qu'il pousse au plus haut point. Arrivé devant le prince Murat, il lui tendit la main d'un petit air protecteur. Le prince fit un mouvement d'épaules et lui dit:

« *Passez, Monsieur, je ne donne pas la main à un « homme comme vous.* »

Fould surpris, voulut insister et demander une explication.

Le prince reprit: « *Passez donc, et vite, fichtre, ne me le faites pas répéter.* »

Fould passa, mais il se plaignit à l'Empereur, qui écrivit au prince Murat: *qu'il n'entendait point qu'aux Tuileries un prince de sa famille malmena si vivement un de ses ministres.*

Le prince Murat lui répondit qu'il était le maître chez lui et que, pour pouvoir lui obéir, il s'abstiendrait de venir désormais au palais.

L'Empereur invita Murat, lui fit mille amitiés, mais il ne l'a point rapatrié avec Fould, et Murat a dit à l'Empereur:

« *Je ne donnerai jamais la main à un homme que je méprise.* »

A l'occasion de cette scène, une foule de maréchaux et d'officiers généraux se sont fait inscrire chez le prince Murat.

Fould est exécré et méprisé par tout le monde, c'est justice.

Persigny et lui sont bien ensemble. Le prince Murat prétend que tous deux ont appris à se connaître et qu'ils respectent leurs petites infamies.

« Si je voulais parler sur ce que je sais de Per-« signy, m'a dit le prince, il y aurait de quoi l'envoyer « aux galères. »

Quels tristes hommes l'Empereur a autour de lui!

En ce moment, la Princesse Mathilde croit aux cajoleries de Fould, comme à celles de de Laborde, comme aussi à la bonhomie de Mme Desprès sa lectrice. Mme Desprès est l'espion placé près d'elle, et dimanche dernier elle disait avec audace: « *Tout ce que dit la Princesse est répété à St-Cloud.* »

Il paraît qu'il suffit d'être prince pour devenir aveugle.

Jamais les cours de Louis XVIII et de Charles X n'ont présenté une collection d'êtres aussi misérables ou méprisables que la cour de Louis-Napoléon.

La reine Christine est venue y recevoir vingt camouflets, l'Impératrice ne l'a pas reconduite, etc., etc.

La duchesse d'Albe, au contraire, trône à St-Cloud, ni son mari, ni elle ne rendent de visite, et il y a des gens comme il faut qui supportent ces impertinences!

La noblesse de France ne va pas à la cour, elle n'a pas à répondre de la platitude des courtisans actuels.

11 AOUT.

Le ministre Fould ne veut pas me porter sur la liste des personnes qui doivent être décorées à l'occasion du 15 août. Il a sa rancune contre moi, et il fait passer sa rancune avant la justice. L'Empereur se souviendra-t-il de la promesse spontanée qu'il a bien voulu me faire le 14 mars dernier? L'Impératrice se rappellera-t-elle qu'elle m'a dit: *Je ne lui laisserai point oublier sa promesse, les Viel Castel sont de mes amis!* ....

Je l'ignore, je me repose sur la promesse impériale; si les promesses sont oubliées, tant pis, non pas pour moi, mais pour ceux qui les ont faites. J'ai la conscience d'avoir mérité une distinction qu'on me fait attendre plus que de raison. J'ai travaillé plus que la plupart de mes contemporains, on ne m'empêchera point de continuer en ne me décorant pas, et j'avoue que je ne serai pas bien malheureux de n'avoir point un bout de ruban rouge à la boutonnière. Il y a tant de goujats parmi les décorés! Aujourd'hui, on la promet, cette croix, à Galimard, le type des intrigants et des mauvais peintres.

Le maréchal Saint-Arnaud la sollicite pour Lépaule, détestable *peintraillon,* qui s'embusque dans tous les coins, pour forcer les premiers venus qui ont de l'argent à se laisser peindre par lui; Belmont dont j'ai déjà parlé, l'étale sur sa poitrine!

La Tour du Pin la salit! etc., etc., etc.

Mais dans ma famille on tient à me voir décoré!!!

J'apprends une assez jolie particularité de la vie de Fould, la voici. En entrant au ministère d'Etat, il a nommé chef de la comptabilité du ministère un inconnu du nom de Sapia qui a une très jolie sœur; Fould couchait avec cette jolie sœur! Un autre frère de la donzelle est militaire, on a voulu lui donner de l'avancement, mais il a refusé, en répondant que le canal qui avait fait nommer son frère chef de division, ne le conduirait pas au grade d'officier.

Fould ne se cache que très peu de sa vie débauchée. « *il n'accorde, dit-il, qu'aux femmes qui lui accordent quelque chose.* »

Il a tenu ce propos devant moi à Breteuil à la Princesse Mathilde, en parlant de la marquise de Contades à laquelle il venait d'accorder je ne sais quoi, et qu'il avait ramenée la veille à Paris dans sa voiture.

12 AOUT.

L'affaire légitimiste dite de la *ligue fédérale,* qui se juge à Paris devant la sixième Chambre de la police correctionnelle, est curieuse en renseignements sur ce malheureux parti.

M. le comte de Chambord est réduit à se servir d'intrigants de bas étage, tels que Jeanne, papetier du passage Choiseul, et Piégard, beau-père de Proudhon. Les demandes de secours adressées au comte de Chambord et trouvées chez Piégard sont de la main de Proudhon. Cet auteur de «*la propriété, c'est le vol*» énumère les titres royalistes de son beau-père, etc., etc.

Ce Piégard est du reste convaincu d'avoir volé la caisse d'une petite coterie royaliste. Une longue lettre de Dubuisson, chef de toutes les intrigues légitimistes, édifie sur la *fusion* tant prônée. Le comte de Chambord n'en veut pas; enfin personne n'en veut, et tout le monde cherche à se tromper. Le comte et la comtesse de Chambord annoncent qu'incessamment ils monteront à cheval pour prendre Paris à l'aide des troupes que le papetier Jeanne est chargé d'enrôler! Il est recommandé de se méfier des nobles et des gros bonnets, etc., etc., puis des grades sont promis, des pensions, des indemnités Tout cela est risible au dernier point.

Le comte de Chambord est entouré de niais et d'intrigants qui l'aveuglent; lui-même est un prince sans énergie qui joue au Prétendant, comme les enfants jouent à la petite chapelle le jour de la *Fête-Dieu.*

Il est douloureux de voir ainsi finir cette grande et noble race des Bourbons. Les descendants de Charles X, d'un côté, les d'Orléans de l'autre.

Les d'Orléans ont pour chef une protestante allemande, remuante et ambitieuse, qui s'appuie sur le vieux parti parlementaire, rêvant le retour de la puissance des Chambres et du journalisme, du jeu de bascule calculé sur l'immoralité des partis et la vénalité des hommes.

Les Molé, de Broglie, Guizot, Thiers marchent sous cette bannière et sont d'accord pour le moment; s'ils réussissaient, ils deviendraient ennemis, et avec tout le parlementarisme le plus délicat ils nous conduiraient à de nouvelles révolutions. Pour ces messieurs, la France se compose d'un roi *qui règne et ne gouverne pas*, puis d'un Parlement divisé en deux fractions, dont celle qui n'est pas au pouvoir démolit journellement le pouvoir que cependant elle convoite. Il y a en France des niais qui regrettent l'heureux temps où nous-vivions sous le bon plaisir de quelques bavards.

Aujourd'hui, nous avons, obstruant les avenues du pouvoir, tous les faquins tarés!.. L'Empereur les connaît et les méprise, mais il croit malheureusement tous les hommes également méprisables, et il pense qu'il est plus facile de faire quelque chose avec des gens qui retomberaient dans la boue s'il ne les soutenait pas, qu'avec des gens qui se targueraient de leur propre position.

13 AOUT.

Arago, l'inspecteur des Beaux-Arts, sort de mon cabinet; il m'a rapporté un propos d'Alexandre Dumas qui peint à merveille ce saltimbanque littéraire, le voici:

« Que restera-t-il de notre siècle? presque rien! « Les hommes d'élite sont en exil. Tite Live (Alex. Du- « mas) est à Bruxelles, et Tacite (Victor Hugo) est à « Jersey. »

Dumas se croit un grand historien, ce n'est qu'un grand histrion!

Si par un jeu fatal de la fortune ces gens-là arrivaient un instant au pouvoir, nous verrions le règne des tigres d'imitation. Les lauriers des Lebon, des Carrier, des Danton les empêcheraient de dormir.

14 AOUT.

Il y a trois jours, l'Impératrice après déjeuner a dit à l'Empereur:

« Louis, nous avons promis la croix à M. de Viel « Castel, tâchez de ne pas l'oublier. »

L'Empereur a répondu:

« Nous verrons. »

L'Impératrice ne s'est pas contentée de cette réponse.

« Ce n'est pas nous verrons, qu'il me faut, vous « avez promis, il faut tenir. »

Enfin, à mon tour, moi je dis: nous verrons demain.

Dans le *Moniteur* de ce matin il y a quatre nominations d'officiers et de chevaliers.

Officiers:

Mocquard, secrétaire de l'Empereur,
Conneau, premier médecin.

Chevaliers:

Ch. Thélin, trésorier de la cassette,
Acar, premier pharmacien.

Conneau est un ami dévoué; Thélin est, je crois, frère de lait, je n'ai pas d'objections à faire; mais Acar le pharmacien!; mais Mocquard, est-ce pour avoir servi d'eunuque blanc à l'Empereur auprès de Mme Howard? est-ce pour avoir sali sa femme et sa fille en les conduisant à l'Opéra en grande loge avec Mme Howard?

Pauvre ordre de la légion d'honneur, Mocquard un sale maq.....

J'ai dîné hier à Breteuil avec la famille Murat et la famille Casa-Bianca.

La Princesse assiste aujourd'hui à la grande revue en calèche découverte avec l'Impératrice. A trois heures elle part pour aller à Enghien dîner chez Reiset, je suis de ce dîner.

Tout ce qui a transpiré de la note acceptée par la Russie, me donne lieu de craindre, qu'après avoir fait beaucoup de bruit, remué des flottes, on n'accède à tous les ordres du Czar. Il y a là un amoindrissement des puissances et un agrandissement de la Russie; on lui céderait le protectorat et on aurait accepté la médiation de l'Au-

triche, parce que l'empereur Nicolas ne veut pas reconnaître à la France et à l'Angleterre le droit d'intervention dans les affaires turques.

La Russie pousse la condescendance au point de ne pas faire payer les frais de guerre à la Turquie.

Pour reconnaître ce bon procédé, on ne parle pas, dans la note collective, de l'évacuation des provinces, on s'en rapporte à la bonne foi et à la loyauté de l'empereur Nicolas ! ! !

La plaisanterie est bonne, cependant je ne crois pas qu'elle soit du goût de John Bull. La Russie a voulu savoir ce qu'elle peut, elle le sait aujourd'hui; il n'y a plus qu'elle qui soit une puissance de premier ordre. La France et l'Angleterre ne savent pas soutenir leurs faibles alliés.

La diplomatie de la France et de l'Angleterre a si bien conduit les affaires, que le Turc sort du conflit complètement assujetti. Il n'est plus qu'un sujet russe, et il sait désormais combien il doit compter sur ses grands amis de France et d'Angleterre. La Russie règne seule, cela est triste, mais cela est, nous avons perdu une seconde bataille de Waterloo.

M. Drouin de Lhuys a reçu le grand cordon de la légion d'honneur; vraiment cela est prodigieux, si j'étais l'empereur de Russie, je le nommerais prince.

Sous Louis XV, on a laissé tomber la Pologne. En 1853, on met la Turquie sous le vasselage russe.

Napoléon Ier disait qu'avant cinquante ans l'Europe serait républicaine ou cosaque!

Nous chanterons des *Te Deum* pour toute la belle affaire turque. [1])

16 AOUT.

J'ai 51 ans aujourd'hui. Hier l'Empereur devait me donner la croix, de lui-même il me l'avait promise, mais il n'a pas tenu, Fould s'y opposait.

Un certain Guérin, qui se fait appeler de Tencin, a été nommé chevalier, comme président de la société des *Sauveteurs*. Ce n'est qu'un filou, fils d'un serrurier-brocanteur, fréquentant les cabarets où se réunissent les brocanteurs, *revisant* avec eux et traité par eux comme *une espèce*.

Alex. Couderc, mauvais peintre de fleurs, a été nommé chevalier.

Abel de Pujol, pour avoir à l'Académie donné sa voix à Delacroix, a été nommé officier.

M. de Vernaut, beau-père de Belmont et de d'Ivry, légitimiste, membre du club des *pommes de terre,* mari de la maîtresse avouée de Hope, est nommé chevalier.

L'Empereur a dit hier à Nieuwerkerke: je n'ai pu nommer M. de Viel Castel, la liste de Fould était complète, mais ce n'est que différé.

J'y tiens peu, et je crois peu aux paroles souveraines, je suis payé pour cela. Je crois à la haine de Fould et j'y compte, c'est plus certain.

---

1) Toutes ces prévisions se sont heureusement trouvées fausses, la Princesse qui les inspirait se trompait.

On me fait des compliments de condoléance, comme si j'étais à plaindre de n'être pas assimilé à M. Guérin, dit de Tencin. Il n'y a que moi qui puisse me persuader que je ne sois pas infortuné.

Décorez, décorez! messieurs les ministres, vous pouvez créer des chevaliers, mais des gens d'honneur, non!

17 AOUT.

J'ai dîné hier à Breteuil avec le ministre de la Marine. On a parlé des décorés du 15. J'ai dit mon opinion sur quelques-uns d'entre eux, notamment sur Guérin, dit de Tencin, qui a comparu en police correctionnelle pour port illégal de la légion d'honneur.

Le ministre m'a dit que l'amiral La Susse était arrivé chez lui, humble et misérable comme un homme qui se sent perdu. Toute son arrogance est tombée, personne ne le plaint.

Reiset, notre premier secrétaire d'ambassade à Pétersbourg, est arrivé. J'ai dîné dimanche avec lui chez son frère à Enghien. Il pense que l'empereur Nicolas d'ici à peu d'années reprendra ses prétentions sur la Turquie, et il regarde comme un faute grave l'indécision de l'Angleterre qui n'a pas permis d'entrer dans les Dardanelles lorsque les Russes entraient dans les Principautés.

L'empereur Nicolas a essayé sa force, et il sait positivement ce qu'il avait toujours prévu, que l'Angleterre se contenterait de faire bavarder ses diplomates.

Il n'aime pas l'Empereur Napoléon, mais il l'estime, et il dit sentencieusement: « Il est mon ami, car les amis « se choisissent, tandis que les frères sont imposés par « la nature. »

Je crois peu à cette amitié de choix, et d'après tout ce que je sais de Pétersbourg, je persiste à penser que l'affaire d'Orient nous coûtera cher.

Drouin de Lhuys est de plus en plus outrecuidant; il se croit le Metternich actuel, il se pavane dans la fierté de sa réponse à Nesselrode qui finit en queue de poisson, car la Russie aura ce qu'elle voudra.

La soirée s'est terminée en petit comité et le ministre de la Marine nous a récité des élégies de sa façon, puis deux petites pièces, l'une sur Victor Hugo, l'autre sur Baze. Ces deux petites pièces sont pleines de verve, de bonne et vigoureuse colère.

Le ministre et moi nous avons terminé la soirée en jouant assis, la première scène de Dauville et Bonnard de *l'Ecole des vieillards*. Le ministre faisait Bonnard.

Il me semble que le maréchal Magnan commence une disgrâce.

L'Impératrice est toujours d'une santé très délicate; l'union règne dans le ménage impérial, et l'Empereur dit: « Aucune femme ne pouvait mieux me convenir; elle « est dévouée, elle est enjouée, elle est bonne, et elle « est spirituelle. »

C'est l'Impératrice qui a obtenu la grâce du capitaine de vaisseau qui a échoué un de nos bâtiments sur l'île des Sapins à l'entrée des Dardanelles, l'Empereur et le ministre voulaient le casser.

18 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice vont partir pour Dieppe. La Princesse Mathilde ira, sur l'invitation qu'ils lui en ont faite, passer quelques jours avec eux.

Paris va devenir désert, l'époque des chasses enlèvera les quelques attardés qui l'habitent encore.

19 AOUT.

Le Prince Napoléon a donné un grand dîner aux lauréats des concours des colléges. Léon de Laborde y avait été invité. Cet homme poursuit la réalisation de son idée fixe; il cajole ce qu'il croit l'avenir, pour arriver à la direction générale des musées.

Nieuwerkerke et la Princesse Mathilde sont aveuglés maintenant sur son compte, ils le trouvent charmant. Ils verront un jour combien ce faux savant sait manœuvrer avec habileté.

Fould aussi est bien vu par la Princesse Mathilde et par Nieuwerkerke; quelques cajoleries les ont gagnés, et j'ai la conviction qu'ils ont là un mortel ennemi.

11 heures.

Le comte de Tascher, premier chambellan, sort de mon cabinet; nous avons longuement causé de Fould, qu'il déteste, comme tous les gens qui sont à la cour. L'outrecuidance du personnage dépasse toute croyance.

Il voudrait établir sa suprématie sur tous les grands-officiers, mais on lui résiste.

L'Empereur et l'Impératrice sont séduits par Fould, qui a grand crédit auprès d'eux; néanmoins l'opinion du comte de Tascher est qu'il tombera par excès d'amour-propre.

Il voulut dernièrement astreindre les officiers de la maison impériale à faire légaliser leurs feuilles de route par les maires, lorsqu'ils seront en voyage pour leur service.

Les officiers se sont plaints et cela n'a pas eu de suite.

Hier soir à St-Cloud, me disait le comte Tascher, on ne s'est couché qu'à minuit chez l'Impératrice, parce qu'il y a eu discussion très animée entre elle et Tascher à propos de la mort du duc de Reichstadt.

L'Impératrice soutenait qu'il avait été empoisonné par les Autrichiens; le comte Tascher lui répondait que l'honnêteté autrichienne repoussait cette accusation.

L'Empereur dans l'intimité joue comme un enfant; il a organisé un jeu de ballon, et il se livre avec fureur à cet exercice. Le dressage des poneys de l'Impératrice l'occupe beaucoup, ainsi que le placement de nouveaux tableaux dans les appartements.

De tout ce que m'a dit le comte de Tascher il résulte que l'astre régnant aujourd'hui à la cour est Fould, et qu'il faut attendre la fin de l'engouement de l'Empereur pour avoir justice contre les injustices de cet homme.

Il est vraiment honteux qu'un mauvais Juif taré, banqueroutier et mal vu par tous, soit le bras droit de l'Empereur. Ce Juif fait l'homme à bonnes fortunes, il

prend des airs importants, et il y a de telles lâchetés autour de lui que de jeunes et jolies femmes consentent à coucher avec cet échappé des synagogues.

Depuis que je suis à même de voir les Juifs de près, je comprends les édits de nos rois qui les bannissaient. Plus que jamais nous sommes aujourd'hui leur proie, l'argent de la France passe en leurs mains.

Les Rothschild, Pereire, Fould et le petit Avigdor se partagent les concessions de chemins de fer, de canaux; il n'y en a que pour eux; lorsqu'il sera trop tard, on verra le danger de les avoir faits, par leurs richesses, plus puissants que l'Etat. Veut-on un exemple de la façon dont se traitent les affaires, le voici. Pereire, pour inquiéter le chemin de fer de Strasbourg et lui soutirer quelques millions, rachetait depuis longtemps au taux de 200 francs les actions en baisse du chemin de Montereau. Il menaçait de continuer ce chemin et de faire ainsi concurrence à Strasbourg. L'administration de Strasbourg alors a racheté au pair, c'est-à-dire à 500 francs, ce que Pereire avait payé 200 francs (d'où Pereire a d'abord tiré un petit bénéfice de six à huit millions), puis elle lui a fait obtenir le petit chemin de Vincennes promis à La Guéronnière et pour lequel le ministère avait demandé trois jours auparavant un cautionnement d'un million, que la compagnie La Guéronnière avait réalisé.

Je tiens ces détails du secrétaire-général des Travaux publics.

Ces tripotages, ce favoritisme, ces concessions toujours aux mêmes Juifs font dire dans le public que l'Empereur touche des sommes énormes à chaque nouvelle concession. On va même jusqu'à désigner celui qui

sert d'intermédiaire et qui ne serait autre qu'Acart, le pharmacien impérial décoré il y a trois jours.

Il n'y a pas un mot de vrai dans ces cancans, mais la fortune rapide des Juifs, qu'on ne cesse de combler, leur donne naissance. Les Juifs sont odieux aux Français et ils le seront toujours, parce qu'ils sont toujours usuriers et voleurs à quelque haute position qu'ils soient parvenus.

LUNDI 22 AOUT.

J'ai passé deux jours à Breteuil. Nieuwerkerke est parti dimanche matin pour le conseil général et je fais l'interim de ses fonctions de directeur général.

La Princesse Mathilde part aujourd'hui pour Dieppe, où elle passera huit jours. Je crois être certain qu'elle et Nieuwerkerke s'aveuglent sur les sentiments de l'Empereur et de l'Impératrice à leur égard. Il est évident que l'Empereur voit leur liaison avec déplaisir. Un de ces jours, le mécontentement impérial se traduira en paroles et en actes que je redoute pour eux; ils ont commis, je le crois, une imprudence en venant habiter le pavillon de Breteuil dans le parc de St-Cloud. Les signes précurseurs d'une disgrâce apparaissent à l'horizon. Les soirées de la Princesse sont moins fréquentées. Les officiers de la maison impériale et les dames de l'Impératrice ont reçu *le conseil* de ne s'y pas présenter. L'Impératrice n'y est venue qu'une fois, la duchesse d'Albe n'a pas même envoyé une carte. Mais comme cela arrive

toujours, les intéressés n'y voient rien et se conduisent avec une imprudence rare. Nieuwerkerke croit à l'étoile de son ambition. Il s'est habitué à la faveur, il ne veut pas se réveiller. Il habite Breteuil avec son valet de chambre; ses chevaux et ses gens d'écurie occupent les communs avec les chevaux et les gens d'écurie de la Princesse. Il se promène avec elle dans le parc de St-Cloud et sous les yeux de l'Empereur, en veste de toile, enfin il brave tout et se croit certain de l'avenir. Dieu veuille ne pas le faire tomber de sa position, mais je crains des revers. Nieuwerkerke a beaucoup d'ennemis et il ne veut pas le croire. J'ai la presque certitude que dans la maison même de la Princesse il y a un espion qui rend compte de tout à l'Empereur. L'orage s'amasse, grossit et gronde. Nieuwerkerke ne voit rien, il ne songe qu'à sa fortune, se berce d'ambitieuses espérances et il transforme les mots les plus insignifiants en marques de faveur.

La cour a toujours été un terrain difficile et glissant. La cour de l'Empereur, ambitieuse et avide, offre plus d'écueils que toutes les autres. On attend avec impatience la disgrâce de Nieuwerkerke et on fera tout pour la hâter.

La Princesse est très imprudente, non-seulement dans ses actions, mais aussi dans ses paroles; hier à table, elle disait: « Je n'ai jamais désiré la chute de « Louis-Philippe, j'étais plus heureuse sous son règne qu'à présent. »

Ce propos sera envenimé et rapporté à l'Empereur. Mme Desprès, la lectrice de la Princesse, ne m'inspire aucune confiance; je la crois très capable de trahison.

Nieuwerkerke et la Princesse la trouvent excellente cette année, ils sont pleins d'attentions et d'amabilité pour elle.

Nieuwerkerke a introduit Soulié, conservateur-adjoint de Versailles, et Chennevières, inspecteur de l'exposition, dans l'intimité de la Princesse. Soulié en abuse pour multiplier ses visites, on le trouve déjà trop empressé. Ces deux messieurs sont des courtisans maladroits.

Nieuwerkerke n'a pas su composer une société convenable à la Princesse; il ne laisse guère venir près d'elle que des inférieurs, cela est maladroit. Lui-même, vis-à-vis des domestiques, se montre trop comme le maître de la maison. Cette attitude est sue à St-Cloud, elle blesse les susceptibilités de l'Empereur.

La Princesse ne dissimule en aucune circonstance sa liaison. Elle parle de Nieuwerkerke comme une femme parlerait de son mari. Tout le monde sait qu'ils logent dans le même corps de logis, et quand la Princesse reçoit, Nieuwerkerke paraît dans le salon sans son chapeau.

Ces deux imprudents se fient à Fould, qui les trompe. Ils ont contre eux les Jérôme, l'Empereur, la cour et beaucoup d'ennemis, ils l'ignorent. Comment finira tout cela!

MARDI 23 AOUT.

Le nom de Victor Hugo revient souvent sous ma plume, mais il est impossible qu'il en soit autrement. Cet homme représente la plus mauvaise fraction de la société française; et je l'ai si bien connu, si bien suivi dans sa carrière qu'il doit m'être permis de le marquer

du fer qu'il a mérité, même en faisant abstraction de sa politique.

Personne au monde n'est tout à la fois plus lâche et plus dénué que lui de sens moral. Il parle sans cesse de la famille, de la sainteté de l'intérieur, du respect dû à la mère, mais toutes ces belles prêcheries ne sont que locutions de bavardage imprimé, sa conduite privée dément son langage officiel. Il ne s'est jamais fait faute de maîtresses qu'il consacrait par sa poésie, et sa famille est composée, dans une égale proportion, d'enfants légitimes et de bâtards.

Lorsque ses deux fils étaient en prison avant le 2 décembre, il allait en compagnie de sa maîtresse dîner avec eux et leurs maîtresses. Alors poëte, écrivailleurs et femmes se livraient à de telles orgies que Proudhon leur voisin de captivité a dû se plaindre plusieurs fois du bruit.

Enfin, après le 2 décembre, V. Hugo réfugié en pays étranger fait venir près de lui sa maîtresse Juliette (l'ancienne actrice de la Porte St-Martin) dont il a plusieurs enfants. A cette époque, Mme Hugo restait encore à Paris pour arranger les affaires de son mari.

Un de ses amis lui dit :

« Il est scandaleux, ma chère amie, que votre mari « attire près de lui sa maîtresse, tandis que vous menez « la vie la plus fatigante et la plus triste à vous occu- « per de ses affaires. »

Mme Hugo, plus bête que les oies, et pervertie d'ailleurs par les sophismes de son mari, répondit :

« Cela est tout naturel, il est fort dans l'ordre des « choses que la femme légitime se consacre aux diffi-

« cultés sérieuses de l'existence de l'exilé, lorsque sa « maîtresse lui adoucit les peines de l'exil; à chacun son « rôle. »

Et la pauvre oie se rengorgea dans ce qu'elle croyait être sa dignité.

Voilà quelle est la vie fangeuse de cet homme qui s'est réduit, au nom d'une morale qu'il outrage chaque jour, au rang des plus vils pamphlétaires. Il se meurt d'envie et d'impuissance. S'il arrivait jamais au pouvoir, il aurait l'ambition d'effacer de l'histoire les noms exécrés des Caligula et des Marat.

Mme Beecher-Stowe, l'auteur de l'*Oncle Tom,* sort à l'instant de chez moi. C'est une autre face de la charlatanerie moderne. Elle est venue, conduite par Belloc et sa femme, pour voir la Diane de Gabie. Le reste du musée antique ne lui a pas semblé digne d'un regard. Elle a vu en plâtre la Vénus de Milo et elle n'a pas voulu la voir en marbre! elle a détourné les yeux de l'Achille parce qu'il est nu.

Mme Stowe est une petite maigre femme, assez élégante, peu jolie, qui me paraît avoir trente ans. Elle ne sait pas un mot de français. Son succès, qu'elle exploite en ce moment en Europe, l'étourdit un peu, et je la crois peu flattée de la froideur des Parisiens à son égard. Pas la plus petite ovation, pas de cour, pas de réception publique. Elle passe dans la rue sans que personne fasse attention à elle, la société ne se précipite pas à ses genoux, nous n'avons pas de duchesse de Sutherland qui se fasse sa dame d'honneur, ni d'aristocratie qui vienne flagorner cet apôtre de la démocratie *noire.* Quel malheur que Schœlcher soit exilé! Au théâtre,

on ne l'applaudit point, enfin on ne décerne pas la plus petite couronne à cette muse, à ce *bas-bleu* républicain.

Nous serons bien traités, je crois, dans le livre qu'elle ne manquera pas de publier en Amérique sur son voyage en Europe.

Belloc s'est fait son introducteur auprès de Béranger, et ce vieux révolutionnaire chantant a fait des compliments à perte de vue à l'*amie des noirs.*

En 1848, après avoir émancipé les nègres, nous en avons fait sur le champ des électeurs qui ont nommé des domestiques noirs comme députés des colonies en compagnie du blanc et parfumé Schœlcher. Mais les Arabes plus intelligents et plus civilisés n'ont pas été jugés dignes des droits de citoyens, ils ne sont pas assez noirs pour les âmes *sensibles!*

Quel bonheur d'être noir et laid! combien sont misérables ces faquins de blancs qui abusent de leur couleur, de leur civilisation et de leur intelligence pour se croire supérieurs à la race nègre. Si M. Stowe pouvait mourir, le pauvre cher homme, sa femme épouserait en secondes noces un Tom bien noir, aux lèvres bien épaisses, toutefois vous ne lui persuaderiez pas qu'une *blanche* ne vaut pas *deux noirs.* Il n'y a que les blancs qui ne valent pas les noirs.

L'*Oncle Tom* est le livre de l'hypocrisie protestante! c'est l'évangile des sociétés philanthropiques. On peut et l'on doit battre, dans l'intérêt de la discipline, les soldats et les matelots, torturer par la prison cellulaire les prisonniers blancs, mais toucher à un nègre, attenter à la dignité d'un nègre, cela révolte l'humanité protestante.

Allez, Mme Stowe, rejoignez vos enfants qui vous

attendent à Philadelphie, tandis que vous faites la roue en Europe. Soyez moins la mère des noirs que la mère des enfants de M. Stowe; ne traînez pas votre pauvre mari attaché en comparse à votre char, faites vous traduire l'épitaphe de la matrone romaine :

Domum mansit,
Lanam fecit.

MERCREDI 24 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice sont toujours à Dieppe, où ils sont accueillis à merveille.

Peu de gens connaissent l'Empereur, on se fait de lui en général une fausse idée, quelques-uns par ignorance, un plus grand nombre par esprit de parti.

L'Empereur est ferme et vigoureux; il veut bien et puissamment ce qu'il veut, et il sait suivre une idée avec une persévérance patiente. Il est organisé comme les hommes destinés par la Providence à commander aux autres hommes. Sa volonté est de fer, et la puissance de l'autorité est en lui une religion.

Il sait parler, écrire et agir en souverain; mais il est très dissimulé et très fin, comme un chef de parti longtemps relégué au rang de conspirateur. Son mépris des hommes et de l'opinion est parfois trop évident et lui fait commettre la faute de ne pas attacher assez d'importance aux agents qu'il choisit, aux individualités dont il s'entoure.

Ainsi, il a parmi ses ministres des hommes déplorables, et sa cour fait honte ou pitié. Les gens qu'il élève sont misérables: Baroche, président du Conseil d'Etat, ainsi que Billaud, président du Corps législatif, ont joué les plus mauvais rôles dans nos révolutions. Fould est un Juif taré, Magnan et Saint-Arnaud, couverts de dettes, sont moins que rien, etc., etc.

L'Empereur croit tenir ainsi des gens qui ne seraient rien sans lui; il se trompe, au premier revers de fortune ces gens-là, pour conserver *leurs dignités,* s'accommoderaient avec les ennemis de l'Empereur.

La France est mal connue de l'Empereur, il compte sur le peuple, bien disposé en ce moment, parce qu'il est gorgé de travaux; mais le jour où le Louvre et les embellissements de Paris seront terminés, la Fronde renaîtra.

Le discrédit de l'entourage rejaillit sur le chef de l'Etat; on l'accuse des vices de ses instruments et c'est à tort, car sa seule faute est de mépriser tout le monde.

Dans la question d'Orient, malgré ses instincts qui le poussaient à la guerre, il s'est montré habilement et énergiquement prudent, et il a grandi dans l'esprit des hommes de quelque valeur du monde entier. L'Europe aujourd'hui compte avec lui.

Malheureusement il est seul, et en lui tout réside; le reste est ou méprisé ou incapabable; s'il avait un moment d'oubli ou de lassitude, nous serions perdus.

JEUDI 25 AOUT.

Fould avait écrit à Rossini pour lui demander un opéra. Le ministre voulait inaugurer le régime impérial à l'académie de musique par un grand succès.

Rossini répondit qu'il ne faisait plus d'opéra, qu'il avait rompu avec le théâtre; alors Fould, avec ce bon goût qu'il possède à un si haut degré, lui écrivit de nouveau pour obtenir au moins une marche destinée à la musique du régiment des guides.

Rossini a répondu à cette belle demande par une lettre qui se termine ainsi:

« *J'ai tout juste l'entrain nécessaire à la composition d'une marche sur l'air de « Malborough s'en va-t' en guerre !* »

Notre Colbert Juif a des à propos charmants! ..... Le gaillard préside actuellement le Conseil général de son département. Fould a trouvé un homme comme il faut, qui s'est fait son Pylade; cet homme se nomme de Caumont Laforce, Fould a fait ce Caumont sénateur!

Soyez donc d'une famille qu'un miracle arrache à la Saint-Barthélemy; sortez donc vivant de dessous votre père, votre frère, puis procréez une honorable lignée pour la voir un jour aboutir au Pylade, sénateur de M. Fould

SAMEDI 27 AOUT.

Véron avant-hier dînait, comme à son ordinaire, dans la petite rotonde particulière du Café de Paris. Au

nombre des dîneurs se trouvait Daugny, chancelier du consulat de San Francisco, qui se plaignait fort de l'Empereur, était assez vif dans son opposition, et répondait à toutes les objections :

« Que me fait la tranquillité de chacun et ce bien- « être, ce repos de la rue que vous me vantez ; je me « trouve lésé ; que l'Empereur m'accorde sa faveur, et « je serai son partisan. »

Véron prit la parole avec beaucoup de chaleur.

« Vous avez tort, Daugny, comme vous et plus que « vous je pourrais me dire froissé, car je le suis très « vivement dans mon amour-propre ; oui, j'ai été traité « comme un laquais..... après avoir rendu des services « qu'on ne méconnaissait pas jadis ; après m'avoir employé « dans toutes les occasions difficiles, et lorsque le pre- « mier j'ai provoqué l'abolition de la loi du 31 mai, « lorsque j'ai malgré toutes les menaces, soutenu et pro- « pagé les candidatures de l'Empereur ; lorsque enfin je « me suis constamment tenu sur la brèche, on m'a chassé « comme un laquais ! Mon amour-propre est froissé, je « l'avoue, mais quand je vois la paix dans nos villes et « dans nos campagnes, l'apaisement des bas-fonds de la « société, l'avenir plus assuré, et que je me reporte à « ces jours néfastes où la populace nous insultait sur « les boulevards, où nous étions menacés dans notre vie « et notre fortune, et où 1852 nous apparaissait comme « l'inauguration d'une affreuse barbarie ; alors je rends « grâces à Napoléon, je suis dévoué à l'Empereur, je fais « taire les mouvements de mon amour-propre et si je fai- « sais le matin et le soir des prières, je demanderais à « Dieu qu'il nous conserve notre Empereur actuel.

« Ce qu'il a fait, il l'a bien fait avec courage, énergie, « et tout le monde alors tremblait. Il a tué le parlemen- « tarisme qui nous perdait, il a tué les bavards, tant « mieux.

« Qu'il ait autour de lui des Mocquard et des Ben- « tivoglio, que m'importe, ce n'est qu'un détail, il a sauvé « la France, je ne vois que cela et je lui en aurai une « éternelle reconnaissance. »

Bentivoglio est un Italien conspué et méprisé, escroc et filou, tricheur au jeu, enfin tout ce qu'il y a de pire, qui vient d'être nommé dans la vénerie impériale par l'influence de Poniatowski, ministre de Toscane.

MARDI 30 AOUT.

La Princesse est revenue de Dieppe samedi, et comme elle m'avait fait dire d'aller passer la journée de dimanche avec elle, je suis parti de bonne heure et j'ai pu causer seul avec elle de son voyage, de l'Empereur et de l'acceuil que les Dieppois ont fait à Leurs Majestés. L'acceuil a été chaleureux ; les Dieppois reçoivent toutes les dynasties avec le même amour. J'ai assisté il y a 25 ans à leurs épanchements pour Mme la duchesse de Berry. Allez prendre des bains à Dieppe, soyez Dieu ou le diable, les Dieppois vous recevront avec enthousiasme.

Mais à leurs preuves d'amour, ils joignent pour l'Empereur le vif désir de tirer à vue sur sa cassette.

L'Empereur est logé à l'Hôtel de Ville, qu'on a meublé en toile de Perse et tapissé en nattes; les écuries sont des hangars de planches et tout le reste est à l'avenant. Pour cette belle installation on a présenté 800,000 fr. de mémoires. Les *messieurs* de la cour n'ont osé avouer à l'Empereur que 300,000 fr. et l'Empereur s'est récrié, car avec 40 ou 50,000 fr. on devait tout arranger fort bien. Un architecte vérificateur et honnête reverra, j'espère, tous ces comptes.

La Princesse est charmée de l'attitude de l'Empereur, de son calme, de sa raison supérieure, de l'attention soutenue qu'il prête aux affaires. Elle me contait une petite anecdote assez curieuse qui montrera, je le crois, l'Empereur sous un nouveau jour. L'Impératrice parlait des Américains, de leur prétention de mise républicaine, de leur insolence, des ambassadeurs qu'ils envoyent, de celui destiné à l'Espagne et qui est comme le protecteur des flibustiers qui veulent arracher Cuba à l'Espagne. L'Impératrice concluait en disant que tôt ou tard il faudrait déclarer la guerre aux Américains. L'Empereur écoutait avec calme et attention, un sourire faible passa sur ses lèvres, et ses yeux s'illuminèrent d'intelligence.

« La guerre, répondit-il, ma chère amie, la guerre « n'est plus possible en France, nous sommes envahis « par les intérêts matériels et par le commerce qui « remplacent tout. Leurs progrès m'effrayent par leur « rapidité, un jour ils seront maîtres de la France, la « guerre n'est pas possible. »

Et il développa avec une parfaite lucidité l'empire des intérêts nouveaux, leur égoïsme, ce qu'ils pouvaient avoir de grand, mais aussi ce qu'ils ont de démoralisant

« Ce qu'il a fait, il l'a bien fait avec courage, énergie, « et tout le monde alors tremblait. Il a tué le parlemen- « tarisme qui nous perdait, il a tué les bavards, tant « mieux.

« Qu'il ait autour de lui des Mocquard et des Ben- « tivoglio, que m'importe, ce n'est qu'un détail, il a sauvé « la France, je ne vois que cela et je lui en aurai une « éternelle reconnaissance. »

Bentivoglio est un Italien conspué et méprisé, escroc et filou, tricheur au jeu, enfin tout ce qu'il y a de pire, qui vient d'être nommé dans la vénerie impériale par l'influence de Poniatowski, ministre de Toscane.

MARDI 30 AOUT.

La Princesse est revenue de Dieppe samedi, et comme elle m'avait fait dire d'aller passer la journée de dimanche avec elle, je suis parti de bonne heure et j'ai pu causer seul avec elle de son voyage, de l'Empereur et de l'acceuil que les Dieppois ont fait à Leurs Majestés. L'acceuil a été chaleureux ; les Dieppois reçoivent toutes les dynasties avec le même amour. J'ai assisté il y a 25 ans à leurs épanchements pour Mme la duchesse de Berry. Allez prendre des bains à Dieppe, soyez Dieu ou le diable, les Dieppois vous recevront avec enthousiasme.

Mais à leurs preuves d'amour, ils joignent pour *l'Empereur* le vif désir de tirer à vue sur sa cassette.

L'Empereur est logé à l'Hôtel de Ville, qu'on a meublé en toile de Perse et tapissé en nattes; les écuries sont des hangars de planches et tout le reste est à l'avenant. Pour cette belle installation on a présenté 800,000 fr. de mémoires. Les *messieurs* de la cour n'ont osé avouer à l'Empereur que 300,000 fr. et l'Empereur s'est récrié, car avec 40 ou 50,000 fr. on devait tout arranger fort bien. Un architecte vérificateur et honnête reverra, j'espère, tous ces comptes.

La Princesse est charmée de l'attitude de l'Empereur, de son calme, de sa raison supérieure, de l'attention soutenue qu'il prête aux affaires. Elle me contait une petite anecdote assez curieuse qui montrera, je le crois, l'Empereur sous un nouveau jour. L'Impératrice parlait des Américains, de leur prétention de mise républicaine, de leur insolence, des ambassadeurs qu'ils envoyent, de celui destiné à l'Espagne et qui est comme le protecteur des flibustiers qui veulent arracher Cuba à l'Espagne. L'Impératrice concluait en disant que tôt ou tard il faudrait déclarer la guerre aux Américains. L'Empereur écoutait avec calme et attention, un sourire faible passa sur ses lèvres, et ses yeux s'illuminèrent d'intelligence.

« La guerre, répondit-il, ma chère amie, la guerre « n'est plus possible en France, nous sommes envahis « par les intérêts matériels et par le commerce qui « remplacent tout. Leurs progrès m'effrayent par leur « rapidité, un jour ils seront maîtres de la France, la « guerre n'est pas possible. »

Et il développa avec une parfaite lucidité l'empire des intérêts nouveaux, leur égoïsme, ce qu'ils pouvaient avoir de grand, mais aussi ce qu'ils ont de démoralisant

par la substitution des intérêts purement matériels aux intérêts moraux.

Autour de l'Impératrice on fait beaucoup de moralité, on tonne sur les femmes qui ont des amants. Heureusement la comtesse de Montijo et la duchesse d'Albe ne sont pas du voyage.

Mme la duchesse d'Esling et Mme de Montebello sont fort collets montés. Les femmes qui font parler d'elles à Dieppe sont: la marquise Decaze, fille du comte de Stakelberg, dont j'ai raconté les projets de mariage avec Fleury, et Mme Mousinho de Silveyra (Mlle de Menneval), mariée depuis deux ans, véritable femme entretenue. Elle va criant partout qu'elle n'a de passion que pour l'or, qu'elle n'aime que l'or, et lorsqu'on lui dit: mais les affections humaines, mais l'amour, mais l'attachement à son pays?

Fadaises, répond-elle, je n'aime que l'or, il n'y a que lui.

Cette horrible femme invite à lui offrir de l'or, elle est hideuse comme ces p..... du coin de la rue qui murmurent à vos oreilles ....
Pour 50 fr. Mme de Silveyra serait ....

JEUDI 1er SEPTEMBRE.

Il y a eu baisse à la Bourse par suite de bruits inquiétants sur les affaires d'Orient. L'Empereur était, dit-on, venu à Paris présider un conseil.

VENDREDI 2 SEPTEMBRE.

Le conseil tenu avant-hier et auquel, dit-on, l'Empereur assistait, avait à s'occuper de la grave question des subsistances en présence de l'insuffisance de la récolte et du renchérissement des céréales sur les divers marchés. Il s'était produit quelque émotion il y a trois jours dans le faubourg St-Antoine à propos du prix du pain.

Un arrêté du préfet de police du 31 août dernier fixe le prix de la première qualité du pain à 40 centimes le kilogramme et de la deuxième à 32 centimes. Le pain n'est donc pas augmenté, ce qui est très important dans un moment où Paris regorge d'ouvriers.

Je reçois à l'instant une lettre du maire de Lille, qui au nom du conseil municipal m'invite aux fêtes qui seront données à l'Empereur et à l'Impératrice lors de leur très prochaine visite à cette importante cité.

J'avais oublié de consigner en son lieu, que dimanche dernier la duchesse d'Albe, profitant de l'absence connue de Nieuwerkerke et sachant le retour de la Princesse Mathilde, s'est présentée au pavillon de Breteuil pour faire *sa première visite*. La Princesse a fait dire qu'elle ne recevait pas.

Nieuwerkerke a rapporté de la chasse de Compiègne, où il était allé, un lombago qui le cloue sur son fauteuil. Les officiers de la vénerie et les chasseurs prétendent en riant qu'il ne faut point attribuer ce lombago aux fatigues de la chasse, mais à l'humidité des nuits, et qu'il n'est pas prudent d'aller en bonne fortune après

minuit. Ces messieurs font mille plaisanteries sur ses assiduités auprès d'une jeune et jolie femme de Compiègne. Cette nouvelle imprudence de Nieuwerkerke peut, en ce moment, si elle s'ébruite, ce que je crains, avoir pour lui des conséquences graves.

LUNDI 19 SEPTEMBRE.

Pendant 17 jours je n'ai rien écrit sur mon petit livre; j'ai fait un voyage de quatre jours à Baden, et depuis mon retour les affaires de l'administration des musées ont pris tout mon temps. Je suis seul, mes collègues sont en congé, mes employés sont en congé, enfin l'administration presque entière est en congé.

Hier la Princesse Mathilde, Mme Ratomska et moi, nous sommes allés faire une visite aux Murat à leur campagne, puis à la reine Christine d'Espagne qui habite sa propriété de la Malmaison. Depuis le temps de l'impératrice Joséphine je n'étais point entré dans cette résidence, elle est bien changée et bien diminuée. La reine qui y est installée l'a meublée avec une parcimonie voisine de l'avarice. Cette femme est ignoble. Elle a pillé l'Espagne autant et plus que possible, elle a vendu à son profit les plus beaux tableaux des collections; elle a amassé millions sur millions, et elle entasse ses sacs d'écus en vivant comme une bourgeoise.

Christine est sans cœur, elle vient parader à la cour de l'Empereur, elle la belle-mère du duc de Montpensier. la sœur de la duchesse de Berry, la nièce de la reine

Marie-Amélie. Elle a fait, il y a un mois, un voyage en Angleterre et elle n'a pas mis les pieds chez sa tante!...

Elle vit avec son marital étalon, le duc de Rianzarès et les six ou sept enfants qu'elle en a.

Tout cela soulève le cœur!

Les affaires d'Orient sont toujours fort embrouillées. L'empereur Nicolas ne veut que la note de Vienne, la Turquie n'en veut pas et devient très belliqueuse. Comment tout cela finira-t-il?

J'étais invité aux fêtes de Lille par le conseil municipal, mais je n'irai pas, je ne veux point avoir l'air de poursuivre l'Empereur de ma présence, puisqu'il m'a oublié au 15 août, laissons-le m'oublier, je n'ai jamais fait partie du troupeau des mendiants.

MARDI 20 SEPTEMBRE.

J'apprends que la reine Christine s'était présentée pour voir sa tante la reine Marie-Amélie pendant son voyage en Angleterre, mais elle n'a pas été reçue.

MERCREDI 28 SEPTEMBRE.

Les affaires turques tournent à la guerre; le fanatisme musulman, les exigences de la Russie, les faiblesses de la diplomatie, tout y a concouru. On commence à comprendre qu'il aurait mieux valu entrer dans le Bosphore lorsque les Russes ont envahi les Principautés.

Notre diplomatie actuelle n'est pas forte, le cabinet anglais a reculé autant qu'il a pu devant les éventualités de la guerre, et l'Autriche, poussée par un vertige qu'elle déplorera amèrement un jour, incline vers la Russie. Enfin deux frégates françaises et deux frégates anglaises sont entrées dans les Dardanelles. Les journaux prétendent que leur mission est de protéger le Sultan contre le fanatisme de ses sujets ameutés par les ulémas. Nouvelle maladresse de la presse européenne qui tend à discréditer le Sultan dans l'esprit de ses sujets et à faire mal voir les Français et les Anglais en Orient.

Toutes les petites finesses de la France et de l'Angleterre n'aboutiront à rien. Les notes qui établissaient l'injustice des demandes de la Russie, la prose si ferme en apparence de M. Drouyn de Lhuys, qu'a-t-elle produit: cette fameuse convention que la Turquie ne veut pas accepter parce qu'elle concède tout.

Ni la France, ni l'Angleterre n'ont été dignes dans cette affaire. La Russie prenait un ton arrogant et nous marchions de concessions en concessions; nous accordions au Czar le droit de protection pour la religion grecque et nous n'avons pas protégé les catholiques polonais, et les musulmans russes ne sont pas scus la protection des Turcs.

En un mot, nous conseillons au divan d'accepter une tutelle humiliante, nous hâtons la marche de la Russie vers Constantinople.

Il n'y a pas autre chose que la guerre; les coups de canon, le blocus des ports russes et leur bombardement feront seuls entendre raison aux Russes. Nos diplomates nous ont fait bien du mal.

Il faut songer de quelles nullités est composée cette pauvre diplomatie, c'est à faire pitié.

A Breteuil, la Princesse Mathilde, bonne, franche, spirituelle, toute de premier mouvement, continue à s'aveugler sur sa position, elle est d'ailleurs aussi mal entourée que possible.

Mme Després son espion avoue qu'elle a écouté à la porte ce que la Princesse disait sur elle dans un jour de colère, elle sait donc tout ce qu'on pense, et malgré les cajoleries actuelles elle n'oublie pas.

Cette femme est tout à la fois une honte pour le salon de la Princesse et un espion, mais elle est complaisante et flatteuse!

Margot, sa fille, disait dimanche à la suite d'une conversation où la Princesse avait attribué de grands torts à la reine Marie-Antoinette:

« La Princesse ne sait pas qu'à plus juste raison « on l'accablerait bien autrement, si la roue de la for- « tune venait à tourner. »

J'aime beaucoup la Princesse et je la plains de toute mon âme, car elle est jouée par les uns, elle est vendue par les autres.

Deux nouvelles figures sont introduites dans le cercle de la Princesse, deux intrigants, Soulié et Chennevières. Il sont maintenant en faveur, Nieuwerkerke les protège, ce sont ses deux courtisans de service. Nieuwerkerke ne voit pas non plus qu'on le démolit, il faut avouer qu'il y aide passablement. Depuis six mois il ne fait quoi que ce soit et ne vient que rarement au musée. Il ne fait rien, il ne veut pas qu'on fasse, il a peur d'être

amoindri si quelqu'un veillait à l'administration qu'il n'administre pas. Il a cependant l'activité et l'intelligence nécessaires à sa position, mais il se préoccupe trop des détails.

VENDREDI 30 SEPTEMBRE.

L'Angleterre commence à s'inquiéter sérieusement de la question d'Orient, les meetings se succèdent et le langage des orateurs devient énergique. Lord Palmerston a parlé deux fois avec vigueur de la protection des droits du Sultan. D'ici à quelques semaines, les amis de la paix à tout prix seront forcés de rengaîner leur phraséologie égoïste et de voir un peu dans l'avenir auquel le présent devra songer sous peine de plus graves conséquences. Le partage de la Pologne n'a été qu'une faute légère en comparaison de l'abandon de la Turquie aux appétits du Czar. Le canon est quelquefois le moyen le plus sage et le plus prudent de sortir d'une mauvaise passe.

Pour notre nouvel empire, la guerre en Orient contre le Russe serait un beau baptême et relèverait, je le crois, l'instinct moral des populations, en même temps qu'elle affermirait le pouvoir.

L'Anglererre aura à répondre un jour de n'avoir pas accédé au désir de Napoléon III de franchir les Dardanelles lorsque les Russes envahissaient les Principautés.

SAMEDI 1er OCTOBRE.

On parle beaucoup d'un changement dans le ministère. Fould irait aux Finances (bon voyage), Persigny viendrait au ministère d'Etat et de Morny prendrait l'Intérieur.

Benoît Fould, le frère d'Achille, est fou depuis quelques jours; la débauche l'a, dit-on, amené là. Le premier symptôme s'est révélé, chez lui à table, il y a quinze jours. Il avait quinze personnes à dîner, tout-à-coup il dit: « *Je suis très heureux, je viens de dépuceler une jeune fille sans la payer.* »

Actuellement, on surveille et on traite le dit Benoît, mais il y a fort à supposer qu'il ne reprendra point sa raison.

Nous sommes décidément à la guerre; les congés sont suspendus dans l'armée et les officiers qui en ont sont rappelés. On va donc enfin montrer un peu de vigueur. La longanimité dans la question d'Orient a dû coûter à l'Empereur vis-à-vis des rodomontades du Czar, ce prétendu chef de la religion orthodoxe, qui emploie ses agents à l'étranger à lui former un cabinet d'objets d'art les moins gazés.

A propos de polissonneries, il y a à St-Germain un petit *Eldorado,* composé de la princesse Troubetskoï, de la comtesse d'Adda, de Mme Manara, de la marquise de Persan et de Mme Charles Laffite

MERCREDI 5 OCTOBRE.

Les bruits de changements dans le ministère courent toujours. La Bourse baisse beaucoup. La Turquie ne veut décidément rien concéder, et je le conçois. Les flottes anglaises et françaises sont entrées dans les Dardanelles; on est tout-à-fait à la guerre.

Je pense qu'elle est indispensable pour la sécurité à venir de l'Europe et pour la stabilité du gouvernement français actuel. En France, il faut avant tout que le gouvernement se fasse respecter et qu'il sache parler haut et ferme à l'occasion.

En Angleterre, les meetings se prononcent de plus en plus contre la Russie; le vieux Léopard se réveille, il sent de quelle attaque il est menacé.

La *sous-littérature* fait grand bruit d'un projet de publication qui serait tenté comme représentation de la littérature française à l'Exposition de 1855.

Le projet est de Jules Lecomte, faussaire, condamné par la Cour de Rouen; les Prémaray, Paul Foucher, Esquiros le secondent.

Un Jules Lecomte, c'est hideux, mais on a bien décoré le nommé Guérin, *dit de Tencin,* président des sauveteurs, qui aujourd'hui même dans les journaux prend le titre de comte.

JEUDI 6 OCTOBRE.

Toujours à la guerre, le *Moniteur* dément les bruits de remaniement ministériel.

L'enterrement de François Arago a eu lieu hier, les républicains s'y étaient donné rendez-vous; il y a eu quelques arrestations au cimetière, de gens qui voulaient haranguer.

François Arago était un homme d'une science très remarquable, d'une merveilleuse lucidité dans ses travaux, mais d'un caractère envieux et ambitieux, sans force, sans énergie pour les rôles politiques qu'il a joués. Arago souffrait des succès des autres, et souvent il cherchait à s'approprier leurs découvertes. Il était très personnel et il plaçait sa supériorité avant tout.

Quoiqu'il ne fut ni un méchant homme, ni un homme sanguinaire, on aurait pu tout craindre de sa faiblesse. Dans une révolution, il se laissait dominer par Mme Mathieu, sa sœur, et par Mme Laugier, sa nièce, toutes deux républicaines à la façon de 1793. Cette famille représente la vanité et l'ambition bourgeoises dans ce qu'elles ont de plus détestable.

Arago, l'ancien directeur des Postes, est une nullité révolutionnaire, remuante et vaniteuse; mauvais sujet, coureur de filles et mangeur. C'est lui qui fit évader de prison en 1834 Gumard, Cavaignac, etc., etc.

Jacques Arago *dit* l'aveugle, car je ne le crois point aveugle, est encore un mauvais sujet sans valeur, très méchant et insupportable même à sa famille.

Les fils de F. Arago:

Emmanuel, ancien avocat de dixième ordre, révolutionnaire sans idées et sans valeur, que 1848 fit diplomate pour recevoir du roi de Prusse *l'Aigle rouge,* puis député, aujourd'hui marié et en dehors des affaires, a

cru longtemps à sa beauté, a vécu dans les chaînes de Georges Sand et de Rachel, c'est un niais.

L'autre fils, Alfred Arago, est un artiste médiocre, actuellement inspecteur des Beaux-Arts; il s'est fait un peu bonapartiste. C'est un bon garçon et bouffon de société, faiseur de calembours, conteur de bons mots et d'anecdotes qui varient peu. La Princesse Mathilde le protège, c'est à elle qu'il doit sa position d'inspecteur. Mme Mathieu l'en récompense, prétendant qu'Alfred a été *l'amant de la Princesse,* ce qui est un mensonge.

Les Arago ont toujours été bien placés par tous les gouvernements. Pourquoi, diable, ne ferait-on pas Emmanuel sénateur? Une nullité de plus au Luxembourg compléterait la collection.

SAMEDI 8 OCTOBRE.

Je dînais hier au café Riche avec le comte Gustave de Vergennes que je connais depuis vingt-cinq ans. Nous arrivâmes à parler des hommes du jour, et de ceux d'entre les légitimistes qui s'étaient ralliés au gouvernement actuel. Je vais dire ce qu'il m'a raconté sur le marquis de Pastoret et sur les motifs de sa brouille avec monseigneur le duc de Bordeaux.

Le marquis de Pastoret a toujours été un grand coureur de femmes et de filles, et malgré les apparences pieuses de son hôtel, son chapelain, etc.... il ne se faisait faute de paillardises.

Le marquis de Pastoret, administrateur des biens de monseigneur le duc de Bordeaux, appliquait depuis

longtemps à la satisfaction des caprices de ses maîtresses les revenus des dits biens. Quelques soupçons assaillirent l'esprit du duc de Bordeaux; on demande des comptes, et un déficit de fr. 600,000 fut constaté. Le marquis de Pastoret se trouva gêné pour le remboursement; Mme de Pastoret employa quelques-uns de ses fonds disponibles; l'administration fut retirée au marquis, de là l'aigreur, la brouille, la séparation éclatante d'avec le parti légitimiste, et le ralliement à l'Empire, ainsi que la position de sénateur!

Salvandy est en tournée de châteaux légitimistes et orléanistes sur les bords de la Loire pour affermir la fusion des deux branches de la maison de Bourbon. Le duc de Nemours, dit-il, doit sous peu aller trouver le duc de Bordeaux.

Salvandy était, il y a trois semaines, chez le marquis de Flavigny, frère de la comtesse d'Agoult. Ce Flavigny, ancien diplomate prôné avant 1830 par les royalistes purs et congréganistes, après 1830 orléaniste ardent et Pair de France, se trouve momentanément dans l'opposition jusqu'à ce qu'un décret le nomme sénateur!

Flavigny a épousé la fille du duc de Fézensac, il est beau-frère du général de Goyon, aide de camp de l'Empereur. Mme de Flavigny est plus violente que son mari dans son opposition, c'est une sorte de bas-bleu fort pédant et fort ennuyeux qui a publié des livres de morale religieuse et prétentieuse, et qui pour ce fait a été couronnée par l'Académie, lorsque l'Académie avait pris comme mode de couronner les bas-bleus du faubourg St-Germain ou du faubourg St-Honoré. De 1840 à 1848,

il y avait dans le salon de Lamartine un canapé réservé pour les *bas-bleus* couronnés.

La comtesse d'Agoult, sœur de Flavigny, est cette femme enlevée par Liszt dont elle a trois enfants, puis revenue à Paris, maîtresse d'Emile de Girardin, de Lehman, etc. etc. etc., puis enfin écrivain socialiste sous le nom de Daniel Stern. C'est elle, qui un soir où nous étions seuls à prendre le thé chez elle au coin du feu me dit:

« *J'ai voulu savoir quel bonheur il pouvait y avoir* « *à être à deux hommes en même temps.* »

« *Comment ?* » répondis-je.

« *Comment ?* » répliqua-t-elle, « *vous avez mangé des* « *sandwichs ?*

« *Oui.* »

« *Savez-vous comment on les fait ?* »

« *Parbleu, c'est un morceau de pain avec du beurre* « *d'un côté et du jambon de l'autre.* »

« *Très bien, j'ai fait une sandwich, et j'étais le* « *pain !....*

Brantôme, ce propos te justifie !!

16 OCTOBRE.

La semaine qui vient de finir n'a pas fait avancer la question d'Orient. La Russie comptant sur les interminables délais et les indécisions de nos cabinets anglais et français se fortifie dans les Principautés. Les amis de la paix en Angleterre veulent contrebalancer l'effet des meetings qui tous poussent à la guerre.

Les amis de la paix sont ces philanthropes à vues courtes qui ne s'apercevront de l'envahissement de l'Inde que le jour où ils seront à Calcutta. Il y a encore parmi eux des marchands de coton et de savon qui font bon marché de l'avenir de leur pays au profit du présent, représenté par quelques livres sterling. Les nations qui deviennent trop exclusivement marchandes sont bien près de la décadence. L'honneur national et la juste appréciation de l'avenir ne passent chez elles qu'en seconde ligne, puis un beau jour vous ne trouvez plus qu'un peuple très émeutier, très frondeur, très bavard, mais incapable d'énergie.

La Princesse Mathilde est plus russe que jamais, elle trouve bien tout ce que fait l'Empereur, dont elle est la cousine. Ce cousinage la flatte, et elle serait assez d'avis de laisser prendre à l'autocrate toute la Turquie.

Dernièrement la Princesse et moi nous causions avec quelque animation des affaires d'Orient, et comme je trouvais qu'elle se prononçait trop pour la Russie aux dépens de la France et de l'Empereur, je lui ai dit:

« Princesse, vous avez à remplir une grande mission,
« l'Empereur Napoléon vous aime et vous écoute volon-
« tiers, demandez-lui d'abdiquer en faveur de l'empereur
« Nicolas, alors nous pourrons tous professer la *Russo-*
« *lâtrie.*

La leçon ne lui profite pas, elle est décidément plus Russe que Française, elle est furieuse de notre entente avec l'Angleterre.

Depuis trois ou quatre jours, la cour est à Compiègne. Nieuwerkerke n'a pas été invité, mais il a loué une maison dans la ville, et aux chasses il se fourre

autant qu'il le peut sous les yeux de l'Empereur, qui en est excédé, je le sais. Il s'est porté candidat à la place d'académicien libre laissée vacante par la mort de M. Dumont, et il ne s'occupe ni de son élection, ni du musée, ni de quoi que ce soit excepté des chasses et du chapeau *lampion* qui a succédé aux casquettes de velours.

Le ministre de l'Instruction publique est venu me voir avant-hier; il m'a dit qu'il s'occupait de reconquérir pour la Sorbonne la *vraie* tête du cardinal de Richelieu avec peau, barbe et moustaches, vendue 50 francs à un amateur en 1793 par les honnêtes patriotes qui violaient les tombeaux. Si le ministre ne réussit pas dans son entreprise, nous verrons un jour cette puissante tête adjugée aux enchères avec des porcelaines, par un commissaire-priseur. Soyez donc un ministre immortel, comme dit Voltaire :

Richelieu, Mazarin, ministres immortels ..

MERCREDI 19 OCTOBRE.

Encore une note sur un intrigant qui est parvenu à se faire un nom et une position aux dépens des artistes.

Le baron Taylor vendait, vers l'année 1811, des mouchoirs de coton disposés sur un éventaire en plein vent devant le théâtre de la Porte St-Martin. Daguerre le découvrit en dessinaillant et le prit dans son atelier, et après des années d'intrigue, après avoir fait tous les métiers, il est aujourd'hui président de la société libre des artistes.

JEUDI 20 OCTOBRE.

Continuation du sujet précédent pour l'édification des amateurs des beaux arts. Quand Nodier vivait, M. Taylor écrivait. Depuis la mort de Nodier, le baron n'écrit plus. S'il faut l'en croire, il protège les arts et à ce titre il est président perpétuel de toutes les sociétés d'artistes.

Comment est-il arrivé à ce titre de protecteur des arts ?

En éditant un *petit* livre sous le titre de *Voyage pittoresque dans l'ancienne France.* Ce voyage, commencé en 1820, devait avoir vingt livraisons à fr. 12. 50, ce qui mettait l'ouvrage entier à 250 francs.

Le ministère souscrivit pour 75 exemplaires, le montant de cette subvention s'élevait donc à 18,750 francs.

En 1847, M. le baron Taylor, fort habile en intrigues et sentant (pour lui) la nécessité d'augmenter le nombre des livraisons de son ouvrage, obtint la continuation indéfinie de la souscription.

En 1847, quatre provinces seulement étaient terminées, chacune occupe cinq ou six fois plus de livraisons que l'ouvrage entier ne devait en contenir.

Le Languedoc 146 livraisons, la Haute-Normandie 59, l'Auvergne 55, la Franche-Comté 20, total 260.

Les provinces en voie d'exécution sont: La Picardie 120 livraisons, le Dauphiné 60, la Bretagne 70, la Champagne 70, total 320 livraisons, dont 267 sont exécutées

Donc huit des trente-trois provinces (la Normandie est double) contiendront 580 livraisons, ce qui donnera

une moyenne de 70 à 80 livraisons qui portera l'ouvrage à 2640 livraisons. Les huit premières provinces 580 livraisons à fr. 12. 50 coûteront 7250 francs ce qui met l'ouvrage complet à 33,000 francs l'exemplaire.

L'Etat a déjà payé pour les 580 livraisons publiées soixante-quinze fois 7250 francs ou la bagatelle de 543,750 francs; pour le tout, il paiera 2,479,000 francs!!

De 1820 à 1845, il a paru 580 livraisons, c'est une moyenne de 20 livraisons par an, donc les 2133 livraisons qu'il reste à publier ne seront terminées que dans trois ou quatre générations. La publication devait durer trois ans, elle durera cent trente-deux ans.

Pendant plus d'un siècle, cet ouvrage coûtera 25 à 30,000 francs par an.

Voilà comment on fait un protecteur des beaux arts.

Le Voyage pittoresque dans l'ancienne France est d'ailleurs un ouvrage sans aucune valeur, le texte est du roman le plus roman, les planches sont exécutées d'après des croquis informes et tout à fait de fantaisie. Les savants, les archéologues, les amateurs du pittoresque vrai se moquent de l'auteur et de son ouvrage, mais le gaillard empoche les écus de l'Etat, c'est tout ce qu'il lui faut.

Le baron Taylor comme président perpétuel de toutes les sociétés d'artistes reçoit l'hommage des gravures, livres, morceaux de musique publiés à Paris et en France et le baron Taylor les conserve soigneusement jusqu'au jour où il les fait vendre à Londres en vente publique.

J'ai reçu cette année les catalogues de deux de ces ventes.

La philanthropie est ingénieuse à procurer à ceux qui l'exercent de bons revenus.

Les grands journaux impriment sérieusement que le baron Taylor s'est uniquement consacré aux intérêts de l'art et des artistes.

VENDREDI 21 OCTOBRE.

Messieurs les républicains ont voulu tenter un nouveau complot. Delescluse, ancien commissaire de Ledru Rollin, s'est fait arrêter à Paris avec des papiers révélateurs de toute la machination.

Delescluse, précédemment condamné à la transportation, est l'agent des Ledru Rollin et autres réfugiés établis à Londres. Par suite de cette arrestation et des révélations fournies par les papiers saisis, quelques arrestations ont eu lieu à Paris. Goudchaux, ancien ministre des Finances de la république, est du nombre des personnes arrêtées.

A Tours, à Nantes, à Nevers, il y a eu aussi des arrestations.

L'Empereur a été mal conseillé dans sa clémence, après la déclaration de l'Empire il a fait mettre en liberté la plus grande partie des transportés. Sa clémence n'a conquis personne, et elle a rendu aux émeutiers des chefs et des soldats.

Dans le Midi, c'est l'espoir du pillage et du viol que l'on fait luire aux yeux des paysans.

Micart, un de mes amis, ancien officier et grand propriétaire dans l'Ardèche, me disait hier :

« On nous a renvoyé, dans mon seul département, 500 rouges tout prêts encore à recommencer les émeutes et ils ne s'en cachent pas. Leur retour a terrifié les gens qui avaient osé déposer contre eux, qu'il arrive quelque chose maintenant, et il n'y aura plus de témoins. »

L'insolence des rouges est extrême en ce moment, ils ont reçu de leurs frères et amis de la Drôme l'ordre de se tenir prêts il y a peu de jours. Cet ordre a été colporté par toutes les communes.

« J'ai prévenu le préfet, m'a dit Micart, en ajoutant : « A la première occasion, nos rouges feront encore parler d'eux. »

La clémence est une belle chose, quand elle ne compromet pas un pays entier ; aujourd'hui elle est imputée à faiblesse. Les gens déportés puis rappelés reviennent plus haineux et décidés à faire payer cher, à ceux qui ont témoigné contre eux, leurs dépositions. Le rappel des déportés est donc une pénalité infligée aux honnêtes gens.

L'Empereur connaît mal tous ces esprits pleins de fiel et d'envie ; je ne les nomme pas républicains, ils ne le sont pas ; ils veulent simplement jouir de la vie, avoir de l'argent sans le gagner, des honneurs et des places sans les mériter. Ils se moquent de la liberté qu'ils invoquent à tout instant, et s'ils étaient les maîtres, la liberté disparaîtrait pour faire place au plus honteux et au plus abject despotisme.

Cependant on ménage les rouges, on les place, on les case, le *Moniteur* est dirigé par les Turgan, les Cormenin, Viriville, etc.

Houssaye, qui en 1848 imprimait qu'il avait l'âge du *sans-culotte* Jésus Christ, a le Théâtre Français.

Perrin, autre rouge, a l'Opéra comique.

Marc Fournier, autre rouge, la porte St-Martin; Saint-Albin, républicain foncé, est bibliothécaire des Tuileries.

Le bibliothécaire du Sénat est un ancien député rouge.

Les garçons chapeliers, les plus rouges des ouvriers de Paris, sont tolérés en association avec une caisse pour les grèves, ils font insolemment la loi à leurs patrons. Il y a quelques jours, quinze d'entre eux ont été arrêtés en flagrant délit de grève, ils ont été relâchés à la préfecture de police, un de leurs chefs y est très protégé.

DIMANCHE 23 OCTOBRE.

Le *Moniteur* publie ce matin la liste des invités au palais de Compiègne. J'y remarque le comte Léon de Laborde, l'homme de tous les régimes, si orléaniste au deux décembre, conservateur au musée, membre de l'Institut sans être le moins du monde savant. C'est très encourageant pour les travailleurs honnêtes.

Le général Bougenel est nommé chevalier d'honneur et Mme la baronne de Serlay, née de Rovigo, dame d'honneur de S. A. I. la Princesse Mathilde.

Le général Bougenel, honnête militaire, est fils d'un gargotier.

Mme la baronne de Serlay, femme d'un colonel caduc d'artillerie, se croit la Montmorency du genre. Tout cela est à pouffer de rire.

Quelle drôle d'aristocratie de cour!

Des Romans, ancien viveur ruiné, qui après sa déconfiture fut bravement en Afrique gagner des épaulettes, et qui après le 2 décembre avait été nommé écuyer de l'Empereur, vient de faire un nouveau *trou à la lune.* Il a quitté Paris fort endetté; afin d'éviter ses créanciers, il s'est retiré à Angers chez sa mère. On espère faire financer la pauvre dame, et peut-être l'Empereur. Des Romans dînait presque tous les jours au Café de Paris avec des filles d'opéra. Cette ruine est assez glorieuse.

Carayon Latour vient de perdre à la Bourse 150,000 fr. de rente plus 600,000 fr. Ruiné, il part, dit-on, pour s'engager dans l'armée turque.

A propos de l'armée turque, il est toujours fort question de la guerre. Lord Clarendon ne voudrait la faire qu'avec des notes, il en prépare une nouvelle. Notre diplomatie a joué jusqu'à présent un sot rôle, et j'ai bien peur que notre rôle futur ne devienne encore plus bête.

La Russie nous amuse, et quand elle sera prête, lorsque toutes ses forces seront définitivement concentrées, elle nous enverra promener. Nous aboyons depuis six mois, les Russes prétendent que nous n'avons pas de dents pour mordre. Nous avons dit sur tous les tons à la Russie: vos demandes sont injustes, votre prise de

possession des Principautés viole les traités, votre conduite, en un mot, est inqualifiable et nous ne souffrirons pas l'oppression de la Turquie.

Je ne veux pas opprimer la Turquie, répond le Czar, je ne veux rien lui prendre, livrez-la moi seulement pieds et poings liés et plus tard je lui couperai la tête, mais à votre considération je veux bien lui accorder un sursis.

A la bonne heure, répliquent la France et l'Angleterre, l'affaire peut s'arranger; Padisha, laissez-vous faire, le Czar ne vous étranglera que dans cinq ou six ans, c'est très aimable de sa part et vous auriez bien mauvaise grâce à vous refuser à nos instances, etc.

MARDI 25 OCTOBRE.

On s'entretenait hier soir d'une grave affaire qui agite la ville de Mâcon, voici ce qui m'a été rapporté.

Le général Desperais de Neuilly est orné d'une femme fort coquette qui en 1839 à Oran, où se trouvait alors le général comme lieutenant-colonel, adoucissait aux officiers de la garnison les ennuis de la vie d'Afrique. Tout le monde connaissait les déportements de Mme de Neuilly, le général fermait les yeux, ou pour mieux dire, le lieutenant-colonel de Neuilly, soit par insouciance, soit par politique, affectait d'ignorer ce qui était notoire.

Mais le lieutenant-colonel est général, il a soixante ans et il devient jaloux de sa femme, moins coquette, peut-être parce qu'elle trouve plus difficilement les occasions de conversations criminelles.

Un jeune officier d'état-major, sorti de l'école il y a dix-huit mois, se laisse prendre aux charmes un peu surannés de Mme de Neuilly, en un mot, il devient son amant. Le général, Othello presqu'en retraite, est averti; il attend le *séducteur* dans le jardin de l'hôtel, car c'est par le jardin qu'il fait chaque soir son entrée.

Il y a quatre ou cinq nuits, le général était à son poste, il croit entendre du bruit dans un massif et fait feu, mais il ne blesse personne. On accourt au bruit, le général et l'officier se reconnaissent et, en présence de témoins, après peu de mots échangés, chacun regagne son domicile.

Le lendemain, le général se transporte chez l'officier d'état-major, il lui propose un duel que refuse l'officier par cette raison qu'il est impossible qu'une rencontre ait lieu entre un officier supérieur et un simple lieutenant. Desperais de Neuilly, plus Othello que jamais, s'arme d'un gourdin qu'il avait apporté, et tombe à bras raccourcis sur l'officier d'état-major. L'étonnement, chez ce dernier fait bientôt place au soin de sa défense.

Prenez garde, crie-t-il au général, cessez à l'instant vos indignes traitements ou je vous tue, et il applique sur la poitrine du donneur de coups de bâton le canon d'un pistolet.

Le général redouble ses coups; le pistolet rate, il est aussitôt réarmé; le général frappe plus fort; cette fois le pistolet ne rate pas et le général de Neuilly tombe mort.

L'officier d'état-major est arrêté, on saura bientôt de plus amples détails.

—

Clot Bey est venu me voir hier. Nous avons beaucoup causé de l'Orient, qu'il connaît à fond; il ne pense pas que la Turquie abandonnée à elle-même puisse résister à la Russie. Il croit à une dislocation prochaine de l'empire turc.

Ne soyons pas, m'a-t-il dit, traités comme des nigauds lorsque le partage s'effectuera. La Russie prendra Constantinople, c'est clair, l'Angleterre veut l'Egypte qu'elle possède déjà à peu près. Il lui faut l'Egypte pour son passage dans l'Inde.

Nous devrions avoir Candie, nous autres Français, mais l'Angleterre s'en emparera en nous disant : arrangez-vous du Maroc.

Ce serait recommencer la guerre d'Algérie, épuiser nos trésors et nos armées pendant vingt ans, pour une possession qui nous offrirait peu de compensations pour tant de pertes.

La Restauration avait arrangé avec la Russie un partage plus avantageux.

Louis-Philippe se préoccupait de soustraire l'Egypte à l'Angleterre, et par ses soins un général français accepté par Mehemet Ali a fortifié Alexandrie d'une manière formidable.

Aujourd'hui que prévoyons-nous, et qu'aurions-nous? nous laisserons-nous berner par la cession des provinces Rhénanes? par la possession du Maroc? Il nous faut Candie dans la Méditerranée, si malheureusement un partage a lieu.

JEUDI 27 OCTOBRE.

Maupas, le comte de Maupas, le sénateur Maupas, l'ancien ministre de la Police, l'ancien chanteur de romances, vient, dit-on, d'être rappelé de Naples, où il était ambassadeur, pour n'avoir pas protesté près du roi de Naples contre la mesure inqualifiable, par suite de laquelle les officiers envoyés par l'Empereur pour assister aux manœuvres de l'armée napolitaine ont été soumis à une quarantaine de dix-sept jours, comme arrivant d'un pays infesté par le choléra.

Le roi de Naples s'est permis cette insolence, et le chanteur Maupas, si bien pommadé et frisé, n'a pas trouvé un mot à dire.

Cela ne m'étonne en aucune façon et ne doit pas vous étonner, messieurs du gouvernement. Il fallait un diplomate, vous envoyez un chanteur.

Un homme qui, ministre de la Police, inventait la machine infernale de Marseille, et qui, préfet de police au 2 décembre, tremblait dans sa peau au milieu d'un régiment qui le gardait à la préfecture de Police.

Maupas reste sénateur!

Requiescat in pace!

J'ai vu hier le général Bougenel chez la Princesse Mathilde où j'ai dîné. Il est en exercice de ses fonctions de chevalier d'honneur.

Mme Desprès est en faveur plus que jamais, cette femme est l'intrigue en personne, mon opinion sur son compte ne varie pas. La Princesse est maintenant entourée de ses créatures, un jour, elle sera vendue

par la Desprès à beaux deniers comptants. Margot, sa fille, a toujours l'air de ne rien voir et surtout de ne rien comprendre, mais elle fait son profit de tout.

Le comte William de Nieuwerkerke sort de chez moi. Nous avons causé de l'affaire du général de Neuilly, tué ces jours derniers par le capitaine de Laporte, attaché à la division du général Ferrot.

Voici ce que m'a raconté le comte W. de Nieuwerkerke :

M. de Neuilly, [illegible] lieutenant dans le régiment des chasseurs de la garde en garnison à Fontainebleau. [illegible]

La correspondance en resta là, et il continua ses exécutions.

Le général de Neuilly était d'une violence extrême.

M. de Laporte est gravement atteint à la figure d'un coup de canne. Le conseil de guerre de Metz jugera cette triste affaire.

Mme la comtesse de Neuilly est fille du comte de Villoutrey.

VENDREDI 28 OCTOBRE.

Le *Moniteur* a publié hier un article sur les affaires d'Orient, répété ce matin par tous les journaux. L'organe officiel du gouvernement affirme de nouveau la parfaite entente de l'Angleterre et de la France dans cette grave question et la volonté des deux puissances de ne pas laisser amoindrir le pouvoir du Sultan.

D'un autre côté, quelques journaux anglais commencent à comprendre la rouerie des Russes qui attestent toujours de leur ardent désir de la paix et qui mettent à profit le temps qui s'écoule pour renforcer leur occupation des Principautés.

Depuis le commencement de cette affaire, les Etats occidentaux ont montré beaucoup trop de faiblesse et d'indécision. Il faut malheureusement le dire, la politique russe trouve même en France des partisans qui arguent de l'intérêt religieux. Ces gens-là se taisaient lorsque la Pologne catholique tombait sous la rude persécution des Russes-Grecs schismatiques, et que les

croyances de tout un peuple chrétien avaient à subir le joug d'un gouvernement qui leur était vivement hostile.

Il n'y a rien de religieux dans la guerre entreprise par le Czar. Il veut dominer le monde par la possession de la Turquie d'Europe qui lui livrerait la Méditerranée.

Les Franco-Russes, assez nombreux surtout à Paris, approuvent l'empereur Nicolas de sa susceptibilité dans la question des Lieux-Saints; ils s'étonnent qu'on puisse trouver extraordinaire l'importance qu'il attache à prédominer sur les autres nations européennes à Jérusalem, et ils ne veulent pas admettre que la France, en possession depuis des siècles du droit de protéger les latins, ait voulu asseoir son droit par un règlement positif pour s'opposer aux envahissements du clergé grec.

La Princesse Mathilde est ici dans le monde l'avocat russe. Tout ce qui vient de Pétersbourg lui semble bon et raisonnable, et comme tous les gens assez indifférents en matière religieuse, elle parle plus que personne de la honte qu'il y a pour l'Europe de laisser le *barbare* Turc avec sa religion *anti-chrétienne* gouverner douze millions de Grecs chrétiens! Mais aussi elle voudrait voir l'Italie délivrée du Pape et de la Cour de Rome.

Les plus grands révolutionnaires ne sont pas ceux qu'on pense!

Nous voyons les mêmes gens qui professent tant de respect pour la foi des peuples, en faire bon marché en d'autres circonstances.

Le journal des *Débats,* si Anglais pendant la durée du règne de Louis-Philippe, est Russe aujourd'hui.

En France, nous avons un grand parti russe, c'est une manière de faire de l'opposition. Puis nous avons

tous ces hommes qui voudraient qu'une nation vécût comme eux au jour le jour et qui crient : laissez donc faire les Russes, car si nous avons la guerre, je perdrai de l'argent sur mes cotons, sur mes sucres ou sur mes cuirs.

Nous arrivons à n'être plus qu'une boutique dans laquelle nous sommes tous commis, et l'honneur s'y pèse au poids de la marchandise.

Les Etats-Unis, cette nation de forbans, commence à vouloir intervenir dans les affaires d'Europe ; nous avons aidé à la faire trop puissante, elle se montre actuellement envahissante, méconnaissant les traités, le droit public européen, et ne considérant comme loi que sa volonté.

L'envoi de Soulé comme ambassadeur à Madrid est une insulte à l'Espagne, mais cette insulte est acceptée par le vieux continent. Les Etats-Unis ont la prétention de nous renvoyer, couverts par un brevet de citoyen américain, nos condamnés fugitifs et nos révolutionnaires proscrits. Il faut espérer que nous n'accepterons pas cette prétention américaine.

Il y a des moments dans la vie des peuples où les concessions sont des crimes politiques qui perdent l'avenir. Céder aux prétentions de la Russie et de l'Amérique ou leur faire des concessions, serait commettre un crime.

SAMEDI 29 OCTOBRE.

Le bruit s'est répandu hier soir que le général Baraguay d'Hilliers allait à Constantinople remplacer

notre ambassadeur. Il aurait avec lui une suite assez nombreuse d'officiers.

Les hostilités sont commencées entre les Turcs et les Russes.

DIMANCHE 30 OCTOBRE.

La Bourse était hier en hausse de un franc cinquante centimes sur les cours d'avant-hier par suite d'une nouvelle donnée par la télégraphie privée voie de Vienne.

Suivant cette nouvelle, un armistice serait conclu entre les Turcs et les Russes.

Cette nouvelle me semble hasardée; il faut se défier de la télégraphie privée, ce ne serait pas la première fois qu'elle inventerait.

Les armements de vaisseaux continuent dans nos ports. L'Empereur a ordonné pour son service personnel la construction d'une grande frégate à vapeur du même tonnage que celle commandée par la reine d'Angleterre. Le bâtiment à vapeur le *Napoléon,* commandé par Exelmans et affecté au service de l'Empereur, reçoit en ce moment de la grosse artillerie et ira hiverner à Cadix pour aider, dit-on, au remorquage des vaisseaux chargés de grains.

Un armistice ne serait pas favorable aux Turcs; s'il est réel, c'est encore une rouerie russe qui donnera au Czar le temps de concentrer ses différents corps d'armée, et enlevera aux Turcs l'avantage d'une entrée

en campagne immédiate et avant la concentration de toutes les forces russes.

Notre diplomatie ne brille véritablement que dans l'almanach impérial par le nombre des croix étrangères dont elle est décorée. Les plus nuls sont les mieux bardés. Feuillet de Conches, chef du bureau du protocole. a 16 ou 18 croix. Montessuy, envoyé à Florence, ancien élégant, mari de la fille naturelle du prince Paul de Wurtemberg, a deux grandes croix. Roguet, chef de la maison militaire de l'Empereur, en a aussi un bon nombre, mais Bacciochi, premier chambellan, les distance tous!

LUNDI 31 OCTOBRE.

Le dernier des d'Esclignac, le duc de Fimarcon, fils du duc actuel d'Esclignac, est mort au mois de juillet en Australie. La nouvelle en est arrivée à sa famille; on a célébré aujourd'hui pour lui un service à l'église de la Madeleine. Son père était lieutenant-colonel des lanciers de la garde en 1830 et à cette époque il se retira en Sardaigne auprès du roi de Piémont, qui est son cousin. La duchesse d'Esclignac est fille de Bozon de Talleyrand, frère du fameux prince de Talleyrand. Séparée depuis 23 ans amiablement de son mari, elle a été la femme la plus coquette du monde; ce qu'elle a mangé d'argent ne peut être calculé. Aujourd'hui, après les histoires les plus scandaleuses, le grand monde ne la voit plus, et elle vit misérablement. Elle a perdu

quatre enfants sur cinq qu'elle avait, il ne lui reste plus que Mme la marquise de Persan, séparée de son mari, mauvais garnement qui s'est fait connaître par ses procès avec son beau-père, le marquis de Mirabeau.

Mais pour en revenir au pauvre duc de Fimarcon, racontons en quelques mots sa misérable vie.

Il fut emmené en 1830 en Piémont par son père comme il n'était encore âgé que de dix ans. Là il végéta sans recevoir aucune éducation. Tandis que son père courtisait les femmes qui voulaient l'écouter, il savait à peine lire et n'avait aucune notion d'orthographe. Jeune homme, il fit quelques dettes que son père refusa de payer, et notez bien qu'il laissait ce pauvre garçon dans la misère.

Le duc d'Esclignac a de 60 à 70,000 livres de rente.

Fimarcon vint en France auprès de sa mère toujours besogneuse et qui ne lui donnait strictement qu'à manger. Il voulut deux fois se marier pour sortir de sa misère, une fois avec Mlle Shepeard, l'autre fois avec Mlle Bull Yungh; son père refusa d'y consentir.

A bout de ressources, Fimarcon partit, il y a un an et demi, pour l'Australie, où il donna d'abord des leçons dans un manège. Le maître du manège ayant fait faillite, Fimarcon devint berger, toujours accompagné d'une femme de bas étage qui l'avait suivi.

Fimarcon a écrit plusieurs fois à son père et à sa famille pour demander quelques secours, personne ne lui a répondu. Enfin, au mois de juin dernier le chagrin et la fatigue l'ont tué, la dyssenterie lui a accordé vingt jours de souffrances.

La pauvre fille qui était avec lui, écrit cette affreuse mort à la duchesse d'Esclignac en lui envoyant une boucle des cheveux de son fils. Dans sa lettre, elle parle des chagrins, des douleurs et des souffrances du dernier des d'Esclignac et elle termine ainsi:

« A ses derniers moments il n'a manqué de rien, « j'ai tant travaillé que j'ai pu suffire aux soins que « réclamait son état. Votre fils, Madame la duchesse, est « mort désespéré, mais il a eu la force de ne pas mau- « dire sa famille! »

Ainsi est mort le cousin du roi de Saxe et du roi de Piémont, le porteur d'un des plus grands noms de France, le parent des grands seigneurs les plus riches, des Talleyrand, des Périgord, des Noailles, etc., etc. Personne ne l'a empêché de mourir de misère.

Que voulez-vous en faire, disait-on, il n'a aucune éducation.

Monsieur le duc d'Esclignac, la mort de votre fils crie contre vous, elle s'élèvera contre vous devant Dieu.

MERCREDI 2 NOVEMBRE.

La lettre de Ledru-Rollin saisie chez Goudchaux et dont Delescluze était porteur, est ainsi conçue.

« Mon cher ami, dans quinze jours je serai aux « Tuileries, mettez en sûreté tout ce que vous avez et « vendez vos rentes. »

SAMEDI 5 NOVEMBRE.

J'apprends à l'instant d'une manière certaine que le général Bousquet et le général Canrobert ont été chargés par l'Empereur d'étudier sur les cartes et d'après les documents que possède le ministère de la Guerre, la Finlande et la Courlande, et de rendre compte des ressources que peuvent offrir ces deux provinces, de leur situation et de leurs positions stratégiques.

En cas de guerre ouverte avec la Russie, il paraîtrait que l'Empereur comprendrait cette puissance plus facile à attaquer, en un mot plus vulnérable par ces deux côtés.

Les hostilités sont, dit-on, commencées en Asie et sur le Danube, entre les Turcs et les Russes, mais la diplomatie et les journaux répètent avec un sérieux ébouriffant que les négociations continuent.

DIMANCHE 6 NOVEMBRE.

Le général de Goyon, colonel en 1850 et commandant alors le régiment de dragons caserné à Paris, général de brigade, aide de camp de l'Empereur en 1850, n'a quitté les antichambres de l'Empereur que deux fois depuis cette époque. La première occasion fut une inspection des prisonniers après les journées de décembre; sur son rapport presque tous les émeutiers et les plus mauvais furent rendus à la liberté au grand mécontentement des gens d'ordre. La seconde occasion pour le

général s'est présentée cette année, il est allé assister aux manœuvres de l'armée autrichienne.

Le *Moniteur* reconnaît aujourd'hui, par un décret qui nomme le vicomte de Goyon lieutenant-général, *les grands services* de ce capitaine !

Il faut dire que Goyon, quoique incapable comme général, est le plus intrigant des hommes et il est allié aux Fezensac et aux Flavigny qui ne lui cèdent en rien. Toutefois, malgré les coquetteries du pouvoir envers Goyon, aussi longtemps que Flavigny ne sera point sénateur, la France ne sera pas bien gouvernée.

Flavigny se croit grand seigneur parce que sa mère est la fille du banquier allemand Betmann et que les écus de la banque ont redoré le blason d'un Flavigny. Le Flavigny actuel, protégé de la congrégation, fut ensuite très bien avec Louis-Philippe; il faut espérer que l'Empereur lui fera des avances!

J'apprends à l'instant par Duret le statuaire qui sort de mon cabinet, une nouvelle prétention de Fould, le ministre de la maison de l'Empereur. Ce ministre, failli non rehabilité comme j'ai eu occasion de le dire, compte se présenter à l'académie des Beaux-Arts pour une place d'académicien libre à la première vacance. Il a renoncé à se présenter pour succéder à Dumont, parce que Nieuwerkerke lui semble avoir trop de chances.

Dans quelques années, on dira : *Aimez-vous les Juifs. on en a mis partout.*

LUNDI 7 NOVEMBRE.

Il paraît que l'affaire Maupas est arrangée, on ne parle plus de son rappel.

Goyon a été nommé général de division sans jamais avoir vu le feu, mais c'est un moyen d'en débarrasser la maison de l'Empereur. L'opinion publique en Espagne et la moralité si violemment froissée par la conduite des deux reines Marie Christine et Isabelle commencent à ébranler la vieille fidélité Castillane.

La reine Isabelle a été récemment insultée en plein théâtre.

Samedi la reine Christine dînait chez la Princesse Mathilde, et elle dit au marquis de Villuma nommé président du Sénat :

« Va mon cher, agite ta petite sonnette, je serai bien-
« tôt à Madrid et tu me retrouveras à la tête de l'oppo-
« sition. »

Cette femme a pillé l'Espagne de toutes les façons possibles, elle jouit maintenant du fruit de ses rapines évalué à 70 ou 80 millions.

La cour part samedi pour Fontainebleau. La série de *grands seigneurs* actuels qui feront les délices de ce séjour est curieuse.

Il est fort question d'un ordre que l'Impératrice Eugénie veut créer pour les femmes. Si cet ordre est créé nous verrons de plaisantes chevalières.

La cour s'occupe beaucoup d'étiquette, mais il est bon de dire que personne ne s'y connaît, c'est un tohu-bohu impayable. La nouvelle noblesse se place devant des glaces pour se saluer elle-même et se traiter de monseigneur.

Le ridicule est de mise et sied bien à tous ces petits messieurs, l'Empereur est seul un homme *comme il faut* au milieu de son entourage. Il est grand seigneur et impérial par la façon et la dignité.

MARDI 8 NOVEMBRE.

L'insulte commise envers la reine Isabelle m'a été racontée hier par Valdès, qui l'attribue aux modérés désireux à l'instar des modérés français de donner une leçon au pouvoir.

Pour la première fois depuis son retour à Madrid, la reine assistait au spectacle. A son arrivée, comme cela est d'étiquette, la représentation est interrompue et l'orchestre joue la marche royale. L'instant est venu pour les modérés de donner leur leçon, de manifester leur mécontentement. Alors des *chut* éclatent, des cris, des ordres de continuer le spectacle et de laisser la marche, enfin une petite insulte à la reine, qui en a pleuré de chagrin.

Les *modérés* insultent la reine, ces modérés-là sont des enragés, qui, si on les laissait faire, perdraient leur pays comme les modérés Louis-Philippistes ont perdu leur roi.

Pauvre Espagne, tu connaîtras donc aussi ces hommes sans conviction et sans raison, dont le 2 décembre nous a débarrassés pour quelque temps.

A Paris, l'affaire du complot contre la vie de l'Empereur est depuis hier devant la Cour d'assises. Quelques étudiants, des ouvriers, anciens insurgés grâciés

sur le rapport du général de Goyon, sont en cause; derrière ces fous sanguinaires il y a le comité de Londres et le général Charras exilé, dont le nom revient souvent dans les réponses des accusés.

Ce procès sera un utile avertissement aux prôneurs de clémence. Les mauvaises passions communistes ne sont pas éteintes. Dans les bas-fonds de la société tout ce qui a horreur du travail, toutes les ambitions inintelligentes, tous les appétits sensuels ne peuvent renoncer à l'espoir de nouveaux bouleversements.

Suivant des nouvelles de Constantinople, un corps de 15,000 Russes aurait subi un grave échec sur la frontière d'Asie dans une rencontre avec les troupes turques.

Quelques *graves* journaux continuent cependant à donner des assurances de paix. La diplomatie, disent-ils, n'a pas abandonné ses devoirs de pacificatrice.

Depuis six mois, cette pauvre et rachitique diplomatie joue un triste rôle. Les diplomates évitent avec grand soin de se rencontrer; comme les anciens augures, ils ne peuvent se regarder sans rire.

Drouin de Lhuys, ministre des Affaires étrangères, affecte des airs de fatuité et se pose en Talleyrand; nouvel Atlas, il porte le monde, et pourtant lui et son cortége de diplomates ne sont que des bouffons. A chaque bataille qui sera livrée, nous entendrons ces messieurs s'écrier: les chances de pacification augmentent.

Le Czar a de nouveau protesté de son respect des traités et de son ardent amour de la paix.

Nous pourrions demander comme *Figaro: De qui se moque-t-on ici?*

MERCREDI 9 NOVEMBRE.

La Guéronnière sort de chez moi, il m'a appris le contenu d'un télégramme arrivé ce matin.

Les Turcs et les Russes, au nombre d'à peu près chacun 12,000 hommes, se sont rencontrés sur les bords du Danube; l'affaire a été chaude et meurtrière, on a combattu à la baïonnette et enfin les Turcs sont restés maîtres du terrain.

La Guéronnière regarde cette affaire d'Orient comme fort grave et pouvant amener un conflit général. Il ne regrette pas, dit-il, les longueurs des négociations qui ont permis d'une part à la Turquie de réunir ses forces, et à l'Europe de se réunir dans un intérêt commun. Il semble compter sur l'Autriche et la Prusse.

J'ai encore peine à y croire.

La Russie amène peu à peu en ligne toutes les forces dont elle peut disposer, elle aura bientôt 400,000 hommes engagés dans les affaires d'Orient.

Ces premiers coups de canon rendent les négociations plus difficiles pour ne pas dire impossibles, l'empereur Nicolas tient à obtenir ce qu'il nomme une large influence *morale* dans les affaires de l'empire turc, il ne se départira pas de ses prétentions.

JEUDI 17 NOVEMBRE.

La société se préoccupe beaucoup à Londres d'une invitation de la reine Victoria à l'Empereur et à l'Im-

pératrice des Français et de la façon d'en rédiger la teneur.

L'Empereur a fait don à l'Impératrice pour la Sainte-Eugénie d'un très beau collier de diamants acheté, dit-on, un million au successeur de Stor & Mortimer, célèbres orfèvres anglais.

La princesse Bagration raconte que ce collier lui a été apporté avant d'être remis à l'Empereur et qu'elle l'a fort admiré.

Nos bijoutiers français sont peu contents de cette commande exécutée hors de France et du patronage impérial à l'ombre duquel le bijoutier anglais qui vient en France trois ou quatre fois par an, accapare leurs pratiques.

Le prince de Craon a un fils fort mauvais sujet qui avait frété, il y a dix-huit mois, un navire avec lequel il devait aller dans l'Amérique méridionale, faire je ne sais plus quel commerce. Dernièrement le prince de Craon a reçu une lettre de ce fils, datée de Manille et du fond d'un cachot où il est détenu sous l'accusation de contrebande et de piraterie.

Toute la famille, les Beauveau, les Craon, etc., ont fait remettre à la reine d'Espagne une demande ou plutôt une supplique en recours en grâce pour ce jeune homme, le dernier de leur nom, l'héritier d'une grande fortune et d'un titre historique.

La princesse de Craon, au lieu de s'occuper de conversions et d'écrire des romans historiques ennuyeux, aurait bien dû mieux élever ses enfants. Cette prude et prétentieuse princesse a une fille gardée comme recluse depuis dix ans dans une maison de campagne près de

St-Germain. Personne ne la voit; est-elle bossue, difforme, ou folle, on l'ignore. La pauvre vieille aristocratie, comme un corps épuisé, a produit une génération de petits idiots ou de petits monstres. Nous ne pourrions signaler que bien peu d'exceptions.

La cour est toujours à Fontainebleau, et nous sommes sans nouvelles bien positives du théâtre de la guerre dans les Principautés danubiennes.

SAMEDI 19 NOVEMBRE.

La reine Victoria a refusé à son ministre d'adresser une invitation intime à l'Empereur et à l'Impératrice des Français.

« *S'ils viennent en Angleterre,* a-t-elle dit, *je les*
« *recevrai officiellement avec toute la bonne façon pos-*
« *sible, mais je veux être la maîtresse de mon intérieur*
« *et n'être point forcée d'y admettre intimement les per-*
« *sonnes qui blessent mes affections personnelles.* »

On ignore encore comment ceci sera pris par la cour des Tuileries.

Il me semble que la reine Victoria fait une faute, elle devrait éviter avant tout de blesser les susceptibilités de son allié au moment où s'apprête une lutte aussi grave que celle dont nous menace la Russie.

Les Turcs ont été forcés de repasser le Danube, après avoir échoué dans leur entreprise sur Bucharest. En Asie, ils ont pris quelques forts. La guerre devient plus imminente, nos escadres entrent, dit-on, dans la mer Noire.

LUNDI 21 NOVEMBRE.

Nieuwerkerke a été élu samedi dernier membre libre de l'académie des Beaux-Arts en remplacement de M. Dumont, par 30 voix sur 39 votants.

Malgré tout ce que ses amis lui ont dit, il n'a pas voulu se présenter pour remplacer un véritable académicien. Il trouvait cela au-dessous de lui et disait: *les places d'académiciens libres sont faites pour être occupées par les grands seigneurs, amateurs et protecteurs des arts.*

C'est malheureusement un travers chez Nieuwerkerke de se croire un grand seigneur et de s'adorer dans sa propre importance. Il sait cependant qu'en Hollande, d'où sa famille tire son origine, elle est comptée comme peu de chose. Les Nieuwerkerke sont bâtards de je ne sais plus quel petit *stathouder*. Son père, pauvre capitaine de cavalerie, fut bien heureux d'épouser une de mes cousines, Mlle de Vassan, riche héritière qui lui apporta 60,000 fr. de rente. La noblesse hollandaise ne fait aucun cas de la prétendue noblesse des Nieuwerkerke. Emilien, dont il est ici question, est plus ambitieux qu'artiste. L'art n'a été pour lui qu'un moyen. Il remuerait des montagnes pour arriver à son but, mais il manque de diplomatie et d'esprit de conduite. La vanité l'égare, il s'est constitué grand seigneur, maintenant il se croit une grande puissance. Depuis sa statue de l'Empereur, qui n'est pas bonne, il n'a rien fait; son atelier qu'il a établi au Louvre est occupé par les ouvriers de Micheli qui moulent le buste de l'Impératrice. Nieuwerkerke aime la représentation, l'éclat, le *paraître*, en

un mot, il a trop de petites vanités pour être jamais un homme sérieux. Il se préoccupe de ses boutons de gilet ou de chemise, des boutons de lapis qu'il met l'été à ses guêtres, de sa chaîne de montre, de son habit, etc. Les costumes lui plaisent et la première chose à laquelle il ait pensé après sa nomination a été son nouvel uniforme.

L'académie des Beaux-Arts va l'absorber quelque temps, comme il en a été du musée, mais il usera ce joujou en se créant des ennemis par les airs de supériorité qu'il prendra et par les innovations qu'il tentera d'y introduire.

Il est fier d'occuper une place d'académicien qui est accordée à son titre de directeur des musées et qui était occupée avant lui par un ancien chef de bureau du ministère de l'Intérieur.

D'ailleurs parmi les académiciens libres on compte Cailleux, l'ancien directeur des musées; Rambuteau, ancien préfet de la Seine; Montalivet et Duchâtel, anciens ministres de l'Intérieur.

Je trouve plus glorieux d'être académicien comme artiste que comme fonctionnaire du gouvernement.

Nieuwerkerke m'a dit qu'avec cette nomination il espérait être conseiller d'Etat avant peu, et que dans quatre ou cinq ans l'Empereur le nommerait probablement sénateur. Si les choses marchent ainsi, la nation le anommer sans doute empereur dans dix ans.

23 NOVEMBRE.

Le choléra est décidément à Paris, hier il y a eu 64 cholériques apportés aux hôpitaux, à cinq heures 31 étaient morts, un était hors d'affaire, 32 restaient en traitement.

Il fait un temps maussade, gris et froid avec brouillard.

La faillite de la maison Goldsmith, dont le chef était beau-père du ministre d'Etat actuel Fould, remonte à 1825, elle laissa à cette époque un passif de quarante millions. Deux Goldsmith se brûlèrent la cervelle, le beau-père du ministre mourut de chagrin trois mois après. En 1825, Fould n'était marié que depuis six mois, associé à la maison Goldsmith, il avait la signature sociale; bon nombre de traites impayées portent sa signature.

VENDREDI 25 NOVEMBRE.

Les grandes affections dont on parlera peut-être un jour, celles qui produisent sous tant de rapports le plus d'effet, sont quelque fois bien misérables quand on les juge dans la coulisse de leur théâtre. J'ai toujours eu une extrême défiance de la vérité de certains amours chez certaines individualités. Pour que l'amour soit une passion il faut que le cœur qui la contient n'en renferme pas d'autres. L'amour ne s'allie ni à l'ambition, ni à aucune autre passion humaine, et si en langage du monde, en

langage profane, on le nomme une religion, c'est qu'il a ses martyrs et que hors de lui il ne conçoit rien et ne considère rien.

Ces réflexions me viennent à propos de la *liaison* de la Princesse Mathilde et de Nieuwerkerke. Chacun la croit des plus *vive* et s'étonne même de l'imprudence avec laquelle elle est conduite, de la publicité qu'elle affiche, et dont l'Empereur, depuis longtemps froissé, peut se fâcher à la fin d'une manière irrémédiable.

Eh bien, cet amour n'est point une passion, ce n'est qu'une liaison mal calculée, nuisible à ceux-là même qui en tirent vanité.

Nieuwerkerke, je le dis à regret, n'a ni passion, ni rien qui y ressemble pour la Princesse. Je savais déjà que ses fréquents voyages à Compiègne avaient pour but une intrigue avec une jolie femme dont l'année dernière il a fait la médaille, Mme Agut. Je savais leur intrigue poussée aussi loin que possible, mais ce matin j'ai eu une nouvelle preuve de l'inconstance de ses amours.

Depuis quelque temps, sa sultane favorite est une très belle jeune personne, Mlle Mignerot, qui vient peindre dans les galeries du Louvre où chacun s'arrête pour admirer sa beauté. Déjà il lui a donné deux ou trois rendez-vous, et lorsque cette jeune et belle personne arrive, Nieuwerkerke s'enferme avec elle dans sa chambre et ils y passent deux heures.

Ce matin, Nieuwerkerke reçoit de Fontainebleau une lettre de la Princesse Mathilde; il m'en lisait quelques passages très affectueux et exprimant avec vérité les regrets d'une longue séparation, l'ennui de cette solitude du cœur, dans laquelle elle se trouve au milieu de la

cour, le désir de retrouver le plus tôt possible son cher intérieur, ses habitudes, ses affections, et même *mes méchancetés* .....

Tout à coup, Nieuwerkerke interrompt sa lecture et, se tournant vers son domestique :

« Priez M. Moissenet, lui dit-il, d'écrire à Mlle Migne-« rot que je l'attends à midi. »

Le domestique se retire en souriant, Moissenet écrit en souriant, et le commissionnaire porte, en souriant, la lettre à Mlle Mignerot, car tout le monde sait qu'elle vient au Louvre pour coucher avec M. le directeur général des Musées, intendant des Beaux-Arts de la maison de l'Empereur, membre de l'Institut.

Il est midi moins quelques minutes, Nieuwerkerke est déjà dans sa chambre, où il attend la jeune beauté. Ordre est donné de ne recevoir personne, les rideaux sont fermés. Dans deux heures, Nieuwerkerke répondra à la Princesse! Pauvre Princesse!

La Guéronnière sort de chez moi, il m'a annoncé comme officielle la réconciliation complète des deux branches de la maison de Bourbon.

Il a déploré avec moi l'entourage de l'Empereur qui lui fait un tort immense.

Les évêques auxquels, depuis quelque temps, on refuse des audiences lorsqu'ils viennent à Paris, sont mécontents. Un des plus importants, chez lequel se trouvait La Guéronnière, il y a quelques jours, reçut de M. de Bassano un refus ainsi conçu :

Monseigneur,

« L'Empereur regrette que la multiplicité de ses affaires ne lui permette pas de vous recevoir en ce moment. »

On me l'avait bien dit, s'écria l'évêque, je ne voulais pas le croire, voilà comme on nous traite!

C'est maladroit, car l'Empereur a le temps, on le sait, de recevoir un tas de faquins qui ne devraient pas être reçus. Il faudrait plus que jamais ménager le clergé.

SAMEDI 26 NOVEMBRE.

La fusion des deux branches de la famille des Bourbons est due à l'intervention de la mère de S. M. l'empereur d'Autriche et des princes étrangers. Ceci est une nouvelle complication dans la politique actuelle et peut donner quelque embarras en France. Nous verrons se dessiner de nouvelles physionomies, se diviser, se morceler le parti de l'ordre, qu'en arrivera-t-il?

Les faiseurs de bons mots disent, à propos de la folie de Fould (Benoît), qu'au jeu il a perdu son *d* (Foul), qu'à voler il a perdu son *l* (Fou) et qu'il est resté fou.

Léon de Laborde semble retourner à l'orléanisme en prenant une nouvelle position. Il prétend depuis quelques jours que sa situation n'est plus supportable au Louvre, et sans prévenir personne il a déménagé son cabinet dont il a emporté tout ce qui lui appartenait et il a remis la clef à l'économe.

Est-ce une précaution diplomatique en vue des événements que la fusion lui fait prévoir? Est-ce une démission? Nous n'en savons encore rien.

En se promenant hier dans la forêt de Fontainebleau, l'Empereur a fait une chute de cheval, mais sans gravité, il est remonté immédiatement et a continué la promenade.

MARDI 29 NOVEMBRE.

La Gueronnière m'a demandé de faire deux fois par mois, dans le *Constitutionnel,* des articles sur notre société. J'ai accepté, mon premier article est fait, il paraîtra dimanche prochain.

Ces articles ne ressembleront pas à mes mémoires, en voici la raison: Pour le présent, il est nécessaire de relever la société aux yeux du public, d'atténuer ses vices, d'augmenter la somme de ses qualités. Les bas-fonds de notre monde social, les vases de nos marais ne sont que trop disposés, sous prétexte que l'eau est de mauvaise qualité, à l'empoisonner tout à fait en s'agitant. Je me suis donc résolu à mettre du rouge et du blanc à la grande courtisane, à dissimuler autant que possible sous le fard son teint plombé et les rides de sa peau.

J'ai aujourd'hui quelques anecdotes curieuses sur Alexandre Dumas, qui ne dépareront pas la partie *Brantômesque* de mon livre.

On sait que Dumas a épousé Ida, l'actrice de la Porte Saint-Martin, tout le monde s'est occupé de ce mariage auquel Chateaubriand a servi de témoin et personne ne se l'expliquait. En voici la raison:

Ida, fille de je ne sais qui, avait pour tuteur M. Domange, l'entrepreneur des vidanges de Paris. Elle possédait un petit capital, environ quarante mille francs. Ida, après avoir longtemps partagé le logis de Roger de Beauvoir, où Dumas l'avait connue, échut un jour à l'auteur des *Mousquetaires.*

Domange en honnête tuteur désireux d'assurer l'avenir de sa pupille, s'y prit de la façon suivante:

Il employa les 40,000 fr. d'Ida à acheter à vil prix 200,000 fr. de créances sur Alexandre Dumas. Puis, escorté de gardes du commerce il se présenta un matin pour inviter le grand homme à payer 200,000 fr. qui était la dot de Mlle Ida, ou de vouloir bien prendre Clichy pour résidence. Dumas pressé par la *contrainte* épousa Ida riche de 200,000 fr. et fut béni par Chateaubriand et l'entrepreneur des vidanges.

Quelque temps après son mariage il demeurait rue de Rivoli. Ida occupait un splendide premier étage. Dumas avait fait meubler un petit appartement au quatrième au fond de la cour et s'y retirait presque chaque nuit, c'était son cabinet de travail. En ce temps-là le duc d'Orléans donnait des fêtes. Un jour Dumas y est invité. Il se revêt de ses plus beaux habits, harnache sa cascade de décorations et part à pied vers onze heures pour les Tuileries.

Trois quarts d'heure après il revient, se fait ouvrir la porte de l'appartement d'Ida, pénètre jusqu'à sa chambre et trouvant encore du feu dans la cheminée, dit à la dame:

« Ma foi, chère, j'ai voulu aller à pied aux Tuileries, « je me suis fait tremper comme un caniche et je ne suis

« plus présentable. Je reste ici, vous avez du feu, je « travaillerai. »

Ida insista pour le renvoyer, prétextant qu'il l'empêcherait de dormir. Dumas résista, Ida se mit en colère, fit la moue, mais Dumas avait chaussé dans sa tête de travailler au coin de cette cheminée dont le foyer pétillant souriait à son humidité. Il n'écouta rien, mit au feu trois buches de plus, approcha une table, prit du papier, une plume, et fit courir sa prose suivant la fantaisie de son humeur.

Ida pestait mais se taisait, le feu grésillait, la plume courait, lorsque tout à coup la porte d'un cabinet de toilette céda sous une violente pression et Roger de Beauvoir, mal drapé dans une simple chemise, entra en scène. Dumas, d'abord étonné, prend un air digne et courroucé :

« Que faites-vous ici? vous apportez le trouble dans « mon ménage, vous déshonorez le toit d'un ami! ... »

Enfin il improvise une majestueuse tirade de mari offensé. Roger écoute avec calme, puis répond :

« Pardieu, vous arrivez ici comme une bombe, vous « vous installez bien à votre aise au coin du feu, vous « annoncez l'intention de passer la nuit contre cette « cheminée, tandis que je gèle dans un cabinet qui est « comme une glacière! ... ce n'est pas supportable, je « n'ai pu y tenir et me voilà ! »

Dumas, mari toujours offensé et majestueux, reprend :

« Très-bien, Monsieur, nous nous expliquerons demain « matin, en attendant faites-moi le plaisir de déserter » ma demeure. »

« Je ne demande pas mieux, s'écrie Roger, qui s'était rapproché du feu et y présentait ses pieds grelottants. »

Dumas, tout en parcourant la chambre à grands pas, entrevoit à travers l'ouverture des rideaux de la fenêtre les torrents de pluie que le ciel versait sur la terre, c'était un déluge.

« Je ne puis cependant pas vous renvoyer par cette « pluie-là, dit-il à Roger qui se chauffait toujours, on « ne mettrait pas un chien à la porte! »

Puis il recommence à arpenter la chambre de toute la dimension du compas de ses grandes jambes.

Roger, après avoir réchauffé le pied droit, réchauffait le pied gauche.

« Décidément, s'écria Dumas, je ne puis pas vous « renvoyer par cet affreux temps . . . asseyez-vous, Mon- « sieur de Beauvoir, passez la nuit dans mon fauteuil, « nous nous expliquerons demain matin. »

Roger s'installe dans le fauteuil, Dumas éteint les bougies et se couche aux côtés d'Ida qui ne soufflait mot; mais une heure après le feu mourant n'envoyait plus de chaleur à Roger qui recommence à grelotter. Dumas l'entend frissonner, se retourner et tisonner quelques derniers charbons.

«L'animal va s'enrhumer, c'est certain», murmure-t-il entre ses dents. « Monsieur de Beauvoir, je ne veux pas « que vous vous enrhumiez, venez vous coucher, nous « nous expliquerons demai matin. »

M. de Beauvoir ne se le fait pas dire deux fois, il s'introduit sous la chaude couverture près d'Ida et de Dumas, et mes trois bohémiens s'endorment du sommeil de l'*innocence*

L'innocence ronfla en trio jusqu'à neuf heures du matin, Dumas le premier réveillé, regarde Ida et Beauvoir, une pensée traverse son esprit, il tire du sommeil le couple adultère et d'une physionomie plus douce il s'adresse ainsi à Roger :

« Des vieux amis se brouilleront-ils pour une femme même légitime, ce serait stupide », puis saisissant la main de Roger il la pose sur la partie peccante d'Ida et termine par ces mots sublimes :

« Roger, réconcilions-nous comme les anciens Ro-
« mains sur la place publique ! »

Et la réconciliation est opérée.

Ce même Dumas répondait à un employé de l'état civil qui dressait l'acte de naissance d'un des nombreux produits destinés à propager le type des Dumas :

« Certes, je reconnais cet enfant, mais ma parole
« d'honneur, il me serait impossible de reconnaître la
« mère ! »

MERCREDI 30 NOVEMBRE.

La fusion des deux branches de la maison de Bourbon s'est opérée par les soins de M. de la Ferté, gendre de M. Molé. MM. de Broglie, Molé, Guizot y ont pris part. Monsieur Thiers, prétend-on, est furieux et veut se rallier à l'Empire.

Mme la duchesse d'Orléans a fait dire qu'elle ne pouvait pas engager son fils mineur, mais qu'elle tâcherait de lui donner les sentiments conformes à cette union.

Monsieur le prince de Joinville ne veut pas entendre parler de fusion, il part pour le Brésil. M. le duc de Montpensier est furieux parce qu'il prétend que ce retour aux principes légitimistes fait revivre en Espagne les droits du duc de Montémolin et le duc de Montpensier a toujours eu de par sa femme des visées sur le trône d'Espagne.

A Fontainebleau, l'Empereur a établi une étiquette très sévère, qu'il soit assis ou debout dans un salon, personne n'a le droit de s'asseoir.

L'Impératrice croit beaucoup aux tables parlantes et avec ses dames elle s'en occupe chaque jour.

La cour revient aujourd'hui ou demain matin.

J'ai dîné hier chez la Princesse Mathilde qui était arrivée à deux heures de Fontainebleau.

La dépense à cette résidence était de 50,000 francs par jour.

SAMEDI 10 DÉCEMBRE.

J'arrive de Tours où je suis allé avec Nieuwerkerke assister au mariage de mon attaché Clément de Ris. Je trouve en rentrant à Paris le choléra en progrès. Mon tailleur Roguenaut est mort en quelques heures et Mme Laporte, femme du consul général au Maroc, a été également enlevée par la mort en peu d'instants.

Hier, dans le *Constitutionnel* et dans le *Pays* il y avait un grand article sur la fusion signé du nom de La

Guéronnière. La Guéronnière m'a dit que l'Empereur le lui avait en quelque sorte dicté.

L'inauguration de la statue du maréchal Ney a eu lieu en présence des ministres, des grands fonctionnaires et des troupes. Cette réhabilitation extra-judiciaire est maladroite. Le maréchal Saint-Arnaud a prononcé un discours très bien fait et très finement touché, dans lequel il cherche à atténuer la trahison de Ney en le comparant à Turenne et à Condé.

Les enfants de Ney, avec l'outrecuidance qui les caractérise, se sont transportés chez le maréchal Saint-Arnaud et lui ont remis une protestation que La Guéronnière m'a montrée et qu'il refuse d'insérer dans ses deux journaux. Le gouvernement impérial devait moins que tout autre songer à réhabiliter un homme qui avait bassement sollicité de Louis XVIII l'honneur de ramener Napoléon vaincu dans une cage de fer.

LUNDI 19 DÉCEMBRE.

Lord Palmerston se retire du ministère anglais; on cherche à colorer sa retraite de motifs qui ne sont pas les réels. Il voulait que l'Angleterre se montrât énergique dans l'affaire d'Orient. Lord Aberdeen est tiède et il l'emporte en ce moment, mais je crois qu'avant peu Lord Palmerston reprendra la direction des affaires dans un ministère dont il sera le chef par la force de l'opinion publique.

Le prince Albert est plus Russe qu'autre chose et c'est lui qui pèse par la reine et par Lord Aberdeen sur la politique anglaise. Il joue un jeu dangereux.

VENDREDI 23 DÉCEMBRE.

Turgot va être remplacé dans son ambassade de Madrid à la suite de propos tenus dans les salons de l'ambassade de France.

Un duel avait eu lieu entre Soulé, le fils du ministre d'Amérique, et le duc d'Albe.

L'affaire terminée, s'est renouvelée entre Turgot et le ministre d'Amérique; un duel au pistolet a eu lieu, et Turgot a reçu une balle dans la cuisse.

Les premiers propos qui ont motivé toute cette sotte affaire, venaient du duc d'Albe et tournaient en dérision une femme dont Soulé fils prit la défense; puis Soulé père prétendit qu'il était inconvenant que de tels propos fussent proférés dans le salon de l'ambassade de France.

Enfin, c'est une affaire misérable.

MERCREDI 27 DÉCEMBRE.

Le duc d'Albe a tué en duel M. Soulé, envoyé des Etats-Unis. C'est une suite de l'affaire dont j'ai parlé *le 23.*

La commission pour l'Exposition universelle est nommée ; Nieuwerkerke, président du jury des Beaux-Arts, n'en est pas. Grande agitation et violente colère de la Princesse Mathilde.

Hier soir, Fould était chez elle, il ne restait plus que Nieuwerkerke et Mme Ratomska. La Princesse a dit à Fould qu'elle regardait comme une insulte personnelle l'éviction de Nieuwerkerke; qu'on dirait par toute l'Europe qu'il n'avait pas été mis sur la liste, parce qu'il est son amant; qu'elle n'entendait pas être traitée ainsi; qu'elle n'avait pas besoin du gouvernement et qu'elle avait de quoi vivre sans la misérable aumône de 200,000 francs qu'on lui donnait; que d'ailleurs, si à l'instigation de ses canailles de père et frère on ne la traitait pas convenablement, elle irait vivre dans un pays (la Russie), où le souverain la considérait et la traitait comme un membre de sa famille.

Redites tout cela à l'Empereur, a-t-elle ajouté, car sans cela j'irai le dire moi-même et plus durement.

31 DÉCEMBRE.

Encore une année terminée, année qui ne décide rien, n'établit rien, mais qui est grosse pour les conséquences de ce qu'elle a vu commencer. Ici, autour de l'Empereur, autour de la Princesse, autour de Nieuwerkerke, les intrigants ont fait du chemin, car en rampant comme un lézard on avance beaucoup plus qu'en se lançant comme un cheval de course.

Edouard Thayer, trop nul pour être directeur général des postes, a été nommé sénateur. Baroche, ignorant comme une carpe en beaux-arts a été nommé président de la section des Beaux-Arts, pour l'Exposition universelle. On lui doit la décoration donnée, il y a deux ans, à Passot, assez mauvais peintre en miniature qui avait peint les Baroche.

Avant-hier à cinq heures du soir Visconti est mort d'une attaque d'apoplexie. C'est une grande perte, et les travaux du Louvre s'en ressentiront.

Pour moi, je le regrette fort, je le connaissais depuis vingt-cinq ans et je n'ai jamais rencontré un homme plus aimable, plus serviable et d'un commerce plus facile.

A Madrid, monseigneur le duc de Montpensier retrouve toute sa bravoure pour insulter une femme. Toute la cour d'Espagne s'était rendue à une réception de la duchesse de Montpensier; la marquise de Montijo, dame du palais de la reine, s'y trouvait comme toutes les dames du palais. Le duc de Montpensier la voit, se dirige vers elle et lui dit:

« Bonjour, marquise, avez-vous de bonnes nouvelles de votre fille, la comtesse de Teba, j'ai gardé un charmant souvenir de la comtesse de Teba. »

La marquise de Montijo, à ces mots prononcés à haute voix au milieu de la cour ébahie, avec l'intention de l'insulte et l'expression de l'ironie, s'embarrasse, rougit, pâlit et se trouve mal.

La reine Isabelle a fait dire à son beau-frère qu'il eût à se souvenir qu'en Espagne il était chez elle et qu'elle n'entendait pas qu'on f't une insulte à l'Impéra-

trice des Français qu'elle avait reconnue et avec laquelle elle était en bonnes relations.

J'ai oublié de dire que Palmerston était rentré au ministère. Les affaires d'Orient vont-elles prendre une tournure décidée? On en est encore à essayer de la pacification. Ceci ressemble beaucoup à la fable de la *Lice* qui emprunte la demeure de sa compagne pour y mettre bas ses petits et quand ils sont devenus grands elle refuse d'en sortir. La Russie veut la guerre et elle la veut d'autant plus que nous mettons du retard à l'accepter. Notre diplomatie devrait être envoyée toute entière à la Chambre des sénateurs, car je ne connais rien de plus misérable.

Adieu, année 1853, misérable et sotte année, adieu, demain je vais voir l'Empereur pour mon jour de l'an. Je le verrai ce soir au bal chez la Princesse Mathilde.

Fin de l'année 1853.

